

Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples
Œuvres Pontificales Missionnaires



**Baptisés, et
envoyés**

**L'ÉGLISE DU CHRIST
EN MISSION DANS LE MONDE**

MOIS MISSIONNAIRE EXTRAORDINAIRE

Octobre 2019



Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples
Œuvres Pontificales Missionnaires

**BAPTISÉS ET ENVOYÉS
L'ÉGLISE DU CHRIST
EN MISSION DANS LE MONDE**

MOIS MISSIONNAIRE EXTRAORDINAIRE
OCTOBRE 2019

Octobre
2019



SAN PAOLO



Baptisés, et envoyés

Octobre
2019

© EDIZIONI SAN PAOLO s.r.l., 2019
Piazza Soncino, 5 - 20092 Cinisello Balsamo (Milano)
www.edizionisanpaolo.it
Distribuzione: Diffusione San Paolo s.r.l.
Piazza Soncino, 5 - 20092 Cinisello Balsamo (Milano)

Progetto grafico: Ink Graphics Communication, Milano

ISBN 978-88-922-1788-1

TABLE DES MATIÈRES

Introduction au Guide Octobre 2019 page 5

PARTIE INTRODUCTIVE

PAPE FRANÇOIS

Lettre au Cardinal Fernando Filoni à l'occasion du centenaire de la promulgation de la Lettre apostolique <i>Maximum Illud</i>	»	9
Discours aux Participants à l'Assemblée Générale des Œuvres Pontificales Missionnaires 2017	»	15
Discours aux Directeurs Nationaux des Œuvres Pontificales Missionnaires 2018	»	19
Message pour la Journée Mondiale des Missions 2018	»	23

CARDINAL FERNANDO FILONI

Lettre aux Évêques du 3 décembre 2017	»	29
Lettre aux Supérieurs Généraux et Supérieures Générales du 3 décembre 2017	»	33
Lettre aux Évêques du 8 avril 2018	»	37
Lettre aux Supérieurs Généraux et Supérieures Générales du 8 avril 2018	»	41
Lettre aux Responsables Internationaux des Mouvements Ecclésiaux, des Communautés Nouvelles et des Associations de laïcs du 8 avril 2018	»	45
Lettre aux Recteurs et aux Formateurs des Grands Séminaires du 8 avril 2018	»	49

MGR GIAMPIETRO DAL TOSO

La *Missio* dans la Trinité, origine de la *Missio* de l'Église page 53

P. FABRIZIO MERONI

La Mission de l'Église et la *Missio ad gentes*.
Quelques observations préliminaires » 69

PREMIÈRE PARTIE
LA RENCONTRE AVEC JÉSUS-CHRIST

Commentaires des textes bibliques de la Liturgie
du mois d'octobre 2019 » 83
Homélie et Angélus du Pape François » 199

DEUXIÈME PARTIE
LES TÉMOINS DE LA MISSION

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus » 205
Saint François-Xavier » 210
Saint François d'Assise » 215
Bienheureux Paolo Manna » 220
Vénérable Pauline Marie Jaricot » 224
Charles de Forbin-Janson » 229
Jeanne Bigard » 233
Anna Dengel » 238
Bienheureux Benoît Daswa » 241
Caterina Zecchini » 246
Bienheureux Cyprian Michael Iwene Tansi » 251
Vénérable Délia Tétreault » 255
Serviteur de Dieu Ézéchiél Ramin » 260
Serviteur de Dieu Felice Tantardini » 265
Jean Cassaigne » 268
Bienheureux Justus Takayama Ukon » 273

Octobre
2019

Bienheureux Lucien Botovasoa	page 276
Mon Filomena Yamamoto	» 280
Bienheureux Peter To Rot	» 284
Bienheureux Pierre Claverie	» 289
Simon Mpecke	» 294
Bienheureux Titus Brandsma	» 297
Bienheureuse Victoire Rasoamanarivo	» 300
Vivian Uchechi Ogu	» 305
Wanda Błęńska	» 309

TROISIÈME PARTIE CONSIDÉRATIONS SUR LA MISSION

Aspects saillants de la Lettre apostolique <i>Maximum Illud</i>	» 317
Trinité, Mission et Église	» 329
La Pâque de Jésus-Christ : fondement de la Mission	» 335
Marie et l'Église	» 341
Parole de Dieu, Baptême, Eucharistie dans la Mission de l'Église	» 353
Baptisés et Pasteurs dans la <i>missio ad gentes</i> : les Œuvres Pontificales Missionnaires	» 361
Laïcs et familles en mission dans le monde	» 369
Mission et virginité consacrée	» 377
Mission : Église et mouvements ecclésiaux	» 383
Mission de l'Église, religions et cultures en dialogue	» 389
Charité missionnaire et communion entre les Églises	» 395
Mission, pauvreté et justice sociale	» 403
Logo octobre 2019 : symboles et couleurs	» 409
 <i>Prière pour le Mois Missionnaire Extraordinaire Octobre 2019</i>	 » 411
 <i>Omnis Terra - Publications UPM CIAM</i>	 » 412

INTRODUCTION AU GUIDE DU MOIS MISSIONNAIRE EXTRAORDINAIRE OCTOBRE 2019

Après une vaste consultation des Églises locales, nous sommes heureux de présenter le Guide du Mois Missionnaire Extraordinaire Octobre 2019 qui a pour thème : « **Baptisés et envoyés : l'Église du Christ en mission dans le monde** ». Il s'agit d'un texte qui rassemble des réflexions de chrétiens du monde entier et qui s'adresse aux chrétiens du monde entier. En ce sens, ce recueil est le fruit d'une magnifique œuvre de communion ecclésiale, rendue possible grâce à la médiation des Directions nationales des Œuvres Pontificales Missionnaires, présentes dans de nombreux pays. Ce guide est donc né dans un contexte « synodal » ; il est au service des Églises locales et de leurs besoins respectifs en termes de formation et d'animation missionnaires ; il est surtout l'instrument idéal pour préparer et pour vivre le Mois Missionnaire Extraordinaire proclamé par le pape François et prévu pour l'occasion du centenaire de la promulgation de la Lettre Apostolique *Maximum Illud* du Pape Benoît XV (30 novembre 1919).

Les textes présentés ici serviront à inspirer la créativité des Églises locales et celle de leurs membres pour affronter les défis inhérents à l'évangélisation, tant dans le contexte général de la *missio ad gentes* que dans les situations concrètes qui sont les leurs. Cet ouvrage ne doit donc pas être lu de façon linéaire, et les thématiques qu'il aborde ne doivent pas donner l'impression que leur structuration et leur contenu épuiseront la réflexion théologique et catéchétique. Dans cette perspective, il cherche à respecter le plus possible le style simple des nombreux apports qui nous sont parvenus des quatre coins du globe. Cet ouvrage ne doit donc pas être considéré comme un texte contraignant mais comme

une source d'inspiration, pour inciter et stimuler la créativité de chaque Église locale. En procédant dans cet esprit, il nous semble que ce guide correspond fidèlement à son rôle, qui est celui que la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples (CEP) et les Œuvres Pontificales Missionnaires (OPM) remplissent au service du ministère pastoral universel du Saint-Père, Successeur de Pierre, qui a à cœur la foi et la mission de toutes les Églises à travers le monde.

Les parties qui composent ce Guide correspondent aux dimensions spirituelles indiquées par le pape François lors de la promulgation du Mois Missionnaire Extraordinaire : la rencontre avec le Christ vivant dans son Église, le témoignage des saints et des martyrs de la mission, la formation catéchétique en vue de la mission et la charité missionnaire. Ce texte est publié en anglais, en italien, en français, en espagnol et en portugais, mais l'édition originale en langue italienne reste l'ouvrage de référence dont les contenus ont été préalablement approuvés.

Au début de ce Guide, nous avons souhaité retranscrire les textes officiels du Saint-Père, le Pape François, et du Cardinal Fernando Filoni, Préfet de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples (CEP). Vient ensuite une réflexion sur la mission, de Mgr Giampietro Dal Toso, Secrétaire adjoint de la CEP et Président des OPM. Mes considérations initiales sur la *missio ad gentes* sont des réflexions ouvertes et non exhaustives pour nous aider à mieux comprendre la mission *ad gentes*, son importance, la crise qu'elle traverse et sa fonction de paradigme pour toute l'Église.

La PREMIÈRE PARTIE, « La rencontre avec Jésus-Christ », offre une série de méditations spirituelles à caractère missionnaire sur les lectures bibliques de la messe quotidienne des 31 jours du mois d'octobre. Ces méditations peuvent être utilisées pour des célébrations eucharistiques ou toute autre rencontre de prière et de formation.

La DEUXIÈME PARTIE, « Les témoins de la mission », présente des saints et des martyrs, des hommes et des femmes canonisés ou non, que les Églises locales du monde entier nous ont suggérés comme modèles

dans la mission et intercesseurs dans la foi. Nous invitons tous les lecteurs qui désireraient obtenir un complément d'informations, d'indications bibliographiques et étoffer ce large éventail de témoignages à contacter la Direction Nationale des OPM de leur pays.

LA TROISIÈME PARTIE, « Considérations sur la Mission », propose une série de thèmes importants, mis en relief par les Églises locales et nos Directeurs nationaux des OPM pour la formation et l'animation pastorale missionnaires. Sans avoir la prétention d'élaborer une théologie globale ni d'avancer des propositions complètes, ces textes apportent des idées et des suggestions pour des rencontres de formation à la mission.

Enfin, nous recommandons vivement la lecture intégrale et contextualisée de la Lettre Apostolique *Maximum Illud*, aux accents prophétiques. En outre, nous suggérons également la lecture d'autres documents magistériels, tel que *Lumen Gentium*, *Ad Gentes*, *Nostra Aetate*, *Gaudium et Spes*, *Evangelii Nuntiandi*, *Redemptoris Missio*, *Dialogue et Annonce*, *Deus Caritas Est*, *Evangelii Gaudium*, ainsi que le *Catéchisme de l'Église Catholique* et le *Compendium de la Doctrine Sociale de l'Église*, dont les thématiques abordées permettront de nourrir la vie spirituelle, la prière, la réflexion et la formation missionnaire.

Après avoir reçu l'approbation des autorités ecclésiastiques compétentes, la CEP et les OPM se réjouissent de la publication de ce Guide à l'intention de ceux qui souhaiteront en disposer pour la préparation et la réalisation du Mois Missionnaire Extraordinaire Octobre 2019. Il s'agit d'un guide écrit par plusieurs auteurs et composé grâce au travail assidu de ceux qui, au sein du Working Team October 2019¹, ont consacré du temps pour recueillir et répertorier tous les documents, suggestions et apports qui nous sont parvenus de l'Église tout entière. Chacun peut en bénéficier, intégralement ou partiellement, dans le cadre d'une lecture individuelle ou d'une réflexion plus large à l'échelle de l'Église locale ou nationale. Pour plus d'informations, il est possible de consulter le site officiel du Mois

¹ Il s'agit d'un groupe composé de six membres – deux représentants des OPM, deux de la CEP et deux de l'Université Pontificale Urbainienne (UPU) – et chargé du Mois Missionnaire Extraordinaire Octobre 2019.

Missionnaire Extraordinaire Octobre 2019 : www.october2019.va et les sites www.fides.org et www.ppoomm.va.

Je termine en remerciant tous ceux qui ont contribué à la composition et à la rédaction de ce Guide.

Cité du Vatican, 30 novembre 2018

P. FABRIZIO MERONI²



Baptisés, et
envoyés

Octobre
2019

² Le Père Fabrizio Meroni est prêtre missionnaire de l'Institut Pontifical pour les Missions Étrangères (IPME), Secrétaire Général de l'Union Pontificale Missionnaire (UPM), Directeur du Centre International d'Animation Missionnaire (CIAM) et de l'Agence d'information « Fides » des Œuvres Pontificales Missionnaires et de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples.

LETTRE DU PAPE FRANÇOIS
À L'OCCASION DU CENTENAIRE
DE LA PROMULGATION DE LA LETTRE
APOSTOLIQUE *MAXIMUM ILLUD*
SUR L'ACTIVITÉ DES MISSIONNAIRES
DANS LE MONDE

*Au vénérable Frère
Cardinal Fernando FILONI
Préfet de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples*

Le 30 novembre 2019 aura lieu le centenaire de la promulgation de la Lettre Apostolique *Maximum Illud*, par laquelle Benoît XV a voulu donner un nouvel élan à la responsabilité missionnaire d'annoncer l'Évangile. C'était en 1919, à la fin d'un terrible conflit mondial qu'il a défini lui-même comme un « massacre inutile³ », que le Pape avait senti la nécessité de requalifier de manière évangélique la mission dans le monde, afin qu'elle soit purifiée de toute collusion avec la colonisation et se tienne loin des visées nationalistes et expansionnistes qui avaient causé tant de désastres. « L'Église de Dieu est universelle, nullement étrangère à aucun peuple⁴ », a-t-il écrit, en exhortant aussi à refuser toute forme d'intérêt, puisque seules l'annonce et la charité du Seigneur Jésus, diffusées avec la sainteté de la vie et les bonnes œuvres, sont la raison d'être de la mission. Benoît XV a ainsi donné un élan spécial à la *missio ad gentes*, en s'employant, avec les outils conceptuels et de communication en usage à l'époque, à réveiller, en particulier auprès du clergé, la conscience du devoir missionnaire.

³ *Lettre aux Chefs des peuples belligérants* (1^{er} août 1917) : AAS 9 (1917), 421-423.

⁴ Benoît XV, Lettre apostolique *Maximum Illud* (30 novembre 1919) : AAS 11 (1919), 445.

Cela répond à l'invitation permanente de Jésus : « Allez dans le monde entier et proclamez l'Évangile à toute la création » (Mc 16, 15). Adhérer à cet ordre du Seigneur n'est pas une option pour l'Église : c'est sa « tâche obligatoire », comme l'a rappelé le Concile Vatican II⁵, puisque l'Église « par nature, est missionnaire⁶ ». « Évangéliser est, en effet, la grâce et la vocation propre de l'Église, son identité la plus profonde. Elle existe pour évangéliser⁷. » Pour correspondre à une telle identité et proclamer Jésus crucifié et ressuscité pour tous, le Sauveur vivant, la Miséricorde qui sauve, « il est nécessaire – affirme encore le Concile – que l'Église, toujours sous la poussée de l'Esprit du Christ, marche par la même voie qu'il a suivie, c'est-à-dire par la voie de la pauvreté, de l'obéissance, du service et de l'immolation de soi jusqu'à la mort⁸ », afin qu'elle communique réellement le Seigneur, « modèle de l'humanité rénovée, pénétrée d'amour fraternel, de sincérité, d'esprit pacifique, à laquelle tous aspirent⁹ ».

Ce qui tenait à cœur à Benoît XV il y a presque cent ans, et que le Document conciliaire nous rappelle depuis plus de cinquante ans, reste pleinement actuel. Aujourd'hui comme alors « l'Église, envoyée par le Christ pour manifester et communiquer la charité de Dieu à tous les hommes et à toutes les nations, a conscience qu'elle a à faire une œuvre missionnaire énorme¹⁰ ». À ce propos, saint Jean-Paul II a observé que « la mission du Christ Rédempteur, confiée à l'Église, est encore bien loin de son achèvement » et qu'« un regard d'ensemble porté sur l'humanité montre que cette mission en est encore à ses débuts et que nous devons nous engager de toutes nos forces à son service »¹¹. C'est pourquoi, avec les paroles que je voudrais reposer à l'attention de tous, il a exhorté l'Église à « *renouveler son engagement missionnaire* », avec la conviction que la mission « renouvelle l'Église, renforce la foi et l'identité chrétienne,

⁵ Décret sur l'activité missionnaire de l'Église *Ad Gentes* (7 décembre 1965), n. 7 : AAS 58 (1966), 955.

⁶ *Ibid.*, 2 : AAS 58 (1966), 948.

⁷ Paul VI, Exhortation apostolique *Evangelii Nuntiandi* (8 décembre 1975), n. 14 : AAS 68 (1976), 13.

⁸ Décret *Ad Gentes*, n. 5 : AAS 58 (1966), 952.

⁹ *Ibid.*, n. 8 : AAS 28 (1966), 956-957.

¹⁰ *Ibid.*, n. 10 : AAS 58 (1966), 959.

¹¹ Lettre encyclique *Redemptoris Missio* (7 décembre 1990), n. 1 : AAS 83 (1991), 249.

donne un regain d'enthousiasme et des motivations nouvelles. *La foi s'affermi lorsqu'on la donne !* La nouvelle évangélisation des peuples chrétiens trouvera inspiration et soutien dans l'engagement pour la mission universelle¹² ».

Dans l'Exhortation apostolique *Evangelii Gaudium*, recueillant les fruits de la XIII^{ème} Assemblée Générale Ordinaire du Synode des Évêques, qui a été convoquée pour réfléchir sur la nouvelle évangélisation pour la transmission de la foi chrétienne, j'ai voulu présenter de nouveau à toute l'Église cette vocation urgente : « Jean-Paul II nous a invités à reconnaître qu'il "est nécessaire de rester tendus vers l'annonce" à ceux qui sont éloignés du Christ, "car telle est *la tâche première* de l'Église". L'activité missionnaire "représente, aujourd'hui encore, *le plus grand des défis* pour l'Église" et "la cause missionnaire *doit avoir la première place*". Que se passerait-il si nous prenions réellement au sérieux ces paroles ? Nous reconnâtrions simplement que l'action missionnaire est le *paradigme de toute tâche de l'Église*¹³. »

Ce que je voulais exprimer me paraît encore urgent : « [Cela] a une signification programmatique et des conséquences importantes. J'espère que toutes les communautés feront en sorte de mettre en œuvre les moyens nécessaires pour avancer sur le chemin d'une conversion pastorale et missionnaire, qui ne peut laisser les choses comme elles sont. Ce n'est pas d'une "simple administration" que nous avons besoin. Constituons-nous dans toutes les régions de la terre en un "état permanent de mission"¹⁴ ». Ne craignons pas d'entreprendre, avec confiance en Dieu et beaucoup de courage, « un choix missionnaire capable de transformer toute chose, afin que les habitudes, les styles, les horaires, le langage et toute structure ecclésiale devienne un canal adéquat pour l'évangélisation du monde actuel, plus que pour l'autopréservation. La réforme des structures, qui exige la conversion pastorale, ne peut se comprendre qu'en ce sens : faire

¹² *Ibid.*, n. 2 : AAS 83 (1991), 250-251.

¹³ N. 15 : AAS 105 (2013), 1026.

¹⁴ *Ibid.*, n. 25 : AAS 105 (2013), 1030.

en sorte qu'elles deviennent toutes plus missionnaires, que la pastorale ordinaire en toutes ses instances soit plus expansive et ouverte, qu'elle mette les agents pastoraux en constante attitude de "sortie" et favorise ainsi la réponse positive de tous ceux auxquels Jésus offre son amitié. Comme le disait Jean-Paul II aux évêques d'Océanie, "tout renouvellement dans l'Église doit avoir pour but la mission, afin de ne pas tomber dans le risque d'une Église centrée sur elle-même"¹⁵ ».

La Lettre apostolique *Maximum Illud* avait exhorté, avec un sens prophétique et une assurance évangélique, à sortir des frontières des nations, pour témoigner de la volonté salvifique de Dieu à travers la mission universelle de l'Église. Que l'approche de son centenaire soit un stimulant pour dépasser la tentation récurrente qui se cache derrière toute introversion ecclésiale, toute fermeture autoréférentielle dans ses propres limites sécuritaires, toute forme de pessimisme pastoral, toute nostalgie stérile du passé, pour s'ouvrir plutôt à la nouveauté joyeuse de l'Évangile. Même en ces temps qui sont les nôtres, déchirés par les tragédies de la guerre et minés par la triste volonté d'accentuer les différences et de fomenter les conflits, que la Bonne Nouvelle qu'en Jésus le pardon est vainqueur du péché, la vie est victorieuse de la mort, de la peur et de l'angoisse, soit portée à tous avec une ardeur renouvelée ainsi qu'une grande confiance et espérance.

C'est avec ces sentiments que, ayant accueilli la proposition de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples, je décrète un *Mois missionnaire extraordinaire* en octobre 2019, afin de susciter une plus grande prise de conscience de la *missio ad gentes* et de reprendre avec un nouvel élan la transformation missionnaire de la vie et de la pastorale. On pourra bien s'y préparer, également à travers le mois missionnaire d'octobre de l'année prochaine, afin que les fidèles aient vraiment à cœur l'annonce de l'Évangile et la conversion de leur communauté en une réalité missionnaire et évangélisatrice ; afin que s'accroisse l'amour pour la mission,

¹⁵ *Ibid.*, n. 27 : AAS 105 (2013), 1031.

qui « est une passion pour Jésus mais, en même temps, une passion pour son peuple¹⁶ ».

À Vous, vénérable Frère, au Dicastère que vous présidez et aux Œuvres Pontificales Missionnaires, je confie la charge de commencer la préparation de cet événement, spécialement à travers une ample sensibilisation des Églises particulières, des Instituts de vie consacrée et des Sociétés de vie apostolique, ainsi que des associations, des mouvements, des communautés et autres réalités ecclésiales. Que le Mois missionnaire extraordinaire soit une occasion de grâce intense et féconde pour promouvoir des initiatives et intensifier de manière singulière la prière – âme de toute mission –, l’annonce de l’Évangile, la réflexion biblique et théologique sur la mission, les œuvres de charité chrétienne et les actions concrètes de coopération et de solidarité entre les Églises, afin que se réveille et ne nous soit jamais volé l’enthousiasme missionnaire¹⁷.

Du Vatican, le 22 octobre 2017
XXIX^{ème} Dimanche du Temps Ordinaire
Mémoire de saint Jean-Paul II
Journée Mondiale des Missions

Francisco

Octobre
 2019

¹⁶ *Ibid.*, n. 268 : AAS 105 (2013), 1128.

¹⁷ *Ibid.*, n. 80 : AAS 105 (2013), 1053.

DISCOURS DU PAPE FRANÇOIS
**AUX PARTICIPANTS À L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DES ŒUVRES PONTIFICALES MISSIONNAIRES**

Salle Clémentine
Samedi 3 juin 2017

*Monsieur le Cardinal,
chers frères et sœurs,*

Je vous accueille avec joie au terme de votre assemblée générale et je remercie le cardinal Fernando Filoni pour ses paroles. Avec lui, je salue tous les supérieurs, les secrétaires généraux, les directeurs nationaux et vous tous ici présents.

Vous connaissez bien ma préoccupation pour les Œuvres pontificales missionnaires, très souvent réduites à une organisation qui recueille et distribue, au nom du Pape, des aides économiques pour les Églises les plus nécessiteuses. Je sais que vous cherchez actuellement de nouvelles voies, des modalités plus adéquates, plus ecclésiales pour accomplir votre service à la mission universelle de l'Église. Laissons-nous soutenir, dans ce processus de réforme urgente, par l'intercession des saints Charles Lwanga et ses compagnons, martyrs de l'Ouganda, dont on célèbre aujourd'hui la mémoire liturgique.

Pour renouveler l'ardeur et la passion, moteur spirituel de l'activité apostolique d'innombrables saints et martyrs missionnaires, j'ai accueilli très favorablement votre proposition, élaborée avec la Congrégation pour l'évangélisation des peuples, de proclamer un temps extraordinaire de prière et de réflexion sur la mission *ad gentes*. Je demanderai à toute l'Église de consacrer le mois d'octobre de l'année 2019 à cette finalité, parce que cette année-là, nous célébrerons le centenaire de la Lettre apostolique *Maximum Illud*, du

Pape Benoît XV. Dans ce document très important de son magistère sur la mission, le Pape rappelle combien la sainteté de la vie est nécessaire pour l'efficacité de l'apostolat ; il recommande donc une union toujours plus forte avec le Christ et un engagement plus convaincu et joyeux dans sa divine passion d'annoncer l'Évangile à tous, en aimant et en usant de miséricorde envers tous. Cela apparaît plus que jamais essentiel pour la mission aujourd'hui aussi. Des hommes et des femmes « qui se distinguent par leur zèle et leur sainteté » sont toujours plus nécessaires à l'Église et à la mission. « Que celui qui prêche Dieu, soit homme de Dieu », exhortait Benoît XV (cf. Lett. ap. *Maximum Illud*, 30 novembre 1919: AAS XI [1919], 449).

Se renouveler exige une conversion, exige de vivre la mission comme une opportunité permanente d'annoncer le Christ, de le faire rencontrer en témoignant et en faisant participer les autres à notre rencontre personnelle avec Lui. Je souhaite que votre assistance spirituelle et matérielle aux Églises les fonde toujours plus sur l'Évangile et sur l'engagement baptismal de tous les fidèles, laïcs et clercs, dans l'unique mission de l'Église : qu'elle rende l'amour de Dieu proche de tout homme, spécialement de ceux qui ont le plus besoin de sa miséricorde. Le mois extraordinaire de prière et de réflexion sur la mission comme première évangélisation servira à ce renouveau de la foi ecclésiale, afin qu'en son cœur demeure et œuvre toujours la Pâque de Jésus-Christ, unique Sauveur, Seigneur et Époux de son Église.

Que la préparation de ce temps extraordinaire dédié à la première annonce de l'Évangile nous aide à être toujours plus Église en mission, selon les paroles du bienheureux Paul VI, dans son exhortation apostolique *Evangelii Nuntiandi, magna carta* de l'engagement missionnaire post-conciliaire. Le Pape Montini écrivait : « Évangélisatrice, l'Église commence par s'évangéliser elle-même. Communauté de croyants, communauté de l'espérance vécue et communiquée, communauté d'amour fraternel, elle a besoin d'écouter sans cesse ce qu'elle doit croire, ses raisons d'espérer, le commandement nouveau de l'amour. Peuple de Dieu immergé dans le monde, et souvent tenté par les idoles, elle a toujours besoin d'entendre proclamer les grandes œuvres de Dieu (cf. Ac 2, 11 ;

1 P 2, 9), qui l'ont convertie au Seigneur, et d'être à nouveau convoquée par lui et réunie. En un mot, cela veut dire qu'elle a toujours besoin d'être évangélisée, si elle veut garder fraîcheur, élan et force pour annoncer l'Évangile » (n. 15).

Dans l'esprit de l'enseignement du bienheureux Paul VI, je désire que la célébration des 100 ans de *Maximum Illud*, au mois d'octobre 2019, soit un temps propice afin que la prière, le témoignage de nombreux saints et martyrs de la mission, la réflexion biblique et théologique, la catéchèse et la charité missionnaire, contribuent à évangéliser avant tout l'Église, afin que, ayant retrouvé la fraîcheur et l'ardeur du premier amour pour le Seigneur crucifié et ressuscité, elle puisse évangéliser le monde avec crédibilité et efficacité évangélique.

Je vous bénis tous en ces jours précédant la solennité de la Pentecôte. Je demande à la Vierge Marie, Reine des apôtres et Mère de l'Église, de toujours nous pousser avec le témoignage de sa foi et avec la garantie rassurante de son intercession maternelle. Que les bienheureux apôtres Pierre et Paul, les saints martyrs Charles Lwanga et ses compagnons, le bienheureux Paul Manna, ne cessent jamais de prier Dieu pour nous tous, ses missionnaires.

Octobre
2019

DISCOURS DU PAPE FRANÇOIS
**AUX DIRECTEURS NATIONAUX DES ŒUVRES
PONTIFICALES MISSIONNAIRES**

Salle Clémentine
Vendredi 1^{er} juin 2018

Monsieur le Cardinal,
Chers frères et sœurs,

Je vous accueille avec joie à l'occasion de votre Assemblée générale et je vous salue tous cordialement. Je remercie le Cardinal Filoni pour ses paroles d'introduction et je salue le nouveau Président des Œuvres pontificales missionnaires, Mgr Giampietro Dal Toso, qui participe pour la première fois à votre rencontre annuelle. J'exprime à tous un vif sentiment de gratitude pour l'action de sensibilisation missionnaire du Peuple de Dieu que vous menez et je vous promets de me souvenir de vous dans la prière.

Nous avons devant nous un chemin intéressant : la préparation du Mois missionnaire extraordinaire d'octobre 2019, que j'ai voulu proclamer lors de la Journée missionnaire mondiale de 2017. Je vous encourage fortement à vivre cette phase de préparation comme une importante opportunité pour renouveler l'engagement missionnaire de l'Église tout entière. Il s'agit également d'une occasion providentielle pour renouveler nos Œuvres pontificales missionnaires. On doit toujours renouveler les choses : renouveler le cœur, renouveler les œuvres, renouveler les organisations, sinon, nous finirons tous dans un musée. Nous devons renouveler pour ne pas finir dans un musée. Vous connaissez bien ma préoccupation concernant le danger que votre action se réduise à une simple dimension monétaire d'aide matérielle – c'est une vraie préoccupation –, vous transformant en une agence comme tant d'autres, même si elle devait être d'inspiration chrétienne. Ce n'est

certainement pas ce que les fondateurs des Œuvres pontificales et le Pape Pie XI désiraient lorsqu'ils les firent naître et les organisèrent au service du Successeur de Pierre. Dès lors, j'ai tenu à proposer à nouveau comme actuelle et urgente pour le renouveau de la conscience missionnaire de toute l'Église aujourd'hui, une grande et courageuse intuition du Pape Benoît XV, contenue dans sa Lettre apostolique *Maximum Illud*, à savoir la nécessité de requalifier de manière évangélique la mission de l'Église dans le monde.

Cet objectif commun peut et doit aider les Œuvres pontificales missionnaires à vivre une communion d'esprit, de collaboration réciproque et de soutien mutuel. Si le renouvellement est authentique, créatif et efficace, la réforme de vos Œuvres consistera en une véritable refondation, une requalification selon les exigences de l'Évangile. Il ne s'agit pas simplement de repenser les motivations pour mieux faire ce que vous faites déjà. La conversion missionnaire des structures de l'Église (cf. Exhortation apostolique *Evangelii Gaudium*, n. 27) requiert sainteté personnelle et créativité spirituelle. Il ne faut pas seulement rénover ce qui est vieux, mais aussi permettre à l'Esprit Saint de créer du neuf. Pas nous : l'Esprit Saint. Faire une place à l'Esprit Saint, permettre à l'Esprit Saint de créer du nouveau, de faire toutes choses nouvelles (cf. Ps 104, 30 ; Mt 9, 17 ; 2 Pi 3, 13 ; Ap 21, 5). Il est le protagoniste de la mission : c'est Lui, le « chef de bureau » des Œuvres pontificales missionnaires. C'est Lui, pas nous. N'ayez pas peur des nouveautés qui viennent du Seigneur crucifié et ressuscité : ces nouveautés sont belles. Ayez peur des autres nouveautés : celles-là ne vont pas ! Celles qui ne viennent pas de là. Soyez audacieux et courageux dans la mission, en collaborant avec l'Esprit Saint toujours en communion avec l'Église du Christ (cf. Exhortation apostolique *Gaudete et Exsultate*, n. 131). Et cette audace signifie d'avancer avec courage, avec la ferveur des premiers disciples qui ont annoncé l'Évangile. Que votre livre habituel de prière et de méditation soit les Actes des Apôtres. Allez là pour trouver l'inspiration. Et le protagoniste de ce livre, c'est l'Esprit Saint.

Que peut signifier pour vous Œuvres pontificales qui, avec la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples, préparez actuellement le Mois

missionnaire extraordinaire, vous requalifier de manière évangélique ? Je crois que cela signifie simplement réaliser une *conversion missionnaire*. Nous avons besoin de nous requalifier – l'intuition de Benoît XV –, de nous requalifier à partir de la mission de Jésus, de requalifier l'effort de collecte et de distribution des aides matérielles à la lumière de la mission et de la formation que celle-ci demande, afin que la conscience et la responsabilité missionnaires recommencent à faire partie de la vie ordinaire de tout le saint Peuple fidèle de Dieu.

« *Baptisés et envoyés : l'Église du Christ en mission dans le monde* » : tel est le thème que nous avons choisi pour le Mois missionnaire d'octobre 2019. Il souligne que l'envoi en mission est un appel inhérent au Baptême et qu'il concerne tous les baptisés. Ainsi la mission est-elle un envoi pour le salut qui opère la conversion de l'envoyé et du destinataire : notre vie est, dans le Christ, une mission ! Nous-mêmes *nous sommes* mission puisque nous sommes amour de Dieu communiqué, nous sommes sainteté de Dieu créée à Son image. La mission consiste donc dans notre sanctification et dans celle du monde entier, depuis la Création (cf. Ep 1, 3-6). La dimension missionnaire de notre Baptême se traduit ainsi en témoignage de sainteté qui donne vie et beauté au monde.

Rénover les Œuvres pontificales missionnaires signifie donc prendre à cœur, dans le cadre d'un engagement sérieux et courageux, la sainteté de chacun et de l'Église en tant que famille et communauté. Je vous demande de renouveler avec créativité la nature et l'action des Œuvres pontificales missionnaires, en les mettant au service de la mission, afin qu'au cœur de nos préoccupations se trouve la sainteté de vie des disciples missionnaires. En effet, pour pouvoir collaborer au salut du monde, il faut l'aimer (cf. Jn 3, 16) et être disposés à donner sa vie en servant le Christ, unique Sauveur du monde. Nous n'avons pas un produit à vendre – le prosélytisme n'a rien à voir ici, nous n'avons pas un produit à vendre –, mais une vie à communiquer : Dieu, sa vie divine, son amour miséricordieux, sa sainteté ! Et c'est l'Esprit Saint qui nous envoie, nous accompagne, nous inspire : c'est Lui l'auteur de la mission. C'est Lui qui fait avancer l'Église, pas nous.

Pas même l'institution des Œuvres pontificales missionnaires. Est-ce que je le laisse – pouvons-nous nous demander – est-ce que je le laisse être le protagoniste ? Ou bien est-ce que je veux le domestiquer, le mettre en cage, dans toutes les structures mondaines qui, à la fin, nous portent à concevoir les Œuvres pontificales missionnaires comme une société, une entreprise, notre affaire, mais avec la bénédiction de Dieu ? Non, cela ne va pas. Nous devons nous poser cette question : est-ce que je le laisse faire Lui ou est-ce que je le mets en cage ? Lui, l'Esprit Saint, fait tout ; nous sommes seulement ses serviteurs.

Comme vous le savez, au cours d'octobre 2019, Mois missionnaire extraordinaire, nous célébrerons le Synode pour l'Amazonie. En accueillant les préoccupations de nombreux fidèles, laïcs et pasteurs, j'ai voulu que nous nous rencontrions pour prier et réfléchir aux défis de l'Évangélisation sur ces terres d'Amérique du Sud où vivent d'importantes Églises particulières. Je tiens à ce que cette coïncidence nous aide à garder le regard fixé sur Jésus-Christ pour affronter problèmes, défis, richesses et pauvretés ; qu'elle nous aide à renouveler l'engagement au service de l'Évangile pour le salut des hommes et des femmes qui vivent sur ces terres. Prions afin que le Synode pour l'Amazonie puisse requalifier de manière évangélique la mission, y compris dans cette région du monde particulièrement éprouvée, injustement exploitée et qui a besoin du salut de Jésus.

Marie, quand elle est allée chez Élisabeth, ne l'a pas fait comme son geste à elle, mais comme missionnaire. Elle est allée comme une servante de ce Seigneur qu'elle portait dans son sein : d'elle-même, elle n'a rien dit, elle a seulement porté le Fils et elle a loué Dieu. Une chose est vraie : elle allait avec empressement. Elle nous enseigne ce fidèle *empressement*, cette spiritualité de l'empressement. L'empressement de la fidélité et de l'adoration. Elle n'était pas la protagoniste, mais la servante de l'unique protagoniste de la mission. Et que cette icône nous aide. Merci !

MESSAGE DU PAPE FRANÇOIS
POUR LA JOURNÉE MONDIALE
DES MISSIONS 2018

Avec les jeunes, portons l'Évangile à tous

Chers jeunes, avec vous je désire réfléchir sur la mission que Jésus nous a confiée. En m'adressant à vous, j'entends inclure tous les chrétiens, qui vivent dans l'Église l'aventure de leur existence comme enfants de Dieu. Ce qui me pousse à parler à tous, en dialoguant avec vous, c'est la certitude que la foi chrétienne reste toujours jeune quand on s'ouvre à la mission que le Christ nous confie. « La mission renforce la foi » (Lett. Enc. *Redemptoris Missio*, n. 2), a écrit saint Jean-Paul II, un Pape qui a beaucoup aimé les jeunes et leur a manifesté un grand dévouement.

L'occasion du Synode que nous célébrerons à Rome au mois d'octobre prochain, mois missionnaire, nous offre l'occasion de mieux comprendre, à la lumière de la foi, ce que le Seigneur Jésus veut vous dire à vous les jeunes et, à travers vous, aux communautés chrétiennes.

La vie est une mission

Octobre
2019

Chaque homme et chaque femme *est* une mission, et c'est la raison pour laquelle on vit sur la terre. Être *attiré* et être *envoyé* sont les deux mouvements que notre cœur, surtout quand on est jeune, sent comme des forces intérieures de l'amour qui promettent un avenir et poussent notre existence en avant. Personne autant que les jeunes ne sent combien la vie fait irruption et attire. Vivre avec joie sa propre responsabilité pour le monde est un grand défi. Je connais bien les lumières et les ombres

propres au fait d'être jeunes, et si je pense à ma jeunesse et à ma famille, je me rappelle l'intensité de l'espérance pour un avenir meilleur. Le fait de ne pas nous trouver en ce monde par notre décision, nous laisse entrevoir qu'il y a une initiative qui nous précède et nous donne d'exister. Chacun de nous est appelé à réfléchir sur cette réalité : « *Je suis une mission sur cette terre, et pour cela je suis dans ce monde* » (Exh. ap. *Evangelii Gaudium*, n. 273).

Nous vous annonçons Jésus-Christ

L'Église, en annonçant ce qu'elle a gratuitement reçu (cf. Mt 10, 8 ; Ac 3, 6), peut partager avec vous les jeunes le chemin et la vérité qui conduisent à donner sens au fait de vivre sur cette terre. Jésus-Christ, mort et ressuscité pour nous, s'offre à notre liberté et la provoque à chercher, à découvrir et à annoncer ce sens véritable et plénier. Chers jeunes, n'ayez pas peur du Christ et de son Église ! En eux se trouve le trésor qui remplit la vie de joie. Je vous le dis par expérience : grâce à la foi, j'ai trouvé le fondement de mes rêves et la force de les réaliser. J'ai vu beaucoup de souffrance, beaucoup de pauvreté défigurer les visages de beaucoup de frères et sœurs. Pourtant, pour celui qui vit avec Jésus, le mal est une provocation à aimer toujours plus. Beaucoup d'hommes et de femmes, beaucoup de jeunes se sont généreusement donnés eux-mêmes, parfois jusqu'au martyre, par amour de l'Évangile, au service de leurs frères. De la croix de Jésus, découvrons la logique divine de l'offrande de nous-mêmes (cf. 1 Co 1, 17-25) comme annonce de l'Évangile pour la vie du monde (cf. Jn 3, 16). Être enflammés de l'amour du Christ consume celui qui brûle et fait grandir, illumine et réchauffe celui qu'on aime (cf. 2 Co 5, 14). À l'école des saints, qui nous ouvrent aux vastes horizons de Dieu, je vous invite à vous demander en toute circonstance : « Que ferait le Christ à ma place ? »

Transmettre la foi jusqu'aux extrémités de la terre

Vous aussi, les jeunes, par le Baptême vous êtes des membres vivants de l'Église, et ensemble nous avons la mission de porter l'Évangile à tous. Vous êtes en train de vous ouvrir à la vie. Grandir dans la grâce de la foi qui nous a été transmise par les Sacrements de l'Église nous associe à un grand nombre de générations de témoins, où la sagesse de celui qui a l'expérience devient un témoignage et un encouragement pour celui qui s'ouvre à l'avenir. Et la nouveauté des jeunes devient, à son tour, soutien et espérance pour celui qui est proche du but de son chemin. Dans la cohabitation des divers âges de la vie, la mission de l'Église construit des ponts entre les générations, grâce auxquels la foi en Dieu et l'amour pour le prochain constituent des facteurs d'unité profonde.

Cette transmission de la foi, cœur de la mission de l'Église, arrive donc par la « contagion » de l'amour, où la joie et l'enthousiasme expriment le sens retrouvé et plénier de la vie. La propagation de la foi par attraction exige des cœurs ouverts, dilatés par l'amour. On ne peut pas mettre de limites à l'amour : l'amour est fort comme la mort (cf. Ct 8, 6). Et une telle expansion suscite la rencontre, le témoignage, l'annonce ; elle suscite le partage dans la charité avec tous ceux qui, loin de la foi, se montrent indifférents à elle, parfois hostiles et opposés. Des milieux humains, culturels et religieux encore étrangers à l'Évangile de Jésus et à la présence sacramentelle de l'Église représentent les périphéries extrêmes, les « *extrêmes confins de la terre* », vers lesquelles, depuis la Pâque de Jésus, les disciples missionnaires sont envoyés, dans la certitude d'avoir toujours leur Seigneur avec eux (cf. Mt 28, 20 ; Ac 1, 8). En cela consiste ce que nous appelons la *missio ad gentes*. La périphérie la plus désolée de l'humanité qui a besoin du Christ est l'indifférence envers la foi ou encore la haine contre la plénitude divine de la vie. Chaque pauvreté matérielle et spirituelle, chaque discrimination de frères et de sœurs est toujours une conséquence du refus de Dieu et de son amour.

Les extrêmes confins de la terre, chers jeunes, sont pour vous aujourd'hui très relatifs et toujours facilement « navigables ». Le monde digital, les réseaux sociaux qui nous envahissent et nous traversent, diluent les confins, effacent les marges et les distances, réduisent les différences. Tout semble à portée de main, tout semble si proche et immédiat. Pourtant, sans l'engagement du don de nos vies, nous pourrions avoir des myriades de contacts, mais nous ne serons pas pour autant plongés dans une véritable communion de vie. La mission jusqu'aux extrémités de la terre exige le don de soi dans la vocation qui nous a été confiée par Celui qui nous a placés sur cette terre (cf. Lc 9, 23-25). J'oserais dire que, pour un jeune qui veut suivre le Christ, l'essentiel est la recherche et l'adhésion à sa propre vocation.

Témoigner de l'amour

Je rends grâce pour toutes les réalités ecclésiales qui vous permettent de rencontrer personnellement le Christ vivant dans son Église : les paroisses, les associations, les mouvements, les communautés religieuses, les différentes expressions de service missionnaire. Beaucoup de jeunes trouvent dans le volontariat missionnaire, une forme pour servir les « plus petits » (cf. Mt 25, 40), promouvant la dignité humaine et témoignant de la joie d'aimer et d'être chrétiens. Ces expériences ecclésiales font en sorte que la formation de chacun ne soit pas seulement une préparation pour son propre succès professionnel, mais développe un don du Seigneur et en prend soin pour mieux servir les autres. Ces formes louables de service missionnaire temporaire sont un début fécond et, dans le discernement vocationnel, peuvent vous aider à vous décider pour un don total de vous-mêmes comme missionnaires.

De cœurs jeunes sont nées les Œuvres Pontificales Missionnaires, pour soutenir l'annonce de l'Évangile à tous les peuples, contribuant à la croissance humaine et culturelle de toutes les populations assoiffées de Vérité. Les prières et les aides matérielles, qui sont généreusement données et

distribuées par les OPM, aident le Saint-Siège à faire en sorte que ceux qui les reçoivent pour leurs propres besoins puissent à leur tour être capables de porter témoignage dans leur milieu. Personne n'est si pauvre au point de ne pas pouvoir donner ce qu'il a, mais avant tout ce qu'il est. J'aime répéter l'exhortation que j'ai adressée aux jeunes chiliens : « Ne pense jamais que tu n'as rien à apporter, ou que tu ne manques à personne. Beaucoup de gens ont besoin de toi ; sache-le. Que chacun de vous le sache dans son cœur : beaucoup de gens ont besoin de moi » (*Rencontre avec les jeunes, Sanctuaire de Maipu, 17 janvier 2018*).

Chers jeunes, le prochain mois d'octobre missionnaire, au cours duquel se déroulera le Synode qui vous est dédié, sera une nouvelle occasion pour nous donner d'être des disciples-missionnaires toujours plus passionnés pour Jésus et sa mission, jusqu'aux extrémités de la terre. À Marie Reine des Apôtres, aux saints François-Xavier et Thérèse de l'Enfant-Jésus, au bienheureux Paolo Manna, je demande d'intercéder pour nous tous et de nous accompagner toujours.

*Du Vatican, le 20 mai 2018,
Solemnité de la Pentecôte.*

Baptisés
envoyés
Francisco

Octobre
2019

LETTRE DU CARDINAL FERNANDO FILONI
AUX ÉVÊQUES

À leurs Éminences et Excellences
Évêques et Archevêques

Cité du Vatican, 3 décembre 2017
Saint François Xavier

Chers Frères dans l'Épiscopat,

Accueillant l'invitation qui m'a été faite par le Saint-Père dans sa lettre du 22 octobre 2017, je désire partager avec vous et avec les Églises qui vous sont confiées un certain nombre de réflexions et de propositions relatives à la célébration du Mois missionnaire extraordinaire d'octobre 2019.

Au cœur de cette initiative, qui implique l'Église Universelle, se trouveront la *prière*, le *témoignage* et la *réflexion* sur le caractère central occupé par la *missio ad gentes* en tant qu'état permanent d'envoi pour la première évangélisation (cf. Mt 28, 19). L'engagement en faveur de la conversion personnelle et communautaire à Jésus-Christ crucifié, ressuscité et vivant dans Son Église, renouvellera l'ardeur et la passion de témoigner, par l'annonce et par l'existence chrétienne, l'Évangile de la vie et la joie de Pâques (Lc 24, 46-49). La mission de l'Église dans des contextes humains, religieux et culturels non encore imprégnés par l'Évangile, implique que la transmission de la foi puisse générer des styles de vie personnels, des cultures et des modalités de coexistence sociale forgés par la joie évangélique et par les valeurs chrétiennes. La foi chrétienne s'exprime comme une authentique mission lorsqu'elle est totalement engagée en faveur du salut du monde. Le témoignage de la charité, l'engagement en faveur de la paix et de la justice, le

dialogue interculturel avec les traditions religieuses dans le respect intégral de la vie humaine et de sa dignité, en particulier des plus pauvres, structurent la mission de l'Église autour de l'annonce de la Pâque de Jésus-Christ.

La *missio ad gentes*, indiquée dans l'Exhortation apostolique *Evangelii Gaudium* comme paradigme de l'action pastorale ordinaire de toute l'Église (EG 15) représente ce que le pape François nous demande de placer au centre de la commémoration du Centenaire de la Lettre apostolique *Maximum Illud*, de son prédécesseur le pape Benoît XV (30 novembre 1919). Il s'agit de « mettre la mission de Jésus au cœur de l'Église elle-même, en la transformant en critère pour mesurer l'efficacité des structures, des résultats de son travail, la fécondité de ses ministres et la joie qu'ils sont capables de susciter. En effet, sans la joie, on n'attire personne¹⁸ ».

Le Saint-Père a indiqué quatre dimensions¹⁹ comme modalités permettant de nous préparer et de vivre le Mois missionnaire extraordinaire d'octobre 2019, afin que séparations et oppositions entre pastorale ordinaire et mission, entre défis relatifs à l'évangélisation dans des contextes d'antique chrétienté aujourd'hui indifférents et sécularisés et *missio ad gentes* où cultures et religions s'affirment encore étrangères à l'Évangile (EG 14) puissent être surmontées. Ces dimensions sont les suivantes :

1. La rencontre personnelle avec Jésus-Christ vivant dans Son Église : Eucharistie, Parole de Dieu, prière personnelle et communautaire ;
2. Le témoignage : les saints, les martyrs de la mission et les confesseurs de la foi, qui sont expression des Églises répandues dans le monde entier ;
3. La formation : biblique, catéchétique, spirituelle et théologique relative à la *missio ad gentes* ;
4. La charité missionnaire : en tant que soutien matériel à l'immense action d'évangélisation, de *missio ad gentes* et de formation chrétienne des Églises les plus nécessiteuses.

¹⁸ Pape François, Rencontre avec le Comité directeur du CELAM, Nonciature apostolique de Bogotá, Jeudi 7 septembre 2017.

¹⁹ Pape François, Discours aux Directeurs nationaux des Œuvres pontificales missionnaires réunis en Assemblée générale, Cité du Vatican, samedi 3 juin 2017.

Je suggère que chaque Église particulière et chaque Conférence épiscopale détermine, dans les formes les plus adéquates et les plus convenables à ses fidèles, la manière de vivre et de se laisser modeler par ces dimensions en vue d'une conversion renouvelée à la mission de Jésus. En outre, je vous demande de communiquer et de mettre au courant de cette initiative missionnaire du Saint-Père les membres des Instituts de Vie consacrée et des Sociétés de Vie apostolique, ainsi que ceux des associations et mouvements ecclésiaux présents au sein de vos Communautés diocésaines.

En ce temps de préparation lointaine, je propose que chacune de vos Églises particulières s'engage dans une action de prière et de réflexion impliquant les communautés contemplatives monastiques et de clôture. Au milieu du monde, ces frères et sœurs, grâce à la radicalité baptismale de leur vocation contemplative, constituent un signe efficace de l'appartenance filiale de chaque homme à Dieu. Ils vivent, dans le quotidien ordinaire de leurs monastères et de leurs communautés, l'essentiel chrétien qui représente le cœur même de la mission, de toute annonce et de tout témoignage évangélique. Nous devons nous référer à eux afin que tout, humanité et monde, puisse être transfiguré dans la mission du Christ et de Son Église, à la gloire de Dieu le Père. Je suis certain que chaque Église particulière trouvera les modalités et les moments adaptés au contexte, afin d'impliquer les moines et les moniales dans le cadre du Mois missionnaire extraordinaire d'octobre 2019.

Les Œuvres pontificales missionnaires (OPM) ainsi que cette Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples sont directement impliquées dans la préparation et la mise en œuvre du Mois missionnaire extraordinaire. Les Directeurs nationaux et diocésains de ces mêmes Œuvres pontificales missionnaires, présents et actifs au sein de vos Églises particulières, sont appelés à collaborer avec vous afin que cette initiative proposée par le Saint-Père puisse servir à renouveler la passion pour l'Évangile, le zèle et l'ardeur missionnaire de nos Églises. Il m'a paru opportun de demander au Secrétaire international de l'Union pontificale missionnaire (UPM) de coordonner les activités de préparation, de formation et de déroulement du Mois mis-

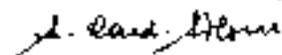
sionnaire extraordinaire. En outre, en collaboration avec notre Université pontificale urbanienne, sont envisagés des moments de réflexion et de formation théologique et missionnaire au niveau international et continental.

Par la suite, des suggestions et des indications accompagnées de textes et de réflexions, fruits d'une ample consultation de chrétiens du monde entier, seront offertes pour servir d'inspiration, de stimulant et de proposition à la créativité des Églises particulières. En temps voulu, seront également communiqués les moments de célébration présidés par le Saint-Père, proposés comme événements de l'Église Universelle qui impliqueront directement l'Église qui vit à Rome.

Enfin, je vous demande d'indiquer des figures de témoins de la mission, fils et filles de vos Églises, qui se sont distingués par leur témoignage chrétien et jouissent d'une odeur de sainteté auprès de vos communautés chrétiennes. Il serait opportun d'envoyer quelques notes biographiques les concernant. Je vous saurai gré également de nous indiquer un membre de vos Églises en mesure d'aider à l'élaboration de textes de méditation spirituelle missionnaire basés sur l'Écriture Sainte. Je vous prie de faire parvenir ces indications ainsi que d'autres suggestions et propositions au Secrétariat international de l'Union pontificale missionnaire (october2019@ppoomm.va).

Je joins à la présente une copie de la Lettre que le Saint-Père m'a adressée le 22 octobre 2017 et du texte de son Discours aux Directeurs nationaux des Œuvres pontificales missionnaires du 3 juin 2017.

En ce temps de l'Avent, confions notre préparation à la Bienheureuse Vierge Marie, Reine des Apôtres, aux saints François-Xavier et Thérèse de l'Enfant-Jésus et au Bienheureux Paul Manna. En souhaitant des fruits abondants de conversion au Christ en faveur de l'œuvre missionnaire de l'Église, je vous salue cordialement.



FERNANDO CARD. FILONI

*Préfet de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples
et Président du Comité Suprême des Œuvres Pontificales Missionnaires*

LETTRE DU CARDINAL FERNANDO FILONI
**AUX SUPÉRIEURS GÉNÉRAUX
ET AUX SUPÉRIEURES GÉNÉRALES**

Cité du Vatican, 3 décembre 2017

Saint François Xavier

Chers Frères et Sœurs,
Supérieurs et Supérieures
des Instituts de Vie Consacrée et
des Sociétés de Vie Apostolique,

Accueillant l'invitation qui m'a été faite par le Saint-Père dans sa lettre du 22 octobre 2017, je désire partager avec vous et avec vos communautés un certain nombre de réflexions et de propositions relatives à la célébration du Mois missionnaire extraordinaire d'octobre 2019.

Au cœur de cette initiative, qui implique l'Église Universelle, se trouveront la *prière*, le *témoignage* et la *réflexion* sur le caractère central occupé par la *missio ad gentes* en tant qu'état permanent d'envoi pour la première évangélisation (Mt 28, 19). L'engagement en faveur de la conversion personnelle et communautaire à Jésus-Christ crucifié, ressuscité et vivant dans Son Église, renouvellera l'ardeur et la passion de témoigner, par l'annonce et par l'existence chrétienne, l'Évangile de la vie et la joie de Pâques (Lc 24, 46-49). La mission de l'Église dans des contextes humains, religieux et culturels non encore imprégnés par l'Évangile, implique que la transmission de la foi puisse générer des styles de vie personnels, des cultures et des modalités de coexistence sociale forgés par la joie évangélique et par les valeurs chrétiennes. La foi chrétienne s'exprime comme une authentique mission lorsqu'elle est totalement engagée en faveur du salut du monde.

Le témoignage de la charité, l'engagement en faveur de la paix et de la justice, le dialogue interculturel avec les traditions religieuses dans le respect intégral de la vie humaine et de sa dignité, en particulier des plus pauvres, structurent la mission de l'Église autour de l'annonce de la Pâque de Jésus-Christ.

La *missio ad gentes*, indiquée dans l'Exhortation apostolique *Evangelii Gaudium* comme paradigme de l'action pastorale ordinaire de toute l'Église (EG 15) représente ce que le pape François nous demande de placer au centre de la commémoration du Centenaire de la Lettre apostolique *Maximum Illud*, de son prédécesseur, le pape Benoît XV (30 novembre 1919). Il s'agit de « mettre la mission de Jésus dans le cœur de l'Église elle-même, en la transformant en critère pour mesurer l'efficacité des structures, des résultats de son travail, la fécondité de ses ministres et la joie qu'ils sont capables de susciter. En effet, sans la joie, on n'attire personne²⁰ ».

Le Saint-Père a indiqué quatre dimensions²¹ comme modalités permettant de nous préparer et de vivre le Mois missionnaire extraordinaire d'octobre 2019, afin que séparations et oppositions entre pastorale ordinaire et mission, entre défis relatifs à l'évangélisation dans des contextes d'antique chrétienté aujourd'hui indifférents et sécularisés et *missio ad gentes* où cultures et religions s'affirment encore étrangères à l'Évangile (EG 14) puissent être surmontées. Ces dimensions sont les suivantes :

1. La rencontre personnelle avec Jésus-Christ vivant dans Son Église : Eucharistie, Parole de Dieu, prière personnelle et communautaire ;
2. Le témoignage : les saints, les martyrs de la mission et les confesseurs de la foi, qui sont expression des Églises répandues dans le monde entier ;
3. La formation : biblique, catéchétique, spirituelle et théologique relative à la *missio ad gentes* ;
4. La charité missionnaire : en tant que soutien matériel à l'immense

²⁰ Pape François, Rencontre avec le Comité directeur du CELAM, Nonciature apostolique de Bogotá, Jeudi 7 septembre 2017.

²¹ Pape François, Discours aux Directeurs nationaux des Œuvres pontificales missionnaires réunis en Assemblée générale, Cité du Vatican, samedi 3 juin 2017.

action d'évangélisation, de *missio ad gentes* et de formation chrétienne des Églises les plus nécessiteuses.

Je suggère que vos communautés, selon le charisme propre à chacune, puissent déterminer, dans les formes les plus adéquates et les plus convenables à ses fidèles, la manière de vivre et de se laisser modeler par ces dimensions en vue d'une conversion renouvelée à la mission de Jésus.

En ce temps de préparation lointaine, je propose que les communautés contemplatives monastiques et cloîtrées se consacrent à une action de prière et de réflexion qui puisse aider les Églises particulières, les fidèles et les pasteurs, dans leur engagement à la conversion et à la mission. Au milieu du monde, vous, frères et sœurs, grâce à la radicalité baptismale de votre vocation contemplative, vous constituez un signe efficace de l'appartenance filiale de chaque homme et de femme à Dieu. En vivant, dans le quotidien ordinaire de vos monastères et de vos communautés, vous réalisez l'essentiel chrétien, qui représente le cœur même de la mission, de toute annonce et de tout témoignage évangélique. Nous devons nous référer à nos frères moines et à nos sœurs cloîtrées afin que tout, humanité et monde, puisse être transfiguré dans la mission du Christ et de Son Église, à la gloire de Dieu le Père. Je suis certain que chaque Église particulière trouvera les modalités et les moments adaptés au contexte, afin d'impliquer les moines et les moniales dans le cadre du Mois missionnaire extraordinaire d'octobre 2019.

Les Œuvres pontificales missionnaires (OPM) ainsi que cette Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples sont directement impliquées dans la préparation et la mise en œuvre du Mois missionnaire extraordinaire. Les Directeurs nationaux et diocésains des OPM, présents et actifs au sein des Églises particulières, sont appelés à collaborer avec vous afin que cette initiative proposée par le Saint-Père puisse servir à renouveler la passion pour l'Évangile, le zèle et l'ardeur missionnaire de nos Églises. Il m'a paru opportun de demander au Secrétaire international de l'Union pontificale missionnaire (UPM) de coordonner les activités de préparation, de formation et de déroulement du Mois missionnaire extraordinaire. En outre, en

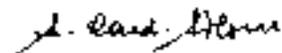
collaboration avec notre Université pontificale urbanienne, sont envisagés des moments de réflexion et de formation théologique et missionnaire au niveau international et continental.

Par la suite, des suggestions et des indications accompagnées de textes et de réflexions, fruits d'une ample consultation de chrétiens du monde entier, seront offertes pour servir d'inspiration, de stimulant et de proposition à la créativité des Églises particulières. En temps voulu seront également communiqués les moments de célébration présidés par le Saint-Père, proposés comme événements de l'Église Universelle qui impliqueront directement l'Église qui vit à Rome.

Enfin, je vous demande d'indiquer des figures de témoins de la mission, fils et filles de vos Instituts, qui se sont distingués par leur témoignage chrétien et jouissent d'une réputation de sainteté auprès de vos communautés et des Églises qu'ils ont servies de manière exemplaire. Il serait opportun d'envoyer quelques notes biographiques les concernant. Je vous saurai gré également de nous indiquer un confrère ou une consœur en mesure d'aider à l'élaboration de textes de méditation spirituelle missionnaire basés sur l'Écriture Sainte. Je vous prie de faire parvenir ces indications ainsi que d'autres suggestions et propositions au Secrétariat international de l'Union pontificale missionnaire (october2019@ppoomm.va).

Je joins à la présente une copie de la Lettre que le Saint-Père m'a adressée le 22 octobre 2017 et du texte de son Discours aux Directeurs nationaux des Œuvres pontificales missionnaires du 3 juin 2017.

En ce temps de l'Avent, confions notre préparation à la Bienheureuse Vierge Marie, Reine des Apôtres, aux saints François-Xavier et Thérèse de l'Enfant-Jésus et au Bienheureux Paul Manna. En souhaitant des fruits abondants de conversion au Christ en faveur de l'œuvre missionnaire de l'Église, je vous salue cordialement.



FERNANDO CARD. FILONI

*Préfet de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples
et Président du Comité Suprême des Œuvres Pontificales Missionnaires*

LETTRE DU CARDINAL FERNANDO FILONI
AUX ÉVÊQUES

Cité du Vatican, le 8 avril 2018
Dimanche dans l'octave de Pâques
Dimanche de la Divine Miséricorde

Chers Frères dans l'Épiscopat,

Que la paix du Seigneur Ressuscité soit notre espérance !

Faisant suite à ma lettre du 3 décembre 2017, je vous écris de nouveau au sujet de l'initiative missionnaire que le pape François a annoncée à toute l'Église le dimanche 22 octobre 2017. Le Mois Missionnaire Extraordinaire d'octobre 2019 représente pour nous tous une opportunité unique : la célébration du centième anniversaire de la Lettre Apostolique *Maximum Illud* du pape Benoît XV nous aide à ranimer l'ardeur et la passion pour la mission de Jésus. Le renouveau évangélique de la mission, comme le pape Benoît XV l'a demandé en la date lointaine du 30 novembre 1919, se révèle encore d'une grande actualité de nos jours au vu de la situation du monde et de l'Église.

La finalité spirituelle, pastorale et théologique de ce Mois Missionnaire Extraordinaire consiste à reconnaître, à vivre et à être convaincu que la mission est et doit devenir toujours davantage le paradigme de la vie et de l'œuvre de toute l'Église, et donc de chaque chrétien. En convertissant notre cœur et notre esprit de disciples missionnaires, l'Esprit nous pousse à sortir vers le monde pour proclamer le Christ Crucifié et Ressuscité. Replacer la *missio ad gentes* sous ses diverses formes au centre de la vie de l'Église, reconnaître la mission de Jésus comme étant le cœur et l'identité de l'Église, nous permet de redécouvrir la relation authentique que Dieu a tissée avec le monde qu'il a aimé, créé et racheté (cf. Jn 17 ; Ep 1).

Le Pape François nous a communiqué le thème suivant pour octobre 2019 :

BAPTISÉS ET ENVOYÉS : L'ÉGLISE DU CHRIST EN MISSION DANS LE MONDE

La prière, la réflexion et l'action nous aideront à vivre le Mois Missionnaire Extraordinaire dans cette dimension. En effet : « Avec le Baptême, nous sommes plongés dans cette source intarissable de vie qu'est la mort de Jésus, le plus grand acte d'amour de toute l'Histoire ; et grâce à cet amour, nous pouvons vivre une vie nouvelle, n'étant plus en proie au mal, au péché et à la mort, mais dans la communion avec Dieu et avec nos frères²². » Nous sommes invités à affirmer notre identité baptismale comme une rencontre personnelle avec le Christ vivant : Il nous envoie pour être Ses témoins dans le monde.

La mission de l'Église prolonge en effet la mission que Jésus a reçue du Père dans l'Esprit. En annonçant Jésus-Christ par la Parole et par le Sacrement, la mission de l'Église répond à la soif de vie authentique et à la quête de sens qui habitent le cœur de toute femme et de tout homme. Offrir aux hommes de ce monde le baptême au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit (cf. Mt 28, 19) et rompre avec eux le pain eucharistique signifie donner la vie de Dieu qui nous rachète du mal et de la mort (cf. Jn 6, 48-51 ; 10, 10). Dans l'eau et dans l'Esprit, le sang du Christ (cf. 1 Jn 5, 1-13) nous sauve, nous donne la foi et nous offre au monde pour le salut. Aux pauvres, à nous qui sommes prisonniers du péché, est vraiment annoncée la grâce qui libère et qui sauve (cf. Lc 4, 14-22). Rien ni personne n'est exclu de l'amour miséricordieux de Dieu qui nous envoie en mission pour nous attirer tous à Lui.

Remercions le pape François pour son désir de nous guider, avec le thème qu'il nous a confié, pour le cheminement vers le Mois Missionnaire

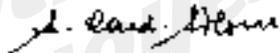
²² Pape François, Audience générale du 8 janvier 2014.

Extraordinaire d'octobre 2019. Dans cette optique, je me permets dans un esprit de communion fraternelle entre Églises particulières servies par Son ministère de Pasteur Universel, de suggérer quelques initiatives pour la célébration de cet important rendez-vous ecclésial. Je suis conscient de le faire très en avance, mais je crois que c'est la seule manière pour que chaque Église avec ses Pasteurs puisse commencer à réfléchir sur la manière de vivre le Mois Missionnaire Extraordinaire. Ce que nous proposons en tant que Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples et Œuvres Pontificales Missionnaires, voudrait servir d'inspiration à la créativité des Églises locales qui vous ont été confiées. Il ne s'agit donc pas de suggestions exhaustives, mais ce sont des exemples pour faciliter la célébration au niveau local, qui va de pair avec la célébration au niveau universel :

1. Organiser une célébration diocésaine ou nationale pour l'Ouverture du Mois Missionnaire Extraordinaire Octobre 2019 ;
2. Célébrer la Veillée Missionnaire avec le thème proposé par le Saint-Père ;
3. Proposer une célébration eucharistique au niveau diocésain pour le dimanche de la Journée Mondiale des Missions ;
4. Proposer que de petits groupes de personnes ou de familles, s'inspirant de l'intuition originale de la Vénérable Pauline Jaricot, fondatrice de l'Œuvre Pontificale Missionnaire de la Propagation de la Foi, se réunissent à la maison pour prier le saint Rosaire avec une intention missionnaire ;
5. Promouvoir un pèlerinage marial ou vers un sanctuaire dédié à la mémoire des saints ou des martyrs de la mission ;
6. Promouvoir la collecte d'offrandes et de dons économiques pour soutenir le travail apostolique concernant la *missio ad gentes* et la formation missionnaire ;
7. Proposer aux jeunes une activité publique d'annonce de l'Évangile ;
8. Organiser une célébration diocésaine ou nationale pour la clôture du Mois Missionnaire Extraordinaire Octobre 2019.

Que les propositions ci-dessus trouvent auprès des Directeurs Nationaux ou Diocésains des Œuvres Pontificales Missionnaires de vos Églises locales, des personnes de référence appropriées pour collaborer à la réflexion et au travail en commun. Grâce à eux, nous sommes en train de recueillir d'importantes réflexions pour la publication d'un recueil sous forme électronique qui sera disponible avant la fin de cette année. Ce recueil, qui sera unique en son genre, est le fruit de la foi de nombreux chrétiens provenant des Églises locales du monde entier. Je remercie de tout cœur tous ceux qui sont en train d'y contribuer et de nous aider dans cet important travail d'animation missionnaire.

Je prie et souhaite que tout ce que nous serons amenés à vivre en vue du Mois Missionnaire Extraordinaire, soit par la réflexion, soit par la prière, puisse contribuer à une authentique conversion missionnaire à Jésus-Christ. Avec Marie, Reine des Apôtres, réunis au Cénacle, invoquons le don de l'Esprit Saint pour le jour de Pentecôte. Je vous remercie et vous salue cordialement.



FERNANDO CARD. FILONI

*Préfet de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples
et Président du Comité Suprême des Œuvres Pontificales Missionnaires*

Octobre
2019

LETTRE DU CARDINAL FERNANDO FILONI
**AUX SUPÉRIEURS GÉNÉRAUX
ET AUX SUPÉRIEURES GÉNÉRALES**

Cité du Vatican, le 8 avril 2018
Dimanche dans l'octave de Pâques
Dimanche de la Divine Miséricorde

Chers frères et sœurs,
Supérieurs et supérieures généraux
Instituts de vie consacrée
Instituts de vie apostolique,

Que la paix du Seigneur Ressuscité soit notre espérance !

Faisant suite à ma lettre du 3 décembre 2017, envoyée aux Évêques du monde entier, je vous écris de nouveau au sujet de l'initiative missionnaire que le pape François a annoncée à toute l'Église le dimanche 22 octobre 2017. Le Mois Missionnaire Extraordinaire d'octobre 2019 représente pour tous une opportunité unique : la célébration du centième anniversaire de la Lettre Apostolique *Maximum Illud* du pape Benoît XV nous aide à ranimer l'ardeur et la passion pour la mission de Jésus. Le renouveau évangélique de la mission, comme le Pape Benoît XV l'a demandé en ce lointain 30 novembre 1919, se révèle encore d'une grande actualité de nos jours au vu de la situation du monde et de l'Église.

La finalité spirituelle, pastorale et théologique de ce Mois Missionnaire Extraordinaire consiste à reconnaître, à vivre et à croire que la mission est et doit devenir de plus en plus le paradigme de la vie et de l'œuvre de toute l'Église, et donc de chaque chrétien. En convertissant notre esprit

et notre cœur de disciples missionnaires, l'Esprit nous pousse à sortir à la rencontre du monde pour proclamer le Christ Crucifié et Ressuscité. Replacer la *missio ad gentes* dans ses diverses formes au centre de la vie de l'Église, reconnaître la mission de Jésus comme étant le cœur et l'identité de l'Église, nous permet de redécouvrir la relation authentique, que Dieu a tissée avec le monde qu'il a aimé, créé et racheté (cf. Jn 17, Ep 1).

Le Pape François nous a communiqué le thème pour octobre 2019 :

BAPTISÉS ET ENVOYÉS : L'ÉGLISE DU CHRIST EN MISSION DANS LE MONDE

La prière, la réflexion et l'action nous aideront à vivre le Mois Missionnaire Extraordinaire dans cette dimension. En effet : « Avec le Baptême, nous sommes plongés dans cette source intarissable de vie qu'est la mort de Jésus, le plus grand acte d'amour de toute l'Histoire ; et grâce à cet amour, nous pouvons vivre une vie nouvelle, n'étant plus en proie au mal, au péché et à la mort, mais dans la communion avec Dieu et avec nos frères²³. » Nous sommes invités à affirmer notre identité baptismale, comme une rencontre personnelle avec le Christ vivant : Il nous envoie pour être Ses témoins dans le monde.

La mission de l'Église prolonge en effet la mission que Jésus a reçue du Père dans l'Esprit. En annonçant le Christ Jésus par la Parole et par le Sacrement, la mission de l'Église répond à la soif de vie authentique et à la quête de sens qui habitent le cœur de toute femme et de tout homme. Offrir aux hommes de ce monde le baptême au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit (cf. Mt 28, 19) et rompre avec eux le pain eucharistique, signifie donner la vie de Dieu qui nous rachète du mal et de la mort (cf. Jn 6, 48-51 ; 10, 10). Dans l'eau et dans l'Esprit, le sang du Christ (cf. 1 Jn 5, 1-13) nous sauve, nous donne la foi et nous offre au monde pour le salut. Aux pauvres, à nous qui sommes prisonniers du péché, est

²³ Pape François, Audience générale du 8 janvier 2014.

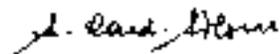
vraiment annoncée la grâce qui libère et qui sauve (cf. Lc 4, 14-22). Rien ni personne n'est exclu de l'amour miséricordieux de Dieu qui nous envoie en mission pour nous attirer tous à Lui.

Nous remercions le pape François pour son désir de nous guider, avec le thème qu'il nous a confié, pour le cheminement vers le Mois Missionnaire Extraordinaire d'octobre 2019. Dans cette optique, je me permets, dans un esprit de communion, de vous faire une proposition pour grandir dans une conscience plus élevée de la dimension missionnaire de notre baptême. En plus des suggestions faites aux Évêques pour des initiatives à vivre dans les Églises particulières dont vous êtes membres, je vous propose d'entamer une démarche d'écoute mutuelle afin que nous puissions tous coopérer à la conversion missionnaire de toute la structure ecclésiale que le pape François souhaite avec tant d'insistance (EG 25, 27, 30, 32 et 33). Le fait de s'écouter mutuellement dans l'Esprit nous convertit et nous fait grandir dans la communion à partir de la mission et pour la mission.

Être plus clairement conscients du don du baptême, de celui de l'Eucharistie et de l'Église ; être identifiés de manière plus consciente avec l'appel spécifique à vivre la *missio ad gentes*, la consécration virginale et le ministère ordonné pour servir le Christ et son Église sous diverses formes de charismes, pourraient devenir source de communication dans l'Esprit d'expériences de vie chrétienne et d'apostolat missionnaire. À la lumière du critère baptismal que nous a donné le pape François, nous pourrions entreprendre une réflexion commune sur le thème « ANNONCE, SACREMENT et TÉMOIGNAGE CHRÉTIEN DANS LA *MISSIO AD GENTES* ». Le contenu de la réflexion, fruit de la prière et de la vie, pourrait être de type théologico-expérientiel. Il s'agit de raconter, ensemble, sa propre expérience missionnaire avec une base théologique et spirituelle solide. Jésus-Christ et l'Église dans les Écritures, les Sacrements, dans la charité et le dialogue avec le monde, ses cultures et ses religions, représentent le cœur de ce que nous aimerions communiquer, en nous écoutant, en discernant et en partageant. Chacun de vos Instituts peut organiser cette écoute réciproque, la prière et la réflexion, selon ses modalités propres, ses possibilités et ses besoins.

En tant que Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples et Œuvres Pontificales Missionnaires, nous proposons que des membres choisis au sein de vos communautés puissent articuler ces processus d'écoute, de discernement spirituel et de partage, avec nos réalités de formation missionnaire, le Secrétariat International de l'Union Pontificale Missionnaire (UPM) et le Centre International d'Animation Missionnaire (CIAM). Une proposition concrète est la rencontre au CIAM et la réflexion des membres d'un même Institut ou de divers Instituts, selon ce qui est retenu plus opportun. Le fruit de cet engagement de foi et de discernement à propos de la *missio ad gentes* peut nous aider tous à requalifier évangéliquement la mission en partant de ce que l'Esprit nous donne de vivre comme chrétiens, comme familles de consacrés et consacrées, comme instituts missionnaires et comme ministres ordonnés dans l'unique Église du Christ. J'ai demandé au Secrétaire Général de l'UPM et Directeur du CIAM, le P. Fabrizio Meroni, qu'il soit disponible pour recevoir vos réponses favorables à notre proposition (email : fabrizio.meroni@ppoomm.va ; UPM +39 06-69880228, CIAM +39 06-69882484). Nos Directeurs Nationaux et Diocésains des Œuvres Pontificales, présents dans les Églises locales, peuvent aussi être une référence appropriée pour collaborer à la pensée et au travail en commun. Grâce à eux, nous sommes en train de recueillir d'importantes réflexions pour la publication d'un Recueil que nous vous enverrons en temps voulu.

Je prie et souhaite que tout ce que nous sommes appelés à vivre en vue du Mois Missionnaire Extraordinaire d'octobre 2019, soit par la pensée, soit par la prière, puisse contribuer à une authentique conversion missionnaire au Christ. Avec Marie, Reine des Apôtres, réunis au Cénacle, invoquons le don du Saint-Esprit pour le jour de la Pentecôte.



FERNANDO CARD. FILONI

*Préfet de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples
et Président du Comité Suprême des Œuvres Pontificales Missionnaires*

LETTRE DU CARDINAL FERNANDO FILONI
**AUX RESPONSABLES INTERNATIONAUX
DES MOUVEMENTS ECCLÉSIAUX,
DES COMMUNAUTÉS NOUVELLES
ET DES ASSOCIATIONS DE LAÏCS**

Cité du Vatican, 8 avril 2018

Dimanche dans l'Octave de Pâques

Dimanche de la Miséricorde

Chers Frères et Sœurs
Responsables Internationaux
Mouvements Ecclésiaux et Communautés Nouvelles
Associations des Laïcs,

La Paix du Seigneur Ressuscité soit notre Espérance !

Faisant suite à ma lettre du 3 décembre 2017, envoyée aux Évêques du monde entier, je vous écris aujourd'hui personnellement à propos de l'initiative que le Saint-Père a annoncée à toute l'Église le dimanche 22 octobre 2017. Le Mois Missionnaire Extraordinaire d'octobre de l'année 2019 représente pour nous tous une occasion unique : la célébration du centième anniversaire de la Lettre Apostolique *Maximum Illud* du pape Benoît XV nous aide à rallumer l'ardeur et la passion pour la mission de Jésus. Renouveler la mission de manière évangélique, comme le demandait le pape Benoît XV déjà le 19 novembre 1919, se révèle encore d'une grande actualité au vu des conditions du monde et de l'Église d'aujourd'hui.

La finalité spirituelle, pastorale et théologique de ce Mois Missionnaire Extraordinaire consiste à reconnaître, à vivre et à se convaincre que la mission est et doit devenir toujours davantage le paradigme de la vie et

de l'action de toute l'Église, et donc de chaque chrétien. En convertissant notre cœur et notre esprit de disciples missionnaires, l'Esprit Saint nous pousse à sortir vers le monde pour annoncer le Christ Crucifié et Ressuscité. Replacer la *missio ad gentes* dans ses diverses déclinaisons au centre de la vie de l'Église, reconnaître la mission de Jésus comme cœur et identité de l'Église, nous fait redécouvrir le rapport vrai et stimulant que Dieu a tissé avec le monde qu'il aime pour l'avoir créé et racheté (cf. Jn 17 ; Eph 1).

Le Saint-Père François nous a communiqué le thème pour octobre 2019 :

BAPTISÉS ET ENVOYÉS : L'ÉGLISE DU CHRIST EN MISSION DANS LE MONDE

La prière, la réflexion et l'action nous aideront à vivre le Mois Missionnaire Extraordinaire Dans cette dimension. En effet : « Avec le baptême, nous sommes plongés dans cette source intarissable de vie qu'est la mort de Jésus, le plus grand acte d'amour de toute l'Histoire ; et grâce à cet amour, nous pouvons vivre une vie nouvelle, n'étant plus en proie au mal, au péché et à la mort, mais dans la communion avec Dieu et avec nos frères²⁴. » Nous sommes invités à confirmer notre identité baptismale comme rencontre personnelle avec Jésus-Christ vivant : c'est Lui qui nous envoie pour être Ses témoins dans le monde.

La mission de l'Église prolonge en effet la mission même de Jésus, celle qu'Il a reçue de son Père par l'Esprit. En annonçant Jésus-Christ par la Parole et par les Sacrements, la mission de l'Église répond à la soif de vie authentique et à la quête de sens qui habitent le cœur de tout homme et de toute femme. Offrir aux hommes de ce monde le baptême au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit (cf. Mt 28, 19) et rompre le pain eucharistique avec et pour eux signifie donner la vie de Dieu qui sauve du

²⁴ Pape François, Audience Générale, mercredi 8 janvier 2014.

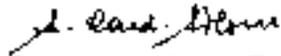
mal et de la mort (cf. Jn 6, 48-51 ; 10, 10). Dans l'eau et dans l'Esprit, le sang du Christ (cf. 1 Jn 5, 1-13) nous rachète, nous donne la foi et nous offre au monde pour le salut. Aux pauvres, à nous prisonniers du péché, est vraiment annoncée la grâce qui libère et qui sauve (cf. Lc 4, 14-22). Rien ni personne n'est exclu de l'amour miséricordieux de Dieu qui nous envoie pour nous attirer tous à Lui.

Nous remercions le Pape François d'avoir voulu nous guider, par ce thème qu'il nous a confié, dans le cheminement vers le Mois Missionnaire Extraordinaire d'octobre 2019. Il me semble particulièrement significatif que le Pape ait voulu indiquer le Baptême comme point de départ de la mission. Beaucoup d'expériences de mouvements ecclésiaux et de communautés nouvelles naissent justement comme charismes suscités pour le renouvellement de notre appartenance au Christ par le Baptême, dans la droite ligne du Concile Vatican II. Dans cette perspective, je me permets, dans un esprit de communion, de vous demander de faire vôtre cette sollicitation spéciale du Pape et de discerner les formes les plus adéquates pour vivre et organiser, au sein de vos réalités ecclésiales, le Mois missionnaire d'octobre 2019 comme source d'un nouvel élan missionnaire pour ces mêmes mouvements au service de l'Église tout entière.

En tant que Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples et Œuvres Pontificales Missionnaires, nous serions heureux que vous partagiez avec nous vos initiatives. J'ai demandé au Secrétaire Général de l'Union Pontificale Missionnaire (UPM) et Directeur du Centre International d'Animation Missionnaire (CIAM), le P. Fabrizio Meroni, de se mettre à votre disposition pour recevoir d'éventuelles réactions favorables à cette proposition (email : fabrizio.meroni@ppoomm.va ; UPM +39 06-69880228 ; CIAM +39 06-69882484). Les Directeurs Nationaux et Diocésains des Œuvres Pontificales Missionnaires, présents dans les différentes Églises locales, peuvent aussi être des personnes de référence dans la collaboration pour une réflexion d'ensemble et un travail en commun. Grâce à eux, en effet, nous sommes en train de recevoir d'importantes réflexions en vue de la publication d'un Recueil que nous vous enverrons en son temps.

Je prie et souhaite que tout ce que nous sommes appelés à vivre en vue du Mois Missionnaire Extraordinaire d'octobre 2019, soit dans l'action, soit par la réflexion, soit dans la prière, puisse contribuer à une authentique conversion missionnaire au Christ. Avec Marie, Reine des Apôtres, réunis au Cénacle, invoquons le don de l'Esprit Saint pour le jour de la Pentecôte.

Je vous remercie et vous salue cordialement.



Fernando Card. Filoni

FERNANDO CARD. FILONI

*Préfet de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples
et Président du Comité Suprême des Œuvres Pontificales Missionnaires*



Baptisés, et
envoyés

Octobre
2019

LETTRE DU CARDINAL FERNANDO FILONI
**AUX RECTEURS ET AUX FORMATEURS
DES GRANDS SÉMINAIRES**

Cité du Vatican, 8 avril 2018
Dimanche dans l'octave de Pâques
Dimanche de la Divine Miséricorde

Chers frères Recteurs et formateurs
des Grands Séminaires,

Que la paix du Seigneur Ressuscité soit notre Espérance !

Faisant suite à ma lettre du 3 décembre 2017, envoyée aux Évêques du monde entier, je m'adresse maintenant à vous directement au sujet de l'initiative missionnaire que le Pape François a annoncée à toute l'Église le dimanche 22 octobre 2017. Le Mois Missionnaire Extraordinaire d'octobre 2019 représente pour tous une occasion unique : la célébration du centième anniversaire de la Lettre Apostolique *Maximum Illud* du pape Benoît XV nous aide à ranimer l'ardeur et la passion pour la mission de Jésus. Le renouveau évangélique de la mission, comme le pape Benoît XV l'a demandé déjà le 30 novembre 1919, se révèle encore d'une grande actualité de nos jours au vu de la situation du monde et de l'Église.

La finalité spirituelle, pastorale et théologique de ce Mois Missionnaire Extraordinaire consiste à reconnaître, vivre et se convaincre que la mission est et doit devenir toujours davantage le paradigme de la vie et de l'œuvre de toute l'Église, et donc de tout chrétien. En convertissant notre esprit et notre cœur de disciples missionnaires, l'Esprit nous pousse à sortir à la rencontre du monde pour proclamer le Christ Crucifié et Ressuscité. Replacer la *missio ad gentes* dans ses diverses déclinaisons au centre de la vie de l'Église, reconnaître

la mission de Jésus comme étant le cœur et l'identité de l'Église, nous permet de redécouvrir la relation authentique, qui constitue pour nous un défi, que Dieu a tissée avec le monde qu'il a aimé, créé et racheté (cf. Jn 17, Ep 1).

Le pape François nous a communiqué le thème pour octobre 2019 :

BAPTISÉS ET ENVOYÉS : L'ÉGLISE DU CHRIST EN MISSION DANS LE MONDE

La prière, la réflexion et l'action nous aideront à vivre le Mois Missionnaire Extraordinaire dans cette dimension. En effet : « Avec le Baptême, nous sommes plongés dans cette source intarissable de vie qu'est la mort de Jésus, le plus grand acte d'amour de toute l'Histoire ; et grâce à cet amour, nous pouvons vivre une vie nouvelle, n'étant plus en proie au mal, au péché et à la mort, mais dans la communion avec Dieu et avec nos frères²⁵. » Nous sommes invités à affirmer notre identité baptismale, comme une rencontre personnelle avec le Christ vivant : Il nous envoie pour être Ses témoins dans le monde.

La mission de l'Église prolonge en effet la mission même de Jésus, celle qu'Il a reçue de son Père dans l'Esprit. En proclamant Jésus-Christ par la Parole et par le Sacrement, la mission de l'Église répond à la soif de vie authentique et la quête de sens qui habitent le cœur de toute femme et de tout homme. Offrir aux hommes de ce monde le baptême au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit (cf. Mt 28, 19) et rompre avec eux le pain eucharistique signifie donner la vie de Dieu qui nous rachète du mal et de la mort (cf. Jn 6, 48-51 ; 10, 10). Dans l'eau et dans l'Esprit, le sang du Christ (cf. 1 Jn 5, 1-13) nous rachète, nous donne la foi et nous offre au monde pour le salut. Aux pauvres, à nous qui sommes prisonniers du péché, est vraiment annoncée la grâce qui libère et qui sauve (cf. Lc 4, 14-22). Rien ni personne n'est exclu de l'amour miséricordieux de Dieu qui nous envoie en mission pour nous attirer tous à Lui.

²⁵ Pape François, Audience générale du 8 janvier 2014.

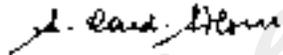
Nous remercions le pape François pour son désir de nous guider, avec le thème qu'il nous a confié, pour le cheminement vers le Mois Missionnaire Extraordinaire d'octobre 2019. Dans cette optique, je me permets, dans un esprit de communion, de vous faire une proposition pour grandir dans une conscience plus élevée de la dimension missionnaire de notre Baptême. En plus des suggestions faites aux Évêques pour des initiatives à vivre dans les Églises particulières dont vous êtes membres, je vous propose d'entamer une démarche d'écoute mutuelle afin que nous puissions tous coopérer à la conversion missionnaire de toute la structure ecclésiale que le pape François souhaite avec tant d'insistance (EG 25, 27, 30, 32 et 33). Le fait de s'écouter mutuellement dans l'Esprit nous convertit et nous fait grandir dans la communion à partir de la mission et pour la mission.

Être plus clairement conscients du don du baptême, de celui de l'Eucharistie et de l'Église ; être identifiés de manière plus consciente avec l'appel spécifique à vivre le ministère presbytéral en servant la mission de Jésus dans son Église, pourraient devenir une source de communication dans l'Esprit d'expériences de vie chrétienne et de formation au séminaire à écouter et à partager. À la lumière du critère baptismal que nous a donné le pape François, vous pourriez commencer ensemble une réflexion sur le thème : « ANNONCE, SACREMENT ET MINISTÈRE SACERDOTAL DANS LA MISSION DE L'ÉGLISE », avec une référence particulière à la *missio ad gentes*. Il s'agit de raconter et de réfléchir, ensemble, sur sa propre expérience de foi et d'appel vocationnel. Jésus-Christ et l'Église dans les Écritures, les Sacrements, dans la charité et dans le dialogue avec le monde, ses cultures et ses religions, représentent le cœur de ce que l'on veut communiquer dans un esprit d'écoute, de discernement et de partage. La réflexion théologico-spirituelle devrait concerner les thèmes touchant davantage la *missio ad gentes*, les nouveaux défis de l'évangélisation comme il est bien indiqué dans la *Ratio Fundamentalis Institutionis Sacerdotalis* du 8 décembre 2016 (n° 30 à 34, 61, 69, 97, 98, 121, 171 et 175). Chacune de vos communautés de formation peut organiser l'écoute réciproque, la prière et la réflexion, suivant ses propres modalités, ses possibilités et ses besoins.

Nos Directeurs Nationaux et Diocésains des Œuvres Pontificales Missionnaires, présents dans vos Églises locales, peuvent aussi être une référence appropriée pour collaborer à la réflexion et au travail en commun. Grâce à eux nous sommes en train de recueillir d'importantes réflexions pour la publication d'un Recueil que nous vous enverrons en temps voulu.

Je prie et souhaite que tout ce que nous sommes appelés à vivre en vue du Mois Missionnaire Extraordinaire d'octobre 2019, soit par la réflexion, soit par la prière, puisse contribuer à une véritable conversion missionnaire au Christ. Avec Marie, Reine des Apôtres, réunis au Cénacle, invoquons le don du Saint-Esprit pour le jour de la Pentecôte.

Je vous remercie et vous salue cordialement.



FERNANDO CARD. FILONI

*Préfet de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples
et Président du Comité Suprême des Œuvres Pontificales Missionnaires*

Octobre
2019

LA *MISSIO* DANS LA TRINITÉ, ORIGINE DE LA *MISSIO* DE L'ÉGLISE

Le thème de la mission est évidemment très vaste et plutôt complexe, surtout dans le contexte culturel qui est le nôtre aujourd'hui. C'est pour cette raison qu'il faut l'analyser sous l'angle de la *missio*, en nous référant principalement au Concile Œcuménique Vatican II.

C'est dans le décret *Ad Gentes* que le Concile a clairement pris position sur cette question. Ce document ne peut être compris que dans le contexte plus large de la constitution dogmatique sur l'Église *Lumen Gentium*, car ce n'est qu'à la lumière d'une réflexion sur l'essence de l'Église que l'on peut réellement comprendre le devoir missionnaire. Dès 1967, Josef Ratzinger avait eu l'occasion de s'exprimer en ce sens, quand il écrivait : « Le texte central du Concile sur l'essence, la tâche et la méthode de la mission, qui fonde tous les autres textes du Concile sur la mission, y compris le document consacré à celle-ci, se trouve dans la constitution sur l'Église, aux numéros 13 à 17²⁶. » La consultation de ce texte nous permet avant tout de comprendre l'universalité de l'appel à former le Peuple de Dieu qu'est l'Église (cf. LG 9) : Dieu veut sauver tous les hommes, Dieu veut que tous puissent participer à la rédemption que le Christ nous a obtenue par sa mort et sa résurrection, à travers l'action de l'Église, sacrement universel du salut (cf. LG 1).

Cette universalité ou catholicité n'est pas une limitation ou une exclusion identitaire de l'autre, ni même l'identification à une forme de foi vécue. Elle indique plutôt le don et la tâche, la grâce et le devoir, d'un appel déjà et non encore reçu, que l'Église est tenue de réaliser au service de tous

²⁶ J. Ratzinger, *Konzilsaussagen über die Mission außerhalb des Missionsdekrets*, in *Gesammelte Schriften*, vol. 7/2, Fribourg-en-Brisgau, 2012, p. 920 et suivantes.

les hommes et, j'oserais même dire, de toute la création. Ainsi, après une brève description de la mission aujourd'hui, nous nous inspirerons du texte conciliaire pour présenter l'origine trinitaire de la mission et définir son accomplissement dans le Christ et dans l'Église.

1. La situation de la mission aujourd'hui

Mais qu'entendons-nous précisément par « mission » ? C'est une question d'une très grande actualité en raison du contexte d'un monde en perpétuel changement.

Avant tout, le mot « mission » dans le domaine théologique n'est pas aussi univoque qu'il y paraît. Il suffit de penser que, du point de vue sémantique, la mission de l'Église est devenue synonyme de devoir de l'Église. Si d'une part se cache, derrière cette évolution, la conviction que la mission proprement dite est le véritable devoir de l'Église, d'autre part cette identification a fait perdre la connotation spécifique de la mission comme annonce de la foi en Jésus-Christ mort et ressuscité. Cette lecture du mandat missionnaire se retrouve dans le Concile : « La mission de l'Église s'accomplit donc (*missio ergo Ecclesiae adimpletur*) par l'opération au moyen de laquelle, obéissant à l'ordre du Christ et mue par la grâce de l'Esprit Saint et la charité, elle devient effectivement présente (*pleno actu*) à tous les hommes et à tous les peuples, pour les amener par l'exemple de sa vie, par la prédication, par les sacrements et les autres moyens de grâce, à la foi, à la liberté, à la paix du Christ, de telle sorte qu'elle leur soit ouverte comme la voie libre et sûre pour participer pleinement au mystère du Christ » (AG 5). La constitution *Lumen Gentium* (n° 17) et le décret *Ad Gentes* (n° 6) soulignent tous deux que la mission s'accomplit en particulier par la prédication, à partir de laquelle naissent de nouvelles Églises à qui incombe la tâche de poursuivre l'œuvre d'évangélisation, à savoir l'annonce de l'Évangile pour le salut de ceux qui l'écoutent.

Nous pouvons donc nous poser cette question : le concept *ad gentes* est-il encore valable aujourd'hui ? Cinquante ans nous séparent déjà du Concile,

durant lesquels l'Église a effectivement été jusqu'aux extrémités de la terre, en implantant sa présence grâce à une hiérarchie locale et diverses institutions. La qualification d'*ad gentes* est-elle donc encore valable ? Un regard sur la situation de l'Église et du monde d'aujourd'hui nous démontre non seulement son actualité, mais qu'elle est même plus que jamais indispensable.

Par conséquent, nous pouvons distinguer au moins quatre niveaux de cette *missio ad gentes*.

Le premier, plus classique, est celui de l'annonce chrétienne en terres de mission, encore bien loin d'être pleinement évangélisées comme le rappelait Jean-Paul II, en 1995, pendant les Journées Mondiales de la Jeunesse à Manille : « À l'approche du troisième millénaire, c'est vers le continent asiatique, en particulier, que devrait s'orienter principalement la mission *ad gentes*. » Sur ses presque 5 milliards d'habitants, l'Asie ne compte en effet que 300 millions de chrétiens ; un vaste horizon missionnaire demeure grand ouvert.

Un deuxième niveau est celui de la continuation et du perfectionnement de l'évangélisation des territoires de mission à travers la poursuite de l'*implantatio Ecclesiae*. Celle-ci comporte d'une part un travail d'enracinement du Christ dans le cœur de chaque fidèle, ainsi qu'une œuvre d'inculturation de la foi dans les sociétés nouvellement évangélisées, de façon à ce que la foi devienne culture et transfigure progressivement les modes de vie, les façons de penser et les rapports humains.

Un troisième niveau – d'ailleurs le plus diffus – est celui de la mission entendue comme première annonce de la foi, sur les continents d'ancienne culture chrétienne, où le nombre de personnes qui ne connaissent pas le Christ, surtout chez les jeunes, ne cesse de croître²⁷. La sécularisation a eu une incidence si forte dans le substrat vital de nos sociétés occidentales que non seulement cela a des conséquences en terme de fréquentation de l'Église, mais surtout dans le manque d'instruction et de culture religieuse.

²⁷ Selon un sondage réalisé par le Pew Research Center et publié le 29 mai 2018, en Europe Occidentale seulement 27 % des personnes interrogées croient dans le Dieu qui nous est présenté dans la Bible, tandis que 38 % croient simplement à l'existence d'un être supérieur et que 26 % ne croient en aucun pouvoir supérieur.

Le phénomène grandissant de rites se référant au paganisme met précisément en évidence le vide religieux qui s'est créé dans les 50 dernières années dans les pays d'antique tradition chrétienne. Il ne faut donc pas s'étonner si, dès 1943, H. Godin et Y. Daniel publiaient *La France, pays de mission ?* (1943), et si, en 1958, J. Ratzinger s'attira les critiques de beaucoup par son article prophétique « Die neuen Heiden und die Kirche » [Les nouveaux païens et l'Église]. Ces deux textes relevaient déjà la perte de la foi au sein de la classe ouvrière, première étape avant l'arrivée de la société de consommation qui allait s'imposer et la perte progressive d'identité chrétienne à laquelle l'Église allait être confrontée en Occident.

Un quatrième niveau de la *missio ad gentes* est celui de la présence, toujours dans les pays d'antique tradition chrétienne, de populations provenant d'autres contextes culturels et religieux opposés à la foi chrétienne.

Face à ces phénomènes, il est clair que la *missio ad gentes*, loin de perdre sa raison d'être, conserve aujourd'hui encore toute son actualité.

Lorsqu'au XVI^{ème} siècle, avec la découverte de nouveaux continents, la question de l'évangélisation de peuples jusqu'alors inconnus s'est posée, le pape Grégoire XV fonda, en 1622, la Congrégation de Propaganda Fide. Au XIX^{ème} siècle, la véritable explosion du zèle missionnaire conduisit à la fondation d'innombrables instituts et sociétés missionnaires. À cette époque, une grande partie de l'activité missionnaire allait de pair avec la colonisation, si bien que la force coloniale décidait aussi, en ligne générale, de l'appartenance religieuse. Le pape Benoît XV, dans sa Lettre Apostolique de 1919, *Maximum Illud*, s'opposa à cela et établit une distinction très nette entre les intérêts nationaux et les intérêts de l'Église. En 1957, le pape Pie XII, dans son encyclique *Fidei Donum*, encouragea la pensée missionnaire, en invitant aussi les prêtres séculiers des diocèses disposant d'un clergé nombreux à se consacrer à la mission. Ce document fut l'occasion d'un grand élan missionnaire de l'Église. C'est dans ce climat que naquit aussi le décret missionnaire du Concile.

Nous avons tenu à évoquer ces références historiques de la *missio ad gentes*, car aujourd'hui nous pouvons plutôt parler d'une crise de la pensée

missionnaire, une crise qui se démarque complètement de l'élan évangéliste qui a caractérisé la marche de l'Église au cours des siècles. Comment en est-on arrivé là ? Pourquoi y a-t-il aujourd'hui si peu de vocations à la mission ? Pourquoi la mission n'intéresse-t-elle plus les chrétiens ? Pourquoi est-elle souvent réduite à la simple diffusion des valeurs du Royaume de Dieu ou même à une simple coopération au développement ? Bien évidemment, il existe une multitude de raisons et nous n'en citerons ici que quelques-unes.

D'un point de vue philosophique et social, une raison déterminante est le processus par lequel la religion est toujours plus marginalisée, comme si elle n'était qu'un aspect secondaire de la vie de l'individu et de la société, sinon même un élément perturbateur pour la coexistence pacifique des peuples. La pensée de Rousseau reste forte²⁸ : celle de *l'homme sauvage*, qui vit heureux loin de toute société, culture et religion, car l'homme, qui est bon en soi, n'est rendu mauvais que par les influences sociales. Or ces motifs sont aussi profondément enracinés au sein même de l'Église catholique. De fait, il manque encore une synthèse convaincante dans l'attitude à adopter envers les autres religions, c'est-à-dire une synthèse entre mission, compréhension théologique des religions et dialogue interreligieux. Mais, plus profondément, il en va de la façon de comprendre Jésus comme médiateur universel du salut et cela conduit à une question simple mais significative : L'homme a-t-il besoin de l'Évangile ? Pour des raisons évidentes, nous n'entrerons pas dans le mérite de questions si délicates. Mais il est intéressant de les mentionner pour situer la mission dans un contexte plus vaste et plus critique.

Face à ce développement problématique, le Magistère a toujours vigoureusement souligné l'importance de la mission. Jean-Paul II a écrit dans *Redemptoris Missio* que la crise de la mission est une crise de la foi (n° 2), montrant par là le rapport intrinsèque entre foi et mission : elles se réfèrent l'une à l'autre, se nourrissent l'une de l'autre et se stimulent réciproquement. *Simul stant et simul cadunt*. Le rappel de l'essence missionnaire de

²⁸ Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755.

l'Église atteint une intensité particulière sous le pontificat actuel du pape François. En 2013, dans *Evangelii Gaudium*, il présente l'action missionnaire comme le paradigme de toute l'œuvre de l'Église (n° 15) et lance cet appel : « Constituons-nous dans toutes les régions de la terre en un "état permanent de mission" » (n° 25).

Cette invitation du Pape revêt la valeur d'un véritable programme, celui d'une Église qui n'est pas une fin en elle-même, et elle constitue un choix missionnaire courageux, « capable de transformer toute chose, afin que les habitudes, les styles, les horaires, le langage et toute structure ecclésiale devienne un canal adéquat pour l'évangélisation du monde actuel, plus que pour l'auto-préservation. La réforme des structures, qui exige la conversion pastorale, ne peut se comprendre qu'en ce sens : faire en sorte qu'elles deviennent toutes plus missionnaires, que la pastorale ordinaire en toutes ses instances soit plus expansive et ouverte, qu'elle mette les agents pastoraux en constante attitude de "sortie" et favorise ainsi la réponse positive de tous ceux auxquels Jésus offre son amitié » (n° 27).

Ce thème est donc central pour le pontificat actuel et permet de ramener la mission de l'Église à son origine véritable dans la *missio*, pour reprendre l'approche du Concile, qui a rattaché ce devoir de l'Église à son origine trinitaire.

2. La *missio* dans la Trinité

À première vue, le thème de la mission apparaît purement pastoral et semble ne rien avoir à faire avec la théologie trinitaire spéculative. Une observation plus attentive montre en revanche que c'est exactement le contraire. L'Église des premiers siècles, qui vit tellement de la mission et se sent entraînée par une dynamique missionnaire, ne connaît aucune définition missionnaire purement pastorale. Par contre, elle utilise le concept de « *missiones* » pour exprimer comment, de l'intérieur, la Trinité s'ouvre au monde par l'envoi du Fils et de l'Esprit.

C'est le grand théologien protestant Karl Barth qui, en tant que premier théologien de l'ère moderne, a rappelé la racine trinitaire originelle du concept de « mission ». En 1957, il écrit : « Le fait que le terme *missio* dans l'Église des origines était un concept provenant de la doctrine trinitaire, désignant l'envoi que Dieu fait de lui-même à travers l'envoi du Fils et du Saint-Esprit au monde, ne devrait-il pas faire réfléchir jusqu'au missionnaire le plus fidèle²⁹ ? »

Pour Karl Barth, il est important de démontrer que l'origine de la mission n'est ni l'homme, ni l'Église, mais qu'elle réside en Dieu. Il voulait mettre en exergue que le fondement de l'effort missionnaire se trouve dans la dimension la plus profonde de l'essence divine, c'est-à-dire dans l'envoi du Fils dans le monde, qui est la source, l'archétype et le modèle de toute mission. L'avertissement contenu dans cette reconnexion théologique, c'est que la mission n'est donc pas une œuvre humaine, mais divine.

Dans le monde catholique, la théologie trinitaire se développa quelques années plus tard, grâce à Hans Urs von Balthasar, dont l'approche théologique parle de Trinité, aussi bien formellement que matériellement³⁰. L'ensemble de sa christologie est fondé sur la notion de l'envoi, c'est-à-dire de la « *missio*³¹ ». Il affronte de façon originale les thèmes de la scolastique où les processions divines, les « *processiones* », se poursuivent dans les « *missiones ad extra* ». Par là, on entend la génération du Fils, qui se prolonge dans l'Incarnation-Pâques, de même que la spiration de l'Esprit Saint, qui se réalise à travers son effusion dans le monde. Hans Urs von Balthasar redonne ainsi sens et vie aux thématiques théologiques liées à la Trinité en montrant constamment que la « mission » du Fils est fondé sur le fait qu'il procède du Père³².

²⁹ Karl Barth, *Die Theologie und die Mission in der Gegenwart*, in *Theologische Fragen und Antworten. Gesammelte Vorträge*, Vol. 3, Zollikon, 1957, p. 125 et suivantes.

³⁰ Balthasar n'est bien entendu pas le seul. Nous retrouvons une caractéristique similaire dans le travail de Klaus Hemmerle, dont l'héritage théologique trinitaire persiste dans le mouvement des Focolarini. Karl Rahner a écrit des travaux fondamentaux. Enfin, il nous faut citer Walter Kasper, Gisbert Greshake et Leo Scheffczyk.

³¹ Cf. Hans Urs von Balthasar, *Theodramatik* II/2, p. 136-238 ; *Theologik* III, p. 22 ; *Schleifung der Bastionen*, p. 17 ; *Theologie der drei Tage*, p. 21, etc.

³² Cf. Hans Urs von Balthasar, *Theodramatik* II/2, p. 140 ; *Theodramatik* III, p. 332 ; *Homo creatus est*, p. 35.

Le mérite de Balthasar et d'autres théologiens trinitaires de l'époque moderne (Klaus Hemmerle, Walter Kasper, Gisbert Greshake, Leo Scheffczyk et Josef Ratzinger) est d'avoir compris la Trinité comme structure relationnelle dynamique de l'Être divin un et unique. La Trinité constitue le fondement de la communion dynamique de Dieu lui-même, qui permet son ouverture *ad intra* et vers le monde. On peut dès lors affirmer que la « *missio* » du Fils étend la « *processio* » divine dans le monde, ce qui signifie que toute l'histoire du salut devient le lieu où se déploie la dynamique de la Trinité éternelle. La pensée trinitaire n'est pas présentée ici comme loin du monde ou comme une théorie spéculative, mais bien comme guide de l'action pratique pour l'Église et pour chaque chrétien. Ainsi, tout comme le *Logos* reçoit tout du Père, pour le redonner ensuite à son tour à travers son envoi pour le salut du monde, de même aucun vrai chrétien n'existe en dehors de cette dynamique consistant à redonner. Le Christ manifeste l'amour gratuit du Père et rend visible le Père invisible, ouvrant ainsi l'accès à la vie trinitaire. Le Christ est donc le premier et le plus grand « missionnaire » ; il nous a révélé le plus grand mystère qui soit : qui est Dieu et qui (à la lumière de cela) est l'homme³³. Cela comporte une énorme valeur ajoutée du point de vue théologico-missionnaire, car ici Dieu est bien plus qu'une sorte de « maître d'œuvre externe » pour la conquête du monde. Le Dieu trinitaire se répand vers le monde, pour nous ouvrir le chemin du salut.

Octobre
2019

3. La *missio* du Christ

Le rappel de l'origine intra-trinitaire de la mission nous ouvre un autre thème qui n'a jamais été aussi important qu'aujourd'hui : celui de la plénitude et de l'universalité. En effet, tout comme la plénitude de la divinité une et unique est « constituée » par la génération du Fils et par la spiration

³³ Cf. Werner Löser, *Kleine Hinführung zu Hans Urs von Balthasar*, Fribourg, 2005, p. 110.

de l'Esprit Saint, de même l'incarnation du Fils et l'effusion de l'Esprit Saint adviennent pour faire participer tous les hommes à cette plénitude de l'amour de l'être divin. « Je suis venu pour que les brebis aient la vie, la vie en abondance » (Jn 10, 10). Le Christ est « l'envoyé » de Dieu, et par conséquent le « premier missionnaire ». Son œuvre du salut n'est donc pas réservée à certains mais est ouverte à tous. « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la pleine connaissance de la vérité » (1 Tm 2, 4). C'est pourquoi l'envoi du Christ se poursuit dans l'envoi de l'Église sous l'impulsion de l'Esprit Saint, lui-même à l'origine de l'incarnation du Christ lui-même. L'Église est donc destinée à répandre fructueusement la dynamique de l'envoi du Christ.

À la veille de sa Passion, Jésus nous livre une caractéristique essentielle de l'envoi de son Église : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis et établis, afin que vous alliez, que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure » (Jn 15, 16). Cette phrase révélatrice montre bien que la mission des disciples réside en Dieu lui-même et qu'en conséquence Dieu est la source de grâce de leur fécondité³⁴. Ce que nous pouvons connaître de Dieu, nous l'apprenons par la révélation du Christ et par l'action de l'Esprit en nous. Il a été envoyé dans le monde par le Père pour sauver le monde. La conscience que Jésus a de lui-même et qu'il révèle est sans cesse exprimée dans les Évangiles : il vient de Dieu, son Père, pour accomplir sa volonté, pour offrir sa vie pour la rédemption des hommes. L'envoi du Fils dans la chair d'un homme permet à l'homme de participer à la plénitude de la vie divine. En effet, c'est ce même Fils qui, à son tour, envoie l'Église afin qu'elle porte du fruit.

Toutefois le Fils, envoyé par le Père grâce à l'Esprit, manifeste le Dieu un et trine vers l'extérieur dès l'origine de la création. Il est significatif que dans le livre de la Sagesse, puis le dans Nouveau Testament, aussi bien chez saint Jean que chez saint Paul, le lien ontologique entre la création et le Christ soit souligné. La Sagesse dit en effet d'elle-même qu'elle « déploie sa vigueur

³⁴ Cf. Heiko Merkelbach, *Propter Nostram Salutem. Die Sehnsucht nach Heil im Werk Hans Urs von Balthasar*, Berlin, 2004, p. 224.

d'un bout du monde à l'autre, et gouverne l'univers avec bonté » (Sg 8, 1). Elle dit aussi : « Si l'intelligence humaine peut accomplir une œuvre, qui, plus que la Sagesse, est l'artisan de l'univers ? » (Sg 8, 6). La sagesse de Dieu, son *Logos*, à partir duquel tout ordre est établi, imprègne tout ce qui existe. Dans le prologue de son Évangile, saint Jean écrit : « Il [le Verbe] était au commencement auprès de Dieu. C'est par lui que tout est venu à l'existence, et rien de ce qui s'est fait ne s'est fait sans lui » (Jn 1, 2-3). De son côté, saint Paul cherche à décrire ce raisonnement du point de vue de la création : « Le Christ est avant toute chose, et tout subsiste en lui » (Col 1, 17). L'Esprit qui plane sur les eaux (cf. Gn 1, 1) prend une consistance divinement révélée dans ce dessein d'amour de sa volonté qui plasmé dans l'unité la création et la rédemption.

La présence universelle du Christ comme sagesse du Père et médiateur entre Dieu et la création, signifie pour nous à la fois l'intelligibilité de chaque chose, mais aussi le fait que l'univers n'est pas compréhensible sans Lui et qu'il est depuis toujours destiné à être racheté par le Sang du Fils (cf. Ep 1, 7-10). Saint Grégoire de Nysse écrit à ce sujet : « Le monde est une œuvre bonne, et aussi tout ce qu'il renferme, avec la sagesse et l'habileté qui s'y observent. Donc, tout est l'œuvre du Verbe, du Verbe vivant et substantiel, puisqu'il est le Verbe de Dieu³⁵. » Cela signifie aussi que tout ce qui existe manifeste – à sa manière – par une logique interne son ardent désir de Lui, car il est la « *plénitude* ». La création ressent une sorte de nostalgie à l'égard de celui en qui et par qui elle a été créée. Les *semina Verbi* n'indiquent pas seulement que la sagesse laisse partout ses traces, mais aussi que cette semence voudrait germer dans la connaissance complète de la vérité qu'est le Christ. Ce n'est donc pas un hasard si saint Paul exprime, dans son Épître aux Romains, l'attente de toute la création : « La création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu. Car la création a été soumise au pouvoir du néant, non pas de son plein gré, mais à cause de celui qui l'a livrée à ce pouvoir. Pourtant, elle a gardé l'espérance d'être,

³⁵ Saint Grégoire de Nysse, *La Grande Catechesi*, Rome, 1990, p. 40.

elle aussi, libérée de l'esclavage de la dégradation, pour connaître la liberté de la gloire donnée aux enfants de Dieu » (Rm 8, 19-21).

Il s'agit d'un grand et fascinant dessein qui donne son sens à tout ce qui est créé ; le Christ est la clé permettant de comprendre sa pleine réalisation. La mission est donc indispensable si l'Église entend ouvrir le vrai sens de toute la réalité, et ainsi « mener les temps à leur plénitude, récapituler toutes choses dans le Christ, celles du ciel et celles de la terre » (Ep 1, 10). Nous pouvons ainsi dire que la racine de la vocation catholique – c'est-à-dire universelle – se trouve dans la sagesse universelle, à savoir le Christ en qui tout a été créé. Cet appel se réalise en général dans l'Église catholique. Henri de Lubac écrit à ce propos, après avoir comparé l'homme à un orgue : « L'Église peut faire sonner ces orgues car, comme le Christ, "elle sait ce qu'il y a dans l'homme" ; entre le dogme [...] et la nature humaine [...] il est une profonde connivence. Ainsi, l'Église arrivant jusqu'au plus profond de l'homme, elle est en mesure d'atteindre tous les hommes et de faire sonner en eux ses "accords"³⁶. »

4. La *missio* de l'Église

Ces considérations font aussi apparaître clairement que l'Église ne peut vivre autrement que tournée vers l'extérieur. C'est une Église *ad extra* et donc par nature missionnaire, indépendamment des lieux où elle est enracinée. La mission appartient à l'Église, car elle est ouverte vers tous les hommes et même vers la création tout entière. Par mandat évangélique et par sa collaboration sacramentelle à l'œuvre de la Grâce, la mission de l'Église détermine la forme de la création tout entière, dans sa réalisation historique et dynamique.

À cet égard, il semble important de nous référer à la tripartition toujours valable des principales dimensions ecclésiales : la Parole, les Sacrements

³⁶ H. de Lubac, *Catholicisme. Les aspects sociaux du dogme*.

et l'exercice de la charité, que le pape Benoît XVI a réaffirmées dans son magistère par l'encyclique *Deus Caritas est* (n° 25). Ces trois dimensions ont toujours été constitutives de l'activité de l'Église, dès sa plus petite communauté. Cette structuration ne sert pas seulement à la conservation de l'Église et ne doit pas nous induire à confiner notre tâche à l'intérieur de nos murs. L'Église annonce, célèbre et aime en s'orientant vers l'extérieur, dans un regard missionnaire, de façon à pouvoir véritablement demeurer sacrement, c'est-à-dire signe et instrument du salut pour tous. Même perçue de l'extérieur, la vie ecclésiale doit être un signe et un témoignage. Cela donne à l'Église sa vitalité, en réunissant ses fonctions fondamentales en une unité supérieure, vers laquelle l'Église est orientée, à savoir le salut des hommes et de la création toute entière dans le Christ.

Dans un article intitulé « *Deus caritas est* – Programmschrift für eine missionarische Kirche », le professeur K. Baumann, de l'université de Fribourg, développe cette pensée en l'appliquant spécifiquement à la diaconie de l'Église. Dans un paragraphe au titre éloquent « Charité par amour pour la mission, ou mission par amour pour la charité ? », il affirme, entre autres, que par son encyclique, Benoît XVI se situe parfaitement dans la ligne de *Ad Gentes, Evangelii Nuntiandi et Redemptoris Missio* et il conclut donc ainsi : « L'acte de charité n'advient pas au nom de la mission, bien au contraire : la mission ne peut s'accomplir que par amour de la charité [...] Si l'on s'interroge sur le programme missionnaire de l'Encyclique, le diagnostic évident apparaît dans la proposition du Pape plaidant pour un témoignage de vie crédible des fidèles et de l'Église tout entière comme base de la mission³⁷. »

Le même article, dans un autre paragraphe significatif que l'auteur attribue à la méthodologie du Pape Benoît XVI dans *Deus Caritas est*, nous aide à franchir un pas supplémentaire. Dans l'encyclique, le Saint-Père commence par l'annonce directe du message divin de la foi et de la charité et

³⁷ K. Baumann, « *Deus caritas est* – Programmschrift für eine missionarische Kirche », in J. Kreidler, Th. Broch, D. Steinfort, *Zeichen der heilsamen Nähe Gottes. Auf dem Weg zu einer missionarischen Kirche*, Ostfildern, 2008, p. 462-463.

cherche ensuite à argumenter et à rendre ce message plausible, notamment dans la pluralité des opinions, confiant dans le libre assentiment de celui qui écoute. Le professeur Baumann se demande : « Le Pape abandonne-t-il, sous une forme dialectico-théologique, la méthode, si élémentaire pour l'activité missionnaire, qui consiste à se rattacher à ce que l'homme porte déjà en soi, en allant à la rencontre de l'homme contemporain et de ses désirs ? Ou bien ne suit-il pas cette méthode, convaincu que la foi vient de l'écoute, car le message de la foi chrétienne peut se rattacher à une prédisposition constitutive de l'homme pour cette foi, l'homme ayant été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu³⁸ ? »

Il aborde ainsi un aspect fortement présent aussi chez le Pape François et qui est en train de devenir toujours plus décisif pour la mission aujourd'hui. Si la foi est une rencontre personnelle avec Dieu, le message qui la véhicule doit prendre en compte la réalité concrète de l'homme. Cependant, se pencher sur la dimension anthropologique ne signifie pas réduire le message chrétien à la mesure de l'homme, mais intégrer son questionnement et ses « lacunes » pour comprendre ses attentes et son désir d'être libéré et sauvé³⁹. Il ne s'agit en aucun cas de mettre en doute le patrimoine de la foi ou l'institution en tant que telle, mais d'avoir conscience que la dissolution de la *christianitas* et d'une anthropologie communément acceptée aujourd'hui font émerger un questionnement anthropologique toujours plus superficiel et, avec lui, la question du sens, question qui met plutôt mal à l'aise la culture actuelle, pourtant anthropocentrique, Qui est l'homme ? Pourquoi a-t-il besoin de l'Évangile ?

Cette relance de la question anthropologique, c'est-à-dire le retour à une saine anthropologie et à une saine théologie de la création, donc à la ressemblance de l'homme à Dieu et à la sagesse dans laquelle il a été créé, peut nous aider à redécouvrir la coïncidence du message chrétien avec les attentes de l'homme. C'est de cela que résulte l'éternelle modernité de l'Évangile. J. Pieper écrivait déjà dans une petite œuvre intitulée *Über das*

³⁸ *Ibid.*, p. 455.

³⁹ Cf. *Dives in misericordia*, 2.

christliche Menschenbild : « L'essence du moralisme, que beaucoup semblent considérer comme un aspect purement chrétien, réside dans la distinction qu'il établit entre être et devoir être, qui annonce un devoir être, sans rendre visible ni rattacher ce dernier à l'être⁴⁰. » Ce qui est dit ici de l'éthique peut facilement être appliqué à notre effort d'évangélisation et à la mission : l'annonce de l'Évangile touche un homme qui, par son essence et sa constitution, puisqu'il a été créé par la Parole de Dieu, peut précisément trouver la plénitude à travers elle. Du cœur de son être, l'homme aspire ardemment et depuis toujours à la plénitude dans le Christ et, après le péché, à sa rédemption : plénitude et rédemption en Jésus-Christ représentent le centre de la mission de l'Église. Le christianisme n'est pas un moralisme qui se greffe d'une certaine façon sur un être humain déjà achevé, mais il est plutôt une annonce où l'homme retrouve ce qu'il avait attendu et qu'il continue d'attendre.

L'activité missionnaire doit aujourd'hui se réapproprier ce regard sur l'homme, c'est-à-dire la conviction que tout homme trouve sa plénitude dans l'annonce du Christ. Mais d'où vient chez l'homme ce manque de plénitude ? Serait-ce parce que, malgré tous les signaux d'un cœur insatisfait, on a parfois l'impression que la théologie catholique peine à discerner cette plaie profonde qui continue à saigner au plus intime de nous-mêmes ? Une saine anthropologie et donc l'annonce chrétienne ne peuvent pas ne pas prendre en compte le péché originel. Cette vérité que l'Église a toujours présentée et que, dernièrement, le *Catéchisme de l'Église Catholique* a lui aussi confirmée, mérite une plus grande attention. De fait, c'est à la lumière du péché de l'homme et de la souffrance qu'il engendre, que l'envoi du Christ par le Père et l'envoi de l'Église par le Christ trouvent tout leur sens. Le Christ est venu pour effacer le péché de l'homme et la mission de l'Église consiste à annoncer la fin de la souffrance de l'homme dans la victoire du Christ ressuscité. La mission est universelle et s'adresse donc à chaque homme, précisément parce que chaque homme doit être touché

⁴⁰ J. Pieper, *Über das christliche Menschenbild*, Einsiedeln-Fribourg, 2010, p. 26-27.

par les mérites du Christ qui le libère. Un récent document de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi l'a bien mis en relief : « La foi confesse, au contraire, que nous sommes sauvés par le baptême, qui nous imprime le caractère indélébile de l'appartenance au Christ et à l'Église, d'où dérive la transformation de notre mode concret de vivre les rapports avec Dieu, avec les hommes et avec le créé (cf. Mt 28, 19). Ainsi, purifiés du péché originel et de tout péché, nous sommes appelés à une nouvelle existence conforme au Christ (cf. Rm 6, 4) » (Lettre *Placuit Deo*, 13).

De nos jours, cette base de départ anthropologique peut revêtir une grande importance pour l'Église. C'est d'elle que provient également une méthode qui prend l'homme au sérieux et l'implique directement. Dans son Exhortation Apostolique *Evangelii Gaudium*, le pape François a mis en évidence le *kérygme* en ce sens : « Toute la formation chrétienne est avant tout l'approfondissement du kérygme qui se fait chair toujours plus et toujours mieux, qui n'omet jamais d'éclairer l'engagement catéchétique, et qui permet de comprendre convenablement la signification de n'importe quel thème que l'on développe dans la catéchèse. C'est l'annonce qui correspond à la soif d'infini présente dans chaque cœur humain » (EG 165).

En tant que Président des Œuvres Pontificales Missionnaires, je ne peux que réaffirmer que c'est dans ce vaste contexte d'une Église missionnaire que se situent les Œuvres Pontificales. En formant un réseau chrétien de fidèles qui aident le Pape à maintenir vivant et à soutenir le zèle missionnaire, elles invitent chaque fidèle à redécouvrir la dimension missionnaire inhérente au baptême. Le don reçu est un don à partager.

Cité du Vatican, 24 juin 2018

MGR GIAMPIETRO DAL TOSO, Archevêque
*Secrétaire Adjoint de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples
 et Président des Œuvres Pontificales Missionnaires*

LA MISSION DE L'ÉGLISE ET LA *MISSIO AD GENTES* QUELQUES OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES

La certitude que la mission ne constitue pas seulement la nature propre de l'Église (cf. *Ad Gentes*, 2) mais qu'elle est aussi son origine, son but et sa vie, nous oblige à repenser sa racine trinitaire et son origine christologique et pneumatologique, pour que Dieu soit glorifié et que sa création ait la vie. Les relations internes à la vie trinitaire (processions et missions) établissent l'espace théologique où l'Église est située, à partir de la création du monde dans le Christ, par la rédemption de la Pâque et dans l'accomplissement eschatologique. La mission fait l'Église car elle lui permet d'être bien plus qu'un simple instrument de salut. Elle la constitue en communauté de sauvés, comme véritable famille de Dieu, fils et filles dans l'unique Fils, comme forme eschatologique de la création tout entière (Pâques, Baptême et Eucharistie). L'Église, sacrement universel du salut (cf. *Lumen Gentium*, 1, 9, 48 ; *Ad Gentes*, 1 ; *Gaudium et Spes*, 45), est bien plus qu'un moyen ou qu'un signe à dépasser. L'Église est la révélation sotériologique de l'entière Vérité sur le monde et sur notre humanité en Dieu. « La mission ne répond pas en premier lieu à l'initiative humaine ; c'est l'Esprit Saint qui est le protagoniste, le projet lui appartient (cf. *Redemptoris missio*, n° 21). Et l'Église est la servante de la mission. Ce n'est pas l'Église qui fait la mission, mais c'est la mission qui fait l'Église. La mission n'est donc pas l'instrument, mais le point de départ et le but ultime » (Pape François, Discours aux participants de l'Assemblée plénière de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples, Vatican, 3 décembre 2015). La mission de l'Église doit donc être comprise comme participation efficace, historique et sacramentelle aux missions que Dieu le Père confie au Fils et à l'Esprit Saint dans le monde.

Par nature, l'Église est missionnaire, parce qu'elle est née et fondée dans la Pâque de mort et de résurrection de Jésus. La croix, la vie historique et la résurrection de Jésus de Nazareth et l'effusion de l'Esprit Saint à la Pentecôte fondent l'Église en un état permanent de mission, spécifiant ainsi sa nature intrinsèque de lieu du salut et de temps de la réconciliation avec Dieu, au sein de l'histoire et du monde. Le mandat missionnaire (cf. Mt 18, 29 et Ac 1, 6-8) explicite sa dimension universelle (faire de tous les hommes des disciples), l'appel à participer à la Pâque de Jésus-Christ par le baptême (cf. Rm 6) et sa permanence dans le temps et dans l'espace géographique jusqu'aux extrémités de la terre, sans jamais se substituer à son Fondateur et Seigneur, Jésus-Christ : « Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde » (Mt 28, 20).

La *missio ad gentes* est la forme originale, le paradigme et le modèle qui configurent toute la mission évangélisatrice de l'Église parce qu'elle exprime l'annonce de l'Évangile et la transformation sacramentelle du monde, faisant de tous les peuples des disciples missionnaires du Seigneur Jésus. La spécificité de la *missio ad gentes* à l'intérieur de la mission évangélisatrice de l'Église se situe dans sa relation particulière avec la rencontre non encore advenue avec Jésus-Christ et son Évangile, par l'absence d'une foi chrétienne capable d'engendrer de nouvelles cultures, avec des femmes et des hommes dont les religions et les peuples aspirent encore à être sauvés du péché et de la mort dans l'ici et l'aujourd'hui de l'histoire humaine. Connaître le Christ ou ne pas le connaître, être baptisés ou ne pas l'être, embrasser la foi chrétienne et appartenir à l'Église, vivre l'Évangile de la réconciliation et faire ou non l'expérience du pardon de Dieu font la vraie différence. « En effet, pour pouvoir collaborer au salut du monde, il faut l'aimer (cf. Jn 3,16) et être disposé à donner sa vie en servant le Christ, unique Sauveur du monde. Nous n'avons rien à vendre – le prosélytisme n'a rien à voir ici, nous n'avons rien à vendre –, mais une vie à communiquer : Dieu, sa vie divine, son amour miséricordieux, sa sainteté ! Et c'est l'Esprit Saint qui nous envoie, nous accompagne, nous inspire : c'est Lui l'auteur de la mission. C'est Lui qui fait avancer l'Église, pas nous » (Pape François,

Discours aux Directeurs Nationaux des Œuvres Pontificales Missionnaires, Cité du Vatican, 1^{er} juin 2018). La mission, la conversion, le baptême, la foi et l'amour représentent la volonté du Seigneur Jésus pour son Église. En revanche, vendre un produit religieux à des fins de lucre ou pour augmenter le nombre de ses adeptes, manipuler la liberté des personnes dans leurs plus profonds besoins matériels et spirituels de salut, s'agréger à des idéologies et à des opinions religieuses, tout cela est prosélytisme. La mission de Jésus, cœur et motivation de la mission de l'Église, est la véritable communication de la vie divine, de la vie éternelle, de la vie de fils et de filles aimés depuis toujours par celui qui nous a créés et qui est notre Père dans le Christ. Donner la vie de Dieu le Père, offrir la vie de l'Esprit Saint, se sacrifier pour avoir la vie dans le Christ constitue l'origine et la finalité de la mission, de sa forme originale de *missio ad gentes* jusqu'à son accomplissement dans la Jérusalem céleste, demeure de Dieu parmi les hommes (cf. Ap 21).

La *missio ad gentes*, comme première annonce à des personnes, à des lieux et à des peuples non encore transfigurés par la Pâque de Jésus, caractérise l'évangélisation de l'Église guidée par l'Esprit Saint dans sa tâche incontournable de pénétrer, de convertir et de transfigurer le monde jusqu'aux extrémités de la terre, afin que nous puissions tous être sauvés. La *missio ad gentes* correspond, sans pour autant se réduire à cela, au besoin naturel inscrit dans le cœur de tout homme d'être sauvé, c'est-à-dire d'expérimenter la plénitude de la vie dans la victoire sur le péché, sur la maladie et sur la mort. Dans la *missio ad gentes*, l'Église est conduite par le salut de Jésus vers un monde que le Dieu sauveur lui-même avait déjà créé et constitué pour être sauvé dans son Fils Jésus. Dans l'annonce, dans les sacrements et dans l'amour, qui sont le propre de la *missio ad gentes*, les destinataires, de même que les missionnaires, ont tous besoin du salut de Jésus-Christ, comme accomplissement du projet originel d'humanité et de vie en plénitude, qui a commencé à la création et qui demeure actif au long de son chemin vers l'éternité. Toute la création, dans la médiation anthropologique centrale de la vie intelligente, corporelle et libre de l'homme, requiert l'éternité de la vie de Dieu.

« *Baptisés et envoyés : l'Église du Christ en mission dans le monde* ». Tel est le thème que le Pape François a choisi pour le Mois Missionnaire Extraordinaire d'octobre 2019. Il souligne que l'envoi pour la mission est un appel inhérent au baptême et touche tous les baptisés. Aussi la mission est-elle l'envoi pour le salut qui opère la conversion de l'envoyé et du destinataire : « Notre vie est, dans le Christ, une mission ! Nous-mêmes *nous sommes* mission puisque nous sommes amour de Dieu communiqué, nous sommes sainteté de Dieu créée à Son image. La mission consiste donc dans notre sanctification et dans celle du monde entier, depuis la Création (cf. Ep 1,3-6). La dimension missionnaire de notre Baptême se traduit ainsi en témoignage de sainteté qui donne vie et beauté au monde » (Pape François, Discours aux Directeurs Nationaux des Œuvres Pontificales Missionnaires, Cité du Vatican, 1^{er} juin 2018).

L'insistance magistérielle et parénétiq ue du Saint-Père concernant la mission est bien connue ; une insistance qu'il a communiquée par ses expressions pastorales comme « Église en sortie », « Église, hôpital de campagne », « Église, saint peuple fidèle de Dieu ». *Evangelii Gaudium* 15 affirme que la mission doit devenir le paradigme de la vie et de l'action ordinaire de l'Église. Une authentique conversion missionnaire est requise des disciples de Jésus et des structures de la communauté ecclésiale (cf. *Evangelii Gaudium*, 25 et 27) comme état permanent d'une intime communion missionnaire avec le Christ, de rencontre personnelle avec Jésus vivant dans son Église. Citant Jean-Paul II, le Pape François nous dit que « l'intimité de l'Église avec Jésus est une intimité itinérante, et la communion "se présente essentiellement comme communion missionnaire" » (*Evangelii Gaudium*, 23). La mission de Jésus placée au cœur de l'Église devient donc le critère de discernement spirituel pour évaluer l'efficacité de ses structures pastorales, les résultats de son travail apostolique, la fécondité de ses ministres et la joie que nous sommes capables de communiquer. Car sans joie, nous ne sommes pas en mesure d'attirer quiconque (cf. Pape François, Rencontre avec le Comité de direction du CELAM, Bogotá, 7 septembre 2017).

L'insistance du magistère pontifical sur la mission met paradoxalement en évidence la profonde crise du ressenti ecclésial vis-à-vis de la mission et, en particulier, vis-à-vis de la *missio ad gentes*. Une certaine lassitude est aujourd'hui répandue parmi les baptisés, fidèles et pasteurs, conduisant certaines Églises locales à se replier sur elles-mêmes et à se cacher sous de prétendues formes d'inculturation. L'introversion bureaucratique et cléricale de l'activité administrative pastorale semble aussi structurer la survie de nombreuses institutions et de certains chrétiens affairés à conserver ce qui existe, en recourant à la fameuse affirmation : « les choses ont toujours été ainsi » (cf. *Evangelii Gaudium*, 33). Le poids social et culturel de plus en plus négligeable des chrétiens, conjugué à la dérive du besoin d'être acceptés et perçus comme commercialement attrayants à l'ère technologico-affective, nous impose une sorte d'homologation mondaine et médiatique qui déchaîne une forte tentation centripète. Nous semblons plus préoccupés de rénover le vieux que de renâtrer d'en haut dans la nouveauté pascalle. Le vin nouveau a besoin d'outres neuves, car il détruirait les vieilles (cf. Mt 9, 17). Nous sommes très tentés de réduire la mission à une juxtaposition d'adjectifs à des structures déjà existantes et peut-être caduques, plutôt que d'avoir le courage apostolique et l'audace nécessaires pour nous laisser recréer et réformer selon des modalités nouvelles de présence et de témoignage chrétien (cf. *Evangelii Gaudium*, 130-132).

« Parfois, nous perdons l'enthousiasme pour la mission en oubliant que l'Évangile répond aux nécessités les plus profondes des personnes, parce que nous avons tous été créés pour ce que l'Évangile nous propose : l'amitié avec Jésus et l'amour fraternel. Quand on réussira à exprimer adéquatement et avec beauté le contenu essentiel de l'Évangile, ce message répondra certainement aux demandes les plus profondes des cœurs : "Le missionnaire est convaincu qu'il existe déjà, tant chez les individus que chez les peuples, grâce à l'action de l'Esprit, une attente, même inconsciente, de connaître la vérité sur Dieu, sur l'homme, sur la voie qui mène à la libération du péché et de la mort. L'enthousiasme à annoncer le Christ vient de la conviction que l'on répond à cette attente" » (*Evangelii Gaudium*, 265).

Il me semble possible de mettre en relief quelques points essentiels en vue d'une action positive de vie ecclésiale en lien avant tout avec l'expérience de la foi et, par conséquent, avec son intelligence théologique et à sa pratique pastorale, pour que la mission devienne la forme existentielle du baptisé. La *missio ad gentes*, comme mandat divin de l'Église d'aller vers tous les peuples jusqu'aux extrémités de la terre (cf. *Ad Gentes*, 1) demeure le mouvement de l'amour de Dieu qui invite, qui envoie, qui convoque et qui attire ; un mouvement d'amour qui mesure et révèle l'authenticité missionnaire de la vie et de l'action ecclésiales. Trois questions semblent cruciales pour un renouveau de la conscience, de l'ardeur et de la responsabilité missionnaires.

Avant tout, il faut retrouver le lien intrinsèque qui unit *mission* et *salut chrétien* (cf. *Ad Gentes*, 7). Les disciples missionnaires, envoyés et destinataires, les Églises de départ et celles d'accueil, les cultures et les expériences religieuses non encore marquées par l'Évangile de Jésus, dont les membres aspirent à la plénitude de vie, exigent de se convertir et d'être repensés à la lumière du besoin universel d'être sauvé du péché et de la mort. Le Mystère Pascal et la mission historique de Jésus révèlent que le besoin d'amour, le besoin d'être sauvé du mal et de la mort, du péché et de la douleur, de la haine et de la division, sont constitutifs de l'homme qui, par sa création dans le Christ, désire ardemment la filiation divine. L'intérêt pour le dialogue, pour la vie en commun pacifique, pour la justice sociale et économique, pour l'écologie et l'altérité, doit profondément se redéfinir et se restructurer à partir de l'offrande abondante de salut dont le Mystère Pascal est le cœur (cf. *Gaudium et Spes*, 22). Nous sommes appelés à nous enraciner plus consciemment dans l'unicité salvifique universelle du Sauveur Jésus-Christ, dans la mission sotériologique de l'Église, dans les défis théologiques des religions et dans le nouveau contexte mondial technologique digital. Être préoccupé par le salut accompli par Jésus-Christ, unique Médiateur entre Dieu et les hommes, signifie vouloir que nous ayons tous la vie, que nous l'ayons en abondance et que nous l'ayons pour toujours. Pour reprendre les paroles du Pape, nous n'avons pas reçu un produit à vendre, mais une vie à communiquer : celle de Dieu, fruit de

son amour qui réconcilie, qui est plénitude éternelle de la vie humaine. Le salut et la vie éternelle, la croix et le sacrifice oblatif apparaissent un peu absents de certaines préoccupations pastorales et missionnaires trop concentrées sur le présent, sur la gratification des nombres et sur une exposition médiatique abusive. L'insistance du Pape François sur la sainteté dans le monde contemporain, avec la récente Exhortation apostolique *Gaudete et Exsultate* (19 mars 2018) et le document de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, *Placuit Deo* (1^{er} mars 2018), rappellent avec insistance la question du salut en Jésus-Christ, par grâce divine, comme expérience de vie nouvelle, de conversion par rapport au péché, de victoire sur la mort et de vie éternelle. L'Église pèlerine, sa purification et sa gloire sont des expériences de communion de ceux qui sont sauvés et des saints dans la famille des amis de Dieu.

Un second élément, crucial pour un véritable renouveau de l'Église en état permanent de mission, est la nécessité de retrouver *le rapport avec le monde* (cf. *Gaudium et Spes*), qui inclut chacun de nous, le monde qui nous entoure, le monde de la matière, du corps et des choses, le monde du temps et de l'espace, des cultures et des religions. Nous devons beaucoup apprendre de Dieu qui, pour sauver le monde, l'a aimé dès la création et nous a offert sa vie divine dans le Fils envoyé et sacrifié pour nous. Dieu a tant aimé le monde qu'il a envoyé son Fils pour que nous ayons la vie en plénitude, nous dit saint Jean dans son Évangile (cf. Jn 3, 16 ; 10, 10). La *missio ad gentes*, pour redéfinir évangéliquement l'Église, exige de revenir substantiellement à la centralité baptismale des fidèles laïcs et à leur sécularité, à leur façon ordinaire d'être dans le monde. Le témoignage chrétien requalifie la mission du baptême grâce à la sainteté dans le monde, nous rappelle le Pape François dans *Gaudete et Exsultate*. Le témoignage chrétien trouve, dans la foi ecclésiale des disciples de Jésus et dans leur compétence professionnelle, sa place et son efficacité du fait qu'ils vivent dans le monde sans être du monde et sans provenir du monde. Le fidèle baptisé laïc, en vertu de l'expérience commune de l'amour conjugal qui engendre la vie et la famille, avec son attachement radical au monde et à

sa transformation, grâce à son activité professionnelle, exige d'être situé au centre de la préoccupation pastorale de l'annonce, de la vie liturgique, de la formation catéchétique et de la charité communautaire. Dans sa lettre au Cardinal Ouellet (19 mars 2016), le Pape François insiste avec force : « Regarder le peuple de Dieu signifie rappeler que nous faisons tous notre entrée dans l'Église en tant que laïcs. Le premier sacrement, celui qui scelle pour toujours notre identité et dont nous devrions toujours être fiers, est le baptême. À travers lui et avec l'onction de l'Esprit Saint, [les fidèles] "sont consacrés pour être une demeure spirituelle et un sacerdoce saint" (*Lumen Gentium*, 10). Notre consécration première et fondamentale prend ses racines dans notre baptême. Personne n'a été baptisé prêtre ni évêque. On nous a baptisés laïcs, et c'est le signe indélébile que personne ne pourra jamais effacer. »

Il nous faut rappeler ici, suivant l'enseignement de saint Jean-Paul II dans *Christifideles Laici*, 59, qu'une « foi qui ne devient pas culture est une foi "qui n'est pas pleinement reçue, pas entièrement pensée, pas fidèlement vécue" ». La tentation de réduire l'Église à sa seule dimension cléricale et à une certaine pastorale cléricalisante, la réduction de l'amour humain entre l'homme et la femme à une simple activité pastorale dont la préparation au mariage est discutable et à sa célébration canonico-rituelle, l'indifférence à l'égard du monde du travail, la profession et la transformation du monde, requièrent un renouveau radical des contenus à partir desquels il nous est demandé d'engager notre baptême et notre foi. J'estime que l'expérience humaine élémentaire de l'amour conjugal entre l'homme et la femme peut représenter le lieu du salut pour tous⁴¹, en respectant la nécessité dogmatique essentielle de la foi chrétienne, du baptême et de l'Église pour être sauvés dans la Pâque du Christ (cf. *Lumen Gentium* 14 ; *Ad Gentes*, 7 ; *Gaudium et Spes*, 22) d'une part, et, de l'autre, l'exigence évangélique que nous serons tous jugés sur l'amour (cf. Mt 25).

⁴¹ Cf. F. Meroni, *Christ's Salvation, Church and Other Religions in Light of Vatican II*, in F. Meroni (ed.), *Mission Makes the Church*, Aracne, Rome, 2017, p. 195-225 ; Cf. F. Meroni, *Il Mistero nuziale e le sfide del gender. Uomo e donna: è ancora possibile?*, Cantagalli, Sienne, 2015.

Si cela a un sens de parler d'une *missio inter gentes*, complémentaire à sa dimension *ad gentes*, mais jamais en opposition ou en substitution, il faudrait l'entendre comme une modalité de présence dynamique d'annonce et de conversion de peuples, de cultures et de personnes qui se rencontrent et qui s'ouvrent à l'Évangile de Jésus et à son Église. La foi chrétienne qui pénètre cette interculturalité ouvre des horizons nouveaux, transforme les relations et les peuples, transfigure la matière, les corps et le monde pour la gloire de Dieu et la vie en plénitude de l'homme et de la femme. Le dialogue entre les personnes, leurs cultures et leurs religions et le respect indispensable de la liberté religieuse de chacun représentent l'horizon naturel et nécessaire de l'activité missionnaire de l'Église dans le monde. La coexistence pacifique et ordonnée de communautés religieuses différentes et réciproquement respectueuses les unes des autres doit garantir la libre possibilité de la mission, de la conversion et de l'appartenance religieuse et communautaire. Présences chrétiennes significatives et créatives, dans des lieux assez indifférents voire hostiles à la foi, où le témoignage chrétien cohabite quotidiennement avec la tragédie du martyr du sang, les mouvements ecclésiaux, les associations laïques, les instituts missionnaires et les nouvelles formes ecclésiales de vie communautaire sont des expériences ecclésiales auxquelles nous pouvons nous référer pour comprendre la *missio ad gentes* et redéfinir de façon paradigmatique la nature missionnaire de l'Église envoyée pour le salut et la transformation du monde.

Un troisième élément d'une importance vitale pour que la mission forge la nature, la vie et les structures de l'Église, réside dans la nécessité expérientielle et théologique de refonder et de mieux comprendre *la logique sacramentelle de l'événement Jésus-Christ*, de son Incarnation et de sa Pâque. Limiter la mission à l'annonce et au témoignage des valeurs du Royaume signifie non seulement la réduire, mais aussi priver la Parole de Dieu et le Royaume de Dieu de la réalité concrète, historique et eschatologique de l'Incarnation et de l'efficacité salvifique et transformatrice de l'œuvre missionnaire de l'Église fondée sur la Pâque de Jésus. Les Béatitudes, le précepte de l'amour et la libération des pauvres ne sont théologiquement concrets

et pastoralement efficaces qu'à partir de leur fondation sacramentelle réciproque. Ce qui était bien clair pour le Concile Œcuménique Vatican II, à savoir l'Église comme sacrement universel du salut (cf. *Lumen Gentium*, 1, 9, 48 ; *Ad Gentes*, 1 ; *Gaudium et Spes*, 45), sa nécessité enracinée dans la nécessité de la foi théologale et du baptême pour le salut de tous, baptisés ou non, semble embrumé et flétri dans certaines réflexions missionologiques contemporaines.

Le Baptême et la Confirmation comme immersion et identification pneumatologique avec le Mystère Pascal ; l'Eucharistie comme forme de communion d'une véritable unité corporelle de Dieu dans le Christ avec notre humanité dans l'ordre du sacrifice et de l'oblation ; le Mariage comme unité sacramentelle de Dieu avec sa créature humaine et de Jésus-Christ avec son Église ; la Réconciliation et l'Onction des malades comme véritable libération du péché et re-création de la plénitude de vie ; le sacrement de l'Ordre comme ministère au service de la forme eucharistique du monde et de l'humanité rachetée : tels sont les sacrements qu'il nous faut redécouvrir au niveau de la réflexion théologique et de l'action pastorale relative à la mission. Sans le Sacrement, l'amour et la miséricorde demeurent de vagues intuitions de fraternité et de réconciliation à imprimer sur des critères mondains et à appliquer comme à des organisations non gouvernementales d'assistance, comme le souligne souvent le Pape François. Ce n'est que dans le Sacrement que l'on peut comprendre le véritable sens du monde, de la matière et du corps qui, malade du péché, aspire à la re-création pascale de la vie. Comme nous le rappelle si bien le Pape Benoît XVI dans l'Exhortation apostolique *Sacramentum Caritatis* : « La doctrine catholique affirme de fait que l'Eucharistie, en tant que sacrifice du Christ, est également le sacrifice de l'Église, et donc des fidèles. L'insistance sur le sacrifice – “rendre sacré” – dit ici toute la densité existentielle impliquée dans la transformation de notre réalité humaine saisie par le Christ (cf. Ph 3, 12). Le nouveau culte chrétien englobe tous les aspects de l'existence, en la transfigurant » (70-71). L'Église est donc reçue de Dieu et vécue dans l'Esprit du Seigneur ressuscité comme le Saint Peuple Fidèle de Dieu, Corps et Épouse de Jésus-Christ et

Temple de l'Esprit Saint. Négliger le sacrement comme moment sacrifié et ressuscité de la Parole de Dieu annoncée et incarnée risque d'exclure une grande part du travail pastoral ordinaire de nombreuses communautés chrétiennes, pasteurs et missionnaires, ce qui fait que beaucoup de réflexions sur la mission aujourd'hui semblent devenir insignifiantes. L'association pondérée et sage d'annonce, de sacrement et de témoignage chrétien dans la *missio ad gentes* pourrait aider à nous rénover et à réformer radicalement toute la vie et l'activité de l'Église dans un sens missionnaire.

Dans cette perspective de l'urgent besoin d'un réveil missionnaire, la décision du pape François, communiquée publiquement le 22 octobre 2017 à l'occasion de la Journée Mondiale des Missions, de vouloir décréter un Mois Missionnaire Extraordinaire pour octobre 2019, ne nous surprend pas. La célébration des 100 ans de la Lettre apostolique *Maximum Illud* du Pape Benoît XV devient pour le Pape François l'occasion providentielle de demander à toute l'Église de se renouveler et de se convertir toujours plus au Christ, en redonnant à la mission son caractère évangélique. La qualité de célébration, de prière, de réflexion, de formation et de charité missionnaire de cet événement révélera le réel intérêt et l'état de la dimension missionnaire dans la vie et la foi des chrétiens. Le Pape François a confié à la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples et aux Œuvres Pontificales Missionnaires la charge de coordonner en son nom la préparation et la célébration de ce Mois. Le Mois Missionnaire Extraordinaire représente une occasion providentielle pour redéfinir selon l'Évangile le service que nous apportons à la mission de l'Église. Non pas simplement un renouvellement de ce qui existe déjà, mais une créativité fidèle dans la nouveauté de l'Esprit de Dieu !

Cité du Vatican, 11 juin 2018

P. FABRIZIO MERONI

PREMIÈRE PARTIE

LA RENCONTRE AVEC JÉSUS-CHRIST

« L'intimité de l'Église avec Jésus
est une intimité itinérante, une communion missionnaire »

(Evangelii Gaudium, 23)

Baptisés, et
envoyés

Octobre
2019



MOIS MISSIONNAIRE EXTRAORDINAIRE OCTOBRE 2019

Baptisés et envoyés : l'Église du Christ en mission dans le monde

1^{er} OCTOBRE 2019

Mardi, 26^{ème} semaine du temps ordinaire

Mémoire de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus

Za 8, 20-23

Ps 87, 1b-7

Lc 9, 51-56

La parole du prophète Zacharie 8, 20-23 alimente l'espérance du peuple de Dieu, qui s'accomplira à la fin des temps, avec le pèlerinage universel des peuples à Jérusalem (cf. Za 8, 22). Le livre de Zacharie, situé à l'avant-dernière place des douze livres prophétiques, est attribué à l'un des derniers prophètes actifs, avec Agée, après l'exil à Babylone, dans l'épopée de la recomposition de la communauté hébraïque religieuse et civile sur la « terre des pères », lors de la reconstruction du Temple de Jérusalem.

La promesse prophétique formulée en Za 8, 20-23 appartient à la troisième partie du livre (cf. Za 8, 12-14), mais est déjà anticipée dans la première partie en Za 2, 10-1, en harmonie avec une tradition prophétique sur le pèlerinage des nations à Jérusalem et l'instauration de la paix, comme en Isaïe 2, 1-4, texte pratiquement identique à Michée 4, 1-4. C'est surtout la tradition de l'école d'Isaïe qui développe le thème de cette espérance, que le judaïsme situe désormais définitivement à la fin des temps, avec la venue du Messie (cf. Is 49, 22-23).

À propos de la conversion finale des peuples païens au Seigneur, la tradition prophétique est unanime sur le fait que cela ne sera pas le fruit d'une œuvre d'évangélisation missionnaire par Israël. Le mouvement de conversion partira de l'action même du Seigneur au cœur des peuples, qui les portera à une conversion vraie et entière, à la fin des temps.

Le passage évangélique relatif au voyage de Jésus vers Jérusalem jette une lumière nouvelle sur la façon dont peuvent se réaliser les paroles des

prophètes sur la conversion des païens au Seigneur, à travers l'image du grand pèlerinage vers Jérusalem à la fin des temps. La référence de Jésus aux jours où il sera élevé de terre (cf. Lc 9, 51) ne concerne pas seulement son ascension au ciel (cf. Lc 24, 50-51 ; Ac 7, 56), mais comprend aussi le mystère de sa passion et de sa mort, à Jérusalem. Jésus l'avait déjà annoncé une première fois à ses disciples, en clarifiant pour Pierre le sens de sa profession de foi en lui, Jésus, le Messie : « Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, qu'il soit tué, et que, le troisième jour, il ressuscite » (Lc 9, 22). Il le répète à ces mêmes disciples après sa transfiguration (cf. Lc 9, 44), puis une troisième fois aux Douze, avant la montée finale de Jéricho à Jérusalem (cf. Lc 18, 31-33). Dans chacune de ces trois circonstances, il est dit des disciples qu'ils ne parvinrent pas à comprendre le sens de ses paroles.

Le dessein de salut universel, pour Israël comme pour les païens, passe par Jérusalem comme lieu où Jésus a été « élevé » (Jn 12, 32). C'est l'attraction profonde, irréversible et divine du mystère de la croix, vécu, témoigné et transfiguré par Jésus, qui suscite, favorise et accompagne le mouvement de la conversion des païens vers Jérusalem, lieu choisi par le Seigneur pour le mystère du salut. Jésus entraîne d'abord les Douze dans cette mission, puis l'Église qu'il a fait surgir par un appel spécifique. Les disciples ne peuvent que suivre Jésus, en ayant naturellement beaucoup de peine à comprendre et à faire leurs paroles et ses actions : c'est un chemin de conversion, qui commence par un appel et se poursuit durant toute la vie.

Le passage par la région habitée par les Samaritains, au cours du voyage de Jésus vers Jérusalem, devient un épisode emblématique de la conversion que les disciples de Jésus doivent accomplir en tous temps, pour l'accompagner et le seconder dans sa mission d'évangélisation et de salut. Alors qu'il envoie des messagers préparer son entrée et son accueil dans un village de Samaritains (cf. Luc 9, 52), Jésus est parfaitement conscient de l'hostilité qui divise Juifs et Samaritains (cf. Jn 4, 9.20), mais il ne se résigne pas pour autant. De leur côté, les disciples doivent apprendre à gérer différemment une hostilité très enracinée. Devant la réponse négative des habitants de

Samarie (cf. Lc 9, 53), la réaction des disciples, Jacques et Jean, que Jésus surnomment sans une pointe d'ironie les « fils du tonnerre » (Marc 3, 17), est nerveuse et violente (cf. Lc 9, 54). Les deux frères agissent sous l'impulsion de la conviction impropre qu'ils sont les détenteurs, en quelque sorte, d'une vérité religieuse supérieure. Une variante de la tradition évangélique, conservée en grec, en syrien et en latin, ajoute un élément explicatif à la question des deux disciples : « Seigneur, veux-tu que nous ordonnions qu'un feu tombe du ciel et les détruise, comme le fit Élie ? », en référence à ce prophète (cf. 2 R 1, 10-12 ; cf. Si 48, 3). Pour Jésus, cette requête est erronée et constitue un recours inopportun à l'autorité de l'Écriture Sainte : « Mais Jésus, se retournant, les réprimanda » (Lc 9, 55). Cette variante d'une antique tradition évangélique approfondit le sens de la réprimande de Jésus, en disant : « Vous ne savez de quel Esprit vous êtes animés. Car le Fils de l'homme est venu, non pour perdre les âmes, mais pour les sauver » (Lc 9, 55-56). Cette catéchèse chrétienne rappelle la nature de la mission de Jésus, qui n'a certes pas été envoyé pour exercer une vengeance divine ; la référence à l'Esprit, qui anime en revanche Jacques et Jean, est significative dans la théologie de l'école de Luc, qui comprend l'Évangile et les Actes des Apôtres. Dans le récit évangélique, Jésus se limite à changer de village (cf. Luc 9, 56). C'est une indication pastorale (cf. Lc 10, 10-11) que suivront aussi Paul et Barnabé lors de leur premier voyage missionnaire à Antioche de Pisidie (cf. Ac 13, 46). Jésus ne dit rien du refus des Samaritains de ce village, mais une des premières missions de l'Église de Jérusalem aura précisément lieu auprès des Samaritains. D'abord avec le diacre Philippe, mû par l'Esprit Saint (cf. Ac 8, 5), suivi de Pierre et de Jean, pour compléter son œuvre (cf. Ac 8, 14-17).

La mission de l'Église est une conformation à la personne et au mystère du Christ : une conversion qui engage la vie tout entière, en laissant au Seigneur la tâche d'ouvrir les portes de la mission et de toucher le cœur des personnes. Les temps et les modalités de la conversion des païens sont l'œuvre du Seigneur ; la tâche de se convertir à l'Esprit et à la personne du Seigneur revient à l'Église.

2 OCTOBRE 2019

Mercredi, 26^{ème} semaine du temps ordinaire

Mémoire des Saints Anges Gardiens

Ne 2, 1-8

Ps 137, 1-6

Mt 18, 1-5, 10

Les deux lectures de la liturgie du jour, Néhémie 2, 1-8 et Matthieu 18, 1-5, 10, peuvent être comprises comme des textes emblématiques de l'Écriture pour tracer aussi une spiritualité missionnaire pour notre temps.

Désormais bien introduit comme copiste à la cour du roi de Perse (cf. Ne 1, 11b), Néhémie porte en son cœur le souvenir vivant et douloureux de Jérusalem qui a été détruite (cf. Ne 1, 5-11). Il ne s'agit pas d'un patriotisme nostalgique, mais d'un aspect fondamental de la prière biblique du temps de l'exil à Babylone et de la période qui suivit (cf. Ps 137, 5-6). Ce passage s'accorde avec le message sur le nouvel exode après la déportation babylonienne pour retourner sur la « terre de nos pères » (cf. Is 40, 9-11). C'est un dessein que le Seigneur lui-même trace pour son peuple, sans hésiter à utiliser l'autorité d'un païen, Cyrus, roi de Perse, un des puissants de la terre à l'époque (cf. Esdras 1, 1-4). Néhémie comprend que, dans sa position à la cour de l'Empire persan, aux alentours de décembre 446 av. J.-C., durant le règne d'Artaxerxés I^{er}, presque un siècle après l'édit de Cyrus, sa vocation ou mission doit être de reconstruire Jérusalem, au sens le plus large du terme : s'occuper des problèmes concrets des Juifs qui doivent reconstituer leur communauté culturelle et administrative dans la province de Judée, avec Jérusalem pour épice.

Bien que vivant au sein de la cour impériale, Néhémie sait qu'il ne peut pas exprimer son identité juive la plus authentique, car sa douleur pour Jérusalem, détruite et abandonnée, pourrait être interprétée par le roi perse

comme le début d'un mouvement subversif suscité par un membre d'une minorité ethnico-religieuse à l'intérieur de l'Empire. La question du roi à Néhémie est donc directe : « Que veux-tu donc me demander ? » (Ne 2, 4), comme s'il cherchait à déceler les vraies motivations d'une telle manifestation de sa souffrance intérieure. Le copiste juif à la cour du roi risque de dire un mot de trop, fatal. « Je fis une prière au Dieu du ciel » (Ne 2, 4). Dans le livre des Proverbes, en effet, il est dit : « À l'homme les projets du cœur, mais du Seigneur vient la réponse » (Pr 16, 1). À la lumière de cette foi, il peut alors demander d'être envoyé en Judée pour pouvoir reconstruire Jérusalem (cf. Ne 2, 5).

Dès lors, tout se met rapidement en mouvement dans le sens voulu par le Seigneur. Le roi s'informe seulement du temps nécessaire pour mener cette mission en Judée, mais son accord est déjà clair (cf. Ne 2, 6). Néhémie poursuit sa politique de prudence, nécessaire pour l'accomplissement de sa mission, mais désormais c'est le Seigneur qui agit (cf. Ne 2, 8).

Le « missionnaire » a agi avec prudence dans un monde qui lui était hostile et au sein duquel il devait vivre ; toutefois, prudence et sagesse n'auraient pas suffi sans la « main bienfaisante » du Seigneur. Le « missionnaire » devra maintenant apprendre à connaître le monde palestinien à l'intérieur duquel il devra agir pour réaliser la mission à laquelle le Seigneur l'appelle.

L'épisode évangélique rapportant les paroles de Jésus sur la conversion à faire pour devenir comme des enfants, éclaire la profondeur de l'œuvre de conversion nécessaire au sein de l'Église, pour pouvoir accomplir la mission à laquelle nous sommes appelés. La mission peut être polluée de l'intérieur de la communauté des disciples de Jésus par les tentations de l'orgueil, de la volonté d'être les meilleurs et du pouvoir, même enrobé de langage religieux (cf. Mt 18, 1). Dans la partie finale de ce même Évangile, où l'on souligne les contre-indications pour ceux qui veulent suivre Jésus dans sa montée vers Jérusalem, la dernière tentation, la plus dure à tenir sous contrôle après l'exercice désordonné de la sexualité (cf. Mt 19, 1-12) et l'attachement à l'argent (cf. Mt 19, 16-26), c'est celle du pouvoir qui semble être irréductible même parmi les disciples de Jésus (cf. Mt 20, 20-28).

À la pollution fatale de toute mission, Jésus oppose un geste significatif et un engagement vital : se faire petits comme les enfants (cf. Mt 18, 2-4). Quiconque ressent qu'il est appelé à une mission dans l'Église, comme en dehors de ses frontières, a besoin d'une conversion très exigeante : devenir comme un enfant. Enfants, nous avons été et nous ne le seront plus dans un sens purement humain. Néhémie doit avoir une conscience spécifique et attentive du monde dans lequel il vit et du monde dans lequel il sent qu'il doit aller. De même, chaque disciple de Jésus, qui perçoit qu'il est appelé à une mission, doit avoir foi en Dieu, lui faire confiance et s'abandonner à lui. Le disciple missionnaire doit avoir une confiance démesurée, comme celle qu'ont les enfants en leurs parents, sûrs de leur amour et de leur protection, et confiants dans le présent qui, pour eux, est déjà le commencement du futur.

C'est cette même expérience que Jésus a comme Fils de son Père : pleinement conscient de la réalité, totalement confiant et disponible pour s'abandonner à lui. Ce n'est qu'ainsi, en se conformant totalement à Jésus, que le disciple peut procéder vers la mission à laquelle il se sent appelé. Le chrétien qui est réellement devenu enfant, dans le sens dont parle Jésus, apprend avec la vie que la fécondité de sa mission est dans les mains de Celui qui a fait ressusciter le Christ de la mort et qui l'envoie. Malheur à la communauté chrétienne qui estimerait cette foi insignifiante, en la méprisant ou en en faisant un objet de compassion ! : « Gardez-vous de mépriser un seul de ces petits, car, je vous le dis, leurs anges dans les cieux voient sans cesse la face de mon Père qui est aux cieux » (Mt 18, 10).

Devenir un enfant offre au disciple missionnaire la forme de son rapport à Jésus, son Maître et Seigneur. En lui, il découvre la vocation filiale, d'enfant du Père, et sa libre obéissance, fruit d'une appartenance dans la foi et dans la mission. Fils dans le Fils, chaque disciple est missionnaire car il est envoyé pour annoncer, soutenu et accompagné par les anges, messagers divins qui lui permettent de demeurer ouvert à la contemplation, fondement de sa mission, et aux défis du monde qui représentent le lieu de sa conversion et de son témoignage.

Comme l'ange gardien auquel chacun de nous est confié, le disciple-enfant ne cesse de contempler en Jésus le visage du Père, pour découvrir toujours et en tout homme, le visage d'un frère ou l'existence d'une sœur à aimer et à sauver.



*Baptisés, et
envoyés*

Octobre
2019

3 OCTOBRE 2019

Jeudi, 26^{ème} semaine du temps ordinaire

de la Férie

Ne 8, 1-12

Ps 19, 8-11

Lc 10, 1-12

Les livres d'Esdras et de Néhémie proposent, en une épopée religieuse et de foi, les moments saillants de la reconstitution de la communauté du peuple de Dieu sur l'ancienne terre pères après l'exil à Babylone. Entre épreuves et souffrances, le projet du Seigneur, déjà annoncé en Isaïe 55, 12-13 se réalise, même s'il a dû pour cela passer par les décisions d'un roi païen, Cyrus des Achéménides de Perse : selon 2 Chroniques 36, 22-23 et Esdras 1, 1-4, la politique de Cyrus envers la minorité ethnico-religieuse juive doit être entendue comme l'expression d'un oracle du Seigneur lui-même. Toutefois, le retour, ne serait-ce que d'une seule partie des exilés, ne se présente pas comme une épopée heureuse à moindre coût. Le projet du Seigneur s'accomplit à travers les diverses caravanes d'exilés qui rentrent sur la terre de leurs pères, dans une « histoire sainte » dont le modèle est celui de la sortie d'Égypte jusqu'à l'entrée dans la terre promise (cf. Ne 8, 17). Dans le livre de Néhémie, la reconstruction du Temple et de la ville de Jérusalem s'accomplit à travers la consolidation de la communauté selon les indications de la Loi (cf. Ne 8, 1-10, 40), par la vaste participation des membres de la communauté (cf. Ne 11, 1 ; 12, 26), lors de la fête de la dédicace de la « maison de Dieu » (cf. Ne 12, 27 ; 13, 3) et par la vérification des engagements pris (cf. Ne 13, 4. 31).

La célébration solennelle de la liturgie de la parole pour la Fête des Tentés représente une phase décisive dans la reconstitution de la communauté culturelle sur la terre des pères. Le premier jour de la fête, la liturgie de la

parole se tient en plein air (cf. Ne 8, 1-2) car toute la terre des pères est un lieu saint, en particulier la ville de Jérusalem, la Torah est aussi plus grande que le Temple et ses sacrifices. Esdras, prêtre et scribe, doit être vu et écouté de tous lorsqu'il proclame la Loi de Moïse (cf. Ne 8, 4), tandis qu'un autre groupe de personnes et les lévites ont pour tâche de lire des passages distincts de la Loi et d'en expliquer le sens au peuple (cf. Ne 8, 7-8). Les traditions judaïques suivantes ont interprété le sens du verbe « expliquer », lié au fait de « lire » le texte biblique, comme le début de la tradition consistant à paraphraser en langue araméenne (la plus connue des exilés rentrés de Babylone) le texte biblique en hébreu, ou comme le début du commentaire (*midrash*) du texte sacré, visant à chercher le Seigneur à travers sa parole. La compréhension authentique de la Parole du Seigneur suscite les larmes (cf. Ne 8, 9, 11), signe d'un repentir sincère, surtout par la prise de conscience d'avoir offensé la sainteté du Seigneur, d'avoir méprisé son amour et sa miséricorde, selon le langage prophétique. Par un don du Seigneur, la Parole a atteint le cœur de tous et les entraîne sur le chemin de la conversion. Ainsi, la célébration liturgique devient une icône pour chaque génération de croyants, bien au-delà du simple événement historique initial. La douleur et les pleurs se transforment dans la joie de la Parole du Seigneur retrouvée (cf. Ne 8, 9) ; celui qui a expliqué la Parole du Seigneur aux gens peut et doit aider à transformer le repentir en joie (cf. Ne 8, 11). Selon la tradition du Deutéronome 16, 13-14, l'occasion de la fête de la récolte, devenue désormais aussi la fête des Tentes en souvenir de la marche dans le désert durant l'exode, recommandait de destiner une partie des récoltes aux personnes les moins aisées de la communauté. C'est le gouverneur Néhémie qui, durant la liturgie, donne l'indication concrète du partage du banquet festif avec ceux qui n'ont rien de prêt (cf. Ne 8, 10). Le partage, comme signe de communion de la fête, est source de joie et témoigne que la Parole du Seigneur a été comprise par l'esprit, par le cœur et par la vie (cf. Ne 8, 12).

L'appel de soixante-dix ou soixante-douze disciples par Jésus, six disciples représentant chacune des douze tribus de l'Israël de Dieu, advient après

l'appel des Douze (cf. Lc 9, 1-6). Les deux missions voulues par Jésus sont subordonnées à son passage personnel et le préparent. La préparation à la mission consiste dans l'appartenance à la communauté des disciples de Jésus, au sens le plus large du terme, même parmi les non-Juifs : c'est la personne même de Jésus qui devient Parole de Dieu, par analogie au rôle assumé par la Loi de Moïse (cf. Ne 8, 1) dans la communauté des rescapés à l'époque d'Esdras et de Néhémie. Dans la communauté primitive de ses disciples, Jésus commence à expliquer les Écritures comme un Évangile (cf. Lc 24, 44-48), car la fonction d'une lecture des Écritures est essentielle, une lecture expliquée et comprise, dans la communauté des disciples de Jésus (cf. Lc 24, 25-35).

En confiant aux disciples la mission d'annoncer le « Royaume de Dieu », Jésus précise aussi les modalités de la mission : les moyens et la pratique (cf. Lc 10, 1-11). On y reconnaît les caractéristiques circonstanciées, en partie consonantes à la culture judaïco-palestinienne de l'époque, comme la mise en valeur du « protocole de l'hospitalité » (cf. Lc 10, 4-7 ; cf. Gn 18, 1-8), mais aussi l'urgence et la priorité absolue de la mission par rapport à la culture de l'époque (cf. Luc 10, 4). C'est une pratique missionnaire très ramifiée, pas une pratique de masse (cf. Lc 10, 2), exposée aux dangers (cf. Lc 10, 3). C'est une annonce (cf. Lc 10, 5 ; 24, 36), confortée par des gestes aussi bien en faveur des évangélisateurs que des évangélisés (cf. Lc 10, 8-9a) dont l'objet est que le « Royaume de Dieu » est proche (Lc 10, 9b) : la venue du Seigneur Jésus et son passage (cf. Lc 10, 1). Il en fut ainsi alors dans le monde palestinien et il en est toujours ainsi dans chaque partie du monde et en tout temps. Les instructions de Jésus sur le comportement des disciples en cas de refus de les accueillir ou d'accueillir l'annonce du « Royaume de Dieu » sont modelées sur la priorité de la mission (cf. Lc 10, 10-11), selon une pratique que Paul et Barnabé adopteront, eux aussi, face à l'opposition de la communauté juive (cf. Ac 13, 44-51).

Jésus entend rassurer ses missionnaires sur le fait que le refus à leur égard ne les concerne plus, mais concerne le Seigneur (cf. Lc 10, 12). Le refus et la persécution de Jésus peuvent même devenir des opportunités de

configuration des disciples missionnaires à la Pâque de leur Maître, où le message annoncé, le Royaume proclamé, sa personne divine et humaine et son destin de Messie et Sauveur deviennent une unique préoccupation : faire la volonté du Père pour le salut du monde. Le jugement du salut des villes auxquelles on porte l'annonce de la proximité salvifique de la Pâque de Jésus-Christ, Royaume de Dieu réalisé dans sa personne de Fils, demeure la propriété divine totale du Père. Il n'est permis à personne d'anticiper la condamnation et la damnation (cf. Mt 13, 24-43) : il est demandé aux disciples missionnaires de brûler de la même passion et du même amour pour le monde, afin que tous soient sauvés, en allant chercher les hommes et les femmes de chaque génération, de chaque lieu et ville, afin que personne ne vienne à manquer de gens pour leur annoncer l'Évangile du salut.

Baptisés, et
envoyés

Octobre
2019

4 OCTOBRE 2019

Vendredi, 26^{ème} semaine du temps ordinaire

Mémoire de Saint François d'Assise

Ba 1, 15-22

Ps 79, 1b-5, 8-9

Lc 10, 13-16

Pour parvenir à une compréhension plus profonde de la mission à laquelle tous les chrétiens sont appelés, il est utile de partir des paroles de Jésus dans l'Évangile de Luc 10, 13-16, pour arriver à la prière de Baruch 1, 15-22, en mettant ainsi en lumière l'histoire de l'Israël de Dieu, formé de ceux qui appartiennent à l'Israël historique et de ceux qui vont s'intégrer dans l'Israël de Dieu par la foi en Jésus-Christ à travers le baptême.

Le discours de Jésus qui accompagne l'envoi en mission des disciples est complété par une sévère admonestation à l'encontre des villages de Corazine et de Capharnaüm en Galilée (cf. Lc 10, 13-15). Ces villages palestiniens avaient été témoins des miracles accomplis par Jésus pour accompagner son annonce du Royaume de Dieu (cf. Mt 11, 21). C'est à Capharnaüm que s'était manifestée la première attitude de rejet de l'annonce de Jésus (cf. Lc 4, 23), pourtant Jésus y avait manifesté la puissance du « Royaume de Dieu » (cf. Lc 4, 31-41) et c'est là qu'un centurion de l'armée romaine, un païen sympathisant du judaïsme, avait professé sa foi en Jésus (cf. Lc 7, 1-10). Bethsaïde était le village natal de Philippe, l'un des Douze (cf. Jn 1, 44 ; 12, 21). L'avertissement sévère de Jésus adressé aux villages palestiniens, qui avaient été les destinataires du bien accompli par Jésus et où il avait reçu des réponses de foi surprenantes, n'a jamais été une condamnation définitive, irréversible. À la fin du discours adressé aux disciples envoyés en mission, Jésus rappelle l'importance de la mission même de l'évangélisation : évangéliser et être évangélisé comportent des responsabilités inéluctables

face au jugement divin qui n'est absolument pas anticipé par une condamnation précipitée et sans appel, mais qui est évoqué comme point de référence suprême, à la fin des temps (cf. Lc 10, 14-15). Avant cela, la porte du repentir et de la conversion est toujours restée ouverte, notamment à travers les voies mystérieuses de la providence et de la miséricorde divines. Jésus s'identifie à ceux qu'il a envoyés et parle explicitement du risque, dans ces cas-là, de refuser Dieu lui-même, quels que soient le motif ou la foi religieuse qui amènent à rejeter l'évangélisation accomplie par les disciples de Jésus (cf. Lc 10, 16).

Le traumatisme de l'Israël biblique à la suite de l'exil à Babylone est l'événement sur lequel il convient de méditer et dont il faut partir pour comprendre la longue prière attribuée à Baruch (cf. Ba 1, 15 ; 3, 8) dans le livre qui porte son nom. La prière de Baruch part de la constatation que tout ce que le prophète Jérémie avait annoncé aux exilés de la première déportation babylonienne (cf. Jr 29, 4-23) s'était réalisé, et que le temps était venu de prier pour que les dominateurs babyloniens vivent longtemps, afin de ne pas subir d'autres rétorsions plus lourdes encore (cf. Ba 1, 11-12), comme Jérémie l'avait précisément recommandé à son époque (cf. Jr 29, 5-7). La prise de conscience d'une histoire de péché qui a impliqué toutes les générations de l'Israël biblique, depuis la libération d'Égypte (cf. Ba 1, 15-22), est désormais fondamentale. L'obstination à ne pas vouloir écouter la voix du Seigneur a fait précipiter l'Israël biblique dans le désastre de l'exil et dans le silence de Dieu ou dans l'incapacité d'entendre sa voix. Au centre de ce repentir, il n'y a ni l'histoire, ni les conditions d'Israël, mais le Seigneur. C'est cela le vrai repentir, le vrai parcours de conversion.

Le Seigneur n'est pas resté étranger à ce qui est arrivé dans l'histoire, pour autant que cela puisse avoir été causé par la volonté de domination et par la cruauté d'une politique internationale impitoyable ; il faut donc en comprendre le sens profond comme une expression de sa « justice » (Ba 1, 15), entendue comme la volonté de ramener l'Israël biblique au centre de sa vocation. La découverte de cette justice de Dieu est un don du Seigneur, car on ne peut pas la confondre avec le sens de culpabilité ou la

résignation à laquelle on s'abandonne pour se réconcilier avec la vie ; elle se trouve même aux antipodes de la rébellion ou de la désertion définitive loin du Seigneur. Cette prière part du présent le plus proche pour remonter aux origines de l'Israël biblique (cf. Ba 1, 15-16) : la catastrophe et le traumatisme de l'exil touchent toute son histoire et s'expliquent surtout à la lumière du péché contre le Seigneur et contre sa parole (cf. Ba 1, 17-18). « Pécher contre le Seigneur », c'est échouer dans le rapport avec lui : c'est une tragédie structurelle, qui se consume concrètement, consciemment, mais aussi dans l'insouciance, en une « désobéissance » quotidienne au Seigneur, en refusant « d'écouter sa voix » qui se fait pourtant entendre par ses « décrets ». L'Israël biblique ne peut pas inventer une façon de prétendre avoir un rapport avec Dieu. Les paroles de Baruch laissent entendre que le désastre vécu dans l'histoire de péché et dans l'exil a compromis, aux yeux des païens, jusqu'à la crédibilité des rois, des chefs et des prophètes (cf. Ba 1, 16). Cette histoire de péché et de châtement n'est pas le dernier mot : les catéchèses de Moïse avaient prévu que, grâce à l'élan de la conversion, l'Israël biblique serait recueilli par le Seigneur (cf. Dt 30, 1-4).

L'histoire de l'Israël biblique, qui redevient l'Israël de Dieu, est aussi l'histoire de l'Église qui, par sa foi dans le Christ, entre dans l'Israël de Dieu. Tout comme la dure mise en garde de Jésus aux villes de Galilée n'est pas une sentence définitive d'abandon, de même l'exil de l'Israël biblique ne constitue pas la conclusion de l'histoire. Le chemin de conversion, qui devrait être caractérisé par la reconnaissance d'un péché personnel et structurel, est toujours un don du Seigneur, mais il risque de se dissoudre dans une auto-absolution hâtive, ou dans une reprise principalement formelle et fondamentaliste de gestualités, de rites, de formules et de phrases toutes faites, qui n'auront jamais la force d'une mission évangélicatrice.

5 OCTOBRE 2019

Samedi, 26^{ème} semaine du temps ordinaire
de la Férie

Ba 4, 5-12, 27-29

Ps 69, 33-37

Lc 10, 17-24

Dans l'Évangile sur lequel se concentre notre méditation d'aujourd'hui, les soixante-dix (ou soixante-douze) disciples reviennent de mission avec joie pour rendre compte à leur maître Jésus de leur succès pastoral : « même les démons nous sont soumis en ton nom » (Lc 10, 17). Jésus participe à la joie de ses disciples : « Je regardais Satan tomber du ciel comme l'éclair » (Lc 10, 18). Comme disciples du Christ, nous avons reçu le pouvoir de marcher sur les serpents et sur les scorpions et sur toute puissance de l'ennemi, et rien ne pourra nous nuire (cf. Lc 10, 19). Il s'agit de la même promesse que Jésus fait à tous ses disciples en Marc 16, 18 : « Ils prendront des serpents dans leurs mains et, s'ils boivent un poison mortel, il ne leur fera pas de mal ; ils imposeront les mains aux malades, et les malades s'en trouveront bien. » Jésus nous avertit ainsi que la mission sera ardue et difficile, mais par son esprit et par sa grâce, nous serons toujours victorieux sur les forces du mal dans le monde. « Ne vous réjouissez pas parce que les esprits vous sont soumis ; mais réjouissez-vous parce que vos noms se trouvent inscrits dans les cieux » (Lc 10, 20). Il est légitime que le disciple du Christ soit fier et heureux des succès de ses missions d'évangélisation, mais la raison principale de sa joie devrait être un motif eschatologique. Nous devons entrer dans la joie du salut, la joie de l'espérance : « Serviteur bon et fidèle, entre dans la joie de ton seigneur » (Mt 25, 21.23). C'est la joie du serviteur inutile (cf. Lc 17, 10), qui a fait ce qu'il devait faire.

Ce qui importe vraiment pour les disciples, c'est que leurs noms soient « dans les cieux » (Lc 10, 20). Dans le langage hébraïque de l'époque, cela signifie que les soixante-dix (soixante-douze) rentrés de mission soient reconnus par Dieu comme citoyens du ciel. C'est là leur vraie demeure, le Royaume où Jésus leur permet d'inviter les autres auxquels ils sont envoyés. Puis, à l'improviste, au beau milieu de sa conversation avec les disciples missionnaires, Jésus s'adresse à un autre interlocuteur, son Père qui est aux cieux. Comme citoyens du Royaume de Dieu à peine confirmés, les soixante-dix disciples – et nous, en les observant – écoutent une conversation divine. Nous sommes témoins d'un moment de prière profonde entre Jésus et son Père. Jésus rend grâce pour sa volonté miséricordieuse : les grands mystères ont été révélés « aux petits » plutôt qu'« aux sages et aux savants », auxquels ils demeurent cachés.

Dans le contexte historique de Jésus, les disciples envoyés en mission sont des « enfants », non seulement parce qu'ils en sont à leur première expérience missionnaire, mais aussi parce qu'ils n'ont probablement pas reçu une éducation formelle du monde de Dieu comme celle des rabbins, des scribes et des autres chefs des Juifs de l'époque. Cela ne signifie pas qu'il faille nier la valeur de la formation théologique, mais reconnaître que la rencontre avec Dieu est toujours un don de Dieu et que la foi en lui est le fondement de toute mission.

Jésus réfléchit ensuite à voix haute, pour ainsi dire, sur la nature de la relation entre lui et le Père. Ici, comme dans un passage assez semblable à un autre chez Matthieu (cf. Mt 11, 25-30) et à beaucoup d'autres chez Jean (cf. Jn 3, 35 ; 13, 3 ; 14, 9-11), Jésus révèle la connaissance complète et réciproque entre le Père et le Fils et l'ouverture absolue de l'un à l'autre : c'est une source de joie et de communion, la cause de la fécondité et de la mission.

C'est en vertu de cette relation que Jésus a le pouvoir d'inviter les autres à avoir un rapport avec Dieu, à entrer dans cette communion divine. Dans cette intimité, nous savons qui est le Fils, connu et aimé du Père, et qui est le Père, connu et aimé du Fils. Les soixante-dix, appelés à soulager les souffrances et l'oppression au nom de Jésus, trouvent le sens de leur mission

dans le Père et dans le Fils et dans leur communion d'amour. En écoutant aujourd'hui ce message évangélique, nous continuons à être invités plus profondément à entrer dans cette relation. C'est, naturellement, uniquement sur la base de cette rencontre avec le Père, tel que Jésus nous l'a révélé, que nous pouvons accomplir la mission d'offrir le don de l'amour de Dieu aux autres.

La parole de Dieu nous appelle aujourd'hui non seulement à observer les différents aspects de la mission, mais aussi à découvrir activement ce que ces réalités nous révèlent de Dieu. Quand nous reconnaissons avec foi les façons dont Dieu vient et agit en nous, nous pouvons permettre à son Esprit d'accomplir sa mission envers les autres à travers nous. La profonde communion des disciples missionnaires avec Jésus, dans son unité divine et aimante avec le Père, suscite la joie, la passion et le zèle pour l'engagement missionnaire. Bien plus que pour leur succès, les disciples missionnaires se réjouissent pour l'amour, pour la communion avec leur Maître et Seigneur, pour leur vocation à être des fils et des filles de Dieu, dont le nom est inscrit dans les cieux.

En ce sens, le Pape François écrit dans son Exhortation apostolique *Evangelii Gaudium*, au paragraphe 21 : « La joie de l'Évangile qui remplit la vie de la communauté des disciples est une joie missionnaire. Les soixante-dix disciples en font l'expérience, eux qui reviennent de la mission pleins de joie (cf. Lc 10, 17). Jésus la vit, lui qui exulte de joie dans l'Esprit-Saint et loue le Père parce que sa révélation rejoint les pauvres et les plus petits (cf. Lc 10, 21). Les premiers qui se convertissent la ressentent, remplis d'admiration, en écoutant la prédication des Apôtres "chacun dans sa propre langue" (Ac 2, 6) à la Pentecôte. Cette joie est un signe que l'Évangile a été annoncé et donne du fruit. Mais elle a toujours la dynamique de l'exode et du don, du fait de sortir de soi, de marcher et de semer toujours de nouveau, toujours plus loin. Le Seigneur dit : "Allons ailleurs, dans les bourgs voisins, afin que j'y prêche aussi, car c'est pour cela que je suis sorti" (Mc 1, 38). Quand la semence a été semée en un lieu, il ne s'attarde pas là pour expliquer davantage ou pour faire d'autres signes, au contraire l'Esprit le conduit à partir vers d'autres villages. »

6 OCTOBRE 2019

Dimanche, 27^{ème} semaine du temps ordinaire

Année C

Ha 1, 2-3 ; 2, 2-4

Ps 95, 1-2.6-9

2 Tm 1, 6-8.13-14

Lc 17, 5-10

L'Évangile d'aujourd'hui nous offre un récit significatif sur la foi et une courte parabole sur notre rôle de serviteurs de Dieu. Ces deux enseignements font suite à un précepte tout aussi exigeant de Jésus sur le péché et sur le pardon, et conduisent au récit de la guérison par Jésus des dix lépreux près d'un village samaritain. Il n'y a pas de lien logique clair entre les récits de Jésus au chapitre 17 de saint Luc, ni entre les récits et l'histoire de la guérison qui suit. Toutefois, en contemplant le devoir chrétien de la mission, nous entrons en résonance avec les disciples (ici appelés apôtres) tandis qu'ils implorent Jésus : « Augmente en nous la foi ! » (Lc 17, 5).

À cette demande d'une foi plus grande (apparemment, une sainte requête de croissance spirituelle), Jésus répond en comparant deux extrêmes et en mettant côte à côte l'image d'un minuscule grain de sénevé et celle d'un grand arbre, le mûrier. Il nous pousse à dépasser la logique ordinaire en utilisant une image originale qui suggère que la foi n'opère pas selon des critères humains normaux mais qu'elle semble, au contraire, incompréhensible au regard humain, comme un mûrier au milieu de la mer. La foi, fondamentalement, est la profonde confiance en Dieu dans des circonstances qui semblent totalement hostiles à tout résultat. L'Évangile d'aujourd'hui nous met au défi de croire en Dieu au-delà des limites de la logique humaine et du sens du possible, en ne faisant ainsi plus qu'un avec l'esprit, l'imagination, la logique et le cœur de Dieu.

« Les Apôtres dirent au Seigneur : “Augmente en nous la foi !” » (Lc 17, 5-6). Saint Luc appelle « apôtres » les Douze que Jésus a choisis au début de son ministère (cf. Lc 6, 12-16). Apôtres signifie « envoyés ». Alors que les trois autres Évangiles n'utilisent ce mot qu'une seule fois, pour désigner le groupe particulier de disciples de Jésus, Luc l'emploie six fois dans son Évangile et vingt-huit fois dans les Actes des Apôtres. Dans l'Église primitive, on était conscient du privilège non transmissible de ces Douze : l'authenticité de leur mandat et de leur mission se fondait sur le choix de Jésus en personne. C'est lui qui les avait choisis et envoyés. Ces apôtres sont donc les témoins officiels de la Bonne Nouvelle du Ressuscité. En ce sens, ils devront avoir suffisamment foi en lui. Ils sont les témoins privilégiés des enseignements et des miracles de Jésus (cf. Lc 18, 31) et, en même temps, ce sont des hommes fragiles comme nous tous, en proie au doute et au manque de foi (cf. Lc 24, 11.25.38-39). D'où leur prière adressée à Jésus dans l'Évangile de ce jour : « Augmente en nous la foi ! », avec la certitude qu'il est Dieu.

Quels enseignements pouvons-nous en tirer, nous qui sommes les « envoyés » d'aujourd'hui ? Nous devons reconnaître humblement que la foi nous fait cruellement défaut dans notre mission d'évangélisation du monde. Le Seigneur ne nous dit-il d'ailleurs pas : « Si vous aviez de la foi, gros comme une graine de moutarde, vous auriez dit à l'arbre que voici : “Déracine-toi et va te planter dans la mer”, et il vous aurait obéi » (Lc 17, 6) ? Il ne nous est donc pas possible d'avoir une foi capable de déplacer les montagnes s'il nous manque cette foi essentielle en Jésus Seigneur, en Jésus ressuscité et vivant en nous dans son Église. À quoi sert de vouloir posséder une foi qui fait des miracles devant les foules, ou qui possède des pouvoirs de guérison, ou des pouvoirs exceptionnels pour mystifier les païens et les chrétiens d'aujourd'hui ? Jésus lui-même a opéré tant et tant de miracles devant ses contemporains et ses apôtres, et cela n'a pas augmenté leur foi. L'essentiel est d'avoir l'humilité des apôtres et de prier sans relâche pour que le Seigneur nous vienne en aide : « Je crois ! Viens au secours de mon manque de foi ! », comme le criait le père de l'enfant épileptique possédé par un démon (Mc 9, 24 ; cf. Lc 9, 37-43). À chaque Eucharistie, rencontre

avec le Ressuscité, demandons-lui aussi la foi nécessaire pour pouvoir le rencontrer vivant dans nos vie et dans notre monde. Seule la prière incessante, âme de la mission, rend possible la foi.

Tout de suite après (cf. Lc 17, 5-10), le récit évangélique de Luc nous place devant une scène tirée de la vie domestique quotidienne pour offrir un enseignement sur l'apostolat : aussi merveilleux qui puissent être les résultats de notre travail, nous ne faisons qu'accomplir la tâche que Dieu nous a assignée. Dans la vie de tous les jours, au temps de Jésus, les attentes du maître et de l'esclave quant à leurs rôles respectifs sont bien établies. Le maître commande et l'esclave exécute. Il est légitime de s'attendre à ce que l'esclave passe, sans trêve, du travail agricole au travail domestique. Le serviteur n'a pas à faire d'objections, comme la fatigue, la faim ou la soif. Certes, le point de vue de Jésus ne doit pas être interprété comme une justification de l'institution économique de l'esclavage antique. Jésus utilise simplement une réalité sociale millénaire comme métaphore, pour suggérer une similitude entre cette réalité et notre service envers Dieu.

Quand Jésus pose la question rhétorique : « Va-t-il être reconnaissant envers ce serviteur d'avoir exécuté ses ordres ? », Jésus s'adresse à un public, nous y compris, dont il attend une réponse, négative évidemment. Jésus poursuit donc en affirmant que, quand nous aurions fait pour Dieu tout ce qu'il nous a été ordonné, nous devrions dire : « Nous sommes des serviteurs inutiles ; nous n'avons fait que notre devoir. » L'exagération de cet exemple entend convertir, sur le mode pédagogique, le disciple missionnaire à la logique de la foi : non pas l'efficacité ni l'utilité de notre service, mais la fécondité de la foi comme communion avec Jésus.

À travers nos paroles et à travers l'expérience de la vie quotidienne, Jésus nous met face au fait que l'attente de la récompense est disproportionnée par rapport à la réalité. En revanche, ce qui est proportionné, c'est la compréhension de qui est Dieu et de ce que nous lui devons. Jésus veut que nous reconnaissons que Dieu attend de nous des efforts sérieux, un engagement sincère dans l'œuvre à laquelle il nous appelle, dans la mission de faire connaître le Christ au monde.

Les deux autres lectures du jour abordent ces thèmes de la foi et du service de Dieu, mais à partir de perspectives différentes. Le prophète Habacuc, qui écrit un peu avant l'exil de sa terre natale, au VI^{ème} siècle av. J.-C., invoque l'aide de Dieu au milieu de la destruction et de la violence. En réponse, le Seigneur déclare que certaines personnes se sentent fières alors qu'elles n'ont pas « l'âme droite », tandis que « le juste vivra par sa fidélité » (Ha 2, 4). Habacuc insiste sur le fait que, contrairement à ceux qui ont recours à la violence et provoquent des conflits, d'autres personnes mettent leur confiance en Dieu. Telle est la foi pure et simple ; c'est ce qui leur permet de sentir en paix avec Dieu.

Quand Paul a rencontré Jésus, le Seigneur Ressuscité, la compréhension de la foi dont parle Habacuc en est ressortie transformée. Il a pu connaître la façon extraordinaire dont Dieu nous a aimés, les distances que Dieu a parcourues pour nous ramener à la juste relation avec lui. Paul a vu que la confiance dans le pouvoir créateur de Dieu agit aussi sur nous, dans le Christ. Paul a découvert la liberté et la foi dans notre relation avec Dieu, et que ce sont elles qui le poussent, lui et tout croyant après lui, à aller de par le monde pour faire connaître la bonne nouvelle de l'amour régénérateur de Dieu, pour annoncer la Pâque rédemptrice de Jésus.

« La nouvelle logique de la foi est centrée sur le Christ. La foi dans le Christ nous sauve parce que c'est en lui que la vie s'ouvre radicalement à un Amour qui nous précède et nous transforme de l'intérieur, qui agit en nous et avec nous. Cela apparaît avec clarté dans l'exégèse que l'Apôtre des gentils fait d'un texte du Deutéronome, exégèse qui s'insère dans la dynamique la plus profonde de l'Ancien Testament. Moïse dit au peuple que le commandement de Dieu n'est pas trop haut ni trop loin de l'homme. On ne doit pas dire : "Qui montera au ciel pour nous le chercher ?" ou "Qui ira pour nous au-delà des mers nous le chercher ?" (cf. Dt 30, 11-14). Cette proximité de la parole de Dieu est interprétée par Paul comme renvoyant à la présence du Christ dans le chrétien. "Ne dis pas dans ton cœur : Qui montera au ciel ? Entends : pour en faire descendre le Christ ; ou bien : Qui descendra dans l'abîme ? Entends : pour faire remonter le

Christ de chez les morts” (Rm 10, 6-7). Le Christ est descendu sur la terre et il est ressuscité des morts ; par son Incarnation et sa Résurrection, le Fils de Dieu a embrassé toute la marche de l’homme et demeure dans nos cœurs par l’Esprit-Saint. La foi sait que Dieu s’est fait tout proche de nous, que le Christ est un grand don qui nous a été fait, don qui nous transforme intérieurement, nous habite, et ainsi nous donne la lumière qui éclaire l’origine et la fin de la vie, tout l’espace de la marche de l’homme.

Nous pouvons ainsi comprendre la nouveauté à laquelle la foi nous conduit. Le croyant est transformé par l’Amour, auquel il s’est ouvert dans la foi, et dans son ouverture à cet Amour qui lui est offert, son existence se dilate au-delà de lui-même. Saint Paul peut affirmer : “Ce n’est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi” (Ga 2, 20), et exhorter : “Que le Christ habite en vos cœurs par la foi !” (Ep 3, 17). Dans la foi, le “moi” du croyant grandit pour être habité par un Autre, pour vivre dans un Autre, et ainsi sa vie s’élargit dans l’Amour. Là se situe l’action propre de l’Esprit-Saint. Le chrétien peut avoir les yeux de Jésus, ses sentiments, sa disposition filiale, parce qu’il est rendu participant à son Amour, qui est l’Esprit. C’est dans cet Amour que se reçoit en quelque sorte la vision propre de Jésus. Hors de cette conformation dans l’Amour, hors de la présence de l’Esprit qui le répand dans nos cœurs (cf. Rm 5, 5), il est impossible de confesser Jésus comme Seigneur (cf. 1 Co 12, 3) » (*Lumen Fidei*, 20-21).

Octobre
2019

7 OCTOBRE 2019

Lundi, 27^{ème} semaine du temps ordinaire

Mémoire de Notre-Dame-du-Rosaire

Jon 1, 1-2, 2, 11

Jon 2, 3-5, 8

Lc 10, 25-37

Luc nous présente cette parabole comme une histoire qui s'inscrit dans le contexte plus vaste de la rencontre de Jésus avec un docteur de la Loi qui estime pouvoir le mettre à l'épreuve. Jésus a déjà été mis à l'épreuve au début de son ministère public, quand il fut conduit par l'Esprit Saint au désert et tenté par le diable. Par trois fois, au cours de l'histoire de cette tentation (cf. Lc 4, 2.12-13), le diable pousse Jésus jusqu'au bout pour voir s'il est vraiment le Fils de Dieu et s'il reste fidèle à la volonté de Dieu. Lors de la troisième « épreuve », Jésus éloigne le diable en prononçant les dernières paroles de sa bataille contre Satan : « Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu » (Lc 4, 12).

Le passage évangélique de Luc nous dit : « Et voici qu'un docteur de la Loi se leva et mit Jésus à l'épreuve » (Lc 10, 25). Tout lecteur attentif qui a vu Jésus démontrer qu'il était vraiment le Fils de Dieu sait que le docteur de la Loi se propose de faire quelque chose où même le diable a échoué et que Jésus, Fils de Dieu, a explicitement interdit ; il est beaucoup plus probable que ce soit lui qui finisse par être mis à l'épreuve.

La parabole du Bon Samaritain est bien connue et il est facile de se la représenter mentalement, mais l'Évangile d'aujourd'hui commence par l'annonce qu'un docteur de la loi s'approche pour mettre Jésus à l'épreuve. Il y a beaucoup d'experts en science du bonheur, dans notre monde, qui cherchent à mettre à l'épreuve les apôtres de l'Évangile de nos jours. Que devons-nous faire pour avoir la vie éternelle ? Comment faire pour

atteindre le bonheur ? Notre réponse ne doit reposer que sur l'enseignement du Maître. Pour obtenir le bonheur, il faut aimer Dieu et aimer le prochain comme soi-même. Aimer Dieu et le prochain. Aimer Dieu à travers le prochain. Aimer le prochain comme Dieu veut. Mais comment faire, concrètement ?

Jésus nous en donne un exemple à travers l'expérience du Bon Samaritain. D'ailleurs, Luc est le seul évangéliste à rapporter cette page extraordinaire de l'enseignement de Jésus. « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho » : il quitte la sphère du Temple, du sacré, de la Cité Sainte et se dirige vers la périphérie, vers le fond de la terre. Jéricho, non loin de la mer Morte, est, en effet, une des villes les plus basses du monde. Il quitte la montagne de Sion pour descendre dans les abysses, lieu de l'insécurité et du chaos. Il est donc prévisible qu'il tombe entre les mains des bandits. C'est exactement la situation de l'homme contemporain qui ne croit plus, qui déserte le sacré pour s'enfoncer chaque jour davantage dans les abysses de l'incertitude mondaine et de la finitude. Les brigands ne manquent pas sur la route pour lui voler tout ce qu'il possède, le laissant à demi-mort, seul et abandonné. Malheureusement, un prêtre qui descend par ce sentier passe près de lui mais poursuit son chemin. Un lévite aussi arrive en ce lieu, voit l'homme et continue sa route. Le texte ne nous dit pas d'où il vient mais, comme le prêtre, il manque de cœur envers le moribond. « Mais un Samaritain, qui était en route, arriva près de lui ; il le vit et fut saisi de compassion. Il s'approcha, et pansa ses blessures en y versant de l'huile et du vin ; puis il le chargea sur sa propre monture, le conduisit dans une auberge et prit soin de lui » (Luc 10, 33-34). Le Samaritain retarde son voyage pour prendre soin d'un inconnu, son frère en humanité. Jésus a fait de même de façon sublime, par le biais de sa mort rédemptrice. Il nous a lavés par le sang et l'eau qui jaillirent de son côté ouvert sur la Croix. Le lendemain, le Samaritain donne deux pièces d'argent à l'aubergiste en lui demandant de prendre soin du malade. Ainsi Jésus a payé sur la Croix le prix de notre guérison, de notre rachat. Il est prêt à rembourser toutes les dettes que nous contractons par nos péchés quotidiens. Des trois hommes,

le prochain de l'homme qui est tombé entre les mains des brigands est le Samaritain qui eut compassion de lui.

Quels sont les enseignements à tirer, pour nous qui sommes appelés à la mission ? Seul l'amour évangélise efficacement. Il ne s'agit pas de développer une religion du culte, de la morale ou des prescriptions légalistes : il s'agit de faire en sorte que les hommes et les femmes que nous rencontrons, blessés, sur les routes de nos Jéricho deviennent les prochains du Christ. Il s'agit de surseoir à nos programmes minutieux pour donner la priorité au sort des blessés que nous rencontrons sur nos routes. Il s'agit de prêter les premiers secours avec ce que nous avons, l'huile de la miséricorde et le vin de l'amour. Il s'agit de rendre l'humanité toujours plus proche de la bonté salvatrice de Dieu par la foi dans le Christ. C'est la foi en Jésus mort et ressuscité qui nous familiarise toujours plus avec les façons d'agir de Dieu, avec ses critères de salut. Le Samaritain n'est bon de lui-même. Il est bon parce qu'il raisonne et se comporte comme ce serait comporté Jésus dans cette situation. Il est bon grâce à la bonté de Dieu que nous pouvons recevoir et communiquer par la foi.

Octobre
2019

8 OCTOBRE 2019

Mardi, 27^{ème} semaine du temps ordinaire
de la Férie

Jon 3, 1-10

Ps 130, 1b-4ab.7-8

Lc 10, 38-42

« Lève-toi, va à Ninive, la grande ville païenne, proclame le message que je te donne sur elle » (Jon 3, 2). Après quelques divagations, Jonas se retrouve face à l'appel insistant de Dieu. Le Seigneur ne l'a pas oublié et lui renouvelle son ordre missionnaire : cette fois, il ne peut pas y échapper. Que de fois nous sommes, nous aussi, comme Jonas, prêts à trouver des excuses pour éviter d'accomplir notre devoir missionnaire. Le monde dans lequel nous vivons et auquel nous sommes envoyés est tellement païen que Ninive se trouve pratiquement à chaque porte, à chaque ville, à chaque carrefour que nous rencontrons. Jonas se leva et, selon la parole du Seigneur, partit pour Ninive, une ville extraordinairement grande : il fallait trois jours pour la traverser. Le monde à évangéliser nous semble également immense et devant nous se dresse l'incrédulité massive et apparemment impénétrable. Le style de vie moderne, la société de consommation, la course folle à l'argent et à un bonheur qui se révèle fictif : telle est la Ninive contemporaine.

« Encore quarante jours, et Ninive sera détruite ! » (Jon 3, 4). Nous comprenons la réticence du prophète, du fait qu'il doit parler à ces « méchants païens » qu'il voudrait voir punis par Dieu. Mais Dieu est Dieu, c'est-à-dire plein de miséricorde pour ses enfants. Et bien que le prophète n'ait aucune confiance dans la possibilité d'une conversion de leur part, les habitants de Ninive se tournent pourtant radicalement vers Dieu. « Aussitôt, les gens de Ninive crurent en Dieu. Ils annoncèrent un jeûne, et tous, du plus grand au plus petit, se vêtirent de toile à sac » (Jon 3, 5). La prédication

des prophètes au cours des siècles n'avait pas été suffisante pour convertir le peuple d'Israël, mais voilà que la prédication d'un seul jour suffit à changer le cœur des habitants de Ninive si méprisés. C'est la merveille de Dieu : il nous surprend toujours dans nos attentes pastorales. Jésus lui-même y fait référence dans l'Évangile : « Les habitants de Ninive se lèveront en même temps que cette génération, et ils la condamneront ; en effet, ils se sont convertis en réponse à la proclamation faite par Jonas, et il y a ici bien plus que Jonas » (Mt 12, 41). Dieu leur a fait miséricorde : en d'autres termes, cela signifie que Dieu ne veut pas la mort du pécheur mais sa conversion (cf. Ez 33, 11). Même au moment où Dieu semble devoir recourir au châ-timent, c'est l'amour et l'amour seul qui prévaut dans la foi qui sauve. Le monde a besoin qu'on le lui annonce aujourd'hui encore.

Jonas est envoyé pour entrer dans la ville de Ninive, dans les relations de ses habitants, par sa présence prophétique et sa prédication de conversion. Jésus est envoyé par le Père pour entrer au cœur de la ville, dans la maison de Marthe et Marie. La joie de la conversion inattendue des habitants de Ninive suscite une résistance dans le cœur de Jonas. La joie du service et de l'écoute en présence du Maître font de Marthe et Marie de vraies sœurs dans le cadre des disciples missionnaires de Jésus.

Franchir le seuil d'une maison signifie entrer au cœur des relations et découvrir à la fois les joies et les affections, les blessures et les fragilités de la vie en famille. Nous sommes des êtres de chair et chaque relation profonde tissée avec ceux qui semblent s'approcher de nos besoins nous le rappelle : Jésus, homme et Seigneur de notre histoire, a les traits de celui qui sait se faire extrêmement proche de notre cœur. Si proche qu'il entre dans notre maison. Jésus, en chemin vers Jérusalem, en chemin vers le Mystère de sa mort et de sa résurrection, ne fait rien d'autre en franchissant la porte de cette maison, que de franchir le seuil du cœur de Marthe et de Marie.

La maison de Béthanie, reconnue comme étant la maison des affections, nous révèle l'humanité du Christ, qu'il est Jésus de Nazareth et qu'il ne reste pas étranger aux souffrances et aux difficultés humaines : il pleure, il écoute, il console, il prêche, il essuie les larmes, il s'offre lui-même comme

nourriture et comme boisson (Eucharistie). Voilà ce que signifie « entrer dans une maison ». Jésus entre intimement dans la maison de Béthanie ; il le fait comme un ami, en mettant en jeu son cœur et ses relations avec les vivants et les morts (cf. Jn 11). Jésus se laisse prendre entièrement par la mission qui lui a été confiée par son Père. Il nous appelle à bouleverser notre façon de penser et d'agir : à travers le personnage central de la femme, tout agitée par son service, de nouvelles règles sont proposées en ce qui concerne l'hospitalité réservée au Christ par les disciples, pour ce qui est du salut à vivre et à communiquer.

Les vocations de Marthe et de Marie sont deux vocations différentes et complémentaires, mues par une même intention : reconnaître l'unicité de Celui qui a frappé à la porte (cf. Ap 3, 20). Les deux femmes ne sont donc pas chacune une antithèse de l'autre, comme on l'a trop souvent souligné. Servir et écouter sont des actions réciproques, et non pas opposées, au sein de la mission que Jésus confie à l'Église pour le salut du monde. La présence de Jésus demande que l'on se mette en chemin pour entrer dans le cœur de chaque homme par l'écoute de la Parole et le service fraternel, par l'annonce de la Pâque de résurrection et par le banquet eucharistique de la réconciliation qui crée communion et unité. Tout cela advient dans la maison de Béthanie, où la mort de l'ami Lazare est l'occasion de purifier et de fortifier son écoute, son service et sa foi dans la mort et la résurrection de Jésus, Ami et Seigneur.

Octobre
2019

9 OCTOBRE 2019

Mercredi, 27^{ème} semaine du temps ordinaire

Mémoire facultative de Saint Denis, évêque, et de ses compagnons martyrs

Mémoire facultative de Saint Jean Leonardi

Jon 4, 1-11

Ps 86, 3-6.9-10

Lc 11, 1-4

Le *Notre Père* est plus qu'une prière ; comme le disait Tertullien, c'est « le résumé de tout l'Évangile », car nous y trouvons les principes fondamentaux, ainsi que les espérances les plus profondes et les exigences les plus déterminantes des disciples de Jésus.

L'Évangile de Luc nous présente, en premier lieu, le don de pouvoir appeler Père le Dieu de Jésus-Christ. Considérer Dieu comme un Père n'est pas quelque chose d'étrange dans l'Ancien Testament (cf. Dt 32, 6 ; Mal 2, 10 ; Jr 3, 19 ; 31, 9 ; Ps 103, 13). Mais s'adresser à lui, comme le fait Jésus, avec la tendresse particulière et l'intimité d'un enfant qui s'exclame « Père », c'est insolite. Le Seigneur appelle Dieu « Abba » à juste titre, puisqu'il est le Fils du Père éternel. Dans la foi, Jésus accorde à ses disciples, en leur enseignant à prier, la capacité de s'adresser à Dieu comme à un Père éternellement miséricordieux et infiniment aimant. Il leur concède d'entrer dans sa communion filiale. Dans le troisième Évangile, le *Notre Père* est le point d'aboutissement de la question posée par un docteur de la Loi à Jésus sur ce qu'il doit faire pour avoir la vie éternelle en héritage (cf. Lc 10, 25 sq.) : Être disponible à l'écoute est déterminant, de même que traiter les autres avec miséricorde, tous sans exceptions. La mission de Jésus dans la foi et dans la prière nous ouvre à la paternité de Dieu, fondement de notre fraternité de fils.

Une des espérances les plus profondes mises en évidence par le *Notre Père* est la sanctification du Nom de Dieu. Il est vrai que le Nom de Dieu

est saint en soi (cf. Lévitique 11, 44 ; 19, 2 ; Ps 33, 21) ; toutefois, le désir que le Nom de Dieu soit sanctifié détermine l'engagement à vivre comme le peuple qui lui appartient : « Vous garderez mes commandements et les mettrez en pratique. [...] Vous ne profanerez pas mon saint nom, afin que je sois sanctifié au milieu des fils d'Israël ; je suis le Seigneur qui vous sanctifie » (Lv 22, 31-32). Selon la tradition de l'Ancien Testament dans laquelle se situe le *Notre Père*, la meilleure façon de sanctifier le Nom de Dieu est précisément que ceux qui affirment être son peuple vivent selon sa volonté.

Le second élément d'espérance que contient le *Notre Père* est la venue du Règne de Dieu. Jésus est convaincu que le Règne de son Père est présent et agissant dans l'histoire ; il annonce que Dieu est en train d'entrer dans l'histoire de l'homme, commencement d'un temps nouveau où personne ne se sentira seul, où l'on pourra construire un monde plus juste, d'une société pacifique et fraternelle où la dignité de chacun sera respectée. Quand nous disons : « Que ton Règne vienne », nous exprimons l'espérance que la volonté de Dieu se réalise parmi nous, comme une grâce, et en même temps comme devoir permanent de la liberté et de la responsabilité humaines.

Le premier besoin imploré, présenté par le *Notre Père* dans la version de Luc, s'exprime par ces mots : « Donne-nous le pain dont nous avons besoin pour chaque jour » (Lc 11, 3). L'explication de cette requête peut avoir deux connotations. D'un côté, face au danger de perdre notre esprit de stupeur et de gratitude, le *Notre Père*, rappelle la nécessité de demander à Dieu la nourriture de chaque jour. De l'autre, on ne demande pas « mon », mais « notre » pain, probablement pour souligner la nécessité de le partager dans la charité avec les autres : la vraie vie est le fruit de la communion et du partage.

La deuxième requête est celle du pardon. Luc suppose que, pour demander pardon, il est nécessaire de reconnaître honnêtement que tous, sans exception, nous faisons des erreurs et nous avons besoin de la miséricorde divine (cf. Lc 5, 8 ; 6, 39-42). En partant de ce présupposé, le troisième évangéliste amène à prendre conscience que l'efficacité de Dieu

nous conduit à pardonner à notre tour (cf. Mt 6, 14-15). Le pardon de Dieu nous est toujours donné, offert gratuitement. Son efficacité en chacun de nous dépend de notre disponibilité à le laisser agir dans notre vie, dans nos relations et dans nos affections.

Et enfin, le *Notre Père* introduit la demande suivante : « Et ne nous laisse pas entrer en tentation » (Lc 11, 4 ; cf. Jn 17, 15). D'abord, la faute a été reconnue ; maintenant notre Père nous aide à grandir dans la conscience de notre fragilité et de notre faiblesse. Nous ne demandons pas à Dieu de nous éviter les tentations, mais de nous aider à les surmonter.

La prière est toujours l'expérience d'une relation à Dieu et d'une rencontre avec Jésus-Christ dans l'Esprit-Saint. Le *Notre Père*, comme résumé de l'Évangile, nous fournit les critères fondamentaux pour cette rencontre et pour la mission qui en découle. La grâce de nous adresser à Dieu comme « Père » nous dispose à vivre en frères. L'engagement de sanctifier le Nom de Dieu nous engage, par sa grâce, dans la construction de son Royaume. La bénédiction du pardon qui nous est offert par le Dieu de Jésus-Christ nous rend conscients de l'énorme besoin de susciter et d'accompagner d'authentiques processus de réconciliation, qui conduisent non seulement à l'expérience du pardon, mais aussi, progressivement, à l'éradication du péché.

La paternité de Dieu, pleinement révélée en Jésus-Christ (cf. Jn 12, 45 ; 14, 9), fait de la communauté des disciples missionnaires une vraie famille, à la table de laquelle tous sont attirés et invités au partage de la Parole et de l'Eucharistie. Dans ce mouvement de sa sortie d'auprès du Père et de retour au Père, Jésus insère dans sa mission notre mission, la mission de son Église pour le salut du monde (cf. Jn 8). Si toute paternité a son origine en Dieu (cf. Ep 3, 14-21), dans l'Église de son Fils, l'Esprit du Ressuscité régénère tous les hommes comme fils et filles du même Père grâce au baptême. Le Règne de Dieu, accompli par Jésus dans sa Pâque, trouve en son Église, encore pèlerine, son commencement et son germe ici sur terre, en qualité de sacrement universel du salut offert à tous par Dieu le Père.

10 OCTOBRE 2019

Jeudi, 27^{ème} semaine du temps ordinaire

de la Férie

Ma 3, 13-20b

Ps 1, 1-4, 6

Lc 11, 5-13

Dans l'Évangile d'aujourd'hui (Lc 11, 5-13), le thème de l'amitié acquiert une grande importance. Les Évangiles sont riches d'exemples où Jésus s'approche des autres avec amitié. Saint Luc montre un Jésus plein de compassion qui s'approche des lépreux, des paralytiques, des pécheurs, des collecteurs d'impôts, des centurions, des veuves, des possédés du démon et des épileptiques : la liste est longue. Jésus est à la fois le Bon Samaritain (cf. Lc 10, 29-37) et le père rempli de compassion (cf. Lc 15, 11-32) ; il étend sa main miséricordieuse d'amitié, aussi généreusement que spontanément.

L'Évangile de Jean fournit également de profondes intuitions sur Jésus et l'amitié. L'amitié-amour de Jésus pour Marie, Marthe et Lazare est décrite au onzième chapitre : « Jésus aimait Marthe et sa sœur, ainsi que Lazare » (Jn 11, 5). Lorsque Jésus apprend la mort de Lazare, il déclare : « Lazare, notre ami, s'est endormi » (Jn 11, 11), puis il se met à pleurer sa mort ; « les Juifs se disaient entre eux : "Voyez comme il l'aimait !" » (Jn 11, 36).

Au cours de la Dernière Cène, en donnant le commandement de nous aimer les uns les autres, Jésus dit : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; je vous appelle mes amis, car tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis et établis » (Jn 15, 13-16). Ainsi, Jésus manifeste la profondeur de son amitié-amour en mourant sur la croix

pour nous. Comme saint Paul le fait remarquer : « La preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ est mort pour nous, alors que nous étions encore pécheurs » (Rm 5, 8).

Chacun est appelé à faire l'expérience que Jésus est l'ami, et même l'ami personnel, de chaque être humain. L'amitié avec le Christ consiste à grandir dans l'intimité avec le Maître, au-delà d'une existence dans le Christ. Cette dimension si profonde de l'amitié revitalise l'Esprit Saint en nous. L'amitié avec le Christ, même dans la maladie et dans la fragilité, nous donne une force qui prévaut sur l'amertume, sur la lassitude de la vie et sur tout désespoir. L'amitié est une « question de cœur » où l'un révèle à l'autre ce qui se trouve au plus profond de son cœur, dans la confiance et la réciprocité. La croissance dans l'amitié passe par une autorévélation réciproque. Dans ce processus, nous nous rendons compte que nous sommes engagés dans une relation plus profonde avec Dieu et avec notre prochain. Les personnes seront encouragées à suivre le Christ quand elles verront comment son amitié a transformé personnellement le disciple missionnaire qui annonce et témoigne.

L'amitié que nous décrit l'Évangile d'aujourd'hui ne semblerait pas être suffisante pour obtenir ce que l'on demande. En effet, elle doit être soutenue par l'insistance de la requête, par la certitude de la foi de celui qui demande et par la capacité de donner de celui à qui l'on s'adresse même dans des moments inopportuns. L'insistance mise sur la prière incessante, sans jamais se fatiguer (cf. Lc 18, 1), met à l'épreuve et renforce la foi comme rapport d'amitié, voire de paternité et de filiation. Les pains et l'Esprit, clairement mentionnés dans la prière, comportent des accents eucharistiques et baptismaux très clairs de l'amitié avec Jésus et du rapport avec son Père. « Bien plus, l'Esprit Saint vient au secours de notre faiblesse, car nous ne savons pas prier comme il faut. L'Esprit lui-même intercède pour nous par des gémissements inexprimables. Et Dieu, qui scrute les cœurs, connaît les intentions de l'Esprit puisque c'est selon Dieu que l'Esprit intercède pour les fidèles » (Rm 8, 26-27).

L'insistance de la prière pour avoir trois pains à partager avec son hôte souligne la communion qui nourrit et prend soin du prochain. La prière, si

elle est authentique, ouvre le rapport d'amitié avec Dieu vers le prochain et nous pousse à la mission. Nous demandons pour obtenir quelque chose pour nous avec les autres, pour l'Église que nous formons ainsi grâce à l'Esprit du Père et au pain eucharistique que nous partageons. On ne demande pas seulement pour soi : ce ne serait pas une prière. On demande pour que grandisse la communion et que s'élargissent les frontières de la communauté de Jésus.

Dans son exhortation apostolique *Evangelii Gaudium*, le Pape François souligne : « La joie de l'Évangile remplit le cœur et toute la vie de ceux qui rencontrent Jésus » (EG 1). Et il ajoute plus loin : « C'est seulement grâce à cette rencontre – ou nouvelle rencontre – avec l'amour de Dieu, qui se convertit en *heureuse amitié*, que nous sommes délivrés de notre conscience isolée et de l'auto-référence [...] Là se trouve la source de l'action évangélisatrice » (EG 8). Nous sommes « ceux auxquels Jésus offre son amitié » (EG 27). Le Pape François est convaincu que « nous avons tous été créés pour ce que l'Évangile nous propose : l'amitié avec Jésus et l'amour fraternel » (EG 265). Notre foi missionnaire « est soutenue par l'expérience personnelle, constamment renouvelée, de goûter son amitié et son message » (EG 266).

Le Pape François a souvent recours à une description simple et utile de la mission : « La mission est une passion pour Jésus mais, en même temps, une passion pour son peuple » (EG 268). Cela signifie que celui qui, comme missionnaire, fait l'expérience d'une rencontre profonde avec Jésus grâce à l'amitié personnelle, cherchera, comme évangéliste, à partager avec les autres les fruits de cette rencontre. À partir d'une rencontre personnelle de Dieu naît le désir d'être l'ami des autres en partageant avec eux l'amitié que nous avons avec le Seigneur Jésus.

11 OCTOBRE 2019

Vendredi, 27^{ème} semaine du temps ordinaire

Mémoire facultative de saint Jean XXIII

Jo 1, 13-15 ; 2, 1-2

Ps 9, 2-3, 6, 16, 8-9

Lc 11, 15-26

L'Évangile d'aujourd'hui approfondit graduellement le thème du rapport avec Dieu et introduit une double conviction : la neutralité n'est pas possible et il n'existe pas d'états définitifs dans la vie de disciple, sinon celui de la fidélité à Dieu.

La relation à Dieu se manifeste par la réduction du mal et par la victoire sur le mal. L'Évangile relie donc le thème précédent, celui de la prière (cf. Lc 11, 1-13), à l'activité d'exorciste de Jésus ; précédemment la requête portait sur la venue du Règne, maintenant Jésus affirme qu'il est déjà en train d'arriver et que le signe principal est l'expulsion des démons. La chose la plus intéressante, c'est qu'alors que dans les versets précédents on insistait de diverses façons sur la relation de Jésus avec le Père, maintenant ses adversaires détournent le sens de ce qui a été dit auparavant et accusent Jésus d'agir en collusion avec Belzéboul (cf. Lc 11, 15). Cependant, l'Évangile continue d'affirmer que Jésus, grâce à sa profonde communion avec Dieu, est capable de réduire et d'éradiquer le mal qui existe au-dedans des personnes et autour d'elles.

La neutralité n'est pas possible. Face à l'espérance d'une véritable diminution et élimination du mal, il est impossible d'être neutre car, comme le dit Jésus : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi ; celui qui ne rassemble pas avec moi disperse » (Lc 11, 23). Dans l'engagement de rendre présent le Règne de Dieu, il faut donc prendre la décision d'être en faveur de Jésus, de nous rassembler avec Lui. Car, en un certain sens, ne pas faire

le bien à la façon de Jésus signifie que l'on permet déjà le mal. Il n'y a pas d'états définitifs dans la lutte contre le mal sinon dans la victoire pascale de Jésus sur la mort. Dans le cas des disciples, la condition fondamentale pour pouvoir s'unir à la construction du Royaume est la conviction que, au long du pèlerinage de la vie terrestre, il n'y a pas d'états définitifs. Pour expliquer ce concept, le troisième évangéliste introduit le récit des versets 24-26. Ainsi il devient clair que la transformation de la réalité advient non seulement parce que l'on fait quelque chose de bon, mais parce qu'on le fait constamment : se conformer est une façon de faire grandir le mal. En outre, quand l'esprit immonde revient, cette personne devient pire qu'avant, uniquement parce qu'elle n'avait pas cru en être libérée pour toujours.

Le disciple missionnaire a la tâche, comme Jésus, de s'engager dans la lutte contre le mal et dans son éradication. Cette bataille contre le mal devrait être une de ses préoccupations principales, car elle manifeste authentiquement son rapport filial avec Dieu et sa communion avec Jésus. Curieusement, toutefois, le témoignage exige que le disciple se confronte à son humanité. D'un côté, en effet, il lui est demandé d'admettre qu'il est capable, en vertu de la grâce et de ses efforts, de participer à la mission du Seigneur (cf. Lc 9, 1-6 ; 10, 1-16). Cependant, à ces grandes possibilités que le Seigneur concède à ses disciples correspond aussi les limites humaines : en la personne de Pierre, les disciples sont présentés comme des pécheurs (cf. Lc 5, 8) ou, d'autres fois, comme des personnes vulnérables à la critique et au blasphème des chefs religieux. C'est le fait d'être avec Jésus, de lui appartenir, qui détermine et soutient la lutte contre toute forme de mal.

Nous pouvons donc dire que saint Luc ne craint pas la réalité : il présente les disciples en soulignant leurs vertus et leurs efforts, mais aussi leurs défauts et leurs égarements. En même temps, l'évangéliste, mais surtout le Seigneur Jésus, sait que leur grandeur réside dans la reconnaissance de cette limitation, car chaque disciple doit comprendre qu'il sera toujours en croissance, qu'il ne sera jamais en mesure d'obtenir, du moins dans la vie présente, des victoires définitives. Le disciple missionnaire vivra toujours

au gérondif : en se convertissant, en s'engageant, en apprenant ; car c'est précisément le jour où il veut vivre au participe – je suis converti, engagé, instruit – qu'il commence à être imbu de lui-même et désireux de se sauver tout seul.



Octobre
2019

12 OCTOBRE 2019

Samedi, 27^{ème} semaine du temps ordinaire

de la Férie

Jo 4, 12-21

Ps 97, 1-2.5-6.11-12

Lc 11, 27-28

Dans le court passage évangélique d'aujourd'hui, le mot « heureux » est récurrent : il se réfère à un état de bien-être spirituel, où l'âme fait l'expérience de la vraie joie, mais il peut aussi vouloir dire « respecté, vénéré ». Qui sont donc ces hommes et ces femmes qui méritent d'être appelés « heureux » ? La réponse de Jésus est claire et directe : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la gardent ! » (Lc 11, 28). Cette phrase ouvre la voie à une réflexion profonde sur notre vocation missionnaire chrétienne. La signification la plus profonde de l'écoute de la Parole de Dieu nous est révélée à travers une magnifique image que nous offrent plusieurs prophètes de l'Ancien Testament. Ézéchiel reçoit cet ordre : « Ce qui est devant toi, mange-le, mange ce rouleau ! [...] J'ouvris la bouche, il me fit manger le rouleau » (Ez 3, 1-2). De son côté, Jérémie dit : « Quand je rencontrais tes paroles, je les dévorais ; elles faisaient ma joie, les délices de mon cœur » (Jr 15, 16).

L'écoute authentique de la Parole de Dieu signifie « la manger », la méditer, l'habiter, la prendre à cœur. Cela exige de lui permettre de s'enraciner dans notre cœur, de grandir dans notre conscience, de défier nos valeurs et nos attitudes. Notre vie et l'amour de Dieu s'entremêlent. Ce qui exige un abandon constant à Dieu, qui n'est ni simple, ni automatique. Le manger prophétique de la Parole de Dieu renvoie au manger du banquet eucharistique.

La seconde partie de l'avertissement de Jésus porte sur la façon de vivre la Parole de Dieu. Cela exige un ferme engagement à mettre en pratique la Parole de Dieu, à observer ses commandements, à imprégner de l'amour de

Dieu les actions concrètes et de traduire le message de Dieu dans la vie quotidienne. Même si ce devoir revêt une dimension personnelle, il comporte également un fort engagement social. Comment pouvons-nous démontrer que nous avons vraiment écouté la Parole de Dieu et que nous y avons répondu avec foi ? Nous pouvons nous inspirer de cette affirmation de saint Jacques : « Moi, c'est par mes œuvres que je te montrerai la foi » (Jc 2, 18) et ajouter : je montrerai que j'ai écouté la Parole de Dieu.

À l'époque récente, les Papes ont souligné l'importance d'intégrer « l'écoute » et « la mise en pratique » de la Parole de Dieu ; il faut être en même temps des « auditeurs » et des « exécutants ». L'évangélisation requiert aussi bien la contemplation que l'action concrète. Rappelons le défi présenté par le Pape Paul VI dans *Evangelii Nuntiandi* (41) : « L'homme contemporain écoute plus volontiers les témoins que les maîtres [...] ou s'il écoute les maîtres, c'est parce qu'ils sont des témoins. »

Un examen attentif du Nouveau Testament révèle que la première personne à avoir reçu l'honneur d'être appelée « heureuse » n'est autre que Marie. Décrivant la scène de la Visitation, Luc remarque : « Élisabeth fut remplie d'Esprit Saint, et s'écria d'une voix forte : "Tu es bénie entre toutes les femmes, et le fruit de tes entrailles est béni. [...] Heureuse celle qui a cru à l'accomplissement des paroles qui lui furent dites de la part du Seigneur" » (Lc 1, 41-45). Marie est bénie précisément pour sa foi : elle croit à la Parole de Dieu prononcée par l'ange ; elle croit et répond par un *fiat* inconditionnel au Seigneur.

Il est évident que les paroles de Jésus se réfèrent à la Vierge Marie, car les versets 27 et 28 sont une allusion très claire à sa Mère, comme exemple indiscutable de cette attitude de disciple disposée à accueillir la Parole (cf. Lc 2, 16-21) ; dès le début de l'Évangile de Luc, il est dit de Marie qu'elle « conservait toutes ces choses et les méditait en son cœur » (Lc 2, 19). « Conserver » signifie préserver, protéger, conserver la mémoire, et implique toujours l'attention et la responsabilité. Or, en plus de « conserver » ces choses, elle les médite en son cœur, c'est-à-dire qu'elle cherche à saisir la véritable signification de ce qui arrive.

L'Évangile d'aujourd'hui ne doit donc pas être interprété comme la répudiation de la Mère de Jésus ; il souligne plutôt que l'attention à la Parole de Dieu, en raison de la foi, est plus importante qu'une relation biologique avec Jésus. Cette même affirmation se retrouve dans d'autres passages de l'Évangile (cf. Mt 12, 48 ; Mc 3, 33 ; Lc 8, 21) où Jésus demande : « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » Jésus indique clairement l'importance de recevoir et d'obéir à la Parole de Dieu.

Un passage de la Constitution *Lumen Gentium* (58) du Concile Vatican II relève ceci : « Au cours de la prédication de Jésus, elle [Marie] accueillit les paroles par lesquelles le Fils, mettant le Royaume au-delà des considérations et des liens de la chair et du sang, proclamait bienheureux ceux qui écoutent et observent la Parole de Dieu (cf. Mc 3, 35 ; Lc 11, 27-28), comme elle le faisait fidèlement elle-même (cf. Lc 2, 19.51). Ainsi la bienheureuse Vierge avança dans son pèlerinage de foi, gardant fidèlement l'union avec son Fils jusqu'à la croix où, non sans un dessein divin, elle était debout (cf. Jn 19, 25). »

L'image de Marie comme « disciple fidèle » qui vit un « pèlerinage de foi » stimule la sensibilité de l'homme moderne et la compréhension de l'Église dans sa vocation de disciple du Christ. Le Pape François, faisant référence à l'encyclique *Redemptoris Mater* de Jean-Paul II, écrit dans *Evangelii Gaudium* (287) : « Elle [Marie] est la femme de foi, qui vit et marche dans la foi, et "son pèlerinage de foi exceptionnel représente une référence constante pour l'Église". Elle s'est laissée conduire par l'Esprit, dans un itinéraire de foi, vers un destin de service et de fécondité. Nous fixons aujourd'hui notre regard sur elle, pour qu'elle nous aide à annoncer à tous le message de salut, et pour que les nouveaux disciples deviennent des agents évangélistes. [...] C'est de cette manière, en effet, que Marie, pendant de nombreuses années, demeura dans l'intimité du mystère de son Fils et avança dans son itinéraire de foi. »

Quand nous parlons de partager la Parole comme Bonne Nouvelle, nous savons que l'information est nécessaire et même indispensable ; ce n'est cependant pas la première chose, ni la plus importante : la Parole consiste

principalement non pas dans le parler, mais dans le témoignage. Luc présente cette conviction de façon très cohérente dans le récit où Jean le Baptiste envoie deux de ses disciples demander à Jésus s'il est le Messie (cf. Lc 7, 18 sq.). Au lieu de leur répondre par des mots, Jésus leur offre une preuve irréfutable, en leur montrant les répercussions concrètes du Règne de Dieu. « À cette heure-là, Jésus guérit beaucoup de gens de leurs maladies, de leurs infirmités et des esprits mauvais dont ils étaient affligés, et à beaucoup d'aveugles, il accorda de voir » (Lc 7, 21). Cela veut dire que la bonté profonde de la Bonne Nouvelle que Jésus-Christ a apportée ne se trouve pas au niveau de ce qui peut être dit théoriquement, mais dans ses conséquences essentielles. La Parole a donc besoin de disciples qui, comme la Sainte Vierge, veulent être disponibles pour l'écouter et la vivre avec générosité.

Baptisés, et
envoyés

Octobre
2019

13 OCTOBRE 2019

Dimanche, 28^{ème} semaine du temps ordinaire

Année C

2 R 5, 14-17

Ps 98, 1-2.4

2 Tm 2, 8-13

Lc 17, 11-19

« La gratitude est la mémoire du cœur. » Il est choquant de lire, dans le passage de l'Évangile d'aujourd'hui, que seul un des dix lépreux guéris par Jésus est revenu dire « merci ». Exprimer sa reconnaissance n'est pas seulement un devoir social, mais une affirmation de notre intériorité qui devient un acte spirituel.

Cet épisode évangélique de la guérison des dix lépreux pourrait être remodelé sur la base de l'histoire de la guérison de Naaman, dans l'Ancien Testament. Naaman, commandant de l'armée syrienne, est un grand homme, une personne de confiance du roi et un valeureux guerrier. Or, il est atteint de la lèpre, la maladie la plus redoutée dans le monde antique. C'est grâce à une jeune fille, une prisonnière de guerre israélienne, que ce « grand homme » découvre comment guérir. Comme la jeune fille demeurée anonyme le confie à la femme de Naaman, il faut s'adresser « au prophète qui est à Samarie » (2 R 5, 3). Naaman doit d'abord demander la permission au roi Aram, qui lui dit de se présenter au roi d'Israël avec une lettre de sa part. Naaman emporte des offrandes et se rend avec sa lettre en Israël, où il confond le roi d'Israël et le prophète. Pensant que le roi Aram voulait le provoquer, le roi d'Israël déchire ses vêtements. Apprenant cela, le prophète Élisée invite le roi à lui envoyer le malade : « Que cet homme vienne à moi, et il saura qu'il y a un prophète en Israël » (2 R 5, 8). La rencontre personnelle et la reconnaissance sont fondamen-

tales pour la guérison du commandant. Naaman arrive chez Élisée, accompagné d'une suite impressionnante. Il attend ainsi du prophète une séance de guérison plus complète et élaborée, conforme à son statut de commandant de l'armée. Mais, sans sortir à sa rencontre, le prophète Élisée lui envoie un messenger pour lui indiquer ce qu'il doit faire : se baigner sept fois dans le Jourdain (un signe prophétique de notre baptême). C'est trop simple pour que Naaman y croie. Ne doit-il pas plutôt rencontrer personnellement le prophète ? Les fleuves qui coulent à Damas ne sont-ils pas meilleurs que celui-ci ? Le narrateur suggère par là qu'il existe une différence entre être soigné et être guéri. Les soins sont physiques, tandis que la guérison est intérieure. Bien qu'indigné, Naaman obéit. Quand il se rend compte qu'il est guéri, il « retourne » voir Élisée pour le remercier et pour lui offrir des présents en signe de gratitude. C'est alors qu'il fait enfin personnellement connaissance avec le prophète. La guérison totale, la vraie conversion, est le résultat de son obéissance à la parole du prophète, de la rencontre personnelle avec lui et de la médiation sacramentelle de l'eau du Jourdain. Une rencontre qui l'amène, à la fin, à reconnaître le Dieu d'Israël.

Dans la péricope évangélique, Luc nous permet de rencontrer également la figure de l'étranger, en nous faisant suivre l'itinéraire du voyage de Jésus. Son chemin a pour but géographique Jérusalem, mais comme objectif existentiel de livrer totalement sa vie sur la Croix, signe de la disponibilité sans limite du Fils à l'égard du Père et de son projet salvifique universel. Jésus se dirige vers la capitale de la Judée, la « cité sainte », mais passe par les territoires que les Juifs considéraient comme trop proches des étrangers, (ce qu'ils appelaient la « Galilée des gentils ») ou même impurs, car habités par des hérétiques (la population de Samarie).

C'est précisément durant cette traversée risquée que Jésus rencontre une catégorie humaine particulièrement exclue : un groupe de lépreux, comme l'était Naaman le Syrien. La lèpre était une maladie de la peau considérée comme un châtement réservé aux pécheurs (cf. le roi Ozias dans 2 Chroniques 26, 20), rendait impur pour le culte et obligeait quiconque l'attrapait à vivre loin de la communauté et donc hors de toute vie sociale

(cf. Lv 13, 46). Les lépreux étaient donc des hommes et des femmes exclus de la société, contraints à errer dans la solitude, à ne fréquenter que les autres lépreux et à toujours prévenir quand ils s'approchaient des villes et villages. Ils devaient porter des vêtements déchirés et être tête nue, ce qui ajoutait à leur humiliation.

Un groupe de dix lépreux va donc à la rencontre de Jésus. Ils lui demandent de l'aide, à distance, ainsi qu'ils étaient tenus de le faire. Ils ne disposent que de leur voix et c'est ce qu'ils utilisent, en criant le plus fort possible: « Jésus, maître, prends pitié de nous » (Lc 17, 13). En appelant Jésus « maître », ils se rapportent à lui comme s'ils étaient ses disciples. Jésus les regarde et les considère. Il leur demande alors d'accomplir quelque chose de précis : « Allez vous montrer aux prêtres » (Lc 17, 14). En effet, en Israël, c'est aux prêtres qu'il revenait de vérifier l'apparition comme la disparition de la maladie (cf. Lv 13, 9-10 ; 14, 2).

Les dix lépreux s'approchent de Jésus mais s'arrêtent à distance. C'est ce que prescrit la quarantaine sur la base des lois sur la pureté (cf. Lv 13, 45-46). Cela peut aussi signifier que le malade, comme les Gentils, ceux « qui sont loin » (Ac 2, 39), au-delà de la honte traumatisante de sa condition, recevra l'appel de Dieu. C'est une précision visant à rappeler que Dieu est celui qui prend l'initiative et comble les distances. Les lépreux s'adressent à Jésus comme « Maître », et non pas en lui donnant le titre habituel de « Seigneur », ce qui peut révéler que la foi que les lépreux ont en Jésus n'est que préliminaire. Ils supplient Jésus, obéissent à son commandement, mais ils ne parviennent pas à percevoir la véritable signification de leur guérison.

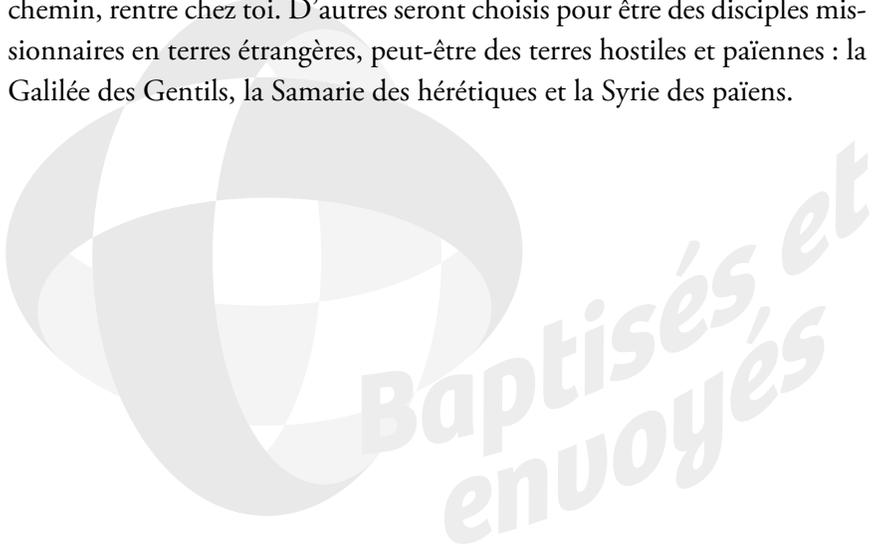
Luc souligne que Jésus « vit » les dix lépreux, en réponse à leur prière. Ailleurs aussi Luc relie le verbe « voir » au verbe « sauver » (cf. par exemple Lc 13, 12). Dans cette rencontre initiale, la guérison n'advient pas tout de suite, comme dans le cas de Naaman. Fidèle à la Torah, Jésus ordonne aux lépreux d'aller se présenter aux prêtres (cf. Luc 17, 14). Guérir impliquerait donc l'écoute de la parole de Jésus et, comme dans le cas de Naaman, d'être également reconnaissant envers le guérisseur. Neuf lépreux, même avec la bonne intention d'obéir à l'ordre de Jésus et même après avoir eu le privi-

lège de le rencontrer en personne, ne sont pas en mesure de courir le risque majeur : se convertir à Jésus. Un seul parmi eux le fait : un Samaritain et donc un « ennemi ». Quand il « voit » qu'il était guéri, il « revient sur ses pas » vers Jésus (cf. Lc 17, 15). Pour Luc, « voir » signifie que les yeux de la foi du Samaritain ont été ouverts. Il s'agit maintenant de prendre une décision personnelle envers cette foi, ce qui se produit quand il décide de « revenir » vers Jésus. La glorification passionnée de Dieu par cet étranger, qui se jette aux pieds du Maître pour le remercier, indique que lors de sa seconde rencontre personnelle avec Jésus, le Samaritain ne fait pas que payer une dette de gratitude, mais il fait l'expérience d'une guérison totale et d'un changement intérieur. D'habitude, la gratitude s'exprime envers Dieu : ce cas est le seul dans le Nouveau Testament où cette reconnaissance s'adresse à Jésus. À la fin, l'étranger, que la foi en Jésus a transformé, est prêt pour être envoyé en mission : « Relève-toi et va ! » (Lc 17, 19 ; cf. Lc 10, 3).

La guérison de Naaman et celle des dix lépreux sont deux épisodes ancrés dans le thème de la conversation intérieure qui passe par une rencontre personnelle avec Dieu. Cette rencontre advient à partir d'une crise personnelle, comme peut l'être une maladie grave, et c'est une initiative divine. Il revient à la personne d'accomplir un pas supplémentaire pour reconnaître et accueillir la signification de cette rencontre qui la conduira à la conversion.

La guérison n'est possible que pour ceux chez qui la santé et la gratitude se conjuguent, chez qui la guérison du corps et la conversion du cœur s'entremêlent. L'eau du Jourdain et la référence aux prêtres font ressortir l'importance de l'action sacramentelle dans l'œuvre du salut. Il ne s'agit pas d'une simple guérison individuelle et abstraite. Séparés, exclus et étrangers, nous sommes intégralement réconciliés avec nous-mêmes, dans notre corps et avec la communauté, parce que nous sommes réconciliés au plus profond de notre cœur avec Dieu, par Dieu en Jésus-Christ au sein de l'action de l'Église. Comme pour Naaman et le Samaritain lépreux, seul celui qui fait l'expérience de cette communion purificatrice et réconciliatrice peut être réintégré dans la communauté et envoyé en mission.

La mission de l'Église apporte et communique la grâce salvifique de Dieu car elle recrée des hommes et des femmes détruits par le péché et par la séparation de la mort. Accueillir l'Évangile signifie entrer dans le Mystère pascal du Christ, en acceptant sa mort créatrice et en contemplant sa fidélité dans la résurrection. Engendrés dans les fonts baptismaux, nouveau Jourdain dans l'Église, et reconnaissants pour le salut immérité, nous devenons missionnaires dans les expériences ordinaires de la vie : lève-toi, va ton chemin, rentre chez toi. D'autres seront choisis pour être des disciples missionnaires en terres étrangères, peut-être des terres hostiles et païennes : la Galilée des Gentils, la Samarie des hérétiques et la Syrie des païens.



Octobre
2019

14 OCTOBRE 2019

Lundi, 28^{ème} semaine du temps ordinaire

Mémoire facultative de saint Calixte I^{er}

Rm 1, 1-7

Ps 98, 1-4

Lc 11, 29-32

La liturgie de la Parole se concentre aujourd'hui sur la puissance de l'annonce de l'Évangile. La parole annoncée déborde de salut, c'est pourquoi elle a besoin de trouver en nous des auditeurs prêts à l'accueillir et à l'écouter : l'écoute, c'est l'Évangile qui reprend le Psaume invitatoire : « Aujourd'hui ne fermons pas notre cœur, mais écoutons la voix du Seigneur » (cf. Ps 95, 7-8).

Dans la première lecture, Paul se présente, lui et son apostolat, aux croyants de Rome, une communauté qu'il n'a pas fondée mais qui lui tient profondément à cœur et à laquelle il désire demander de l'aide pour réaliser son projet d'évangélisation de l'Espagne. Pour mieux se faire connaître et pour instaurer une bonne entente spirituelle avec cette communauté qu'il n'a pas encore rencontrée personnellement, l'Apôtre s'attarde à parler de son ministère et de son appel. Son service du Christ et son apostolat auprès des païens s'enracinent dans l'extraordinaire mystère de son élection en vertu de laquelle le Christ Jésus l'a désigné pour annoncer l'Évangile de Dieu. Le service de Paul se fonde sur la parole du Christ, se nourrit de la parole du Christ et communique la parole du Christ. Sa vie est christocentrique. Au début de la lettre, on ressent le dynamisme du salut de Dieu qui, du particularisme, s'ouvre à l'universalité : dans le Christ, le salut n'a plus de destinataires privilégiés mais s'adresse à tous, même aux lointains.

Quant à la péricope évangélique, elle nous parle des étrangers et de leur relation à Dieu. Le Maître est entouré par les foules qui l'assaillent et il

dénonce une attitude déformante qui avilit l'expérience de la foi : la recherche spasmodique de signes. La génération avec laquelle Jésus à affaire est « mauvaise » (Lc 11, 29) car elle demande continuellement des démonstrations extérieures, presque comme pour enfermer Dieu et sa volonté salvifique dans les paramètres étroits d'un rapport automatique, magique, de cause à effet, réglable et domptable par le pouvoir humain.

Jésus ne veut donner aucun autre signe, sinon celui de Jonas. Le livre de Jonas se situe entre les livres prophétiques et les livres sapientiaux et se présente comme un récit didactique sur l'existence d'un prophète envoyé prêcher hors d'Israël, à Ninive, capitale des Assyriens, ennemis païens acérés du peuple de l'alliance : d'authentiques étrangers, dans tous les sens du terme, et lointains par excellence. Cette mission inattendue fait faire à Jonas l'expérience de l'ardent désir de Dieu d'appeler à lui ceux qui sont loin, d'annoncer aussi son pardon aux païens et de les sauver grâce à la pénitence et à la conversion. Rebelle et réticent face à la Parole divine, Jonas devient le signe de l'action salvifique pour les Ninivites.

Le Fils de l'homme aussi est donné comme signe pour sa génération, le seul signe crédible. Déjà, dans la synagogue de Nazareth (cf. Lc 4, 25-27), Jésus rappelle que Dieu a envoyé ses prophètes Élie et Élisée, non seulement pour guérir des non-Juifs, mais des païens. Maintenant il montre qu'il n'est pas venu apporter le salut seulement à Israël, mais à tous. En son Fils fait homme, Dieu ouvre l'élection exclusive d'Israël à l'universalité. Jésus, précisément parce qu'il est Dieu uni à chaque homme et chaque femme, par le signe éloquent de son humanité, requiert une véritable conversion de mentalité, un cœur nouveau disposé à l'écoute et à l'accueil de la logique divine qui veut que tous soient sauvés. Jésus montre à sa génération, à son peuple, que la reine de Saba, pourtant païenne, a reconnu dans la sagesse du roi Salomon la présence de l'amour du Seigneur ; de même les habitants de Ninive, bien qu'étrangers et pécheurs invétérés, ont accueilli l'invitation à la conversion face à la prédiction du malheur annoncée par le prophète Jonas.

Le peuple de Dieu, en revanche, oppose une résistance à la visite de son Seigneur : c'est pour cela qu'il sera jugé par les lointains, par ce « non-Peuple »

représenté par la reine du Sud et par les Ninivites. Le drame de l'absence d'écoute de la part d'Israël, de son refus à reconnaître le passage de Dieu, le temps propice du salut, de la visite du Seigneur (cf. Lc 19, 44 ; Rm 9-11) se profile désormais. L'élection de prédilection d'Israël et les promesses de Dieu à son peuple ne créent ni supériorité exclusive ni privilèges. La logique de l'élection divine consiste dans le concret historique du salut et dans la représentativité vicarie de tous ceux qui, dans leur humanité, partagent la même origine et le même destin de créatures.

Par son expérience d'ensevelissement dans le ventre de la baleine, Jonas constitue une référence évidente à la Pâque de Jésus, l'ouverture efficace de la mission au salut pour tous, qui se trouve dans l'Église, dans son universalité et dans sa sacramentalité. Grâce à la mort et à la résurrection de Jésus, le peuple élu et les païens deviennent un unique peuple de rachetés (cf. Ep 2, 11-19) qui, dans le baptême, est associé à la Pâque du Seigneur (cf. Rm 6). Leur présence dans le monde comme envoyés et comme participants à la mission de Jésus est le signe visible et efficace du salut aujourd'hui à l'œuvre dans le cœur des personnes, sans discriminations ni refus de la part de Dieu. Son Église, sacrement universel du salut, en état permanent de mission, est envoyée à tous et convoque tout le monde au Christ. Dans la persécution, elle revit la passion rédemptrice de son Seigneur ; dans l'accueil, elle fait l'expérience de l'efficacité de Sa Pâque et, dans la croissance baptismale de ses enfants, elle connaît la généreuse fécondité de la miséricorde et du pardon de son Seigneur, Maître et Époux, Jésus-Christ.

15 OCTOBRE 2019

Mardi, 28^{ème} semaine du temps ordinaire

Mémoire de Sainte Thérèse d'Avila

Rm 1, 16-25

Ps 19, 2-5

Lc 11, 37-41

Dans la première lecture, l'égarément auquel l'homme s'est condamné contre la volonté de Dieu est relu par saint Paul à travers une sorte d'histoire du péché, qu'il expose aux croyants de Rome. Créé par Dieu pour la vérité et la justice, l'être humain s'est tourné vers l'impiété et l'injustice. Tout en contemplant le monde et en ayant la capacité de saisir, à partir des œuvres présentes dans la création, les perfections invisibles du Créateur, l'homme s'est égaré dans ses raisonnements et a fini dans les méandres aveugles de l'impureté, assujettissant son corps à toute sorte de plaisirs jusqu'à en faire un objet, et dans l'idolâtrie, en adorant et en servant les créatures plutôt que le Créateur. Il semblerait que Dieu ait permis cet égarément pour que l'homme apprenne à ne pas se fier à lui-même, mais à Celui qui seul rend juste. Paul relit cette histoire de péché pour montrer que, même si l'homme ne mériterait rien de plus que la colère de Dieu à cause de cette folie qui l'a rendu orgueilleux, Dieu a choisi de l'aimer et donc de le justifier et de le sauver. Le juste par la foi vivra : la créature humaine n'a pas d'épreuves à surmonter devant Dieu, mais un amour immérité à accueillir, un amour qui opère une transformation extraordinaire parce qu'il fait du pécheur un juste, du pervers un racheté. Cet Évangile, entendu et écouté, est une véritable *dynamis* : une puissance qui dilate le cœur, l'ouvre à la foi et communique le salut. Il est contagieux et s'étend jusqu'aux frontières les plus reculées du monde, comme une sorte de témoin que le ciel donne à la terre et à l'ensemble du cosmos pour atteindre tout espace et tout temps,

comme le rappelle le Psaume responsorial. Même les cieux, emplis de cette rédemption, chantent la gloire de Dieu.

La péricope évangélique tirée de l'Évangile de Luc nous fait découvrir, une fois de plus, un obstacle à la diffusion de la parole vivante et énergique du Maître : l'attachement démesuré des pharisiens à leurs traditions, attitude qui les empêche de saisir la portée salvifique universelle de la présence et des actions de Jésus.

Alors que Jésus enseigne aux foules, un pharisien l'invite à déjeuner chez lui. Être admis à la même table est un geste d'accueil, mais aussi une marque d'estime et d'approbation. Entre les deux convives, il ne peut y avoir de barrières, mais uniquement familiarité et intimité. Jésus accepte l'invitation du pharisien, comme il accueille aussi celle des publicains, et il se met à table, non sans scandaliser celui qui l'a invité car il néglige la pratique des ablutions que les pharisiens avaient coutume de pratiquer avant le repas. En réalité, les rapports de Jésus avec les pharisiens ont toujours été très difficiles : en Lc 7, 36-50, un pharisien se scandalise parce que Jésus se laisse toucher par une femme pécheresse, dont il va même jusqu'à louer l'amour. En Lc 14, 1-6, il réproche l'observance formaliste des pharisiens qui, du moment qu'ils respectent la Loi, seraient capables d'aller à l'encontre de l'amour, qui est la synthèse et le résumé de la Loi (cf. Mt 22, 37). En Lc 20, 45-47, Jésus met en garde contre l'hypocrisie des pharisiens qui font étalage de leur justice en recourant à des gestes extérieurs stériles et dénués de sens.

Quand les traditions, les us et coutumes sont imposés et observés de façon inflexible, ils éloignent de leur finalité secondaire et instrumentale consistant à éduquer au bien et à l'amour le cœur faible et influençable de l'homme et deviennent, au contraire, de véritables barrières de séparation et d'opposition. Se convertir au dialogue aimant avec le Christ, qui n'a pas peur de surmonter les barrières, les préceptes stériles et les traditions vides, peut engendrer la vie et de nouvelles relations de communion, à l'intérieur desquelles la loi et les préceptes peuvent aussi aider à bien vivre la nouveauté du salut et de manière ordonnée. De l'extériorité du conser-

vatisme on passe à l'intériorité du cœur aimant Dieu, uni au Christ, qui n'a pas peur de risquer jusqu'à sa vie, pour rester toujours en communion avec lui, pour inviter quiconque à ce banquet de vie et de joie.



Octobre
2019

16 OCTOBRE 2019

Mercredi, 28^{ème} semaine du temps ordinaire

Mémoire facultative de Sainte Edwige

Mémoire facultative de Sainte Marguerite-Marie Alacoque

Rm 2, 1-11

Ps 62, 2-3.6-7.9

Lc 11, 42-46

Dans la première lecture, s'adressant aux croyants de Rome, Paul explique que les Juifs comme les païens commettent le mal. Il va même jusqu'à leur montrer l'extrême facilité avec laquelle les Juifs accusent les païens d'immoralité et de délinquance sociale, se confortant dans leur conviction d'être meilleurs que les autres parce qu'ils observent totalement la Loi. Pour montrer à ses compatriotes combien ils se trompent, l'Apôtre tente de démolir certaines de leurs fausses sécurités, qui avaient aussi été les siennes avant sa rencontre avec le Seigneur Ressuscité. Confiant jadis dans la chair et dans l'appartenance au peuple qui avait reçu la Loi, Paul s'est ensuite converti au Christ par la foi, qui justifie et agit en vertu de l'amour et non pas de l'observance rituelle des préceptes. Il ne suffit pas de croire avec la bouche, par la pratique extérieure de la Loi : il faut vivre dans la foi. Le jugement, en effet, se fera sur l'amour, fruit de l'adhésion de la foi au Christ mort et ressuscité. La foi est la participation à la nature divine et à l'amour divin de Jésus.

Paul dénonce le péché de la dureté du cœur et de l'obstination d'un peuple qui croit être l'unique à mériter le salut. Le temps des privilèges est révolu ; un temps a commencé où chacun est appelé à se décider face au Christ et à affronter les conséquences de ses actions ; c'est le commencement d'un temps où tous doivent se rendre à la patience de Dieu, en découvrant que sa bonté veut se déverser aussi sur ceux qui étaient loin de lui. Dieu est seul juge des personnes : nous sommes tous soumis à son

jugement, sans exclusion. Être sûr d'être juste et prétendre avec arrogance détenir et défendre la vérité et la morale (la Loi) peut conduire au mépris de Dieu, en considérant sa miséricorde comme une faiblesse, et à exclure injustement le frère du salut.

Le passage évangélique de Luc (cf. Lc 11, 42-46) prend la forme d'un réquisitoire prophétique contre les pharisiens et contre les docteurs de la Loi. Il met en garde la communauté chrétienne d'hier et d'aujourd'hui contre la tentation du légalisme, du formalisme et du ritualisme discriminatoires, qui alimentent le grand ennemi de l'œuvre salvifique du Christ : la fermeture sur soi dans un orgueil impénétrable. La perversion de la Loi dans le formalisme extérieur et la réduction de la vocation du peuple élu à un privilège exclusiviste contre les païens minent l'universalité du salut et la mission des disciples de Jésus.

Jésus dénonce avant tout les abus des pharisiens dans le cadre des offrandes. Ils sont capables d'observer des normes minimales et marginales, comme la dîme sur la menthe, sur la rue et sur toutes les herbes. Jésus n'entend pas éliminer ces pratiques (l'offrande annuelle de la dîme au Temple était stipulée par le Deutéronome 14, 22) mais les resituer dans leur juste contexte au sein d'un vrai rapport de foi avec Dieu et d'amour du prochain. Faire une offrande sans un engagement personnel sur le chemin d'une conversion peut devenir l'excuse pour délaissier en revanche des préceptes fondamentaux, comme la justice et l'amour de Dieu, qui exigent une transformation ferme et continue de son cœur et du monde.

Jésus dénonce également la tendance à chercher les honneurs, à courir après les gratifications et à soigner les apparences du pouvoir, en occupant les premières places. Le souci insistant d'apparaître est le résultat d'une corruption intérieure qui rend l'homme semblable à un sépulcre, certes somptueux à l'extérieur, mais en putréfaction au-dedans. Alors que l'intérieur demeure invisible aux yeux des autres, l'extérieur est exagérément soigné à des fins égoïstes.

Les paroles de Jésus résonnent avec force et visent non seulement les pharisiens mais aussi les docteurs de la Loi, qui se sentent profondément

offensés par lui. Jésus les réprime durement, en particulier à cause de leur pratique consistant à faire peser sur les frères des fardeaux insupportables d'observances qui ne les touchent pas personnellement, révélant ainsi l'incohérence profonde entre leur enseignement et leur vie. La Loi est donnée pour servir la vie, pour la protéger et pour la favoriser. La foi n'est jamais une réalité déshumanisante : au contraire, elle stimule chaque créature vers son plein épanouissement.

Nous nous trouvons dans une perspective clairement apostolique : face à l'exigence de l'universalité du salut de Dieu et de la mission de Jésus et de ses disciples, les pharisiens et les docteurs de la Loi doivent mettre en cause leur façon de penser le rapport avec Dieu, leur façon d'agir et de proposer le salut. L'occasion offerte à Jésus pour réagir vient précisément de son geste de s'asseoir à table sans avoir fait les ablutions avant le repas.

La première critique sévère (cf. Lc 11, 39-44) dénonce la pratique qui met en relief une fausse conception de la vie et du rapport avec Dieu. Le pharisien se surprend (cf. Lc 11, 38) du comportement de Jésus. Il reçoit une réponse dure et immédiate de la part de Jésus (cf. Lc 11, 39). L'importance que Luc attribue à cette discussion, le ton des critiques de Jésus et l'allusion aux prophètes et aux apôtres en lien avec la sagesse de Dieu (cf. Lc 11, 49) témoignent de sa gravité. Ce qui est en jeu dans l'attitude erronée des interlocuteurs de Jésus, c'est la réduction du salut à des détails d'observance extérieure de la Loi, qui met en danger la mission universelle fondée sur la volonté salvifique du Dieu de l'Alliance.

La question se pose avant tout au niveau de la discrimination entre pur et impur, en termes d'intérieur et d'extérieur, de normes imposées aux autres et non pratiquées par ceux qui les imposent. Cela nous rappelle la vision de Pierre avant la rencontre avec le centurion Corneille et son affirmation puritaine : « Jamais aucun aliment interdit ou impur n'est entré dans ma bouche » (Ac 11, 8). Dans la péripécie évangélique de Luc, la réponse de Jésus est claire : Dieu a fait l'intérieur et l'extérieur, tout est l'œuvre de ses mains, par conséquent tout est pur (cf. Ac 10, 15 ; Mc 7, 15). Pierre comprendra qu'aucun homme ne peut être déclaré profane ou impur

(cf. Ac 10, 28). L'apostolat et la mission sont la manifestation de la bienveillance du Père, Dieu Créateur de tous, qui n'admet aucune barrière de séparation rituelle ou formelle. Le missionnaire est appelé à se faire le prochain de tous (cf. Ac 10, 46-47), car Dieu n'établit pas de préférences de personnes (cf. Ac 10, 34).

Luc emploie une formule dense de signification pour exprimer l'ouverture universelle du salut offert par Dieu en Jésus et la mission de son Église : « Insensés ! Celui qui a fait l'extérieur n'a-t-il pas fait aussi l'intérieur ? Donnez plutôt en aumône ce que vous avez, et alors tout sera pur pour vous » (Lc 11, 40-41). Pour être purs, pratiquez la miséricorde, vivez la charité. Dans le Royaume de Dieu, ce qui règle les rapports entre les personnes, en abolissant les barrières de la discrimination et de la séparation, se fonde sur le mystère de la bienveillance de Dieu qui, en Jésus, se fait le prochain de chaque homme et use de miséricorde envers tous. Les disciples missionnaires de Jésus sont appelés à donner ce qu'ils possèdent en eux. Il ne s'agit pas seulement de donner des biens matériels en aumône, mais surtout de s'offrir soi-même : sa vie et son cœur. Ce ne sont pas des actes extérieurs qui sont demandés, ni de pratiquer des préceptes rituels : il est demandé au disciple missionnaire de se donner tout entier à Jésus, de s'offrir tout entier, corps et âme, dedans et dehors, cœur et affections, relations et normes, pour la cause du salut de tous dans la mission.

Octobre
2019

17 OCTOBRE 2019

Jeudi, 28^{ème} semaine du temps ordinaire

Mémoire de Saint Ignace d'Antioche

Rm 3, 21-30

Ps 130, 1b-6ab

Lc 11, 47-54

À la fin de sa présentation (cf. Rm 1, 18 ; 3, 20), Paul fait une déclaration dramatique : « Tous, Juifs et païens, sont sous la domination du péché » (Rm 3, 9). S'il en est ainsi, il semble que le salut ne soit accessible à personne, si l'en se fit à ses seules forces humaines. Mais Paul croit que l'intervention du Dieu de Jésus-Christ est capable de renverser cette situation désespérée de l'homme : « Mais aujourd'hui [...] Dieu a manifesté en quoi consiste sa justice » (Rm 3, 21). Paul oppose ainsi le pouvoir salvifique de Dieu à l'esclavage du péché. Le geste libérateur puissant du Père agit dans le temps présent, puisque sa libre initiative a pris une forme historique dans le Christ mort et ressuscité (cf. Rm 3, 24-25 ; 4, 25). Une fois que l'homme adhère au Christ avec foi (cf. Rm 3, 22-28.30), son existence change complètement : il n'est plus subordonné au pouvoir du mal et de la mort (cf. Rm 3, 24) et peut vivre comme un compagnon fidèle de Dieu et du prochain, suivant la logique de la solidarité propre à l'alliance, c'est-à-dire comme « juste » (Rm 3, 26).

Ici, Paul expose une théologie diamétralement opposée à celle de la mentalité de son temps. Le judaïsme tardif avait réduit le Loi divine à une domination absolue, la détachant de sa relation constitutive et originelle avec l'histoire et avec l'alliance divine. Il avait remplacé l'obéissance à Yahvé par l'observance méticuleuse et scrupuleuse de prescriptions et d'interdits. Cette façon de penser avait créé un espace d'autosuffisance arrogante de l'homme face au destin de sa vie. La rédemption sur la base d'« œuvres

de la Loi », typique du judaïsme rabbinique, place en effet l'homme sur le piédestal de l'autocrate religieux, ignorant la grâce divine et se considérant lui-même comme son seul point de référence. Il en découlait une orientation sectaire et discriminatoire qui établissait une nette distinction entre les Juifs, connaisseurs de la Loi qu'ils observaient, et les païens, dont la constitution les vouait à la perte, puisque sans Loi.

L'Apôtre nous dévoile sa compréhension théologique de la justification comme alternative à la doctrine judaïque. Il en appelle à la justice salvifique de Dieu et désigne la foi comme l'unique possibilité de rédemption pour échapper à la domination du péché et au destin de la mort éternelle. En pratique, Paul exclut l'image sévère d'un Dieu sans miséricorde, révélant son vrai visage de Père qui, par amour, agit et intervient en faveur de l'humanité pécheresse. Face à l'extraordinaire initiative de Dieu, juifs et païens sont semblables : les uns et les autres ont besoin du salut offert comme don et sont constamment appelés à la foi car tous deux subissent la loi du péché. Dans ce processus universalisant de conversion, Israël est sauvé et retrouve la place qui lui revient par élection divine (cf. Rm 9-11). Il sera sauvé avec les peuples de toute la terre. L'élection du peuple devient le signe efficace du commencement historique du salut pour les Israélites et pour les païens.

« À partir de cette participation à la façon de voir de Jésus, l'apôtre Paul nous a laissé dans ses écrits une description de l'existence croyante. Celui qui croit, en acceptant le don de la foi, est transformé en une créature nouvelle. Il reçoit un nouvel être, un être filial ; il devient fils dans le Fils. "Abba, Père" est la parole la plus caractéristique de l'expérience de Jésus, qui devient centre de l'expérience chrétienne (cf. Rm 8, 15). La vie dans la foi, en tant qu'existence filiale, est une reconnaissance du don originaire et radical qui est à la base de l'existence de l'homme, et peut se résumer dans la phrase de saint Paul aux Corinthiens : "Qu'as-tu que tu n'aies reçu ?" (1 Co 4, 7). C'est justement ici que se place le cœur de la polémique de saint Paul avec les pharisiens, la discussion sur le salut par la foi ou par les œuvres de la loi. Ce que saint Paul refuse, c'est l'attitude de celui qui veut se justifier lui-même devant Dieu par l'intermédiaire de son propre agir.

Une telle personne, même quand elle obéit aux commandements, même quand elle fait de bonnes œuvres, se met elle-même au centre, et elle ne reconnaît pas que l'origine de la bonté est Dieu. Celui qui agit ainsi, qui veut être source de sa propre justice, la voit vite se tarir et découvre qu'il ne peut même pas se maintenir dans la fidélité à la loi. Il s'enferme, s'isolant ainsi du Seigneur et des autres, et en conséquence sa vie est rendue vaine, ses œuvres stériles comme un arbre loin de l'eau. [...] Quand l'homme pense qu'en s'éloignant de Dieu il se trouvera lui-même, son existence échoue (cf. Luc 15, 11-24). Le commencement du salut est l'ouverture à quelque chose qui précède, à un don originaire qui affirme la vie et conserve dans l'existence. C'est seulement dans notre ouverture à cette origine et dans le fait de la reconnaître qu'il est possible d'être transformés, en laissant le salut opérer en nous et rendre féconde notre vie, pleine de bons fruits. Le salut par la foi consiste dans la reconnaissance du primat du don de Dieu, comme le résume saint Paul : "Car c'est bien par la grâce que vous êtes sauvés, moyennant la foi. Ce salut ne vient pas de vous, il est un don de Dieu" (Ep 2, 8) » (*Lumen Fidei*, 19).

Paul propose à nouveau aux Romains les horizons universels de la grâce de Dieu, qui sont à la base de la mission qui lui est confiée et communiquée à l'Église, née de la Pâque de Jésus et envoyée au monde par l'Esprit du Ressuscité.

Octobre
2019

18 OCTOBRE 2019

Vendredi, 28^{ème} semaine du temps ordinaire

Fête de Saint Luc, Évangéliste

2 Tm 4, 10-17b

Ps 145, 10-13.17-18

Lc 10, 1-9

En cette fête de saint Luc, nous écoutons la lettre de Paul à son émissaire de confiance, Timothée, dans laquelle il se plaint de n'avoir personne avec qui voyager, à l'exception de Luc. Le compte rendu que Luc fait de ses voyages avec Paul est caractérisé par un changement à l'improviste de la narration : le fameux « passage au Nous » dans les Actes des Apôtres (cf. Ac 16, 10-17 ; 20, 5-15 ; 21, 1-18 ; 27, 1-28). Jusqu'au verset 10 du chapitre 16 des Actes, Luc reste en dehors de la scène, écrivant à la troisième personne. Dans les versets 1 à 9, il relate les voyages de saint Paul en Phrygie, en Galatie, en Mysie, en Bithynie et à Troas. Puis, à partir du verset 10, Luc se met à employer la première personne du pluriel : « Nous avons aussitôt cherché à partir pour la Macédoine, car nous en avons déduit que Dieu nous appelait à y porter la Bonne Nouvelle. » Luc s'embarque donc avec Paul et, par le biais de l'art du récit, invite son public au voyage missionnaire.

Au début de son Évangile, Luc révèle un détail sur lui-même. Il écrit qu'il est en train de réorganiser les événements « qui se sont accomplis parmi nous », tels qu'il les a reçus de ceux « qui furent témoins oculaires », en d'autres termes : ceux qui avaient été avec Jésus dès le commencement de son ministère public (cf. Luc 1, 1-2). Par cette phrase introductive, Luc révèle à son public que lui-même n'est pas un témoin direct des faits rapportés. L'évangéliste se joint à la communauté chrétienne naissante grâce au témoignage personnel de ceux qui ont entendu la prédication de Jésus et qui ont assisté en personne à la crucifixion et à la résurrection.

Matthieu (10, 1), Marc (6, 7) et Luc (9, 1) parlent du moment où Jésus appela les Douze et, après une série d'instructions, les envoya en mission pour annoncer la Bonne Nouvelle. Mais seul Luc rapporte que, plus tard, Jésus chargea ce vaste groupe de soixante-douze disciples, dont il est question dans l'Évangile d'aujourd'hui. Selon Luc, beaucoup plus de missionnaires que les Douze furent impliqués dans la première évangélisation. Peu avant de leur confier ce mandat, Jésus s'était mis en route pour Jérusalem (cf. Lc 9, 51). Il envoie les soixante-douze pour le précéder et annoncer son arrivée dans plusieurs villes. Ce second mandat préfigure l'expérience personnelle de Luc, en voyage avec Paul.

Par l'envoi des soixante-douze (ou soixante-dix selon certains manuscrits), l'action missionnaire auprès des peuples est non seulement légitimée mais anticipée. Dans la tradition judaïque, les nations de la terre qui avaient écouté la promulgation de la Loi sur le Sinaï étaient au nombre de soixante-dix (cf. Gn 10 ; Dt 32, 8). Cela signifie que les disciples sont envoyés à toutes les nations.

Le passage proclamé dans la liturgie de ce jour présente l'apostolat comme une révélation du Royaume et du jugement déjà présents dans le monde. Pour Luc, il ne s'agit pas d'annoncer la grandeur du Royaume à Israël, mais de proclamer aux nations qu'il est proche. L'évangéliste écrit cela à un moment où des témoins du Ressuscité existent déjà « dans toutes les nations ». C'est le moment décisif de l'histoire, où la possibilité de faire partie du Royaume de Dieu est offerte à tous.

La méthode de travail missionnaire des soixante-douze disciples, les caractéristiques et les perspectives de leur œuvre, sont semblables à celles des Douze. Les recommandations de Jésus s'ouvrent par une invitation à prendre conscience de la situation : des moissons abondantes et un nombre réduit de travailleurs s'opposent dans un contraste significatif. D'où la recommandation catégorique : « Priez donc le maître de la moisson. » « La prière est l'âme de la mission » (Lettre du Pape François au Cardinal Filoni, 22 octobre 2017). Dieu, qui est le propriétaire de la moisson, prend l'initiative : il appelle et il envoie. C'est l'invitation à s'unir à la prière de

Jésus, à son exode vers le Père, qui s'exprime, pour les disciples et pour le Seigneur, en se livrant entre les mains des hommes : « Voici, je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. » Les missionnaires ne peuvent pas se fier à la force, au pouvoir ou à la violence. Leur seule richesse, c'est la foi et la prière qui leur permettent d'être ancrés dans un rapport d'amour personnel avec Jésus, le Maître, qui les envoie.

La pauvreté des débuts devient le fondement et le signe de leur liberté et de leur dévouement à l'unique tâche qui les affranchit de tout empêchement ou retard. Tout ceci est défini avec précision à travers une série de normes : libres de tout obstacle, les envoyés vont droit au but, sans s'arrêter, pas même pour saluer – contrairement à ce qu'exigeait la culture orientale de l'époque – car cela aurait pris trop de temps (cf. 2 R 4, 29). La vraie salutation, au contraire, est réservée aux destinataires de la mission. Ce n'est pas une simple prophétie ou annonce, mais une parole efficace qui procure la joie et le bonheur. Bref, cette salutation est celle de la « paix messianique » qui coïncide avec le salut (cf. Luc 10, 5-6). L'envoyé, comme le Seigneur, établit avec ceux qui le reçoivent une relation dans laquelle on commence à vivre la paix du Royaume. Son comportement le conduit à dépendre de ceux qui l'accueillent, auxquels il confie son corps et sa vie. Par conséquent, le missionnaire est complètement exposé, même en ce qui concerne sa subsistance, aux risques de la mission : accueil ou refus, succès ou échec. « Maison » ou « ville » symbolisent la vie privée et la vie publique. L'envoyé dépend de l'hospitalité de celui qui accueille le message, mais rien ne peut arrêter ou entraver la poursuite de sa mission : c'est un missionnaire qui apporte l'ultime et urgent appel de la possibilité du salut, qui doit parvenir, coûte que coûte, aux oreilles de tous, dans le cœur de tous.

19 OCTOBRE 2019

Samedi, 28^{ème} semaine du temps ordinaire

*Mémoire facultative des Saints Jean de Brébeuf, Isaac Jogues, Prêtres,
et de leurs Compagnons Martyrs.*

Mémoire facultative de Saint Paul de la Croix

Rm 4, 13.16-18

Ps 105, 6-9.42-43

Lc 12, 8-12

Dans l'Évangile d'aujourd'hui, Jésus prévoit les différents contextes dans lesquels les apôtres devront témoigner, considérant même l'éventualité de réactions hostiles. Dans les synagogues et devant les autorités civiles, ils apporteront le témoignage de leur foi, aussi bien en milieu sécularisé que religieux. Ses paroles se réaliseront dans les Actes des Apôtres, quand Paul prêche dans la synagogue de Salamine (cf. Ac 13, 4-17) et quand il est témoin de Jésus devant les autorités romaines (cf. Ac 21, 33 ; 22, 29). Jésus garantit à ses disciples que leur témoignage parviendra dans les cieux : aussi, tout comme eux reconnaissent le Fils de l'Homme dans les milieux civils et religieux de la terre, de même le Fils de l'Homme les reconnaîtra devant les anges de Dieu.

Tout de suite avant, Jésus avait invité ses disciples au courage et à la confiance en période de persécution. Comme on peut le déduire du reste du discours missionnaire, il ne leur garantit pas la sérénité ou l'immunité face à la violence et au refus, mais il leur indique la véritable racine de la liberté : la victoire sur la peur dont la source se trouve dans la victoire de Jésus sur la mort. La Pâque sera, pour Jésus et ses disciples, l'expérience inédite de cette victoire.

Au processus historique par lequel les disciples sont appelés à reconnaître publiquement Jésus comme Seigneur et Messie correspond le Jugement

dernier devant Dieu, où Jésus lui-même, dans son rôle de Fils de l'Homme, sera l'avocat et le défenseur. Dans l'image du procès juridique (cf. Is 50, 8-9 ; Rm 8, 33), la pensée va au Seigneur ressuscité, qui vit auprès de Dieu, mais qui est également présent dans son Église de façon efficace par son Esprit, dans un conflit public avec les chefs et les puissants de ce monde que les disciples continuent d'affronter (cf. Lc 11, 11-12).

L'affirmation de Jésus, selon laquelle le blasphème contre l'Esprit Saint ne peut jamais être pardonné, est plutôt surprenante si on la compare à la partie de l'Évangile qui raconte la parabole du Fils Prodigue, avec pour thème principal le pardon des péchés. Mais cet enseignement devrait être interprété à la lumière de la compréhension de la notion de mission chrétienne chez Luc. Les disciples du Fils de l'Homme le rejeteront, comme en témoigne le reniement de Pierre, premier d'entre ses Apôtres, au moment de son arrestation. Pierre ne parvient pas à reconnaître et à adhérer complètement à Jésus parce qu'il n'a pas encore assisté à sa passion, à sa résurrection et qu'il n'a pas encore reçu l'Esprit Saint à la Pentecôte. Toutefois, cette infidélité est pardonnée à Pierre au moment de la salutation adressée par le Seigneur ressuscité : « La paix soit avec vous ! » (Lc 24, 36) et avec amour (cf. Jn 21, 15-19). Après avoir reçu l'Esprit Saint, l'expérience de l'Évangile est complète et Pierre, renouvelé, est désormais rempli de la force du Christ Ressuscité, certain du don de la foi. Sa profession de foi christologique était déjà le fruit de l'Esprit en lui (cf. Mt 16, 18).

Luc a certes bien présentes à l'esprit les expériences de l'Église primitive des Actes : le témoignage courageux des Apôtres (cf. Ac 4, 8 sq. ; 5, 32), mais aussi l'engagement des communautés chrétiennes exposées au risque d'apostasie ou de manque de foi devant les menaces et les répressions provenant de l'extérieur. Il cite alors une affirmation de Jésus qui devrait faire réfléchir les chrétiens, les rendre plus conscients et les fortifier : une parole contre le Fils de l'Homme peut être pardonnée, mais le blasphème contre l'Esprit Saint ne semble recevoir aucun pardon. Celui qui a rejeté le Fils de l'Homme durant son ministère terrestre sera pardonné et aura une nouvelle occasion par le don de l'Esprit à la Pentecôte ; il recevra donc une

possibilité de conversion et de pardon : c'est le cas de Paul et de nombreux autres Juifs convertis. Mais comment pourra être pardonné celui qui refuse l'Esprit, source et réalisation du pardon, du repentir et du renouveau des disciples dans la Pâque de Jésus ? Luc en voit aussi une confirmation dans l'expérience de l'endurcissement et de l'aveuglement de ceux qui ont refusé le témoignage des Apôtres (cf. Ac 28, 25-28). Il s'agit d'une fermeture totale, libre et consciente à l'action de l'Esprit, à son mouvement de réconciliation et de pardon, au point que personne ne pourra être forcé, contre sa volonté et à son action explicites, à être sauvé. La rencontre ou le refus avec l'Esprit de Dieu est un mystérieux rapport de notre conscience et de notre liberté avec Dieu : notre cœur ne peut vraiment être scruté que par Dieu et en Dieu. Seul Dieu, qui connaît nos cœurs, peut accorder le pardon des péchés et le salut.

Baptisés, et
envoyés

Octobre
2019

20 OCTOBRE 2019

Dimanche, 29^{ème} semaine du temps ordinaire

Année C

Journée Mondiale des Missions 2019

Es 17, 8-13

Sal 121, 1-8

2 Tm 3, 14-4,2

Lc 18, 1-8

Message du Pape François

pour la Journée Mondiale des Missions 2019

BAPTISÉS ET ENVOYÉS :

L'ÉGLISE DU CHRIST EN MISSION DANS LE MONDE

La première lecture, qui raconte la bataille entre Amaleq et Israël et qui tombe précisément en ce dimanche que l'Église consacre à sa mission évangélicatrice dans le monde, peut causer un certain embarras pour ceux qui veulent parler de l'importance de cet engagement chrétien. Le texte peut être interprété à tort comme une incitation à la guerre sainte ou à un prosélytisme fanatique. Au contraire, la mission tend à l'annonce de la Pâque de Jésus et de sa divine réconciliation. Elle a pour but de témoigner de Jésus-Christ, de communiquer son Évangile, de fonder son Église, dans un climat de fraternité sincère, de liberté religieuse authentique et respectueuse dans la recherche commune d'une plus grande communion et d'une plus grande justice dans le monde. Sans oublier que l'Évangile, conformément à l'exemple de Jésus, nous enseigne même d'aimer nos ennemis et de prier pour ceux qui nous persécutent. Le chrétien baptisé et envoyé ne possède pas un produit à vendre et à imposer au monde. Comme Église du Christ en mission, il reçoit la vie divine à annoncer, à témoigner et à communiquer pour son salut et le salut de tous.

Le texte biblique d'Exode 17, 8-13 renferme la mémoire d'un épisode où Israël, peuple fugitif en quête d'une terre sur laquelle s'établir, se voit menacé d'anéantissement et lutte pour sa survie. Sûr d'obtenir la victoire – ainsi que la libération d'Égypte – uniquement grâce à l'aide de Dieu, le peuple d'Israël conserve le souvenir de cette bataille, et des autres qui suivront, comme témoignage de sa foi dans le vrai Dieu, Seigneur du ciel et de la terre, le Dieu des armées, qui vient au secours des faibles et libère les opprimés. C'est la louange que le Psalmiste fait monter avec confiance et gratitude vers le Seigneur, le gardien d'Israël : « Je lève les yeux vers les montagnes : d'où le secours me viendra-t-il ? Le secours me viendra du Seigneur qui a fait le ciel et la terre » (Ps 121, 1-2). Les éléments d'agressivité, de haine et de vengeance qui, historiquement, accompagnaient cette modalité vétérotestamentaire d'interpréter la foi ont dû être progressivement purifiés, au cours des siècles, par des personnes saintes, comme les prophètes et les sages, puis, d'une manière définitive, par le Seigneur Jésus, le Prince de la Paix et de la Justice, annoncé par leurs oracles et attesté depuis des siècles. Ce qui était signifié par la force et la violence de l'extermination des idoles et des païens devient, en Jésus, passion ardente et amour enflammé pour le salut de tous.

La Croix de Jésus est le lieu où le mal est vaincu par l'amour de Celui qui meurt pour nous, qui meurt à notre place en faisant sienne l'expérience de notre mort. Il meurt également pour le salut de ses persécuteurs et de ses ennemis. Toute vengeance est anéantie par le Dieu de Jésus-Christ en qui la haine et la mort causent et provoquent, dans la communion trinitaire, un amour toujours plus grand et une miséricorde toujours plus efficace. Dieu a détruit notre péché, l'injustice et la mort en les faisant siens, et il les a anéantis par son amour illimité. « Dans sa [du Christ] mort sur la croix s'accomplit le retournement de Dieu contre lui-même, dans lequel il se donne pour relever l'homme et le sauver – tel est l'amour dans sa forme la plus radicale. Dans le Mystère pascal s'est véritablement réalisée notre libération du mal et de la mort » (Benoît XVI, *Sacramentum Caritatis*, 9). Le Nouveau Testament et l'unité des Saintes Écritures nous introduisent et nous forment à cette action salvifique de Dieu.

Dans cette perspective, la deuxième lecture nous montre comment Paul enseigne à Timothée l'importance des Écritures : « Depuis ton plus jeune âge, tu connais les Saintes Écritures : elles ont le pouvoir de te communiquer la sagesse, en vue du salut par la foi que nous avons en Jésus-Christ » (2 Tm 3, 15). En effet, Timothée les a étudiées dès son enfance, comme tout enfant juif ; depuis lors, les enfants chrétiens apprennent aussi à les connaître, avec l'aide de leurs parents et de la communauté. Timothée est un jeune qui, avec sa famille, a embrassé la foi au cours du premier voyage missionnaire de l'Apôtre Paul et qui, par la suite, devient membre de son groupe missionnaire. Fils d'une mère juive et d'un père grec, Timothée reçoit dès l'enfance une éducation religieuse solide et profonde de sa grand-mère Loïs et de sa mère Eunice, qui l'introduisent à la connaissance des Saintes Écritures. Cet élément se base sur le fait que les Écritures sont inspirées par Dieu et que, si elles sont bien expliquées (plutôt que manipulées ou déformées, comme le dit la Deuxième Lettre de Pierre, cf. 2 P 1, 19-21), elles nous encouragent à la pratique des bonnes œuvres et nous édifient dans la justice et la sainteté. Le zèle missionnaire authentique n'est pas un prosélytisme violent, c'est le désir d'un cœur fraternel empli du Christ et mû par l'Esprit Saint pour coopérer au salut et au bonheur de toutes les personnes, de toutes les ethnies, en partageant les valeurs éthiques et culturelles, les espérances et les joies, en quête d'une vie pleine et d'une paix véritable, qu'est Jésus mort et ressuscité. Voilà pourquoi Paul exhorte Timothée avec vigueur afin que, dans l'attente de la Parousie du Seigneur, il se consacre corps et âme à l'enseignement de la Parole.

L'Apôtre mentionne souvent dans ses lettres le service rendu par Timothée à l'œuvre d'évangélisation : toujours disponible et attentif, il accompagne avec générosité et affection les communautés ecclésiales. Paul rappelle aux Philippiens son témoignage et sa fidélité : « Dans le Seigneur Jésus, j'ai l'espoir de vous envoyer bientôt Timothée [...] Mais lui, vous savez que sa valeur est éprouvée : comme un fils avec son père, il s'est mis avec moi au service de l'Évangile » (Ph 2, 19.22). Écrivant aux Thessaloniens, il met en relief son courage et son charisme missionnaire : « Et nous vous

avons envoyé Timothée, notre frère, collaborateur de Dieu pour l'annonce de l'Évangile du Christ. Il devait vous affermir et vous reconforter dans votre foi, afin que personne ne soit ébranlé dans les détresses actuelles, car vous savez bien, vous-mêmes, que nous y sommes exposés » (1 Th 3, 2-3). Timothée voyage volontiers et avec zèle pour se mettre au service des Églises nouvellement fondées, à chaque fois qu'elles ont besoin de dissiper des doutes ou de soutenir leurs luttes. La Parole de Dieu est sa force et sa compagnie.

Le chant de l'Évangile nous offre, avec un lyrisme splendide et un langage recherché, une hymne sublime dédiée à la Parole de Dieu, décrite comme « vivante, efficace », car elle pénètre notre conscience exactement comme une épée à double tranchant. Le Dieu juste – comme dit le Psalmiste – sonde les cœurs et les esprits et voit tous nos chemins. Dans la Lettre aux Ephésiens, nous trouvons aussi la métaphore de l'épée : attribuée à l'Esprit, elle représente le pouvoir intense et pénétrant de la Parole de Dieu (cf. Ep 6, 17). Un cruel instrument de guerre se transforme en symbole d'une autre lutte : celle du conflit spirituel qui comporte le repentir et la conversion, la joie et la vie nouvelle, la bonté et la fidélité. Voilà les fruits de la Parole divine, spirituelle, vivante et personnelle, les fruits de la Sagesse qui voit tout et sait tout, qui imprègne tout et juge tout, qui est présente dans la partie la plus profonde de la conscience et qui brille tellement que personne ne peut échapper à sa lumière. L'Évangile de Jésus, Sagesse divine, est esprit et vie ; il fait se relever ceux qui sont tombés, il rend leur dignité aux exclus, il donne la joie aux affligés, il renouvelle toute créature, transforme, sanctifie et offre la vie éternelle. Quand la Parole éclaire, en même temps, elle juge, car elle dépouille l'âme de ses masques, révélant la vérité qui est exposée dans la conscience. Dans le cœur où l'Esprit du Ressuscité a été déversé, le jugement de la Parole pénétrante tend toujours au pardon et à la purification.

Dans l'Évangile de ce dimanche, la parabole de Jésus parle d'une femme pauvre à laquelle un juge corrompu a refusé le droit de s'exprimer ; une expérience que connaissent beaucoup de gens aujourd'hui encore dans le

monde. La parabole se déroule « dans une ville » (Lc 18, 2), une ville sans nom étant donné que ce qui est raconté semble se produire partout : pour les ennemis, la loi doit être appliquée ; pour les amis, elle doit seulement être interprétée.

La veuve de la parabole n'est pas une amie du juge, elle n'est donc pas reçue en audience. Cette veuve a perdu le soutien de son mari et, dans le monde palestinien du I^{er} siècle, elle n'a pas pu hériter de sa propriété. Les veuves étaient vulnérables sur le plan économique et pouvaient être exploitées, comme le rappelle Jésus en accusant les chefs religieux de dévorer les maisons des veuves (cf. Lc 20, 46-47). Ne pouvant se permettre de payer un avocat, la veuve se présente seule pour défendre sa cause contre son adversaire. Jésus expose le raisonnement intérieur du juge, profondément corrompu, qui ne s'intéresse absolument pas à la plainte de la veuve et demeure indifférent à sa personne : il ne craint pas Dieu et ne se soucie pas du bien des hommes. La veuve est déterminée à se faire voir et à se faire entendre, même d'un juge malhonnête, tant que l'affaire n'aura pas été résolue en sa faveur.

Cette parabole sert, de fait, à Jésus pour montrer la nécessité de la prière, de son urgence et de sa continuité. Si la prière constitue le cœur de la mission de l'Église, c'est parce qu'à l'intérieur de ce rapport personnel et ecclésial avec Dieu (Liturgie), la personne et les communautés sont renouvelées selon les critères du salut offert et accompli par Jésus. Sa question sur la foi au moment de son retour semble indiquer une certaine préoccupation du Maître quant à l'efficacité de la mission et à l'authenticité du témoignage des disciples missionnaires. Associés au Mystère Pascal, grâce au baptême, ceux-ci se retrouvent déjà envoyés dans le monde comme Église du Christ, c'est-à-dire comme communauté des rachetés, placée comme germe et commencement du Royaume afin que toute l'histoire et l'humanité soient transfigurées et rachetées. L'efficacité de la prière incessante, de la supplique constante, de la recherche insistante de l'amour pour la vérité et la justice, forge le disciple à la mission. Seul celui qui prie avec insistance place le Christ au centre de sa vie et de la mission qui lui est confiée, en

grandissant dans la foi. Seul celui qui prie avec insistance devient attentif et capable d'écouter, d'apercevoir et de découvrir les besoins et les requêtes de rédemption matérielle et spirituelle si présents dans le cœur de l'humanité d'aujourd'hui.



Octobre
2019

21 OCTOBRE 2019

Lundi, 29^{ème} semaine du temps ordinaire

de la Férie

Rm 4, 20-25

Lc 1, 69-75

Lc 12, 13-21

Le fil conducteur des lectures bibliques de cette journée est le grand thème de la vie. Dieu confirme à Abraham (un homme parvenu au crépuscule de son parcours terrestre, selon le récit de la Genèse, sans espérance de voir se réaliser la promesse d'une descendance) que le seuil biologique n'arrêtera pas le dessein divin. Aussi un fils est-il donné à Abraham et Sara, un couple de « retraités biologiques » affligés par le tourment de la stérilité : Isaac, dont le nom signifie littéralement le sourire, la joie de vivre. Les croyants qui gardent la foi « contre toute espérance » sont assurés de recevoir eux aussi la vie et la joie accordées à Abraham.

L'Apôtre Paul, voulant fonder sur des arguments bibliques la doctrine de la justification par la foi, utilise le récit de l'alliance de Dieu avec Abraham, où Dieu prend l'initiative et s'engage fidèlement. Dieu lui promet une descendance aussi nombreuse que les étoiles dans le ciel et Abraham, malgré la stérilité de sa femme, croit en la parole du Seigneur. Il lui en sera fait justice, commente l'auteur. La circoncision, l'alliance, la Loi : tout cela vient après, observe Paul. En définitive, la foi en Dieu et en sa parole a la primauté et nous accorde, gratuitement, les biens promis, par pure et libre bonté divine.

L'expérience d'Abraham est importante car elle fait émerger avec clarté la gratuité de l'initiative spontanée de Dieu qui manifeste sa miséricorde, sans rien demander à l'avance à ceux qui jouissent de la grâce divine. En effet, le récit de l'histoire d'Abraham commence simplement ainsi : « Dieu dit à Abraham : « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, et va vers

le pays que je te montrerai. Je ferai de toi une grande nation, je te bénirai, je rendrai grand ton nom, et tu deviendras une bénédiction. Je bénirai ceux qui te béniront ; celui qui te maudira, je le réprouverai. En toi seront bénies toutes les familles de la terre” » (Gn 12, 1-2). Le texte biblique ne mentionne aucune bonne action d’Abraham qui aurait pu lui valoir un certain mérite. Les avertissements des prophètes ne manquèrent pas au peuple d’Israël, pour qu’il apprenne à accueillir avec foi la générosité universelle de Dieu, non pas comme une récompense qui serait due mais comme un don, gratuit et libre, de sa bonté. Nous devons tous reconnaître que le bien qui arrive dans nos vies est totalement et purement un don de Dieu : cela doit nous inciter à répondre avec la même générosité et avec le même amour, en rendant notre façon d’agir semblable à celle de Dieu. Quant aux maux, l’histoire d’Abraham montre qu’ils ont d’autres causes : l’erreur humaine, le mensonge, l’avidité, la guerre ou les catastrophes naturelles. Mais Dieu intervient toujours pour transformer ces maux en leur opposé et pour le bien des créatures qu’il aime.

Le thème central de la page évangélique est identique : la vie. Le contexte est un conflit entre frères pour le partage d’un héritage : un phénomène aussi vieux que l’homme, comme nous le confirme le fait que le premier homicide soit un fraticide. Pour Caïn, il ne suffit pas d’être l’aîné et d’avoir hérité du métier de son père : il ne supporte pas qu’Abel ait mérité le regard de Dieu. Les dynamiques physiologiques d’antithèses qui se développent entre frères sont magistralement et crûment illustrées dans la parabole du père miséricordieux en Lc 15, 11-32. Dans toutes ces histoires, ce qui mine les relations fraternelles, c’est l’avidité, le désir d’avoir tout pour soi. Ici Jésus fournit une indication fondamentale, si ce n’est même un avertissement : « Gardez-vous bien de toute avidité, car la vie de quelqu’un, même dans l’abondance, ne dépend pas de ce qu’il possède » (Lc 12, 15). L’attachement viscéral à l’argent est la racine de tous les maux (cf. 1 Tm 6, 10). La folie réprimandée par Jésus dans l’Évangile d’aujourd’hui consiste précisément en ceci : oublier que la vie, sous toutes ses dimensions, est un don. C’est une grâce à partager et non pas à exploiter à son seul avantage. Les fruits

de la terre sont une bénédiction de Dieu (cf. Dt 28, 1-14) qui peuvent se transformer en son contraire, quand on décide de s'en approprier et d'en acquérir le contrôle total. Les richesses accumulées de façon compulsive aveuglent l'homme, raison pour laquelle il est qualifié de « fou ». Il ne voit pas que la mort guette derrière la haie. Pourtant l'Écriture met l'homme en garde : « L'homme ici-bas n'est qu'un souffle ; il va, il vient, il n'est qu'une image. Rien qu'un souffle, tous ses tracas ; il amasse, mais qui recueillera ? » (Ps 39, 6c-7). Le riche est un insensé parce qu'il vit en oubliant totalement que sa vie peut lui être demandée à tout moment (cf. Sg 15, 8). On ne peut pas toujours vivre en étant obsédé par la peur de la mort, mais il est vrai aussi que celui qui décide de s'enfermer dans la cage de son égoïsme est un mort qui chemine.

« Que vais-je faire ? » est une question récurrente dans les écrits de Luc (cf. Lc 3, 10.12.14 ; 16, 3-4 ; Ac 2, 37 ; 16, 30). Le choix entre la vie et la mort se pose à toute personne. Pour Israël, et avant cela pour Adam, le don de la vie (d'une très haute valeur) est étroitement lié à l'obéissance à Dieu. L'homme se condamne lui-même à la fuite, à l'exil et, enfin, à la misère et à la mort au moment où il choisit les biens dont il peut jouir en excluant Dieu : « Te voilà donc avec de nombreux biens à ta disposition, pour de nombreuses années. Repose-toi, mange, bois, jouis de l'existence » (Lc 12, 19). Les biens matériels forment, dans leur ensemble, une table abondante dressée par Dieu pour les hommes, à partir de la création. Le problème surgit quand l'homme, jusqu'alors administrateur sage des dons, s'arroge le droit d'en devenir le propriétaire exclusif et excluant. Nous vivons à une époque que l'on peut qualifier d'« anxiolytique » : le problème c'est que « l'angoisse ne nous soustrait pas à la douleur de demain, mais elle nous prive du bonheur d'aujourd'hui », car l'angoisse est fille de l'incertitude. Elle renvoie le bonheur au lendemain, nous condamnant à ne jamais vivre heureux au présent. Les préoccupations de ce monde sont décrites en détail dans le Discours sur la Montagne (cf. Mt 5-7) : « C'est pourquoi je vous dis : Ne vous souciez pas, pour votre vie, de ce que vous mangerez, ni, pour votre corps, de quoi vous le vêtirez. La vie ne vaut-elle

pas plus que la nourriture, et le corps plus que les vêtements ? [...] Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît. Ne vous faites pas de souci pour demain : demain aura souci de lui-même ; à chaque jour suffit sa peine » (Mt 6, 25.33-34). Seule la foi comme vie éternelle donne à chaque chose sa juste mesure, à notre temps et à nos relations.



*Baptisés, et
envoyés*

Octobre
2019

22 OCTOBRE 2019

Mardi, 29^{ème} semaine du temps ordinaire

Mémoire facultative de saint Jean-Paul II

Rm 5, 12.15b.17-19.20b-21

Ps 40, 7-10.17

Lc 12, 35-38

Le passage de Paul dans la liturgie de ce jour est situé exactement au cœur de la Lettre aux Romains. Derrière l'affirmation que l'être humain a besoin d'être racheté se trouve la conviction que celui-ci s'est rendu coupable dans son rapport à Dieu. Après avoir démontré, à l'aide de l'expérience et des Écritures, que la rédemption de l'homme vient de Dieu par la foi en Jésus-Christ et non par la circoncision, l'Apôtre commence à traiter de « notre » expérience chrétienne.

Si quelqu'un rompt une relation d'amitié en offensant un ami, un désordre se crée dans son cœur et ne pourra être surmonté que quand cet ami l'accueillera et l'embrassera à nouveau, en acceptant ses excuses. En effet, dit Paul, la rédemption est le motif et la condition pour vivre en paix avec Dieu. Mais pour que les amis retrouvent leur amitié, il faut que quelqu'un fasse une médiation entre les deux, en disant au coupable que l'autre ne lui tient pas rancœur et qu'il l'attend le cœur ouvert. Et quand tout sera surmonté, le lien sera plus fort et la joie plus grande qu'avant. Or, poursuit Paul, sachant que celui qui sert de médiateur, c'est-à-dire Jésus, dut subir de nombreuses humiliations et souffrances pour me trouver et me convaincre de faire confiance à la bonté du Père, dont j'avais méprisé l'amour, mon cœur est profondément reconnaissant et se dispose avec joie à collaborer avec lui à l'œuvre de réconciliation, en participant à ses sacrifices pour porter le message aux autres frères.

Comment pouvons-nous douter de cet amour – demande l'Apôtre des nations – après l'extraordinaire démonstration que Dieu nous a donnée ?

L'événement historique de la mort de Jésus a une signification théologique de souffrance substitutive : il est mort pour nous, à notre place et à la place de tous, pour nous qui nous étions éloignés de Dieu. En d'autres termes, celui qui a reçu la mission de médiation s'est révélé notre grand ami, en prenant sur lui le poids de tous les maux qui nous ont frappés quand nous étions seuls et égarés. Cette incomparable démonstration de l'amour divin resplendira pour nous dans l'histoire pour toujours, en éclairant le chemin des peuples.

Paul sillonne le monde en long et en large, avec une grande joie, sans s'arrêter, jusqu'au don extrême de lui-même, pour répandre cette bonne nouvelle. Jésus ne s'est pas sacrifié parce que nous étions Juifs ou Grecs, esclaves ou hommes libres, cultivés ou ignorants, riches ou pauvres, hommes ou femmes, mais simplement parce que nous étions des pécheurs en quête de pardon. Et son offrande a été dispensée sans que les hommes en aient aucun mérite. Ce qui plaît le plus à Dieu ce n'est pas d'infliger une punition, mais plutôt de donner sans mesure sa sublime miséricorde.

Après que Dieu a accompli cet ineffable mystère d'amour, absolument universel et gratuit, il est impossible – ajoute l'Apôtre – que Dieu n'achève pas l'œuvre de notre salut. La plénitude du salut concerne donc les biens futurs, les biens eschatologiques : la gloire et la vie éternelle. De la sorte, la paix et la réconciliation que nous recevons « maintenant » et que nous goûtons dans notre cœur sont orientées vers leur futur accomplissement, car elles sont le gage des dons que nous recevrons par la suite.

Pour exposer la triple dimension de cette libération, à savoir du péché, de la Loi et de la mort, Paul entreprend une comparaison qui décrit la situation de l'homme avant et après le Christ, en montrant les conséquences de la désobéissance d'Adam – qui « préfigure » celui qui va venir – et celles de l'obéissance du Christ, le nouvel Adam. En réfléchissant à l'histoire de la chute de l'homme (Adam), dans le poème de la Genèse, Paul utilise la vérité théologique qui y est incluse. Le caractère étiologique du récit de la Genèse désigne le péché comme la cause de la misère générale de l'humanité (douleur, affliction, discorde, violence et mort). La désobéissance d'Adam

– au sens individuel et collectif (cf. Gn 1, 27) – a introduit dans le monde une force active et néfaste.

Mais voilà : Jésus-Christ est le libérateur ! Par lui, la rédemption et la vie éternelle sont arrivées pour tous. Jésus est le « second » Adam, antithétique par rapport à notre ancêtre. Le premier être humain n'a pas eu foi en son Créateur, il a désobéi et rompu son amitié avec lui. Au contraire, Jésus est « l'Homme Nouveau », le Nouvel Adam, absolument fidèle et parfaitement obéissant, qui donne sa vie pour rétablir notre amitié avec Dieu. L'antithèse souligne l'incommensurable supériorité du bénéfice apporté par Jésus, par opposition au dommage infligé par Adam. « En effet, si la mort a frappé la multitude par la faute d'un seul, combien plus la grâce de Dieu s'est-elle répandue en abondance sur la multitude, cette grâce qui est donnée en un seul homme, Jésus-Christ » (Rm 5, 15). Le contraste entre « un seul » et « multitude » met en évidence la portée universelle du nouveau lien d'amitié apporté par le Seigneur Jésus.

Le thème central du passage évangélique de Luc est la seconde venue du Seigneur dans la gloire, pour juger les vivants et les morts, comme nous le professons dans le *Credo* : « Il reviendra dans la gloire pour juger les vivants et les morts. » La parenthèse qui sépare le chemin du fidèle de ce rendez-vous inévitable est le temps de l'attente active. L'idée la plus importante du passage évangélique est l'invisibilité du maître qui, après avoir confié un patrimoine à cultiver et à faire fructifier, part, sans toutefois abandonner les siens à leur destin. C'est dans cette façon de faire de Dieu que réside aussi le mystère de la liberté accordée à l'homme, qui peut choisir comment gérer le don de la vie sans pressions physiques, sans ressentir une présence envahissante.

Dans les Saintes Écritures, la requête de se ceindre toujours les reins se trouve déjà dans Exode 12, 11, au moment de la préparation du repas pascal, avant le passage de l'ange de la mort et la sortie de la terre d'esclavage. Cela deviendra par la suite une formule commune pour désigner l'appel au service, dont Jésus donne lui-même un exemple magistral : « Avant la fête de la Pâque, sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde

à son Père, [...] Jésus se lève de table, dépose son vêtement, et prend un linge qu'il se noue à la ceinture ; puis il verse de l'eau dans un bassin. Alors il se mit à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge qu'il avait à la ceinture » (Jn 13, 1, 4-5). Par ce geste, le service au nom de Dieu a été élevé au rang de sacrement de l'amour, à l'intérieur de l'Eucharistie qui permet à celui qui la reçoit d'avoir part à la vie de Jésus (cf. Jn 6, 30-58). Ce n'est pas un hasard si le quatrième Évangile raconte la Dernière Cène avec le lavement des pieds. À Pierre, qui essaie de se soustraire à cette initiative, « indigne » de son Maître, Jésus dit : « Si je ne te lave pas, tu n'auras pas de part avec moi » (Jn 13, 8). Laver les pieds des frères est un geste que le Maître confie à ses disciples comme emblème du style de vie à apporter à toutes les nations. Après la Résurrection de Jésus, les disciples sont dissuadés de continuer à regarder vers le ciel ; ils sont plutôt encouragés à aller en mission pour accomplir tout ce que Jésus avait dit et fait, avec la promesse que le Maître reviendrait parmi les siens de la même manière qu'il était venu (cf. Ac 1, 11). On attend avec espérance le retour du Maître en se ceignant les reins, c'est-à-dire en servant les frères dans la foi, en leur annonçant et en les faisant participer au salut qui nous est offert en gage dans l'Eucharistie.

La métaphore des lampes allumées (comme dans Ex 27, 20 ; Lv 24, 2) donne à l'attente le caractère d'une veille active. L'apparente absence du maître peut induire la tentation de se substituer à lui, en prétendant devenir les arbitres absolus de la vie, de la sienne et de celle des autres, en faisant main basse sur les biens qui nous ont été confiés. Dans l'optique de Dieu, l'attente répond à la loi de l'amour. En celui qui vit les temps longs de l'attente, le désir de la rencontre face à face avec Dieu grandit : il faut être forts pour supporter le devoir de la parole donnée, mais sans en connaître l'échéance, soutenus par la promesse d'un retour sans préavis. Il est important d'être conscients que toutes les saisons d'une vie bien vécue, en cherchant et en faisant la volonté de Dieu, sont un *kairos*, un temps favorable pour être rappelés à la Maison. La vie sera un succès si le fidèle se trouve prêt pour cette rencontre.

23 OCTOBRE 2019

Mercredi, 29^{ème} semaine du temps ordinaire

Mémoire facultative de Saint Jean de Capistran

Rm 6, 12-18

Ps 124, 1b-8

Lc 12, 39-48

Dans toute la Lettre aux Romains, Paul soutient qu'il est inutile de se confier à la Loi mosaïque, car, loin de libérer l'homme, elle le réduit en esclavage et le condamne. En effet, avant l'arrivée de la Loi de Moïse, le péché existait déjà dans le monde, à cause d'Adam, de même que la mort. Mais, comme la Loi n'avait pas encore été révélée et qu'il n'existait encore aucun précepte, on ne pouvait imputer aux pécheurs leurs manquements, sous leur aspect formel de transgression, ni leur appliquer des sanctions prévues par la Loi. Toutefois, selon la loi naturelle inscrite dans le cœur, la responsabilité personnelle pour le péché commis demeure la même pour tous. Par conséquent, après avoir reçu la Loi, les Juifs virent seulement grandir leur responsabilité et, avec elle, leurs fautes.

L'attente judaïque était que dans les derniers jours, lors de sa venue, le Messie apporterait une nouvelle loi ou une réinterprétation de la Loi. Cette troisième période – que Paul nomme « la plénitude des temps » – fut inaugurée par la naissance et par la Pâque du Christ, l'Oint envoyé par Dieu. À partir de sa venue, nous avons donc été libérés de la Loi, déclare l'Apôtre, car la grâce du Seigneur Jésus a commencé à régner.

Paul laisse de côté le récit de Noé et ce qu'il pourrait signifier quant à l'alliance, au péché et à la Loi. Il passe directement d'Adam à Moïse. Il entend ainsi affronter le problème, exclusivement en termes de Loi mosaïque, car c'est l'argument auquel certains recourent parmi les juifs, ou juifs-chrétiens, les faux-frères, pour imposer à tous la circoncision, comme nécessaire pour être rachetés et sauvés par Dieu.

Or, lorsque Paul affirme que la Loi a été involontairement la cause de la prolifération du péché et que, même indirectement, cela a fait déborder la grâce de Dieu qui s'est déversée sur l'humanité pécheresse, il s'expose à de nombreuses questions et critiques. Anticipant les objections qu'il n'aurait pas manqué de recevoir, Paul affirme que le chrétien, une fois qu'il s'approche du Mystère pascal du Christ mort et ressuscité, ne veut plus rien avoir affaire avec le péché et ses terribles conséquences. Le fait que la justification du Christ nous rachète tous ne signifie pas que le pécheur puisse continuer à pécher comme il le faisait ou même davantage, en abusant de sa liberté dans le Christ ou en provoquant Dieu pour qu'il manifeste encore plus sa grâce. Le chrétien authentique se considère mort à cause du péché et vit exclusivement pour Dieu en Jésus-Christ. Par conséquent, n'étant plus soumis à la Loi, mais sous la grâce, le chrétien est exhorté à offrir son corps et tout son être pour ne plus pratiquer que le bien, l'amour réciproque et la justice ; il est appelé à se consacrer entièrement au service de Dieu en faveur des autres. Voilà la grande mission évangélisatrice de l'Église. En effet, la rédemption nous fait renaître grâce à un lien d'adoption filiale et implique le commencement d'une vie nouvelle à la lumière de l'Esprit Saint.

Cet enseignement de Paul au sujet de la Loi est parfaitement en harmonie avec celui de Jésus. L'administrateur qui a commis une erreur, en désobéissance à un ordre explicite de son maître, sera puni plus sévèrement que le serviteur qui a commis la même faute mais sans connaître la loi en vigueur. Tel est, très simplement, l'enseignement exposé par l'Apôtre dans sa Lettre. La Loi a augmenté la responsabilité et donc la faute par transgression. Tous ceux qui ont reçu une autorité et des moyens dans les domaines religieux, social, politique, économique, juridique, militaire... recevront une punition d'autant plus grave qu'ils abuseront de leur pouvoir pour maltraiter, exploiter et opprimer le peuple de Dieu ou détruire sa maison, sa création.

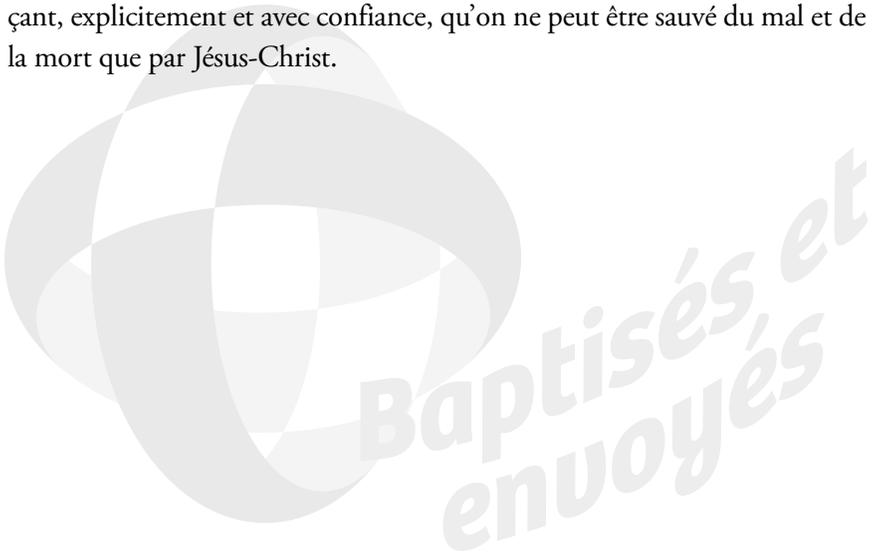
La question de Pierre : « Seigneur, est-ce pour nous que tu dis cette parabole, ou bien pour tous ? » (Lc 12, 41) ouvre l'horizon à la dimension communautaire de la vigilance. La parabole de Jésus s'adresse à tous les membres de la communauté ecclésiale, dont chacun est invité à remplir son devoir

fidèlement, quotidiennement, sans rien renvoyer au lendemain. Parmi ceux qui sont appelés à veiller, les détenteurs de rôles de guide au sein de la communauté ont une responsabilité plus grande. Le défi de servir Jésus-Christ et son Évangile, au lieu de se servir soi-même, concerne en premier lieu les chefs, les animateurs de la communauté. Celui qui préside à table doit s'assurer que les autres aient eu leur part avant de se servir. Jésus fait l'éloge de l'administrateur honnête et sage, celui qui ne s'est pas laissé séduire par la fascination du pouvoir et qui gère les biens avec le juste détachement. « Heureux ce serviteur que son maître, en arrivant, trouvera en train d'agir ainsi ! Vraiment, je vous le déclare : il l'établira sur tous ses biens » (Lc 12, 43-44). La gestion des biens de la terre dans l'équité, la justice et la transparence, sont des thèmes d'une grande actualité dans le monde contemporain, meurtri par l'avidité prédatrice à l'échelle mondiale et où souvent l'être humain vaut beaucoup moins que les marchandises et les choses. « Mais si le serviteur se dit en lui-même : "Mon maître tarde à venir", et s'il se met à frapper les serviteurs et les servantes, à manger, à boire et à s'enivrer, alors quand le maître viendra, le jour où son serviteur ne s'y attend pas et à l'heure qu'il ne connaît pas, il l'écartera et lui fera partager le sort des infidèles » (Lc 12, 45-46).

Dans ces paroles, il est important de prêter attention à l'attitude du serviteur infidèle qui, dans son for intérieur, se convainc que l'arrivée du Seigneur est loin, ainsi qu'à la référence finale aux infidèles. La folie et l'athéisme vont de pair dans les Psaumes (14, 1 ; 53, 2) : « Dans son cœur le fou déclare : "Pas de Dieu !" » Pour celui qui décide d'exclure Dieu de son cœur, il ne sera certes pas facile d'accueillir le prochain et de reconnaître le dessein divin pour lui. L'Évangile déclare que le Seigneur reviendra comme juge et chacun devra rendre compte de ses actions. Ce n'est pas une menace. Il n'appartient pas à la pédagogie de Dieu de s'imposer en faisant miroiter un châtiment. La communauté chrétienne est la maison du Père dans laquelle sont célébrés la vie et l'amour. Ce sont les choix de chacun qui détermineront la récompense ou l'exclusion.

Dans l'optique de saint Paul et de l'Évangile, le mal sérieusement considéré, à la lumière de la certitude de la victoire du Christ sur la mort, constitue

une sérieuse provocation pour la mission chrétienne. La lutte commencée par le Christ dans le cœur du disciple missionnaire, grâce à l'action de l'Esprit reçu au baptême, représente une dimension centrale de l'annonce et du témoignage chrétiens. La mission de l'Église, du fait même qu'elle soit mue par la certitude de la victoire et de l'amour miséricordieux, ne craint pas ce combat contre le mal, sous toutes ses formes. Il est demandé aux croyants, à qui l'on a beaucoup donné, d'offrir, de proclamer et de partager, en annonçant, explicitement et avec confiance, qu'on ne peut être sauvé du mal et de la mort que par Jésus-Christ.



Octobre
2019

24 OCTOBRE 2019

Jeudi, 29^{ème} semaine du temps ordinaire

Mémoire facultative de Saint Antoine-Marie Claret

Rm 6, 19-23

Ps 1, 1-4.6

Lc 12, 49-53

Les textes bibliques de cette liturgie comportent tous un thème commun : la liberté accordée par Dieu à toute personne humaine, l'usage que l'on en fait et les responsabilités qui en découlent. Le passage de la Lettre aux Romains trace une ligne nette entre un chemin au service du péché et une vie placée sous le signe du Christ. Il en dessine aussi l'aboutissement : le produit final des œuvres peccamineuses est la mort, et la mort représente une séparation sans possibilité de retour. C'est le sort que s'inflige celui qui décide obstinément d'exclure Dieu de sa vie. Le cadre que Paul laisse entrevoir correspond parfaitement à celui de l'Évangile. La sombre possibilité de refus de l'Évangile et la condamnation qui s'ensuit s'opposent au vaste horizon de la vie éternelle fondé en Jésus-Christ. Paul, qui a vécu à l'enseigne de la stricte observance des préceptes religieux comme voie maîtresse pour obtenir le salut, a à cœur de souligner à maintes reprises que la communion avec Dieu par Jésus-Christ est un don immérité. Personne ne peut réclamer que Dieu le lui doit. Le salut est une grâce que l'homme est invité à accueillir dans sa vie et à cultiver.

Malgré sa brièveté, ce passage de l'Évangile de Luc contient un vibrant message, avec des images et des accents si forts qu'aucun de ceux qui l'entendent ne peut rester indifférent. Il s'agit avant tout d'un discours qui transmet un sentiment d'imminence qui exige de prendre position. La manifestation de Dieu en la Personne de Jésus-Christ a allumé une flamme dans l'histoire de l'humanité et dans celle des individus. Dans la Bible, le feu

symbolise la Parole du Seigneur proclamée par le prophète (cf. Jr 5, 14 ; 23, 29 ; Si 48, 1). Une parole semblable à un marteau qui, en frappant la roche (cf. Jr 23, 29), fait jaillir des milliers d'étincelles. « Je suis venu apporter un feu sur la terre » (Lc 12, 49). Dans ce passage, le feu se rapporte aux réponses divergentes que suscitent la personne et le message de Jésus : la division, non seulement parmi les étrangers, mais même entre les membres d'une même famille. On remarque une continuité entre ce texte et la prophétie de Syméon, selon laquelle cet enfant encore dans les langes allait devenir un signe de contradiction (cf. Lc 2, 34). Le feu est également utilisé pour faire passer un message de réconfort : « Quand tu marcheras au milieu du feu, tu ne te brûleras pas » (Is 43, 2). Jean-Baptiste baptisait avec l'eau, par la suite Jésus baptisera avec le feu (cf. Lc 3, 16). C'est sous la forme de langues de feu que l'Esprit Saint descendra sur l'Église rassemblée dans la salle supérieure, le jour de la Pentecôte (cf. Ac 2, 2-4). Le feu est aussi utilisé comme image pour exprimer le jugement de Dieu. Tout sera soumis à l'épreuve du feu, pour séparer la paille et le grain. D'où l'exhortation de l'Apôtre Paul : « Mais que chacun prenne garde à la façon dont il contribue à la construction. La pierre de fondation, personne ne peut en poser d'autre que celle qui s'y trouve : Jésus-Christ. Que l'on construise sur la pierre de fondation avec de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, ou avec du bois, du foin ou du chaume, l'ouvrage de chacun sera mis en pleine lumière. En effet, le jour du jugement le manifestera, car cette révélation se fera par le feu, et c'est le feu qui permettra d'apprécier la qualité de l'ouvrage de chacun. Si quelqu'un a construit un ouvrage qui résiste, il recevra un salaire ; si l'ouvrage est entièrement brûlé, il en subira le préjudice. Lui-même sera sauvé, mais comme au travers du feu » (1 Co 3, 10b-15).

Le feu que Jésus est venu apporter sur la terre est lié, d'une manière évidente, à son baptême. Quand son baptême aura lieu, c'est-à-dire sa passion, le feu qu'il est venu apporter, c'est-à-dire le don de l'Esprit, s'allumera. Ainsi, par deux figures rhétoriques, Jésus décrit le Mystère pascal et le fruit qu'il a apporté parmi nous. Jean-Baptiste, en effet, avait annoncé que celui qui allait venir était plus puissant que lui, quelqu'un dont il n'était pas

digne de défaire la courroie de ses sandales. Si, lui, baptisait par l'eau pour préparer la voie au Seigneur, en invitant les personnes à se repentir et à se convertir, le Fils du Très-Haut viendrait pour baptiser par l'Esprit Saint et par le feu, afin que toute créature voie le salut de Dieu et ses merveilles. La réalisation de cette promesse est décrite par Luc dans les Actes des Apôtres, avec le récit de la Pentecôte, quand l'Esprit, don pascal, est descendu sur l'Église sous forme de langues de feu, la revêtant d'une force prophétique pour lancer la mission évangélisatrice.

Luc doit avoir été témoin de nombreux conflits familiaux durant ses voyages missionnaires dans le monde entier, en évangélisant constamment avec Paul, en certaines occasions, ainsi qu'avec d'autres compagnons. Beaucoup de ces conflits survenaient dans les synagogues, comme le rapportent les récits des Actes des Apôtres, car certains acceptaient l'annonce et d'autres la refusaient. Et, bien sûr, différents membres d'une même famille participaient aux rites à la synagogue. Cela nous renvoie à une autre phrase de Jésus, qui exige de ses disciples un amour plus grand que l'amour qu'ils portent à leur famille. La raison est très simple : il est la source de l'amour. C'est lui qui nous enseigne à aimer véritablement, en donnant sa vie pour les personnes que nous aimons. L'amour uniquement motivé par les liens familiaux est très fragile. En revanche, celui qui devient disciple de Jésus non seulement apprend à aimer vraiment les membres de sa famille, mais il abandonne toute avidité et hypocrisie, tout égoïsme et discrimination, en ouvrant son cœur à la fraternité universelle, en accueillant avec un amour sincère les personnes différentes de lui, par la religion, l'ethnie, la culture, la couleur de peau, le statut social : des personnes jusque-là inconnues. Toutefois, cela peut provoquer des inimitiés de la part de la famille et de la communauté qui n'aiment pas ce qui est différent, qui n'acceptent pas les nouveautés qui peuvent miner leurs traditions et leurs convictions, qui ne comprennent pas et rejettent cette nouvelle façon de vivre, véritable révolution spirituelle et sociale. Comme le dit Luc : « La Loi et les Prophètes vont jusqu'à Jean le Baptiste ; depuis lors, le royaume de Dieu est annoncé, et chacun met toute sa force pour y entrer » (Lc 16, 16).

La paix est une constante dans les discours de Jésus (cf. Mt 5, 9) et dans ses réactions, notamment face aux provocations et à la violence : il est le Prince de la Paix, il est « notre paix » (Ep 2, 14). Il incombe à la personne interpellée par Jésus de décider dans quel camp elle veut s'engager. Le feu que Jésus offre réchauffe les cœurs, surtout de ceux qui ne savent pas où aller. Qu'il nous accompagne, comme il le fit incognito avec les disciples d'Emmaüs qui, au terme d'une journée pénible et avilissante, professèrent : « Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous, tandis qu'il nous parlait sur la route et nous ouvrait les Écritures ? » (Lc 24, 32). Ce fut le début d'un nouveau départ, le renouveau d'une vocation que le Seigneur n'avait jamais révoquée malgré les vacillements des Apôtres. « Les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance » (Rm 11, 29).

Baptisés, et
envoyés

Octobre
2019

25 OCTOBRE 2019

Vendredi, 29^{ème} semaine du temps ordinaire
de la Férie

Rm 7, 18-25a

Ps 118, 66.68.76-77.93-94

Lc 12, 54-59

Paul a affirmé que la Loi avait été le motif de la prolifération du péché, devant alors faire face à de nombreuses critiques. L'objectif de l'Apôtre n'est toutefois pas seulement de faire remarquer que la Loi n'a pas le pouvoir de transformer ni de sauver l'être humain : elle montre à peine ce qui est juste et ce qui ne l'est pas, et finit ainsi par mettre en avant tous ses manquements. Voilà pourquoi Paul répond sans l'ombre d'un doute : la Loi est bonne et sainte, mais le problème c'est qu'à travers elle le péché, c'est-à-dire la transgression des commandements, se manifeste dans toute sa gravité. La Loi place le peuple devant la voie de la vie et la voie de la mort.

Paul connaît très bien le drame intérieur que vit chaque personne, en particulier quand elle s'efforce de suivre le sentier de la perfection. Par sa raison et sa volonté, l'être humain connaît et désire faire le bien, conformément aux commandements, mais il sent en lui une tendance, une impulsion à faire le mal. Cela démontre qu'il est esclave et qu'il a besoin d'une force libératrice qui ne peut pas venir de lui. Nous sommes nés dans la faute personnelle, mais nous portons les signes du péché, du désordre cosmique et nous souffrons de ses conséquences. En effet, dit Paul, « je ne fais pas le bien que je voudrais, mais je commets le mal que je ne voudrais pas » (Rm 7, 19). L'être humain fait l'expérience de cette contradiction dramatique et se demande : qui peut me libérer de mon « moi » gracile, charnel, pour vivre un nouveau « moi » assaini, spirituel, qui plaît à Dieu ? Paul sait que Jésus est l'unique source de grâce et notre rédemption. Il nous exhorte

donc à louer et à rendre grâce à Dieu, avec lui, pour prier avec le Psalmiste en disant : « Que j'aie pour consolation ton amour selon tes promesses à ton serviteur ! Que vienne à moi ta tendresse, et je vivrai » (Ps 119, 76-77).

Celui qui observe fidèlement la Loi doit être très attentif à ne pas tomber dans le grave péché de l'orgueil, comme le pharisien dans le temple qui, méprisant les autres, se considérait juste devant Dieu, contredisant ainsi ce que dit l'Écriture : « N'entre pas en jugement avec ton serviteur : aucun vivant n'est juste devant toi » (Ps 143, 2). Il se peut aussi qu'il n'ait pas le courage de poursuivre jusqu'au passage suivant, là où conduit la Loi. Celui qui observe les commandements est sur la voie qui mène à la vie éternelle, comme le montre l'épisode d'une personne qui demande à Jésus : « Bon maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle en héritage ? » (Lc 18,18). Le Seigneur confirma alors que ce jeune homme était sur la bonne voie. Ce chemin l'avait conduit à Jésus, pour qu'il continue dans sa recherche, car Jésus est lui-même le « chemin » qui conduit à la vie (cf. Jn 14, 6) et la « porte » d'entrée du Royaume (cf. Jn 10, 7-9). Quand Paul, par la lumière de la grâce, comprit cela, il n'hésita pas à suivre la voie de Jésus de toute sa force, de tout son cœur et de tout son esprit. Mais le jeune homme, qui était très riche, n'en eut pas le courage.

En s'adressant aux foules, qui savent discerner les signes de la nature par leur expérience et leur intelligence, Jésus, le Maître Divin, leur reproche deux manquements : leur incapacité à discerner le temps présent et leur incapacité à juger ce qui est juste. Elles savent interpréter le temps chronologique et le temps météorologique, mais elles ne parviennent pas à percevoir la présence du temps salvifique. Dans son discours programmatique à la synagogue de Nazareth, citant le prophète Isaïe, Jésus avait déclaré qu'il inaugurerait l'année du Seigneur, « l'aujourd'hui » du salut, où les promesses des Écritures touchent à leur accomplissement (cf. Lc 4). À partir de là, toute l'œuvre de Jésus, en paroles et en actions, fut une inlassable mission évangélisatrice. Beaucoup de ceux qui l'écoutaient et étaient témoins de ses œuvres étaient dans l'admiration et rendaient gloire à Dieu en disant : « Nous avons vu des choses extraordinaires aujourd'hui ! » (Lc 5, 26).

Aux disciples du Baptiste qui lui demandaient s'il était vraiment le Messie ou s'il fallait en attendre un autre, Jésus répondait en leur montrant les fruits de son action évangélisatrice : « les aveugles retrouvent la vue, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres reçoivent la Bonne Nouvelle » (Lc 7, 22). Et si, d'un côté, Jésus montre son affliction d'être persécuté et entravé par les autorités politiques et religieuses, par les puissants et par les propriétaires terriens qui ne connaissent aucun repentir et refusent toute opportunité de conversion, de l'autre, il s'extasie en voyant la joie et la simplicité des humbles qui accueillent la lumière de sa parole et deviennent ses disciples pour entrer dans le Royaume. Toutefois, exultant dans l'Esprit Saint, Jésus déborde de louange et d'action de grâces envers le Père, pour avoir caché ces choses aux sages et aux savants et les révéler aux tout-petits.

Vu l'importance de l'enjeu, nous devrions nous montrer moins experts dans la lecture des phénomènes naturels et plus lucides dans la compréhension du temps de l'histoire et du temps de Dieu ; cette dernière attitude serait moins nuisible que celle qui est reprochée par Jésus. Comme il s'agit essentiellement de la grâce de la révélation messianique, il est urgent et décisif de l'accueillir au moment même où elle se présente, pour lui donner toutes les possibilités de produire les fruits de salut dont elle est porteuse. Cela ne peut être possible qu'en répondant dans la liberté et l'obéissance aux appels spéciaux à la conversion, adressés par le Seigneur en chemin vers Jérusalem. Il est tout aussi nécessaire d'accorder l'attention qui leur est due aux signes particuliers de ce temps que la présence du Christ enrichit d'une nouveauté absolue, en lui faisant acquérir une incroyable signification historique et providentielle pour notre salut.

26 OCTOBRE 2019

Samedi, 29^{ème} semaine du temps ordinaire
de la Férie

Rm 8, 1-11

Ps 24, 1-6

Lc 13, 1-9

L'enseignement de Jésus, dans l'Évangile d'aujourd'hui, commence par une nouvelle rapportée par des personnes anonymes : le cas de plusieurs Galiléens que Pilate a fait massacrer alors qu'ils offraient un sacrifice dans le Temple. Non seulement cette condamnation est exécutée à l'intérieur des murs du Temple mais, pire encore, le sang humain a été mêlé au sang des animaux sacrifiés, motif de honte et d'indignation. La raison pour laquelle ces personnes racontent cet épisode à Jésus n'est pas claire. Peut-être parce que, Jésus étant galiléen, elles voulaient le mettre en garde, tout comme elles le feront plus tard en l'avertissant de la persécution d'Hérode Antipas, qui voulait le tuer. Ou bien essayaient-elles de le menacer de façon sordide car, s'il avait été dénoncé au procureur romain, il aurait pu subir le même sort ; ou simplement par goût des commérages sur les tragédies d'autrui. Comme dit le psaume : les gens qui se réjouissent du malheur des autres devraient se taire ; ceux qui se rient des infirmités des autres devraient avoir honte.

Mais la réponse de Jésus amène à déceler quelque chose de plus sérieux en eux : un jugement condescendant à l'égard des victimes, comme si elles méritaient de mourir si violemment et au moment sacré de l'adoration de Dieu ; comme si la brutalité des Romains était un jugement de Dieu sur ceux qui ont été tués. Jésus ne commente pas l'événement, mais il tire une leçon de l'attitude de ceux qui rapportent ce triste épisode : personne n'est autorisé à interpréter la souffrance, la maladie, les accidents et les tragédies des autres comme le signe d'une punition divine pour les péchés commis,

mais chacun doit considérer ses péchés comme la pire des disgrâces et chercher à se convertir à partir d'un repentir sincère. Nul n'a reçu l'autorité de juger et d'étiqueter les personnes comme « bonnes » ou « mauvaises ». Seul le Seigneur connaît toute la vérité de nos cœurs.

Lorsqu'on lui apprend la nouvelle, Jésus refuse la lecture du lien de cause à effet, entre la mort violente et l'énormité du péché. Jésus veut souligner que les malheurs ne révèlent pas nécessairement la gravité d'un péché caché de la personne qui en est la victime, mais qu'ils sont comme des avertissements qui nous rappellent que la mort peut toujours frapper à notre porte, surtout au moment où l'on s'y attend le moins. D'où la prise de conscience qu'il faut réveiller la nécessité et l'urgence d'une conversion intérieure, qu'il faut accepter et agir avant qu'il ne soit trop tard. Voilà pourquoi, rejetant catégoriquement la possibilité que les Galiléens massacrés par Pilate et les dix-huit personnes écrasées par l'effondrement de la tour de Siloé puissent être considérés comme plus pécheurs que les autres, Jésus poursuit son discours en laissant entendre que si ceux qui l'écoutent ne se convertissent pas, ils pourraient périr de la même façon. Se convertir, non pas parce que leur repentir les protégerait de la mort, mais parce que la conversion met dans la bonne disposition spirituelle et humaine pour rencontrer le Seigneur de la vie, dans la sérénité et la paix du cœur. Si la conversion peut libérer de la mort, il s'agit de la mort éternelle et non pas de la disparition physique. L'image de Dieu qui sous-tend l'idée que la mort violente révélerait un grave péché chez la victime ne correspond pas au Dieu-Père révélé par Jésus. Notre Dieu ne se venge pas des pécheurs, c'est un Dieu patient, qui espère, en accordant le temps nécessaire, qu'à un moment donné l'humanité finira par se rendre compte de l'immense amour dont elle est aimée, ce qui lui apportera les fruits de l'amour fraternel et de la solidarité qu'elle attend.

En tout cas, telle est la perspective indiquée par la parabole, l'aspect théologique qu'elle dramatise avec l'histoire d'un homme, de son figuier et de son vigneron. Déçu que le figuier ne donne pas les fruits qu'il était en droit d'attendre après des années d'attention et de travail, l'homme décide de couper son arbre pour ne pas le laisser appauvrir le terrain en

vain. Mais, à sa surprise, son vigneron intervient et intercède pour qu'il accorde à son figuier un délai supplémentaire, le temps de vérifier si, en travaillant la terre et en mettant de l'engrais, les choses ne pourraient pas changer. La suite de l'histoire n'est pas racontée, mais l'exécution du verdict semble avoir été suspendue, ouvrant ainsi la voie à l'espérance. Si l'image du figuier nous renvoie à nous-mêmes, la bonne nouvelle est que le Maître de l'univers nous accorde un temps de vie pour laisser la grâce divine agir et produire ses fruits de paix, de joie, de justice et d'amour en nous. C'est un cadeau, une sorte de seconde chance qui ne nous laisse plus de marge d'erreur. D'autre part, si c'est la figure du vigneron qui nous représente, nous devons y entrevoir notre part d'intercession et les efforts que nous devons accomplir comme contribution à offrir pour la conversion d'autrui. En tant que communauté ecclésiale, il va de soi que nous sommes appelés à un double effort : nous convertir sans trêve, en devenant toujours plus transparents à la Parole de Dieu et dociles à l'Esprit d'amour qui vivifie et agit pour la conversion du monde sans voiler le visage miséricordieux et patient de Dieu, Père de Jésus-Christ, dont la première et unique volonté est de sauver et non de condamner. L'expérience montre que l'on obtient davantage du cœur en lui faisant confiance : nous ne gagnerons pas les personnes à l'amour divin en leur faisant peur, en les emprisonnant dans leurs disgrâces. Puisse cette pédagogie guider notre action missionnaire sans en atténuer la force prophétique ni la profonde compréhension de la nature humaine et du contenu du salut !

L'image du figuier planté dans la vigne suggère, peut-être, que le Royaume de Dieu (la vigne) est beaucoup plus grand qu'Israël ou que Jérusalem, représenté par le figuier. Par conséquent, Jésus, le Messie, le divin viticulteur, est venu chercher dans la Cité Sainte les fruits de miséricorde, de justice et de fidélité. Ce sont les fruits qui plaisent à Dieu, les fruits attendus par le « propriétaire de la vigne ». Mais le temps va bientôt arriver à échéance et la décision de couper le figuier est prise : car aucun fruit n'a été trouvé. C'est aussi le sens de l'épisode du figuier stérile chez Marc (13, 28) et chez Matthieu (21, 18-22 ; 24, 32), qui a conduit à la malédiction de l'arbre.

Mais, de façon tout à fait surprenante, dans la parabole de Luc, c'est le vigneron qui intercède auprès du propriétaire pour qu'il ait un peu de patience avec son figuier et donc pour qu'il fasse miséricorde à Jérusalem. Comme si cela ne suffisait pas, il s'engage lui-même à faire tout son possible pour que cet arbre qui lui est si cher donne des fruits. Car, comme le déclare le prophète Ézéchiël dans l'acclamation de l'Évangile, Dieu n'éprouve pas de plaisir dans la mort des méchants ; c'est plutôt leur conversion qu'il désire, afin qu'ils puissent abandonner les mauvais chemins et leur vie de péché. « Détournez-vous de votre conduite mauvaise. Pourquoi vouloir mourir, maison d'Israël ? » (Ez 33, 11). Malheureusement, l'invitation à la conversion n'a pas été accueillie, les avertissements n'ont pas été écoutés, les signes n'ont pas été compris et le temps de la grâce n'a pas été mis à profit. Mais avant que ne se produise la tragédie finale de Jérusalem, l'Arbre de Vie, Jésus, a accepté d'être coupé, de sorte qu'à la fin la racine de tous les maux soit extirpée, pour faire germer notre cœur, en le vivifiant éternellement par la lymphe de l'Esprit Saint.

Octobre
2019

27 OCTOBRE 2019

Dimanche, 30^{ème} semaine du temps ordinaire

Année C

Si 35,15b-17.20-22a

Ps 34, 2-3.17-19.23

2 Tm 4, 6-8.16-18

Lc 18, 9-14

L'enseignement de Ben Sirac le Sage, héritier de la doctrine prophétique millénaire sur la justice et l'amour préférentiel de Dieu pour les pauvres et les opprimés, nous conduit vers les sommets de la vraie spiritualité biblique. Le Deutéronome avait averti que Dieu « est impartial et ne se laisse pas acheter » (Dt 10, 17), contrairement aux hommes qui usent de favoritismes selon leurs préjugés sociaux, raciaux ou idéologiques, aux dépens de la vie des humbles. Cette doctrine sera largement appliquée par Jésus aussi bien dans sa prédication que dans son œuvre libératrice, puis par les Apôtres et les Évangélistes, qui l'insérèrent dans leurs écrits et la répandirent universellement. Dieu, dans son infinie miséricorde, ne manque jamais de rencontrer tous ceux qui, conscients de leurs défauts et de leurs faiblesses, cherchent son aide et son pardon. Les superbes, en revanche, il les laisse errer dans la confusion des fières pensées de leurs cœurs.

La parabole que Jésus a racontée à propos du publicain et du pharisien nous montre sa façon de voir les personnes, qui est la forme concrète du regard de Dieu, car il ne juge pas selon les apparences, ni même sur la base de préjugés, mais à partir de ce qu'il voit clairement dans les profondeurs du cœur humain, en discernant les véritables motivations qui engendrent les actions et les prières des hommes.

De fait, nous trouvons pour la première fois la déclaration de Ben Sirac le Sage, selon qui Dieu ne fait pas de préférences entre les personnes, dans

la bouche des adversaires de Jésus qui, bien que complotant contre lui, ont dû reconnaître publiquement sa parfaite intégrité morale, en déclarant : « Maître, nous le savons : tu parles et tu enseignes avec droiture, tu es impartial et tu enseignes le chemin de Dieu selon la vérité » (Lc 20, 21 ; cf. Mt 22, 16). C'est la voie de Dieu que Jésus a pratiquée et enseignée. C'est évident non seulement dans sa façon d'approcher les humbles, les exclus et les marginaux parce qu'ils sont considérés comme des pécheurs, des prostituées et des publicains, des impurs et des maudits, ou encore des lépreux, mais c'est aussi ce qui caractérise toute son action évangélisatrice, en abattant toutes les barrières de discrimination, religieuse, sociale ou raciale. Jésus, en effet, accepte d'écouter l'humble requête du centurion romain et se rend chez lui pour guérir son serviteur. En outre, au cours de ses incessants voyages comme Maître itinérant, il visite la région des Samaritains et fait souvent leur éloge. Lorsqu'il se rend dans les territoires païens, il guérit la fille d'une femme syro-phénicienne, dans la région de Tyr. Traversant le lac de Tibériade pour se rendre sur l'autre rive, il se dirige vers la Décapole et soigne plusieurs personnes atteintes de diverses maladies. Ses fréquentes traversées du lac de Galilée révèlent que Jésus est Seigneur de la mer, avec tout son sens symbolique : il est en mesure de calmer sa force menaçante et de marcher sur l'abysse. La mer terrifiante, symbole négatif, perd sa fonction de séparation pour devenir un pont qui, à travers le ministère de Jésus, réalise la réconciliation des deux parties : juive et païenne.

Dans la synagogue de Nazareth – où il avait exposé le programme de son ministère –, Jésus avait défié ses auditeurs sur la position d'Israël à l'égard des autres peuples considérés comme élus. De fait, ils avaient réagi négativement, condamnant son affirmation sur l'accomplissement des prophéties. Les exemples d'Élie, envoyé à la veuve phénicienne, et d'Élisée, qui guérit Naaman le lépreux syrien, furent suffisants pour démontrer que Dieu ne fait pas de préférences entre les personnes, mais que toutes les créatures sont précieuses à ses yeux. Comme le dit le Psalmiste : « La bonté du Seigneur est pour tous, sa tendresse, pour toutes ses œuvres. [...] Il est proche de ceux qui l'invoquent, de tous ceux qui l'invoquent en vérité. » Le Psalmiste

ne fait mention d'aucune race ou nationalité spécifique, ni de statut social ou de couleur de la peau. Si l'amour de Dieu imprègne toutes les créatures, c'est parce que toute son œuvre et donc son amour sont universels, remplis d'attentions pour les êtres humains, sans aucune discrimination.

Cela n'empêche pas Israël d'avoir été choisi par Dieu pour un lien d'alliance spécial avec lui. Mais cette élection tendait à une mission spécifique en faveur de tous les peuples, pour témoigner de la présence du Dieu vivant dans l'histoire comme libérateur des opprimés et sauveur de l'être humain : « Vous êtes mes témoins – oracle du Seigneur –, vous êtes mon serviteur, celui que j'ai choisi pour que vous sachiez, que vous croyiez en moi et compreniez que moi, Je suis. Avant moi aucun dieu n'a été façonné, et après moi il n'y en aura pas » (Is 43, 10). Dieu en effet n'a pas simplement choisi son serviteur mais il l'a constitué et instruit : « Moi, le Seigneur, je t'ai appelé selon la justice ; je te saisis par la main, je te façonne, je fais de toi l'alliance du peuple, la lumière des nations : tu ouvriras les yeux des aveugles, tu feras sortir les captifs de leur prison, et, de leur cachot, ceux qui habitent les ténèbres » (Is 42, 6-7). En considérant plus profondément l'enseignement de Jésus dans la parabole du publicain et du pharisien dans le Temple, nous nous apercevons que ce qui fait la différence, c'est ce qui se trouve dans le cœur humain mis à nu par la présence de Dieu dans la prière.

C'est dans l'intention de prier que le publicain et le pharisien se rendent au Temple, se retrouvant ainsi ensemble à partager pendant quelques instants le même lieu saint. Mais la façon particulière pour chacun d'eux de se situer par rapport à ce temps de prière est ce qui déterminera leur destin respectif et leur état spirituel final. Ayant eu l'humilité et la sincérité de reconnaître son indignité et son péché et d'implorer le pardon de Dieu, le publicain rentre chez lui en étant meilleur, transformé intérieurement, réconcilié : devant sa prière authentique, la grâce divine ne s'est pas fait attendre. Encore une fois : « Qui s'élève sera abaissé ; qui s'abaisse sera élevé » (Lc 18, 14b).

Le pharisien, à l'inverse, est prisonnier dans sa tour d'orgueil spirituel. Trop conscient de ses œuvres pieuses méritantes et de l'excellence de sa

classe sociale et religieuse, il se croit supérieur et meilleur que tous les autres. Il érige des barrières entre lui et eux, il les insulte et les méprise. C'était peut-être un homme bon et pieux jusqu'à ce moment, mais l'attitude qu'il adopte a révélé l'arrogance de son cœur, minant de l'intérieur sa vertu présumée.

On ne se présente pas devant Dieu dans le Temple pour exprimer la satisfaction de soi, en regardant les autres de haut en bas. On se place devant lui pour une rencontre d'amour, pour rencontrer les autres en lui. En ce sens, la prière est contemplation du Seigneur, célébration des merveilles que sa grâce accomplit chaque jour au sein de la fragilité humaine, célébration de son inlassable miséricorde qui relève celui qui est tombé et qui désire se relever.

En écoutant cette parabole, la tentation immédiate serait de se mettre à la place du publicain, simplement parce qu'il a le beau rôle. Et si nous le faisons, ce serait le signe de cette manie humaine sournoise qui consiste à se donner bonne conscience. D'autre part, la parabole invite à une introspection pour éliminer toute suffisance et tout mépris des autres, afin de retrouver un cœur simple, humble et fraternel, qui sache poser sur soi et sur les autres un regard de miséricorde et d'espérance. À cet égard, il faut souvent s'interroger sur la façon dont nous prions : Qu'est-ce que cela nous révèle sur la profondeur et la qualité de notre cœur ? Sur nous-mêmes, sur notre manière de nous rapporter aux autres, sur la façon dont nous les percevons spontanément par rapport à nous ? Qu'est-ce que cela nous révèle sur notre rapport à Dieu et à son salut ?

Le Pape François nous rappelle constamment la centralité de la prière par rapport à l'Église et à sa mission. La prière est l'âme de la mission : comme pour dire que l'efficacité de la rencontre personnelle avec le Christ, les justes mesures de notre rapport à nous-mêmes et avec le monde à la lumière de l'Esprit Saint, sont à la racine de l'expérience de la vérité qui sauve. Grâce à la prière, le disciple missionnaire s'inclut dans le besoin de salut qu'il est appelé à annoncer et dans les sacrements qu'il doit dispenser. Ce qui est certain, c'est que la mission d'évangélisation qui nous est confiée en tant qu'Église ne pourrait pas être menée en vérité si nous adoptions une

attitude dominatrice dans notre rencontre avec les autres, sûrs et convaincus de notre supériorité morale et religieuse. La mission doit être une humble proposition de l'amitié du Christ, dans le respect infini de la liberté religieuse des hommes et des femmes de notre époque, de leurs cultures et de leur histoire. La véritable humilité n'est jamais l'absence de vérité. C'est plutôt la présence efficace d'une vérité qui juge, pardonne et sauve celui qui annonce et ses interlocuteurs.



*Baptisés, et
envoyés*

Octobre
2019

28 OCTOBRE 2019

Lundi, 30^{ème} Semaine du Temps Ordinaire

Fête des Saints Simon et Jude, Apôtres

Ep 2, 19-22

Ps 19, 2-5

Lc 6, 12-19

La Liturgie poursuit la série des fêtes des Apôtres, en faisant mémoire aujourd'hui de deux d'entre eux, assez méconnus, dont les reliques sont vénérées dans la basilique Saint-Pierre, sous l'autel de saint Joseph. Jésus a choisi les Douze, symboles d'un peuple nouveau, non pas en considérant leurs qualités et leurs mérites, mais, nous dit Luc, après une intense nuit de prière avec le Père, comme pour puiser abondamment de lui, cet Esprit qu'il allait transmettre à ceux qu'il allait appeler, faisant d'eux des Apôtres. Dans ses récits évangéliques, Luc nous montre en de nombreuses occasions l'importance de la prière pour Jésus, cette rencontre de dialogue intime et aimant avec son Père Céleste.

En certaines occasions, Luc s'attarde à décrire ces épisodes et même le contenu des prières de Jésus, de sorte que chaque disciple puisse apprendre à prier correctement : en se disposant à écouter ce que le Seigneur a à dire, et à faire ce qu'il commande, au lieu de multiplier les paroles inutiles pour demander à Dieu de satisfaire toutes ses requêtes égoïstes. La prière chrétienne authentique naît en Dieu, imprègne notre action, transforme notre existence et retourne à Dieu avec des sentiments de gratitude, d'obéissance filiale, d'offrande de soi-même et de solidarité avec les autres. En conséquence, Luc souligne que toutes les décisions cruciales de la vie de Jésus ont été prises dans un contexte de prière, du baptême – nous pourrions même remonter jusqu'à son enfance – jusqu'à Gethsémani et à la croix.

Dans l'épisode évangélique du jour, nous pouvons contempler Jésus qui passe la nuit entière en prière, parce qu'il s'apprête à faire un choix qui renforcera pour toujours son lien avec ses disciples. Il s'agit d'un engagement définitif, car avec les Douze il instituera sa communauté messianique ; il choisira douze colonnes sur lesquelles il édifiera, comme les prophètes l'avaient promis, le peuple de la nouvelle alliance, l'Église. Pour ce peuple, et pour toute l'humanité, il versera son sang, consciemment et librement, pour le pardon des péchés. Les « apôtres » – mot qui signifie « envoyés » – sont choisis avant la Passion-Mort-Résurrection, mais ce n'est qu'après Pâques et la Pentecôte que leur mission développera tout son potentiel, en s'accomplissant pleinement. Avant ce moment-là, cependant, ils sont appelés pour être formés et préparés à ce qui les attend, quand le Maître se fera présence dans l'Esprit. La prière se révèle donc être l'âme de la mission, c'est-à-dire présence fidèle et efficace de Dieu dans l'action de l'Église pour le salut du monde auquel elle est envoyée.

Le Pape émérite Benoît XVI, durant l'Audience générale du 11 octobre 2006, réfléchissait ainsi sur la foi et sur la vocation des saints Apôtres Simon le Cananéen et Jude Thaddée :

« Chers frères et sœurs, nous prenons aujourd'hui en considération deux des douze Apôtres : Simon le Cananéen et Jude Thaddée (qu'il ne faut pas confondre avec Judas Iscariote). Nous les considérons ensemble, non seulement parce que dans les listes des Douze, ils sont toujours rappelés l'un à côté de l'autre (cf. Mt 10, 4 ; Mc 3, 18 ; Lc 6, 15 ; Ac 1, 13), mais également parce que les informations qui les concernent ne sont pas nombreuses, en dehors du fait que le Canon néotestamentaire conserve une lettre attribuée à Jude Thaddée.

Simon reçoit une épithète qui varie dans les quatre listes : alors que Matthieu et Marc le qualifient de "cananéen", Luc le définit en revanche comme un "zélote". En réalité, les deux dénominations s'équivalent, car elles signifient la même chose : dans la langue juive, en effet, le verbe "qana" signifie : "être jaloux, passionné" et peut être utilisé aussi bien à propos de Dieu, en tant que jaloux du peuple qu'il a choisi (cf. Ex 20, 5), qu'à

propos des hommes qui brûlent de zèle en servant le Dieu unique avec un dévouement total, comme Élie (cf. 1 R 19, 10). Il est donc possible que ce Simon, s'il n'appartenait pas précisément au mouvement nationaliste des Zélotes, fût au moins caractérisé par un zèle ardent pour l'identité juive, donc pour Dieu, pour son peuple et pour la Loi divine. S'il en est ainsi, Simon se situe aux antipodes de Matthieu qui, au contraire, en tant que publicain, provenait d'une activité considérée comme totalement impure. C'est le signe évident que Jésus appelle ses disciples et ses collaborateurs des horizons sociaux et religieux les plus divers, sans aucun préjugé. Ce sont les personnes qui l'intéressent, pas les catégories sociales ou les étiquettes ! Et il est beau de voir que dans le groupe de ses fidèles, tous, bien que différents, coexistaient ensemble, surmontant les difficultés imaginables : en effet, Jésus lui-même était le motif de cohésion, dans lequel tous se retrouvaient unis. Cela constitue clairement une leçon pour nous, souvent enclins à souligner les différences, voire les oppositions, oubliant qu'en Jésus-Christ, nous a été donnée la force pour concilier nos différences. Rappelons-nous également que le groupe des Douze est la préfiguration de l'Église, dans laquelle doivent trouver place tous les charismes, les peuples, les races, toutes les qualités humaines, qui trouvent leur composition et leur unité dans la communion avec Jésus.

En ce qui concerne ensuite Jude Thaddée, il est ainsi appelé par la tradition qui réunit deux noms différents : en effet, alors que Matthieu et Marc l'appellent simplement "Thaddée" (Mt 10, 3 ; Mc 3, 18), Luc l'appelle "Jude fils de Jacques" (Lc 6, 16 ; Ac 1, 13). Le surnom de Thaddée est d'une origine incertaine et il est expliqué soit comme provenant de l'araméen *taddà*, qui veut dire "poitrine" et qui signifierait donc "magnanime", soit comme l'abréviation d'un nom grec comme "Théodore, Théodote". On ne connaît que peu de choses de lui. Seul Jean signale une question qu'il posa à Jésus au cours de la Dernière Cène. Thaddée dit au Seigneur : "Seigneur, pour quelle raison vas-tu te manifester à nous, et non pas au monde ?". C'est une question de grande actualité, que nous posons nous aussi au Seigneur : pourquoi le Ressuscité ne s'est-il pas manifesté dans toute sa gloire

à ses adversaires pour montrer que le vainqueur est Dieu ? Pourquoi s'est-il manifesté seulement à ses Disciples ? La réponse de Jésus est mystérieuse et profonde. Le Seigneur dit : "Si quelqu'un m'aime, il restera fidèle à ma parole ; mon Père l'aimera, nous viendrons chez lui, nous irons demeurer auprès de lui" (Jn 14, 22-23). Cela signifie que le Ressuscité doit être vu et perçu également avec le cœur, de manière à ce que Dieu puisse demeurer en nous. Le Seigneur n'apparaît pas comme une chose. Il veut entrer dans notre vie et sa manifestation est donc une manifestation qui implique et présuppose un cœur ouvert. Ce n'est qu'ainsi que nous voyons le Ressuscité.

À Jude Thaddée a été attribuée la paternité de l'une des Lettres du Nouveau Testament, qui sont appelées "catholiques" car adressées non pas à une Église locale déterminée, mais à un cercle très vaste de destinataires. Celle-ci est en effet adressée "aux appelés, bien-aimés de Dieu le Père et réservés pour Jésus-Christ" (v. 1). La préoccupation centrale de cet écrit est de mettre en garde les chrétiens contre tous ceux qui prennent le prétexte de la grâce de Dieu pour excuser leur débauche et pour égarer leurs autres frères avec des enseignements inacceptables, en introduisant des divisions au sein de l'Église "dans leurs chimères" (v. 8), c'est ainsi que Jude définit leurs doctrines et leurs idées particulières. Il les compare même aux anges déchus et, utilisant des termes forts, dit qu' "ils sont partis sur le chemin de Caïn" (v. 11). En outre, il les taxe sans hésitation de "nuages sans eau emportés par le vent ; arbres de fin d'automne sans fruits, deux fois morts, déracinés ; flots sauvages de la mer, crachant l'écume de leur propre honte ; astres errants, pour lesquels est réservée à jamais l'obscurité des ténèbres" (v. 12-13).

[...] On voit bien que l'auteur de ces lignes vit en plénitude sa propre foi, à laquelle appartiennent de grandes réalités telles que l'intégrité morale et la joie, la confiance et, enfin, la louange ; le tout n'étant motivé que par la bonté de notre unique Dieu et par la miséricorde de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est pourquoi Simon le Cananéen, ainsi que Jude Thaddée, doivent nous aider à redécouvrir toujours à nouveau et à vivre inlassablement la beauté de la foi chrétienne, en sachant en donner un témoignage à la fois fort et serein. »

29 OCTOBRE 2019

Mardi, 30^{ème} semaine du temps ordinaire
de la Férie

Rm 8, 18-25

Ps 126, 1b-6

Lc 13, 18-21

Le Psalmiste, fasciné par la beauté de la création, se demande : « À voir ton ciel, ouvrage de tes doigts, la lune et les étoiles que tu fixas, qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui, le fils d'un homme, que tu en prennes souci ? » (Ps 8, 4-5). Combien de fois avons-nous été fascinés par la beauté de la création, en contemplant une nuit étoilée, assis le long des berges d'un fleuve caressés par une brise légère, en admirant un coucher de soleil ou un arc-en-ciel, ou en regardant des enfants jouer ensemble, heureux, sans distinction de race, de couleur ou de classe sociale ? Combien de fois nous sommes-nous demandé : pourquoi ce monde merveilleux qui nous accueille et nous héberge pendant une brève période doit-il souffrir de tant de violence à cause de nous ? Pourquoi ne pouvons-nous pas vivre en paix et en harmonie, en faisant de la maison commune un paradis de coexistence fraternelle ? Comme les projets humains sont insensés !

Dans le passage d'aujourd'hui, tiré de la Lettre aux Romains, Paul semble indiquer un lien profond et mystérieux qui unit l'homme à toutes les autres créatures, un lien qui rend l'être humain porte-parole de toute l'œuvre divine de la création, et même responsable de celle-ci. L'univers tout entier trouve en lui sa conscience et se manifeste à travers lui, il se fait connaître et révèle progressivement ses innombrables et magnifiques secrets. L'Apôtre s'en remet à la longue tradition biblique, qui considère l'homme comme l'interprète de la louange que toute la création fait monter vers son Seigneur : la nature, les êtres vivants et tous les éléments du monde, y compris le temps et l'espace.

Les auteurs bibliques, hommes et femmes, qui se sont succédé au fil des siècles, ont emprunté diverses formes littéraires pour parler du monde et de ses créatures, naturellement tels qu'ils étaient connus à leur époque. Ils s'exprimaient dans un langage poétique, par des psaumes et des hymnes, des chants et des doxologies, des prosopopées et des récits, mais toujours avec un regard de foi, avec stupeur et gratitude pour tout ce que Dieu appelait à l'existence, par le pouvoir de sa Parole. C'est la raison pour laquelle la Parole du Créateur est imprimée dans toute la création, qui manifeste à sa manière quelque chose de la gloire divine et de son infini beauté, quelque chose de son amour tendre et innocent, quelque chose de sa sagesse et de son intelligence, qui pénètre tout en s'unissant harmonieusement en une symphonie silencieuse de vie polyédrique.

Mais l'activité créatrice de Dieu n'est pas encore finie, car le Père Créateur n'a jamais cessé d'être présent dans le monde et dans l'histoire de l'humanité, en donnant vie et espérance, en guidant le destin des nations et en préparant pour elles un futur merveilleux, un monde avec des cieux nouveaux et une terre nouvelle. Dans tous les principaux événements de l'histoire d'Israël (la promesse faite aux patriarches, la libération d'Égypte, la royauté, les oracles prophétiques, l'exil, le retour, l'espérance messianique et l'étude de la parole des sages), nous percevons la présence de Dieu et l'initiative qu'il a prise pour que tout ceci se produise. Nous pouvons dire que dans le fleuve de l'histoire humaine coule l'eau puissante de la grâce de Dieu. C'est avec un amour immense, une pédagogie paternelle et une douceur maternelle qu'il révèle progressivement, par des actes et des paroles, son projet de salut qui embrasse toute la création. Isaïe décrit ainsi la joie de l'univers pour la libération de son peuple : « Cieux, criez de joie pour l'action du Seigneur. Acclamez, profondeurs de la terre ! Montagnes, éclatez en cris de joie, vous, forêts, et tous vos arbres ! Car le Seigneur a racheté Jacob, en Israël il manifeste sa splendeur » (Is 44, 23). L'intervention libératrice du Seigneur fait en sorte que l'histoire, malgré l'obstination et la rébellion des hommes, devient, de fait, une histoire de salut, qui triomphera sûrement puisqu'elle dépend de son amour éternel,

de son pouvoir infini et de sa fidélité éprouvée. C'est en cela que réside l'authentique espérance chrétienne.

Même si l'homme s'éloigne de Dieu et veut se débarrasser de lui, en tentant de prendre sa place pour posséder le monde, en semant la guerre, la haine et la destruction, dans sa tentative permanente de prévaloir sur les autres, Dieu continue de guider le monde en le conduisant du chaos à l'ordre, de la stérilité à la fertilité, de la solitude à la communion, de la division à l'union. Il le fait en choisissant les personnes, en illuminant les cœurs, en répartissant dons et talents, en renforçant la volonté de faire le bien. Au cours de son histoire, le peuple de Dieu a nourri sa confiance dans l'amour de Dieu et dans le dessein du salut. C'est encore Isaïe qui ravive cette espérance : « Oui, voici : je vais créer un ciel nouveau et une terre nouvelle, on ne se souviendra plus du passé, il ne reviendra plus à l'esprit. Soyez plutôt dans la joie, exultez sans fin pour ce que je crée. Car je vais recréer Jérusalem, pour qu'elle soit exultation, et que son peuple devienne joie » (Is 65, 17-18).

À partir du Mystère Pascal, où resplendit toute la lumière de la puissance et de l'amour fidèle de Dieu, Paul peut contempler dans l'espérance la fin glorieuse de l'histoire, avec la participation de la création tout entière. Semé dans nos cœurs, c'est le dynamisme du Royaume qui se développe vers sa plénitude ; mêlé à notre humanité, c'est le levain de la Parole qui nous fait agir comme une créature nouvelle. L'Esprit nous fait désirer, nous rend activement partie prenante et nous fait attendre avec persévérance la manifestation de la gloire promise aux fils de Dieu.

Sœur terre « crie en raison des dégâts que nous lui causons par l'utilisation irresponsable et par l'abus des biens que Dieu a déposés en elle. Nous avons grandi en pensant que nous étions ses propriétaires et ses dominateurs, autorisés à l'exploiter. La violence qu'il y a dans le cœur humain blessé par le péché se manifeste aussi à travers les symptômes de maladie que nous observons dans le sol, dans l'eau, dans l'air et dans les êtres vivants. C'est pourquoi, parmi les pauvres les plus abandonnés et maltraités, se trouve notre terre opprimée et dévastée, qui "gémît en travail d'enfantement" (Rm 8, 22) » (*Laudato si'*, 2).

La véritable préoccupation de la Lettre encyclique du Pape François sur la création est une critique chrétienne sérieuse et qui apporte des propositions face à l'anthropocentrisme moderne, destructeur de la communion entre l'homme et la femme et des relations pacifiques entre les communautés humaines et les peuples. La réduire à une vague invitation à préserver la nature et la planète signifie la vider de sa force critique et constructive, qui lui vient de la foi en Jésus-Christ, centre du cosmos et de l'histoire. L'accomplissement rénovateur de la création dans la Pâque de Jésus manifeste tout le soin et tout l'amour que Dieu déverse sur ses œuvres, qu'il ne laissera jamais tomber dans le néant à cause de la destruction due à notre péché.

Et si la contemplation de la nature est fascinante, il est encore plus enchanteur de contempler l'histoire du salut, l'histoire d'un amour divin qui ne s'avoue jamais vaincu, qui triomphe de notre péché et qui nous fait nous exclamer avec l'allégresse : « Quelles merveilles le Seigneur fit pour nous : nous étions en grande fête ! » (Ps 126, 3).

Baptisés,
envoyés

Octobre
2019

30 OCTOBRE 2019

Mercredi, 30^{ème} semaine du temps ordinaire

de la Férie

Rm 8, 26-30

Ps 13, 4-6

Lc 13, 22-30

C'est l'Esprit Saint qui recueille en nous le cri de la création et de toute l'humanité qui désire ardemment le salut. Entraînés dans les tracas quotidiens et distraits par les aléas de l'existence, nous ne savons pas ce qui est vraiment essentiel à demander. C'est donc l'Esprit qui alimente en nous la question et l'espérance du bien véritable que Dieu a préparé pour nous. Le chrétien ouvre son cœur à l'Esprit, qui transforme la soif de salut de l'univers tout entier en une invocation et en une attente pressantes. Le Père ne s'imposera pas comme une solution nécessaire, mais comblera ce puissant désir de notre cœur, comme en une rencontre d'amour attendue. Créés avec un si ardent désir, sa satisfaction advient par invocation et par libre adhésion.

Notre péché et notre mort sont portés par l'Esprit Saint dans la communion divine du Père et du Fils. Dans son amour infini et surabondant, Dieu brûle en lui toute forme de mal, le ramène à son origine créaturelle de bien et de vérité, ouvrant la porte du salut pour tous. « Pour celui qui vit avec Jésus, le mal est une provocation à aimer toujours plus » (Pape François, Message pour la Journée Mondiale des Missions 2018, 20 mai 2018). Le salut, fruit de la victoire du Christ sur la croix, grâce à la Pâque de résurrection, devient le contenu, le mobile, la finalité et la méthode de tout engagement missionnaire de son Église envoyée dans le monde.

Sont-ils peu nombreux, ceux qui sont sauvés ? (cf. Lc 13, 23). Cette question est très controversée à l'époque de Jésus et, sans doute, aujourd'hui encore. Le thème du salut est un des plus chers à Luc et se trouve au premier

plan dans son Évangile. De fait, il apparaît déjà dans les récits de l'enfance de Jésus : dans le *Magnificat*, Marie exulte en Dieu, son sauveur (cf. Lc 1, 47) ; aux bergers, l'ange annonce : « Aujourd'hui, dans la ville de David, vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur » (Lc 2, 11). Il est vraiment « la force du salut » chaleureusement accueillie par Zacharie dans son Cantique, car il est venu pour sauver son peuple de ses ennemis et pour lui apporter la rémission des péchés (cf. Lc 1, 67-79). Jésus lui-même est le salut que Luc est heureux d'annoncer dans son Évangile, la « lumière des nations » (cf. Lc 2, 32), comme il aime à le définir en citant Isaïe (Is 42, 6 ; 49, 6). Ce titre correspond parfaitement à l'aube nouvelle de l'humanité, qui a commencé lorsque s'est levé « l'astre d'en-haut » (Lc 1, 78).

La vie humaine est exposée à tant de menaces : le temps, la maladie, la discrimination, l'oppression, la faim, la mort. Jésus avait-il le pouvoir de sauver l'homme ? Paradoxalement, Jérusalem ferma les yeux pour ne pas voir la lumière ni les signes du salut de Dieu. Ces signaux, en effet, étaient présents dans l'action évangélisatrice de Jésus, comme le souligne Luc lorsqu'il utilise le verbe « sauver » même en ce qui concerne la guérison physique, comme dans le cas de la femme qui souffre d'hémorragie (« Ma fille, ta foi t'a sauvée. Va en paix », Lc 8, 48), du lépreux (« Relève-toi et va : ta foi t'a sauvé », Lc 17, 19), de l'aveugle guéri à Jéricho (« Retrouve la vue ! Ta foi t'a sauvé », Lc 18, 42) ou encore de la résurrection de la fille de Jaïre (« Ne crains pas. Crois seulement, et elle sera sauvée », Lc 8, 50).

Cette caractéristique se retrouve dans deux autres épisodes : dans le cas de la pécheresse pardonnée, à laquelle Jésus dit : « Ta foi t'a sauvée. Va en paix ! » (Lc 7, 50), et dans la conversion du riche corrompu, Zachée : « Aujourd'hui, le salut est arrivé pour cette maison, car lui aussi est un fils d'Abraham » (Lc 19, 9). Tous ces signes requièrent, cependant, que le malade, le pécheur et toute personne s'ouvrent par la foi à la dimension ultime du salut. Les guérisons révèlent le salut intégral apporté par Jésus et accompli dans sa Pâque. L'Évangéliste parle donc d'un salut qui exige un changement du cœur, où le repentir et la conversion sont nécessaires, en accueillant la Bonne Nouvelle.

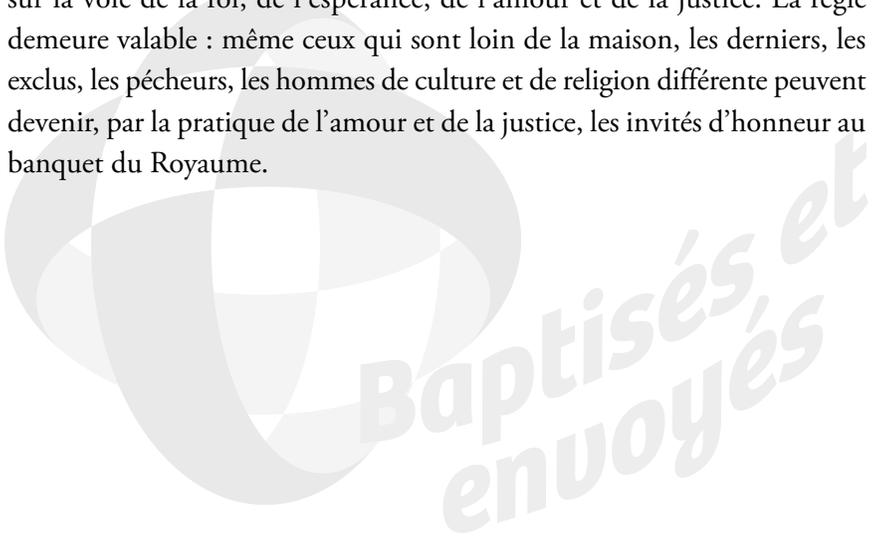
La réponse de Jésus à la personne qui l'interroge sur le nombre limité de ceux qui seront sauvés est extrêmement complète et révélatrice, tout en ouvrant une fenêtre sur l'horizon de l'histoire humaine. Le Seigneur utilise la métaphore de la porte étroite pour bien indiquer le défi que doit affronter celui qui veut entrer dans le salut promis et la parabole du banquet du Royaume pour désigner les critères qui permettent aux invités d'entrer dans la maison de Dieu.

À ceux qui déclarent : « Nous avons mangé et bu en ta présence, et tu as enseigné sur nos places » (Lc 13, 26), le maître de maison répond par deux fois qu'il ne sait pas d'où ils viennent. Terrible condamnation, inattendue, pour ceux qui pratiquent l'injustice sous prétexte qu'ils sont les siens et qu'ils ont droit au salut. Ce qui saute aux yeux, de façon totalement dramatique, c'est l'urgence de la conversion dans « l'aujourd'hui » de notre vie. Beaucoup de riches ont trouvé Jésus, ont écouté sa prédication, ont parlé avec lui et l'ont même invité à dîner chez eux. Mais combien parmi eux ont accueilli sa demande de conversion et de solidarité avec les pauvres, comme l'a fait Zachée ?

La parabole met en garde sur le résultat final du choix de vie des riches, insensibles et corrompus. « Mais quel malheur pour vous, les riches ! » (Lc 6, 24), avait averti Jésus. Ainsi alertés sur le danger de la richesse, capable d'empêcher l'entrée dans le Royaume, ceux qui l'écoutaient demandent : « Mais alors, qui peut être sauvé ? » L'évangéliste ne laisse aucune place à l'ambiguïté. Ceux qui s'imaginent qu'il leur suffit de connaître le Jésus historique et sa doctrine, ou que participer à ses repas et aux pratiques liturgiques constitue une garantie de salut, même s'ils vivent dans le péché du refus de Dieu, de la corruption, de l'exploitation ou de tout autre type d'injustice, se trompent beaucoup. Le manque de foi, l'injustice et le salut ne sont pas compatibles. Tous sont appelés, juifs et païens, mais l'exigence de passer par la porte étroite est la même pour tous. La violation de la justice et des droits de l'homme, universellement discriminatoire, peut nous barrer la porte du Royaume. La porte est étroite mais elle n'a pas encore été fermée. Et cette porte pourra bien être étroite (cf. Lc 13, 24), comme le

Christ est lui-même la porte du Père (cf. Jn 10, 7.9), l'espérance de pouvoir toujours y entrer et d'être sauvés devient plus forte.

Luc nous avertit que ceci vaut aussi pour les chrétiens. En effet, le titre de « Seigneur » donné à Jésus dans la parabole n'est utilisé que par ceux qui reconnaissent la valeur pascale de ce nom. L'avertissement de Jésus est donc également adressé à la communauté ecclésiale, de sorte qu'elle ne commette pas l'erreur de s'appuyer sur la garantie de l'élection, au lieu de suivre Jésus sur la voie de la foi, de l'espérance, de l'amour et de la justice. La règle demeure valable : même ceux qui sont loin de la maison, les derniers, les exclus, les pécheurs, les hommes de culture et de religion différente peuvent devenir, par la pratique de l'amour et de la justice, les invités d'honneur au banquet du Royaume.



Octobre
2019

31 OCTOBRE 2019

Jeudi, 30^{ème} semaine du temps ordinaire

de la Férie

Rm 8, 31b-39

Ps 109, 21-22.26-27.30-31

Lc 13, 31-35

Alors que nous approchons de la fin de l'année liturgique, la parole de Dieu nous accompagne dans la montée de Jésus à Jérusalem, où le Seigneur célébrera son « exode », c'est-à-dire le Mystère Pascal de sa mort-résurrection. Les obstacles et les dangers qu'il a rencontrés et surmontés avec courage tout au long de cette route ont été nombreux, de la tentative de ses concitoyens de Nazareth de le précipiter du sommet de colline jusqu'à la menace de mort Hérode Antipas. En Galilée, être recherché par Hérode n'est qu'une autre des persécutions, et ce ne sera pas la dernière. Tout en sachant que quelque chose d'encore plus terrible l'attend, dans la ville sainte, confirmant la triste tradition de l'impiété de Jérusalem, Jésus ne recule pas. Aucune menace ne peut l'empêcher d'avancer pour affronter le jour fixé ni faire vaciller sa détermination à réaliser le dessein de salut que le Père lui a confié.

Beaucoup de prophètes et de justes avaient déjà dénoncé, à Samarie et à Jérusalem, les fautes et les crimes des autorités politiques et religieuses d'Israël. Presque tous ceux qui furent envoyés subirent des persécutions et furent mis à mort. L'assassinat de Jean-Baptiste n'est que le dernier d'une longue série de crimes perpétrés.

Jésus n'a pas besoin de révélations ou de visions extraordinaires pour savoir ce qui serait arrivé s'il avait interféré avec les puissants de la ville de Jérusalem, la Cité du Seigneur Dieu, le grand Roi ; la ville qui lui appartenait de droit, comme le proclame l'Alléluia : « Béni soit celui qui vient, le Roi, au nom du Seigneur. Paix dans le ciel et gloire au plus haut des cieux ! »

(Lc 19, 38). Il est venu en paix, plein d'une tendresse toute maternelle pour rassembler et sauver ses fils, comme une poule protège sa couvée sous ses ailes. Il est venu pour pardonner et sauver son peuple, malgré les nombreuses fautes du passé. D'eux – comme de nous tous – il ne prétend que le fruit d'une conversion sincère : la pratique de la foi en Dieu et de la justice.

Mais qu'advierait-il si la conversion prévue n'avait pas lieu ? Et s'il était rejeté et persécuté comme les prophètes ? Et si son audace le conduisait à la lapidation ou à la mort sur une croix, cela en vaudrait-il la peine ? Pourquoi quelqu'un devrait-il courir ce risque et mettre sa vie entre les mains d'hommes notoirement corrompus et cruels ? L'Apôtre Paul n'a qu'une réponse : en vertu de son amour pour nous. Tout, absolument tout ce que Dieu aurait pu faire pour nous prouver son amour, il l'a fait en nous envoyant son Fils. Comment pouvons-nous encore douter de l'amour salvifique de Dieu, après tout ce que son Fils a fait pour nous, pécheurs ?

Le livre de la Sagesse prophétisait déjà la victoire finale des justes par amour de Dieu et de son éternelle fidélité, en disant : « Au regard des hommes, ils ont subi un châtement, mais l'espérance de l'immortalité les comblait » (Sg 3, 4). Le sage a proclamé que les justes qui subissent les épreuves sont trouvés dignes de Dieu car ils mettent leur confiance en son amour jusqu'à la fin, jusqu'à la mort. Par conséquent, ce n'est pas dans la prospérité terrestre ou parce qu'ils sont épargnés par les tribulations que se manifestera la bénédiction et la récompense divines, mais dans la gloire de la vie immortelle, que l'on reçoit pour ne pas avoir douté de son amour et de ses promesses, même dans les épreuves les plus difficiles.

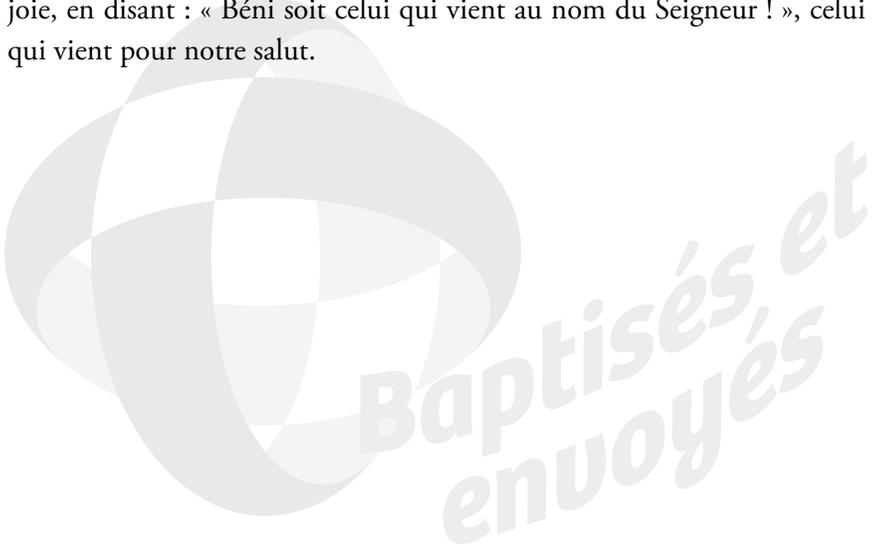
Maintenant que cette expérience a été confirmée et est devenue réalité dans le Christ, Paul ne peut contenir la voix de l'Esprit qui crie dans son cœur, faisant monter son chant de louange à l'indescriptible mystère de l'amour de Dieu pour nous. Cet hymne, d'une grande intensité lyrique, est probablement la synthèse la plus poétique de l'Évangile de Dieu, l'Évangile de son Fils, l'Évangile du Christ, la Bonne Nouvelle annoncée à tous par l'Apôtre, juif ou païen, avec une détermination inébranlable et un inlassable dévouement, afin que tous puissent être féconds de salut par l'obéissance

de la foi. Telle est la réponse de Paul à la question de Jésus à ses disciples : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » (Mt 16, 15). Jésus est le Fils de Dieu qui s'est livré pour nous tous, la preuve vivante, éternellement resplendissante, de l'amour incorruptible de Dieu le Père pour nous tous, pour toute l'humanité et pour toute la création.

Le Pape François écrit : « Cette transmission de la foi, cœur de la mission de l'Église, arrive donc par la "contagion" de l'amour, où la joie et l'enthousiasme expriment le sens retrouvé et plénier de la vie. La propagation de la foi par attraction exige des cœurs ouverts, dilatés par l'amour. À l'amour il n'est pas possible de mettre des limites : l'amour est fort comme la mort (cf. Ct 8, 6). Et cette expansion suscite la rencontre, le témoignage, l'annonce ; elle suscite le partage dans la charité avec tous ceux qui, loin de la foi, se montrent indifférents à elle, parfois hostiles et opposés. Des milieux humains, culturels et religieux encore étrangers à l'Évangile de Jésus et à la présence sacramentelle de l'Église représentent les périphéries extrêmes, les "extrêmes confins de la terre", vers lesquels, depuis la Pâque de Jésus, ses disciples missionnaires sont envoyés, dans la certitude d'avoir toujours leur Seigneur avec eux (cf. Mt 28, 20 ; Ac 1, 8). En cela consiste ce que nous appelons la *missio ad gentes*. La périphérie la plus désolée de l'humanité qui a besoin du Christ est l'indifférence envers la foi ou encore la haine contre la plénitude divine de la vie. Chaque pauvreté matérielle et spirituelle, chaque discrimination de frères et de sœurs est toujours une conséquence du refus de Dieu et de son amour » (Message du Pape François pour la Journée Mondiale des Missions 2018, 20 mai 2018).

Le Christ est l'amour qui demeure pour toujours en nous et qui réveille ceux qui dorment du sommeil de la mort ; qui traverse notre histoire depuis le commencement pour arriver jusqu'à la fin des temps et au-delà ; qui descend dans les profondeurs et qui pénètre dans les cieux ; qui nous sauve de toute peur et de tout esclavage, de tout ennemi et oppresseur ; qui nous libère dans la gloire de la vie en communion. C'est l'amour qui nous rend forts, confiants, audacieux, invincibles, non seulement face aux ennemis humains et visibles, mais aussi face aux esprits invisibles, car Dieu

est avec nous. L'accusation qui pesait contre nous a été retirée, le péché a été pardonné, l'amour a triomphé de la haine, l'injustice a été vaincue. L'affliction et l'angoisse ont reçu leur consolation, l'abîme a été comblé et les sommets sont descendus vers nous, la mort a cédé la place à la vie et le temps a ouvert ses portes à l'éternité. En son Fils Jésus, Dieu a manifesté son amour et sa fidélité. À présent, rien ne pourra jamais nous séparer de cet Amour. Le moment est venu pour nous aussi d'élever notre voix avec joie, en disant : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! », celui qui vient pour notre salut.



Octobre
2019

HOMÉLIES ET ANGÉLUS DU PAPE FRANÇOIS¹

1^{er} octobre 2019

Méditation matinale en la Chapelle de la Maison Sainte-Marthe
L'humilité et la force de l'Évangile, mardi 1^{er} octobre 2013

2 octobre 2019

Méditation matinale en la Chapelle de la Maison Sainte-Marthe
L'Ange et l'enfant, vendredi 2 octobre 2015

3 octobre 2019

Méditation matinale en la Chapelle de la Maison Sainte-Marthe
La joie de la mémoire chrétienne, jeudi 3 octobre 2013

4 octobre 2019

Méditation matinale en la Chapelle de la Maison Sainte-Marthe
La grâce de se repentir, vendredi 6 octobre 2017

5 octobre 2019

Méditation matinale en la Chapelle de la Maison Sainte-Marthe
La force des petits, mardi 29 novembre 2016

6 octobre 2019

Voyage Apostolique en Géorgie et en Azerbaïdjan (30 septembre-

¹ Méditations tirées de la prédication du Pape (2013-2018) pour les lectures bibliques des jours du mois d'octobre 2019. Tous les textes peuvent être consulté sur le site officiel du Vatican : www.vatican.va

2 octobre 2016), Messe dans l'église de l'Immaculée, Homélie du Saint-Père, dimanche 2 octobre 2016

7 octobre 2019

Méditation matinale en la Chapelle de la Maison Sainte-Marthe
Ceux qui passent outre, lundi 9 octobre 2017

8 octobre 2019

Méditation matinale en la Chapelle de la Maison Sainte-Marthe
La miséricorde avant tout, mardi 6 octobre 2015

9 octobre 2019

Audience Générale, Place Saint-Pierre, mercredi 9 octobre 2013

10 octobre 2019

Méditation matinale en la Chapelle de la Maison Sainte-Marthe
Le courage de la prière, jeudi 10 octobre 2013

11 octobre 2019

Méditation matinale en la Chapelle de la Maison Sainte-Marthe
Vigilants contre la mondanité, vendredi 13 octobre 2017

12 octobre 2019

Lettre Apostolique *Maximum Illud* du Pape Benoît XV

13 octobre 2019

Homélie du Saint-Père, Place Saint-Pierre, dimanche 13 octobre 2013

14 octobre 2019

Méditation matinale en la Chapelle de la Maison Sainte-Marthe
Le syndrome de Jonas, lundi 14 octobre 2013

15 octobre 2019

Méditation matinale en la Chapelle de la Maison Sainte-Marthe
Vaincre les péchés de l'idolâtrie et de l'hypocrisie, mardi 15 octobre 2013

16 octobre 2019

Audience Générale, Place Saint-Pierre, mercredi 16 octobre 2013

17 octobre 2019

Méditation matinale en la Chapelle de la Maison Sainte-Marthe
Disciples du Christ et non de l'idéologie, jeudi 17 octobre 2013

18 octobre 2019

Méditation matinale en la Chapelle de la Maison Sainte-Marthe
Le crépuscule de l'apôtre, vendredi 18 octobre 2013

19 octobre 2019

Audience Générale, Salle Paul-VI, mercredi 28 décembre 2016

20 octobre 2019

Homélie du Saint-Père, Place Saint-Pierre, dimanche, 16 octobre 2016

21 octobre 2019

Méditation matinale en la Chapelle de la Maison Sainte-Marthe
Combien et comment, lundi 19 octobre 2015

22 octobre 2019

Méditation matinale en la Chapelle de la Maison Sainte-Marthe
Intelligence, cœur, contemplation, mardi 22 octobre 2013

23 octobre 2019

Angélus, Place Saint-Pierre, dimanche 11 août 2013

24 octobre 2019

Méditation matinale en la Chapelle de la Maison Sainte-Marthe
La logique de l'avant et de l'après, jeudi 24 octobre 2013

25 octobre 2019

Méditation matinale en la Chapelle de la Maison Sainte-Marthe
Capables d'avoir honte, vendredi 25 octobre 2013

26 octobre 2019

Exhortation Apostolique *Evangelii Gaudium*

III. La nouvelle évangélisation pour la transmission de la foi

27 octobre 2019

Homélie du Saint-Père, Place Saint-Pierre, dimanche 27 octobre 2013

28 octobre 2019

Méditation matinale en la Chapelle de la Maison Sainte-Marthe
Une journée particulière, lundi 28 octobre 2013

29 octobre 2019

Méditation matinale en la Chapelle de la Maison Sainte-Marthe
Si la pastorale n'a pas le courage, mardi 31 octobre 2017

30 octobre 2019

Angélus, Place Saint-Pierre, dimanche 25 août 2013

31 octobre 2019

Méditation matinale en la Chapelle de la Maison Sainte-Marthe
Comme la poule, jeudi 29 octobre 2015

DEUXIÈME PARTIE

LES TÉMOINS DE LA MISSION

« La sainteté est le plus beau visage de l'Église »

(*Gaudete et Exsultate*, 9)

Baptisés, et
envoyés

Octobre
2019



MOIS MISSIONNAIRE EXTRAORDINAIRE OCTOBRE 2019

Baptisés et envoyés : l'Église du Christ en mission dans le monde

SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS (1873-1897)

Thérèse Martin est née à Alençon (France), le 2 janvier 1873, cinquième fille de Louis Martin et Zélie Guérin, canonisés en 2015. Après la mort de sa femme, le 28 août 1877, le père de Thérèse emménage avec ses enfants dans la ville de Lisieux. La petite Thérèse bénéficie de grâces spéciales qui lui permettent de mûrir humainement et spirituellement et qui l'aident à grandir dans la conscience de l'infinie Miséricorde de Dieu, dont la bonté veut se faire connaître à tout homme. Le jour de la Pentecôte de 1883, par l'intercession de Notre-Dame des Victoires, Thérèse reçoit une guérison miraculeuse. L'année suivante, elle fait sa première communion et expérimente la grâce de l'union intime avec le Christ.

Thérèse a à peine quinze ans et elle désire plus que tout rejoindre ses sœurs Pauline et Marie au Carmel de Lisieux pour devenir elle aussi carmélite contemplative. C'est la raison pour laquelle – profitant d'un pèlerinage diocésain à Rome et d'une audience avec le pape Léon XIII – elle demande audacieusement au Saint-Père de la dispenser de l'âge requis pour entrer au Carmel. Après quelques mois d'attente, elle finit par obtenir la permission espérée. Elle entre donc au couvent la même année, en 1888, et prononcera ses vœux deux ans plus tard, le 8 septembre 1890.

Son chemin de sainteté se renforça grâce à une indéfectible confiance en Dieu, même dans les moments de dure épreuve, dont elle témoigne dans les *Manuscrits*, les *Lettres* et les *Prières*. Sa doctrine intérieure se reflète également dans ses poésies et dans les petites pièces de théâtre qu'elle composa pour les récréations de ses sœurs carmélites. Comme collaboratrice de la maîtresse des novices, Thérèse se consacra à transmettre son expérience spirituelle, dont le message est condensé dans « la petite voie de l'enfance

spirituelle ». Elle reçut, en outre, la mission d'accompagner par sa prière et son sacrifice deux « frères missionnaires », une occasion pour consolider sa vocation apostolique et missionnaire qui la poussait à entraîner tout le monde avec elle, vers le Seigneur qui avait soif des âmes.

Le 3 avril 1896, durant la nuit du Jeudi au Vendredi Saint, les premiers symptômes de la maladie qui va la conduire à la mort se manifestent. C'est durant cette période de souffrance qu'elle comprend parfaitement sa vocation à l'intérieur de l'Église, tel un cœur brûlant d'amour qui est aimé, aime et fait aimer. En raison de l'aggravation de sa maladie, elle est finalement transférée à l'infirmerie et y meurt le 30 septembre 1897, à l'âge de seulement vingt-quatre ans. Comme elle-même l'écrit dans sa nuit obscure : « Je ne meurs pas, j'entre dans la vie. »

Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face fut canonisée par le pape Pie XI le 17 mai 1925, et fut proclamée deux années plus tard Patronne universelle des missions, avec saint François-Xavier. Le 19 octobre 1997, saint Jean-Paul II la déclarait Docteur de l'Église. Sa fête liturgique est célébrée le 1^{er} octobre.

Dans son *Histoire d'une âme, Manuscrit autobiographique C*, sainte Thérèse fait mémoire de la force avec laquelle Dieu l'a attirée à une union intime avec Lui : « Seigneur, je le comprends, lorsqu'une âme s'est laissée captiver par l'odeur enivrante de vos parfums, elle ne saurait courir seule, toutes les âmes qu'elle aime sont entraînées à sa suite ; cela se fait sans contrainte, sans effort, c'est une conséquence naturelle de son attraction vers vous. De même qu'un torrent, se jetant avec impétuosité dans l'océan, entraîne après lui tout ce qu'il a rencontré sur son passage, de même, ô mon Jésus, l'âme qui se plonge dans l'océan sans rivage de votre amour, attire avec elle tous les trésors qu'elle possède... Seigneur, vous le savez, je n'ai point d'autres trésors que les âmes qu'il vous a plu d'unir à la mienne » (334-335).

L'ardeur de sainte Thérèse est enflammée et alimentée par sa vie d'union avec son Seigneur. Elle la puisait dans une prière incessante, dans la méditation de sa Parole, dans les Sacrements et dans la vie fraternelle au

monastère. S'il est vrai que la contemplation est la voie qui porte à sa maturité l'authentique sollicitude vis-à-vis de la réalité toute entière, alors l'âme qui devient propriété exclusive de Dieu devient aussi un don de Dieu pour les autres ; son existence, dédiée exclusivement et gratuitement au service de la louange de Dieu, proclame et annonce la primauté de Dieu et la transcendance de toute personne humaine, créée à son image et à sa ressemblance. L'ardeur de cette grande petite sainte s'exprime par sa confiance absolue en Dieu et par son désir de partager avec ses frères les hommes son expérience de rencontre avec Lui, dans une étreinte universelle de communion. Sainte Thérèse considère la confiance en Dieu comme un puissant instrument de conversion. Vivant pour répondre au désir de Jésus d'être aimé, elle désire l'aimer et le faire aimer, répondant à l'amour par l'amour. Le plus grand désir de Thérèse, c'est la sainteté, inséparable du désir de salut pour tous ses frères, avec une attention particulière pour les plus pauvres. L'apostolat des contemplatifs se vit certes derrière les murs clos du monastère – qui délimitent un espace, réservé à l'intimité avec le Seigneur – mais il est lié au cœur du Corps Mystique du Christ, un cœur qui aime et qui transmet l'amour, en permettant à chacun de vivre selon son charisme propre, sa mission individuelle et son identité unique, au service du Royaume.

Seule une vie offerte à Dieu en union avec le sacrifice du Calvaire peut obtenir aux missionnaires la grâce de servir avec fidélité, créativité et énergie, le Seigneur et les frères. La charge pastorale des âmes et le travail missionnaire en tant que tel ne peuvent se passer de cette réalité fondamentale. C'est une fusion entre la vie contemplative et la vie active, qui jaillit dans le cœur de celui ou de celle qui répond à l'appel de Dieu et qui prend une part active dans le Corps Mystique du Christ, lieu où les différents membres développent en harmonie leur mission respective et se soutiennent mutuellement pour obtenir un fruit fécond. C'est ainsi que même un endroit exclusivement réservé à la louange du Seigneur, un monastère de clôture, devient un lieu propice à l'action missionnaire, comme lieu d'intercession et de participation priante et fraternelle aux efforts missionnaires.

« Je voudrais en même temps annoncer l'Évangile dans les cinq parties du monde et jusque dans les îles les plus reculées... Je voudrais être missionnaire non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis la création du monde et l'être jusqu'à la consommation des siècles... Mais je voudrais par-dessus tout, ô mon Bien-Aimé Sauveur, je voudrais verser mon sang pour toi jusqu'à la dernière goutte... Le Martyre, voilà le rêve de ma jeunesse [...] car je ne saurais me borner à désirer un genre de martyre... Pour me satisfaire, il me les faudrait tous [...] Jésus, si je voulais écrire tous mes désirs, il me faudrait emprunter ton livre de vie, là où sont rapportées les actions de tous les Saints et ces actions, je voudrais les avoir accomplies pour toi » (*Histoire d'une âme, Manuscrit B, 334-335*).

Thérèse offrait volontiers ses souffrances pour soutenir la vocation et l'œuvre des missionnaires. Elle en expliquait le sens à ses sœurs qui observaient ses efforts, mais qui ne comprenaient pas bien les motivations profondes qui la poussaient à agir ainsi. Thérèse ne s'épargna aucun sacrifice sur terre et son cœur ardent lui faisait même dire qu'elle continuerait à ne pas chercher de repos après la mort, pourvu que ses frères les hommes découvrent l'Amour. C'est cette motivation profonde qui l'unissait encore davantage à son Seigneur.

Dans sa correspondance épistolaire avec ses deux fils spirituels missionnaires, Thérèse soulignait le fait que l'efficacité des armes apostoliques dont ils disposaient ne serait que plus performante si elle y joignait le soutien de la prière et du sacrifice que son âme élevait à Dieu à leur intention. Elle insistait sur la beauté de la Petite Voie, qu'elle parcourut elle-même pour atteindre le Cœur du Seigneur et pour y conduire tous les missionnaires et les âmes qui leur étaient confiées.

Dans une de ses prières riche en références bibliques, Thérèse s'adresse à Dieu en ces termes : « Ô mon Jésus ! je vous remercie de combler un de mes plus grands désirs, celui d'avoir un frère, prêtre et apôtre [...] Vous le savez, Seigneur, mon unique ambition est de vous faire connaître et aimer, maintenant mon désir sera réalisé ; je ne puis que prier et souffrir, mais l'âme à laquelle vous daignez m'unir par les doux liens de la charité

ira combattre dans la plaine pour vous gagner des cœurs et moi, sur la montagne du Carmel, je vous supplierai de lui donner la victoire. Divin Jésus, écoutez la prière que je vous adresse pour celui qui veut être votre Missionnaire, gardez-le au milieu des dangers du monde, faites-lui sentir de plus en plus le néant et la vanité des choses passagères et le bonheur de savoir les mépriser pour votre amour. Que déjà son sublime apostolat s'exerce sur ceux qui l'entourent, qu'il soit un apôtre, digne de votre Cœur Sacré » (*Prière de 1895*).



Baptisés, et
envoyés

Octobre
2019

SAINT FRANÇOIS-XAVIER (1506-1552)

François-Xavier est connu pour être le plus grand saint missionnaire de l'époque moderne, à tel point que Benoît XV, dans sa lettre apostolique *Maximum Illud* (1919), l'a même comparé aux apôtres.

François-Xavier est né le 7 avril 1506 au château de Xavier, dans la province de Navarre (Espagne). Il mourut sur l'île de Sancian, au large de la Chine. Il fut l'un des premiers compagnons de saint Ignace de Loyola ; ils furent d'ailleurs canonisés ensemble, en 1622, en même temps que Thérèse d'Avila et Philippe Néri, par le Pape Grégoire XV, l'année même où ce Pape fonda la *Sacra Congregatio de Propaganda Fide*. Saint François-Xavier fut ensuite déclaré « Patron de l'Orient » par le pape Benoît XIV en 1748, puis Patron de la propagation de la foi par Pie X en 1904. Enfin, en 1927, il fut proclamé Patron de toutes les missions par le pape Pie XI, au même titre que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus » (*San Francesco Saverio. Le lettere e altri documenti*, éd. A. Carboni, Città Nuova, Rome, 1991, 35). Il est donc l'un des représentant les plus significatifs de cette Église tridentine qualifiée d'« Église pour les âmes ».

La vie et l'œuvre de François-Xavier prennent place, en effet, dans cette période caractérisée par la réforme de l'Église, par la lutte contre le protestantisme et par la mission *ad gentes*, inaugurée dans le sillage des grands voyages d'exploration des XV^{ème} et XVI^{ème} siècles et par la nouvelle compréhension géographique du monde qui en découlait, printemps missionnaire de l'ère moderne. Dans cet horizon, François-Xavier accomplit une telle œuvre d'évangélisation qui mérita le titre d'« apôtre des Indes et du Japon », un titre que l'on ne peut comprendre correctement qu'à la lumière des conditions de vie de l'époque et des conditions inhérentes aux voyages, aux

distances et aux temps des déplacements (de 1541 à 1552, François-Xavier parcourut 63 000 km par mer).

La vie de François-Xavier se déroula en deux parties : une partie européenne, de 1506 à 1541, marquée par sa rencontre à Paris avec Ignace de Loyola qui, en répétant constamment cette phrase de Jésus : « Quel avantage, en effet, un homme aura-t-il à gagner le monde entier, si c'est au prix de sa vie ? » (Mt 16, 26) conquiert François-Xavier qui devint l'un des premiers compagnons d'une aventure qui allait déboucher sur la Compagnie de Jésus. Puis une partie asiatique, de 1541 à 1552, caractérisée par l'apostolat *ad gentes* qui le conduisit en Inde (1541-1545), aux Îles Moluques (1545-1549) et au Japon (1549-1552), jusqu'à sa mort à Sancian. Grâce à François-Xavier, le « spectacle de la sainteté » rejoignit des contrées et des peuples jusqu'alors inconnus de l'Église et qui pouvaient désormais écouter l'annonce de l'Évangile et accueillirent le salut universel dans la foi en Jésus-Christ ressuscité.

Sa relation avec Ignace et l'expérience d'amitié dans le Christ entre les premiers membres de la Compagnie de Jésus sont deux éléments originaux et permanents de la physionomie spirituelle de saint François-Xavier. La centralité constante de la personne de Jésus-Christ a été présente dès l'origine de la Compagnie de Jésus, ainsi appelée car personne d'autre ne dirigeait ses membres, sinon Jésus-Christ qu'ils voulaient servir et lui seul. C'est de là que découlait l'appartenance au Corps du Christ dans l'histoire car, même si l'Église était guidée par le Pape en tant que Successeur de Pierre, c'est dans le contexte de cette appartenance que la Compagnie de Jésus s'était constituée en un lieu de familiarité et d'amitié avec le Christ Ressuscité, vivant et présent parmi ceux qui en étaient devenus les amis et les compagnons.

La spiritualité et l'action missionnaires de François-Xavier reposaient fondamentalement sur cette conviction exprimée par saint Paul : « En effet, l'amour du Christ nous saisit quand nous pensons qu'un seul est mort pour tous, et qu'ainsi tous ont passé par la mort. Car le Christ est mort pour tous, afin que les vivants n'aient plus leur vie centrée sur

eux-mêmes, mais sur lui, qui est mort et ressuscité pour eux. Désormais nous ne regardons plus personne d'une manière simplement humaine : si nous avons connu le Christ de cette manière, maintenant nous ne le connaissons plus ainsi. Si donc quelqu'un est dans le Christ, il est une créature nouvelle. Le monde ancien s'en est allé, un monde nouveau est déjà né » (2 Co 5, 14-16).

Cette conviction se conjugait dans le contexte concret dans lequel François-Xavier vivait et effectuait son apostolat. Ses lettres font ressortir d'importantes indications, comme celle qu'il écrivit à Ignace le 28 octobre 1542 ou celle qu'il adressa aux compagnons de Rome, le 15 janvier 1544, et dont nous rapportons ici quelques passages : « Quand j'arrivais dans ces lieux, je baptisais tous les enfants qui n'avaient pas encore reçu le sacrement, si bien que j'ai donné le baptême à un nombre incalculable d'enfants qui étaient incapables de faire la différence entre la gauche et la droite. Lorsque j'arrivais dans un village, les enfants ne me laissaient même pas le temps de réciter l'office, de manger ou de dormir, tant que je ne leur avais pas appris quelques prières. Alors j'ai commencé à comprendre pourquoi le Royaume des cieux est à eux [...] J'ai découvert parmi eux de grands talents et si j'avais pu les instruire dans la sainte foi, je suis sûr qu'ils qu'ils seraient tout devenus de bons chrétiens » (*San Francesco Saverio. Le lettere e altri documenti, op. cit.*, 102-103).

« Dans ces lieux, beaucoup ne purent devenir chrétiens par manque d'une âme missionnaire qui aurait pu les instruire dans les choses pieuses et saintes. Très souvent je suis pris d'un irrésistible désir de venir dans les chaires de vos Universités et d'y crier à tue-tête – surtout celle de la Sorbonne à Paris, où la science théologique semble avoir plus d'importance que sa mise en pratique – : “Combien d'âmes ne peuvent aller en Paradis et se condamnent à l'enfer, à cause de votre négligence !” » (*ibid.*, 110-111).

De ces textes, il apparaît clairement que la spiritualité de François-Xavier était en constant rapport avec son apostolat, en vue du salut des âmes : celle d'un apostolat itinérant, d'une prédication kérygmatisque, d'une ins-

truction catéchétique basique, d'une connaissance de la réalité locale et du partage des conditions des gens, surtout des plus pauvres. Son apostolat se caractérisait également par « une manière affable, compréhensive et respectueuse envers tous, certainement l'un de ses dons les plus beaux et attrayants, qui servait à cacher, sous un voile de discrétion et de la meilleure des façons, cette vie spirituelle très intense et cette union intime avec Dieu qui brûlaient dans son cœur » (*ibid.*, 38).

À ces éléments s'ajoutait l'expérience du sacrifice et de l'épreuve, comme le saint l'écrivait à Ignace, le 9 avril 1552, en vertu de ce qu'il avait vécu au Japon. « Fort de mon expérience au Japon, je recommanderais deux choses aux Pères qui viendront sous ces cieux pour s'occuper du soin des âmes, et surtout à ceux qui iront prêcher dans les Universités : la première est que ces Pères aient été fortement mis à l'épreuve, qu'ils aient été persécutés dans le monde et aient acquis une profonde connaissance d'eux-mêmes, car au Japon ils seront persécutés bien plus qu'ils ne l'ont jamais été en Europe. Ici, c'est une terre froide, avec peu de vêtements ; on ne dort pas dans un lit, car il n'y en a pas ; un pays pauvre où manque la nourriture ; les étrangers sont méprisés, surtout ceux qui viennent prêcher la loi de Dieu. Au Japon, les prêtres seront toujours persécutés. Et que dire à ceux qui iront prêcher dans les Universités : qu'ils ne s'imaginent pas qu'ils pourront garder longtemps ce dont ils ont besoin pour célébrer la messe, tant il y aura de voleurs là où ils iront. Parmi les peines et les tribulations, il manque la consolation de la messe et des forces spirituelles accordées à ceux qui reçoivent le Seigneur. Voyez, Votre sainte Charité, de quel type de vertu doivent être muni les Pères qui seront envoyés pour prêcher dans les Universités de ce pays » (*ibid.*, 422).

Les peines, les renoncements et les épreuves étaient toutefois vécus dans la confiance, dans la paix et dans la joie, sûr que ces grâces lui venaient de Dieu, comme il en témoigne dans ses écrits. Le saint était aidé par le témoignage d'une authentique et fidèle amitié exprimée par les lettres tant attendues d'Ignace et de ses amis. L'amour du Christ, qui s'était manifesté à lui à Paris, lors de sa rencontre avec Ignace, accompagnait François-Xavier

et s'exprimait par toute sa personne et sa vie, consacrée à l'annonce de l'Évangile et au salut des hommes et des femmes qu'il rencontra dans cet Extrême-Orient de la première moitié du XVI^{ème} siècle.



Octobre
2019

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE (1182-1226)

C'est en 1206 que François Bernardone, fils d'un riche commerçant d'Assise, en Italie, entreprit le chemin d'une profonde conversion et changea radicalement sa teneur de vie. De jeune homme insouciant et vaniteux, il devint un chercheur de Dieu, sincère et passionné. Environ deux ans plus tard, dans la chère église de Sainte-Marie-des-Anges, il fut frappé en écoutant le passage évangélique de l'envoi des disciples de Jésus. Quand il entendit que les apôtres ne doivent posséder ni or, ni argent, mais uniquement prêcher le Royaume de Dieu et la pénitence, il s'exclama, rempli de joie : « C'est ce que je veux, ce que je demande, c'est ce que je désire ardemment de tout mon cœur » (*Vita Prima di Tommaso da Celano*, 22 : *Fonti Francescane* [FF], 356). L'Évangile lui indiqua la route et le poussa vers la mission.

Sa conversion mûrit quand, dans l'église de Saint-Damien, il entendit le Crucifié lui révéler la volonté divine de restaurer la maison du Seigneur qui tombait en ruines. L'image du Crucifié devint pour lui le miroir où se reflétaient les visages de tous les hommes Crucifiés. François mit littéralement en pratique les paroles de l'Évangile en se dépouillant de tout bien, même de ses vêtements. Par un geste symbolique, au beau milieu d'une place à Assise, il fut recouvert du manteau épiscopal : à partir de ce moment-là, il était sous la protection de l'évêque Guy.

Dès que le premier groupe de huit compagnons se forma, François les envoya au quatre coins du monde pour annoncer la Parole de Dieu. Il était conscient que Dieu avait confié à sa communauté une mission universelle et il cherchait à la faire reconnaître par le Souverain Pontife. Cette sensibilité évangélicatrice globale se retrouve aussi dans le dialogue entre

François et le Cardinal Ugolin. Opposé à une expansion rapide et chaotique de l'Ordre, François affirma : « Ne pensez pas, Messire, que le Seigneur a envoyé les frères pour le seul bien de ces régions. Je vous dis en vérité que Dieu a choisi et envoyé les frères pour le bénéfice spirituel et le salut des âmes des hommes du monde entier ; ils seront reçus non seulement sur les terres des chrétiens, mais aussi sur celles des infidèles » (*Leggenda perugina*, 82 : FF, 1638).

L'annonce de l'Évangile était une conséquence naturelle de l'adhésion totale de François à Jésus-Christ. Le critère christologique était décisif pour le Poverello dans les moments de doute et de perplexité. La *sequela Christi* impliquait non seulement la pauvreté, l'itinérance et la fraternité, mais aussi l'engagement missionnaire. François désirait ardemment se consacrer au travail apostolique jusqu'au sacrifice de lui-même à la manière de Jésus. Ce désir ardent de parvenir à la conformité avec le Seigneur fit naître en lui l'idée d'aller porter la Bonne Nouvelle aux infidèles.

Après deux tentatives infructueuses de se rendre en Terre Sainte et au Maroc (1212-1215) et après avoir envoyé frère Egidio à Tunis et frère Élie en Palestine, François adhéra en 1219 à la croisade et arriva en Égypte. Dans le camp chrétien situé près de la ville de Damiette, dans le delta du Nil, il joua un rôle d'assistant spirituel et prit soin des soldats blessés. Au cours d'un armistice, François et frère Illuminé se rendirent dans le camp musulman et demandèrent audience au sultan Al-Malik al-Kamil. « Aux Sarrazins qui l'avaient fait prisonnier le long du trajet, il répétait : "Je suis chrétien, conduisez-moi à votre seigneur." Quand on l'amena à lui, observant l'aspect de cet homme de Dieu, la bête cruelle se transforma en un homme doux et, pendant plusieurs jours, il l'écouta avec beaucoup d'attention, tandis qu'il prêchait le Christ devant lui et les siens » (*Jacques de Vitry, Historia Occidentalis* 14 : FF, 2227). Al-Malik al-Kamil, que toutes les sources s'accordent à présenter comme un homme sage et généreux, accueillit les frères avec courtoisie et bienveillance. François ne se limita pas à rendre cette cordialité, mais il professa la foi chrétienne avec simplicité, franchise et force et annonça le *kérygme* du salut

en Jésus-Christ. Contrairement aux discours de nombreux chrétiens de l'époque, et même de certaines allocutions papales, le Pauvre d'Assise n'employa pas un langage offensif à l'égard de la foi islamique et ne blessa pas non plus la sensibilité religieuse de son interlocuteur. L'objectif de sa mission demeura toutefois bien défini : convertir le sultan et – selon la ligne des missionnaires médiévaux – convertir à sa suite le peuple de ses sujets. Certaines sources rapportent que, sa fervente prédication ne portant pas les résultats espérés, François eut recours à un autre argument et proposa l'ordalie – l'épreuve du feu – comme ultime vérification de ses paroles. Face à la panique et à la colère de ses conseillers, le sultan n'accepta pas ce défi, mais il demeura profondément impressionné par la foi et par le courage du frère. Sa présence et ses discours spirituels révélaient un autre visage de la Chrétienté et mettaient en lumière une vive et profonde expérience de Dieu. Le voyage de François en Orient apparut donc infructueux : le frère ne convertit pas le sultan, ni n'obtint la palme du martyr. Toutefois le Poverello se fit un ami et confia à son Ordre la tâche de poursuivre la mission et le dialogue pacifique avec le monde islamique. L'expérience qu'il avait vécue lui permit, après être rentré dans sa patrie, d'élaborer un projet missionnaire pour son Ordre, en accordant une attention particulière aux frères musulmans.

L'absence de François en Italie fit éclater une crise dans le gouvernement de la communauté des frères : l'Ordre naissant au caractère international avait un urgent besoin d'un règlement juridique précis et efficace. François est le premier fondateur d'un Ordre religieux à insérer dans sa législation une section entière consacrée aux missions. Le chapitre XVI de la *Regola non bollata*, composée en 1221, est un véritable « traité de méthodologie missionnaire » et, avec le chapitre XII de la *Regola bollata*, approuvée en 1223 par le Pape Honorius III, il trace un programme valable pour tous les frères. Pour la première fois, l'annonce de l'Évangile n'est pas seulement la responsabilité de certains personnages charismatiques, mais l'ensemble de l'Ordre franciscain est encouragé à suivre des lignes d'action concrètes pour accomplir la mission.

La nouveauté du dessein missionnaire conçu par François se manifeste dans le titre du chapitre XVI de la *Regola non bollata* : « De ceux qui vont parmi les Sarrazins et les infidèles ». De fait, alors qu'à cette époque les croisés partaient se battre « contre » (*contra*) les musulmans, le Poverello envoie ses frères non seulement « à » (*ad*) eux, mais « parmi » (*inter*), au milieu d'eux. La création d'une colonie occidentale est totalement étrangère à l'esprit franciscain. Les présupposés en vue d'une activité missionnaire efficace sont la solidarité et l'amitié avec les populations locales et la connaissance du milieu islamique. Par la suite, François présenta deux façons de se comporter des missionnaires sur le territoire musulman : « L'une est qu'ils n'aient pas de litiges ou de disputes, mais soient soumis à cause du Seigneur à toute institution humaine et confessent d'être chrétiens. L'autre est que, lorsqu'ils voient que cela plaît au Seigneur, ils annoncent la Parole de Dieu pour qu'ils croient au Dieu Tout-Puissant, Père et Fils et Saint Esprit, Créateur de toutes choses, et dans le Fils Rédempteur et Sauveur, et soient baptisés et deviennent chrétiens » (*Regola non bollata*, chapitre XVI, 7-10 : FF, 43). Dans ce passage, nous voyons une stratégie missionnaire nouvelle et originale. En premier lieu, le témoignage d'une vie animée par l'amour de Dieu. La seule présence doit être significative et éloquente. L'exemple de la fraternité est la méthode la plus efficace et crédible de l'évangélisation. Les frères doivent donc renoncer à toute prétention de supériorité et de domination, respecter les coutumes locales et s'insérer, comme chrétiens, dans le contexte local. Par la pratique des vertus chrétiennes, les témoins silencieux de l'Évangile sont tenus de confesser leur foi avec courage et humilité. Le second élément est l'annonce explicite de la Parole de Dieu, qui ne pourra advenir qu'après une évaluation attentive des circonstances et après avoir patiemment attendu le moment opportun. Le missionnaire ne peut pas s'approprier la Parole, il ne peut pas être l'usurpateur impulsif de la Bonne Nouvelle, mais il doit s'immerger dans l'écoute de Dieu et percevoir sa volonté. François ne perd pas de vue l'objectif principal de la mission, à savoir la conversion des infidèles. L'adhésion à la foi doit être un choix personnel et non précipité. Bien

plus, elle doit être considérée comme le résultat efficace du témoignage et de l'annonce des frères.

Le voyage missionnaire du Poverello en Orient a laissé des traces dans sa spiritualité et l'a poussé à assimiler certaines formes de piété et de prière qu'il trouva dans le milieu islamique, comme cela ressort de certaines de ses lettres. Dans sa *Lettre aux chefs des peuples* (Lcp), François suggère de créer dans les pays chrétiens la charge d'animateur public qui – à la manière d'un muezzin – pourrait réunir les gens pour la prière : « À l'intention du peuple qui vous est confié, rendez au Seigneur ce témoignage de vénération : chaque soir faites proclamer par un crieur public, ou avertissez par quelque autre signal que tout le peuple ait à rendre louange et grâces au Seigneur Dieu tout-puissant » (Lcp 9 : FF, 213). On retrouve un écho lointain de cette proposition de François dans l'initiative du frère Benoît d'Arezzo, ancien ministre provincial en Terre Sainte, à qui l'on doit de faire sonner la cloche durant la récitation de l'Angélus, une pratique qui se propagea ensuite dans toute la chrétienté.

L'idée de la mission est présente dans la vie de François, dès le début de sa conversion. Elle découle du désir de vivre l'Évangile et de suivre les pas du Divin Maître. L'invention de la crèche pour le Noël de l'année 1223, à Greccio, et le don des stigmates, manifestent sa profonde identification spirituelle et corporelle avec Jésus-Christ, source et raison de sa foi et de sa mission. Malade et affaibli par une vie de privations, François s'éteignit à Assise, au soir du 3 octobre 1226.

Octobre
2019

BIENHEUREUX PAOLO MANNA (1872-1952)

« **C**hez le Père Paolo Manna, nous apercevons également un reflet particulier de la gloire de Dieu. Il consacra toute son existence à la cause missionnaire. Dans toutes les pages de ses écrits apparaît la personne vivante de Jésus, centre de la vie et raison d'être de la mission. »

C'est par ces mots que saint Jean-Paul II retrace et synthétise, dans l'Homélie pour la béatification du Père Manna, le 4 novembre 2001, la physiologie spirituelle de ce grand apôtre de l'évangélisation *ad gentes*, considéré par les experts comme un précurseur du Concile Vatican II.

Paolo Antonio Manna est né à Avellino, dans la région italienne de la Campanie, le 16 janvier 1872, cinquième d'une famille de six enfants. Après avoir fait ses études élémentaires et techniques à Avellino et à Naples, il alla suivre les cours de philosophie à l'Université Grégorienne de Rome. C'est là qu'il entendit l'appel du Seigneur à la vie missionnaire et entra dès lors au séminaire de l'Institut Pontifical pour les Missions Étrangères de Milan, pour y étudier la théologie. Il fut ordonné prêtre le 19 mai 1894, dans la cathédrale de Milan.

Destiné par ses supérieurs à la Birmanie (actuel Myanmar), il partit le 27 septembre 1895 pour la mission de Toungoo. Bien que conditionné par une santé fragile, il se prodigua avec un dévouement inlassable à l'évangélisation¹ et à la promotion humaine de l'ethnie des Karens (en particulier des Ghekhus, sur lesquels il écrivit plus tard une monographie très appréciée). Les efforts requis par les voyages, les fièvres provoquées par la malaria et

¹ Les parents du premier bienheureux natif de Birmanie (aujourd'hui Myanmar), Isidore Ngei Ko Lat, catéchiste, martyrisé avec le père Mario Vergara, missionnaire du PIME et catéchiste, furent aussi évangélisés par le Père Manna. Ils ont été béatifiés le 24 mai 2014, dans la cathédrale d'Aversa (diocèse de la province de Caserte, en Italie).

un début de tuberculose le contraignirent à un rapatriement définitif, le 7 juillet 1907.

En Italie, le père Paolo se jeta à corps perdu dans une intense activité d'animation missionnaire très diversifiée, mettant à profit ses dons de fin observateur de la réalité ecclésiale dans son ensemble, de conférencier et d'écrivain cultivé. Sa devise devint : « Toute l'Église pour le monde entier. » « Âme de feu² », il transmet dans ses livres son ardente vision de foi concernant les problèmes multiples et complexes de la mission *ad gentes*. Il développa, à ce propos, une analyse audacieuse et pénétrante, avec des intuitions souvent qualifiées de « prophétiques » par les experts.

En 1909, il fut nommé directeur de la revue *Le Missioni Cattoliche* qui reçut une nouvelle impulsion sous sa direction experte et dynamique. Il publia plusieurs livres et opuscules, écrivit des articles sur les thématiques missionnaires qui lui tenaient le plus à cœur. Il lança diverses initiatives de coopération missionnaire : adoptions, bourses d'études, feuillets de prière pour les missions... Il fonda plusieurs revues, comme *Propaganda Missionaria* pour les familles, *Italia Missionaria* pour les jeunes et, plus tard, *Venga il tuo Regno*, principalement pour les familles de l'Italie méridionale.

En 1915, le père Manna accomplit les premiers pas vers la fondation de l'Union Missionnaire du Clergé (devenue l'Union Pontificale Missionnaire, UPM) : « le joyau de sa vie », comme la qualifiera Pie XII. Un soutien décisif pour réaliser ce projet lui vint de Mgr Guido Maria Conforti, évêque de Parme, canonisé en 2011, et fondateur des Missionnaires Xavériens. Les statuts de l'Union, présentés au pape par Mgr Conforti en personne, furent approuvés le 31 octobre 1916. Dans sa Lettre apostolique *Maximum Illud*, de 1919, Benoît XV exalta l'Union Missionnaire du Clergé, exprimant le souhait qu'elle fût « instituée dans tous les diocèses du monde catholique ».

L'idée de base du père Manna, pleinement partagée par Mgr Conforti, était qu'il fallait partir du clergé pour mettre l'ensemble du peuple de Dieu en état de mission. Le père Paolo était convaincu que « chaque prêtre, par

² C'est ainsi que le définit le père Gian Battista Tragella (1885-1968), missiologue insigne, historien du PIME, grand ami et collaborateur du père Manna, ainsi que son premier biographe.

nature, par définition, est un missionnaire », mais qu'il a constamment besoin de raviver en son cœur la flamme du zèle apostolique. « Le missionnaire est par excellence l'homme de foi : il naît dans la foi, il vit de la foi, c'est pourquoi il travaille, souffre et meurt volontiers [...] Sans la foi, le missionnaire ne s'explique pas, il n'existe pas ; ou alors, s'il existe, ce n'est pas le vrai missionnaire de Jésus-Christ » (P. Manna, *Virtù Apostolica – Lettere ai missionari*, EMI, Bologne, 1997, 89).

En 1924, il se vit confier une nouvelle responsabilité, particulièrement importante : celle de diriger, comme Supérieur Général, l'Institut pour les Missions Étrangères de Milan qui devint, en 1926, l'Institut Pontifical pour les Missions Étrangères (PIME), selon la volonté de Pie XI, qui l'unit au Séminaire Missionnaire des Saint Apôtres Pierre et Paul de Rome. Durant les dix années qu'il passa à la tête de l'Institut, la passion missionnaire du père Manna se révéla surtout à travers les « conversations en famille » : des lettres-méditations adressées à ses confrères et publiées dans *Il Vincolo*, un bulletin destiné à informer, motiver et rassembler les membres du PIME œuvrant dans le monde entier. Rassemblés par la suite en un volume intitulé *Virtù Apostolica*, ces écrits constituent aujourd'hui un classique de la spiritualité missionnaire.

Le père Manna était fermement convaincu du rôle central de la prière dans la vie apostolique du missionnaire. « Soyez des hommes de vie intérieure, des hommes de prière. [...] Il est important de savoir prêcher, mais plus encore de savoir prier. Le missionnaire qui maîtrise bien la langue et sait prêcher mais qui prie peu exposera excellemment la vérité de notre sainte religion, mais il laissera les âmes froides. Le missionnaire qui a une grande intimité avec Dieu dans la prière, même s'il a des difficultés à prêcher, aura toujours le don de transmettre l'esprit de Jésus-Christ dans les âmes, ce que d'ailleurs la prédication doit obtenir avant tout. Le premier enseignera Jésus-Christ, l'autre le fera voir. Vous comprenez bien la différence ! “Si celui qui enseigne n'est pas homme de vie intérieure, sa langue dira des choses vaines” (Saint Grégoire) » (P. Manna, *Virtù Apostolica – Lettere ai missionari*, op. cit., 1997, 100).

La pensée du père Manna s'enrichit et se précisa à la suite d'un long voyage missionnaire d'environ deux ans en Orient (1927-1929). À partir de l'observation des multiples situations environnementales, culturelles et ecclésiales, ainsi que des rencontres avec de nombreuses personnalités et avec les missionnaires sur le terrain, il rédigea un mémoire intitulé *Observations sur la méthode moderne d'évangélisation*. Ce texte de quatre-vingt-dix pages avec des notes, des commentaires et des propositions audacieuses et innovantes fut envoyé à Propaganda Fide, mais ne fut édité qu'en 1977.

En 1934, une fois son mandat de Supérieur Général de l'Institut achevé, une autre grande œuvre, qu'il avait lui-même commencée et préparée avec soin, connaîtra son aboutissement, sur mandat de l'Assemblée Générale du PIME, grâce à son successeur à la tête de l'Institut, Mgr Lorenzo Maria Balconi : la fondation des Missionnaires de l'Immaculée (Milan, le 8 décembre 1936). Cette nouvelle congrégation féminine reconnaît dans le père Manna « l'inspirateur » de son charisme missionnaire.

De 1937 à 1941, le père Manna fut Secrétaire international de l'Union Missionnaire du Clergé. Il entretint tout un réseau de relation avec des nonces, des évêques et des prêtres du monde entier. Il continua en même temps à écrire des lettres et à publier livres et articles. Particulièrement sensible aux lignes de fracture qui divisent les confessions chrétiennes, il devint « prophète de l'œcuménisme ». En 1941, il publia le livre *Nos frères séparés et nous*, qui fut traduit dans de nombreuses langues. Cette œuvre fut bien accueillie par les chrétiens non catholiques, en Orient comme en Occident, même si chacun resta sur ses positions. En 1950, il écrivit *Nos Églises et la propagation de l'Évangile* ; les idées exposées dans cette œuvre seront largement reprises par Pie XII dans l'Encyclique *Fidei Donum*.

Le père Paolo Manna mourut à Naples le 15 septembre 1952. Sa dépouille mortelle repose à Ducenta (près de Naples). Il fut béatifié par Jean-Paul II, le 4 novembre 2001.

VÉNÉRABLE PAULINE MARIE JARICOT (1799-1862)

Pauline Marie Jaricot est née dans une famille catholique fervente, le 22 juillet 1799, quelques années seulement après la Révolution Française. Elle était la septième et dernière fille d'Antoine et Jeanne Jaricot, marchands de soie à Lyon, ville dont les racines chrétiennes remontent au II^{ème} siècle et qui compte parmi ses évêques saint Irénée, un Père de l'Église.

Pauline fut baptisée le jour même de sa naissance. Ses parents avaient demandé à un prêtre fidèle au Pape de baptiser leur dernière fille dans la maison familiale, car le curé de la paroisse Saint-Nizier, dont ils dépendaient, avait prêté serment au Gouvernement révolutionnaire, serment qui minait l'autorité de l'Église de France. Ce fut donc dans un climat d'instabilité civile et durant une période de profonds changements sociaux que Pauline vécut dans ce monde et porta à bien un projet qui devint crucial pour l'activité d'évangélisation.

Tous les récits laissent apparaître que c'était une petite fille joyeuse et vive, très résolue et même un peu têtue. Dans son autobiographie – qui doit être lue en sachant que Pauline était très sévère avec elle-même – elle écrit : « Je suis née avec une imagination débordante, un tempérament superficiel et un caractère violent et paresseux. J'aurais pu être absorbée par beaucoup de choses [...] mais Dieu me donna un cœur loyal qui s'abandonnait aisément à la dévotion. » Pauline aimait beaucoup son frère Philéas, de deux ans son aîné, bien déterminé à devenir un jour missionnaire en Chine. Quand Philéas lui fit part de son intention, Pauline lui annonça qu'elle voulait partir avec lui pour s'occuper des pauvres et des malades et s'occuper de la décoration de l'église.

Durant son adolescence et les premières années de sa vie d'adulte, elle était inconstante au niveau de sa dévotion : des moments de prière intense, où naissait en elle le désir de passer de longues périodes à l'église devant le Saint-Sacrement et prier par l'intercession de la Vierge Marie, alternaient avec des occasions où elle désirait participer à des événements mondains, en s'habillant élégamment pour se faire admirer et courtiser par des jeunes gens avec lesquels elle imaginait d'éventuels mariages idylliques. Le 16 avril 1812, à l'âge de treize ans, après une préparation soignée et respectueuse, elle fit sa première communion avec une grande dévotion.

Mais sa vie allait radicalement changer à l'âge de quinze ans, à la suite d'un incident domestique. Elle était en train de faire le ménage quand elle tomba d'un tabouret et chuta violemment sur le sol. Sa chute endommagea gravement son système nerveux, l'empêchant de bouger et de parler normalement. Les médecins tentèrent différents traitements mais ils étaient très pessimistes sur la possibilité de trouver un remède. Sa mère était si préoccupée par son état de santé qu'elle en tomba malade. Sa maladie s'aggrava plus encore lors de la mort inopinée de son fils aîné, Narcisse, âgé de vingt et un ans. Antoine Jaricot décida d'installer sa fille dans un petit village en périphérie lyonnaise, dans l'espoir que la séparation de la mère et de la fille les aiderait toutes deux à guérir plus rapidement. Hélas, Jeanne Jaricot mourut le 29 novembre 1814. La peur de voir la santé de Pauline empirer conduisit la famille à ne pas l'informer de la mort de sa mère.

Le curé du lieu invita Pauline à reprendre la pratique religieuse et elle décida librement de demander le sacrement de la réconciliation et l'Eucharistie. L'expérience du pardon et de la nourriture spirituelle eut sur elle beaucoup d'effet. Dès lors, elle récupéra progressivement l'usage de ses membres et, quand enfin on lui apprit le décès de sa mère, elle admit qu'elle s'en doutait déjà. Dès qu'elle put marcher, elle demanda qu'on la conduise à la Basilique Notre-Dame-de-Fourvière, à Lyon, pour prier devant la magnifique statue de la Vierge présentant l'Enfant-Jésus au monde.

Pauline décida alors de consacrer sa vie au service exclusif des pauvres et des malades, en se rendant chaque jour dans les hôpitaux et en visitant

les personnes incurables, changeant leurs pansements et leur apportant des paroles de réconfort. Cette aide aux nécessiteux s'accompagnait d'une vie de prière intense ; elle recevait chaque jour l'Eucharistie et intercédait pour la conversion des pécheurs et pour l'évangélisation du monde. La dévotion au Sacré Cœur grandit en elle et elle devint membre de l'Association des Sacrés Cœurs de Jésus et Marie. Cela l'amena à créer une nouvelle Association, qu'elle appela Réparation, à laquelle elle invitait à s'associer de nombreuses femmes de Lyon qui travaillaient presque comme des esclaves dans les usines de soie de la ville. Ses méditations devant le Tabernacle l'inspirèrent à écrire et à publier un livre intitulé *L'Amour infini dans la Divine Eucharistie*, qui devint source de consolation et nourriture spirituelle pour beaucoup.

En cette époque, son frère Philéas était au séminaire à Paris. Il informa Pauline que la Société des Missions Étrangères de Paris voulait envoyer des prêtres en Asie et lui demanda de trouver un moyen pour recueillir assez d'argent pour garantir le succès de l'entreprise. C'est alors que Pauline eut une idée qui allait changer l'histoire : elle décida d'inviter chaque membre de l'Association Réparation à trouver dix nouveaux membres pour prier et offrir un centime par semaine pour l'évangélisation du monde ou, comme on disait du temps de Pauline, pour la propagation de la foi. Elle plaça à la tête de chaque groupe de dix femmes une *dizainière* (chef des dix), et pour chaque groupe de cent une *centenaire* (chef des cent) et à la tête de chaque groupe de mille une *millénaire* (chef des mille).

L'idée était simple : prier et rassembler personnellement les fonds, en créant un réseau de rapports personnels. La chef des dix devait rencontrer les membres de son groupe et recueillir les centimes chaque semaine, la chef des cent ferait de même avec les chefs des dix et enfin la chef des mille avec les chefs des cent. Les fonds recueillis étaient ensuite divisés et envoyés dans le monde entier. L'idée connut un grand succès et la Société pour la Propagation de la Foi, qui fut alors fondée, se diffusa hors de France pour devenir un phénomène mondial. Le 22 mai 1922, le pape Pie XI, désireux de manifester sa sollicitude paternelle envers les Églises locales nées

de l'activité missionnaire, décida qu'elle s'appellerait désormais l'Œuvre Pontificale de la Propagation de la Foi.

Sa réputation de femme dévote et résolue dans la foi valut à Pauline un grand respect de la part du Saint-Père, des cardinaux, des évêques et des saints de son époque, dont certains lui demandaient aide et conseil. Ainsi, le fondateur de la Société pour la Sainte-Enfance (aujourd'hui connue sous le nom d'Œuvre Pontificale pour l'Enfance Missionnaire, ou Sainte-Enfance), la consulta pour trouver la meilleure façon de recueillir des fonds pour les enfants dans les missions. Par la suite, la santé de Pauline commença à se détériorer. Elle décida alors de se rendre en pèlerinage à Rome, mais elle tomba malade. Alors qu'elle était clouée au lit dans un couvent proche de l'église de la Trinité-des-Monts, située en haut du grand escalier de la place d'Espagne, le Saint-Père lui rendit visite pour l'encourager et la bénir.

Malgré ces énormes succès spirituels et missionnaires, la vie de Pauline fut remplie de souffrances physiques, émotionnelles et spirituelles. Elle n'avait jamais songé à la vocation religieuse, convaincue d'avoir été appelée par Dieu en tant que femme laïque pour dédier son humble existence à soutenir les pauvres et les missions. De retour à Lyon, elle fit l'expérience de la misère et dut même s'inscrire sur la liste des pauvres de la ville afin de recevoir quelque chose à manger. Mais son amour pour Dieu, pour la Vierge et pour les missions ne vacilla jamais. Elle mourut en paix le 9 janvier 1862 et fut proclamée Vénérable par le Pape Jean XXIII. Sa cause de béatification est actuellement examinée par la Congrégation pour la Cause des Saints. Prions pour qu'elle soit rapidement reconnue Bienheureuse.

Pour terminer, il vaut la peine de rappeler son autre admirable initiative missionnaire de prière. En 1826, encouragée par le succès de son approche personnelle dans l'organisation de l'Œuvre Missionnaire par la création de petits groupes, Pauline utilisa le même critère pour lancer le *Rosaire Vivant*. Elle commença à organiser ses amis et collaborateurs en groupes de 15 personnes, selon le nombre des Mystères du chapelet. Elle demanda à chaque membre de s'engager à prier une dizaine de chapelet chaque jour et de méditer un mystère chaque jour, pendant un mois entier. De

cette façon, l'ensemble du rosaire était récité chaque jour et les 15 Mystères étaient médités par chaque groupe. Au début du mois, la responsable du groupe répartissait les Mystères parmi les membres, en s'assurant que chacun avait bien reçu un Mystère différent à méditer durant la prière de la dizaine de chapelet, pour les quatre semaines suivantes. Chaque mois, toute la vie du Christ était ainsi méditée par le groupe. Par l'intercession de la Vierge Marie, on priait Dieu en faisant de la prière du rosaire une réalité « vivante » pour soutenir la Mission de l'Église, en particulier pour la proclamation de l'Évangile à ceux qui ne l'avaient pas encore reçu.

Le rêve de Pauline à propos de ce Rosaire Vivant devint vite un phénomène mondial. En 1831, elle écrivait : « Les groupes de quinze continuent à se multiplier à une vitesse incroyable en Italie, en Suisse, en Belgique, en Angleterre et dans différentes régions de l'Amérique. Le Rosaire s'est enraciné jusqu'en Inde et spécialement au Canada. » L'espérance de Pauline était que le Rosaire Vivant unisse des personnes du monde entier en une fervente prière pour la Mission de l'Église.

Cette initiative eut tellement de succès qu'après la mort de Pauline, en 1862, il existait plus de 150 000 groupes, réunissant 2 250 000 membres rien qu'en France ! Aujourd'hui, le Rosaire Vivant est encore pratiqué dans de nombreuses parties du monde et les groupes de 15 ont été élargis à 20 personnes pour y ajouter les nouveaux mystères lumineux introduits par le Pape Jean-Paul II.

Octobre
2019

CHARLES DE FORBIN-JANSON (1785-1844)

Charles de Forbin-Janson est né à Paris en 1785, au sein d'une noble famille militaire. Quatre ans plus tard, la Révolution française contraignit ses parents à l'exil en Allemagne où il connut, tout enfant et directement, la vie de réfugié, la persécution, l'insécurité, la peur et la pauvreté. C'est là un des nombreux « détails » significatifs qui, dès le commencement, vont orienter sa vie autour de deux pôles : l'impuissance de l'enfance et la mission comme paradigme d'apostolat.

Une fois rentré dans son pays et après avoir fait sa première communion, l'adolescent manifesta sa sensibilité pour la charité en s'inscrivant dans une association qui venait en aide aux plus désavantagés, dans les prisons et les hôpitaux. Dans la chapelle du séminaire des Missions Étrangères de Paris, où se déroulaient les rencontres, il eut l'occasion d'entendre parler de la mission en Chine. Discrètement, la dimension missionnaire fit ainsi son apparition de façon explicite. Une carrière prometteuse s'offrait à lui quand Napoléon le nomma superviseur au Conseil d'État. Mais, entendant l'appel de Dieu, il ne se laissa pas séduire par cette perspective et, en 1808, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris. Ordonné prêtre en 1811, et après avoir connu diverses destinations, il finit par revenir à Paris où il s'occupa avec joie de la formation chrétienne des enfants de sa paroisse.

L'œuvre passionnée d'apostolat qu'il exerça alors se manifesta de façon toute spéciale par son dévouement aux « missions populaires », pour raviver la foi dans cette France révolutionnaire déchristianisée. Ses dons d'éloquence se révélèrent alors, ainsi que son amour et sa générosité, qui l'amènèrent à renoncer jusqu'à ses vêtements pour les donner aux plus nécessiteux. Cette phase de sa vie s'acheva par son départ en Terre Sainte, en 1817.

En 1824, Charles de Forbin-Janson fut consacré évêque de Nancy-Toul, dans le nord-est de la France. En ce temps-là, il maintenait un contact très étroit avec les missionnaires qui lui écrivaient et qui demandaient son aide. Mais ce n'est pas tout : il était au courant de la situation des missions en Chine et avait bientôt caressé l'idée d'être missionnaire. De fait, quand la révolution de 1830 le contraignit à quitter son diocèse, il se rendit auprès du Pape pour lui demander d'être envoyé en Extrême-Orient. Mais, si Pie VIII consentit à sa requête, son désir ne put être exaucé.

Mgr de Forbin-Janson continua à accomplir une grande activité de charité et d'assistance jusqu'à ce qu'un nouvel événement providentiel lui permit de suivre librement son inclination pour l'évangélisation *ad gentes* : invité par les évêques missionnaires, il se rendit en Amérique du Nord et y resta de 1839 à 1841. Au Canada, au milieu d'une nature spectaculaire, il développa sa prédication auprès des tribus nomades, avant de se rendre aussi aux États-Unis. Entre-temps, le désir de créer une fondation en faveur des missions fit en lui son chemin.

À son retour en France, il continua d'être très impressionné par les nouvelles relatives à de nombreux enfants – surtout des fillettes – abandonnés en Chine ou tués froidement, qui mouraient sans même recevoir le baptême. D'où les requêtes angoissées qui émanaient des prêtres de cette Société des Missions Étrangères de Paris dont il avait lui-même pensé faire partie. L'idée de sauver l'innocence des enfants des terres de mission en faisant appel à l'innocence des enfants chrétiens se forgeait peu à peu. Les deux pôles de sa vie entraient définitivement en contact : enfance et mission.

C'est avec ces préoccupations en tête qu'à l'été 1842, Mgr de Forbin-Janson se rendit à Lyon pour parler à Pauline Jaricot, la jeune laïque qui, vingt ans plus tôt, avait jeté les bases de l'Œuvre Pontificale de la Propagation de la Foi. Grâce à cet entretien décisif, il commença à entrevoir la modalité selon laquelle il pourrait organiser l'aide à apporter aux enfants en Chine, qui finit par se concrétiser dans un « double geste » de la part des petits de son diocèse : la récitation quotidienne de l'*Ave Maria*, suivie d'une courte

prière pour les enfants de la mission et l'offrande mensuelle d'une petite pièce de monnaie.

L'évêque se consacra à ce projet pour mobiliser les enfants chrétiens au profit de leurs frères des terres de mission ; une œuvre qui, sous le nom de « Sainte-Enfance » – en référence à l'enfance de Jésus –, fut fondée le 19 mai 1843. C'était la réponse à une anxiété qui avait duré presque 40 ans ! Pour étendre cette initiative, il parcourut son pays et se rendit en Belgique, où il reçut le soutien du couple régnant et du nonce apostolique, Mgr Gioacchino Pecci, futur Pape Léon XIII. Immédiatement, la Sainte-Enfance fut très bien accueillie en France et dans le monde entier, mais elle dut toutefois surmonter quelques résistances. Contrairement à ce que craignaient les plus méfiants, la nouvelle Œuvre n'affaiblit pas, mais renforça celle de la Propagation de la Foi et anticipa même celle de Saint-Pierre-Apôtre – fondée en 1899 – en recouvrant des aspects vocationnels qui, plus tard, allaient constituer la spécificité de cette dernière.

Dans la contemplation de l'enfance du Seigneur, Mgr de Forbin-Janson découvrit un moyen exceptionnel d'accéder au Mystère de l'Incarnation, devenir un avec le Christ et partager son amour salvifique. Dans les épisodes de l'Évangile où Jésus parle des enfants, il trouva « un nouveau langage d'enseignements et d'exemples », d'où transparaît « sa volonté formelle de rendre à l'enfance ses droits bafoués et d'augmenter ses privilèges ».

Pour expliquer la signification de cette Œuvre et organiser son fonctionnement, il annonça, quatre mois avant sa mort, la création – qui aura lieu en 1846 – des *Annales de la Sainte-Enfance*, une sorte de correspondance dans les deux directions entre les enfants des Églises déjà bien consolidées et ceux des missions.

Épuisé, il mourut près de Marseille en juillet 1844, alors que la Sainte-Enfance n'avait pas encore un an et demi d'existence. Il ne put réaliser son rêve d'aller en Chine une fois l'Œuvre lancée et n'arriva pas non plus à voir le départ des religieuses qui, à partir de 1847, répondant à une autre de ses intuitions, allaient s'occuper des besoins des enfants miséreux dans les missions. Son initiative fut tout de suite soutenue par les

Papes. Un soutien qui dure depuis 175 ans et que l'on peut encore résumer par ces mots : « Continuez à fonder l'Œuvre. En vérité, c'est l'Œuvre de Dieu. Elle a notre bénédiction. » En 1922, par concession de Pie XI, elle reçut le titre d'Œuvre « Pontificale ».



Octobre
2019

JEANNE BIGARD (1859-1934)

Jeanne Bigard est née le 2 décembre 1859, à Coutances, petite ville de la Basse-Normandie, en France. Sa mère, Stéphanie Cottin, était une femme au caractère fort et à l'amour possessif. Une telle symbiose de sentiments et d'idéaux se développa entre la mère et la fille qu'elles les rendaient nécessaires l'une à l'autre.

La période scolaire de Jeanne, d'une santé chétive, se déroula entre les murs de la maison de Caen, ville où son père, magistrat, s'était installé pour des raisons professionnelles. L'instruction qui lui fut impartie, à la maison, était certes supérieure à celle que reçurent les fillettes de son âge, étant donné le niveau culturel de la famille Bigard, mais elle ne lui permit pas de goûter à la liberté, à l'insouciance du jeu, à la chaleur de l'amitié.

L'adolescence de Jeanne coïncida avec le développement du réseau de coopération missionnaire des temps modernes, qui s'enracina dans la France pré-napoléonienne. L'Institut des Missions Étrangères de Paris devint le creuset du réveil missionnaire et le point de départ de nombreuses associations missionnaires qui, par la prière et par les aides spontanées, se proposaient de soutenir les missionnaires envoyés en Extrême-Orient et en Amérique du Nord.

À l'initiative de diverses personnes, en particulier de Pauline Jaricot (1799-1862), l'Œuvre de la Propagation de la Foi était née à Lyon. Dans les trente premières années, cette œuvre parvint à s'étendre dans plusieurs États européens, y compris en Italie, suscitant un intérêt populaire pour les missions, grâce à des publications à caractère principalement édifiant, comme les *Annales de la Propagation de la Foi*, qui permettaient de divul-

guer les expériences aventureuses et bénéfiques des missionnaires, mais aussi les divers problèmes du monde indigène.

Ces lectures firent connaître à Stéphanie et Jeanne Bigard, déjà en lien étroit avec les Missions Étrangères de Paris, plusieurs prêtres missionnaires œuvrant en Extrême-Orient, dont elles devinrent, par la suite, des confidentes et des bienfaitrices. Au moment où se multipliaient les forces missionnaires, l'urgence d'instaurer une hiérarchie locale, libre de toute pression politique et pouvant développer une pastorale autonome, se faisait sentir en Europe. Grâce à leurs contacts désormais habituels avec les missionnaires, les deux femmes comprirent bien le problème et commencèrent à élaborer une réponse adéquate. La Société des Missions Étrangères de Paris, qu'elles fréquentaient assidûment, avait depuis longtemps inséré dans son programme la constitution immédiate de l'Église indigène avec une hiérarchie composée d'éléments locaux. Or, la mise en pratique de ce programme n'était pas facile.

La Congrégation romaine de *Propaganda Fide* recommença à affronter avec insistance le problème du clergé indigène, en se référant à la célèbre Instruction de 1659³, par laquelle on enjoignait aux missionnaires d'accorder la plus grande sollicitude à la formation du clergé local. L'Instruction de 1845⁴ invitait les vicaires apostoliques directement liés à Propaganda Fide à transmettre aux prêtres indigènes la responsabilité des missions et à ne pas craindre de leur subordonner les missionnaires européens. Les persécutions, avec l'éventualité d'expulsion en masse des missionnaires étrangers, conseillaient, avec une certaine urgence, de créer un clergé indigène. Pour pouvoir garantir la croissance des Églises locales dans les territoires de mission, le problème central à résoudre demeura, pendant de nombreuses années, la formation du clergé indigène. C'est sur cela que se concentrèrent Jeanne et Stéphanie Bigard.

Le point de départ fut une lettre que leur adressa l'évêque de Nagasaki, Mgr Jules-Alphonse Cousin, des Missions Étrangères de Paris. Préoccupé de devoir renvoyer dans leurs familles (uniquement par manque d'argent)

³ Congrégation De Propaganda Fide, *Istruzione* 1659, *Collectanea* 1 (1622-1866), n^{os} 135, 42-43.

⁴ Congrégation De Propaganda Fide, *Istruzione* 1845, *Collectanea* 1 (1622-1866), n^{os} 1002, 541-545.

« certains jeunes qui auraient pu être des excellents séminaristes et, plus tard, de bons prêtres⁵ », il leur demanda d'aider son séminaire et de s'en faire les bienfaitrices. Il suggéra l'« adoption d'un séminariste qui tous les jours, plus tard, apportera sur le saint autel le souvenir de ses parents adoptifs, durant leur vie comme après leur mort⁶ ». Pour Jeanne et Stéphanie, cette lettre retentit comme un appel. Le clergé indigène allait devenir sans réserve la vocation de leur vie. Elles se mirent tout de suite à recueillir des fonds pour les séminaristes de Nagasaki et, en même temps, des informations des évêques et des vicaires apostoliques des Missions Étrangères de Paris sur l'état du clergé indigène dans leurs pays.

La voie entreprise allait résoudre le problème central de la Mission en assurant la présence du clergé local. La fondation de l'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre passa par plusieurs phases : dans un premier temps, pour satisfaire les requêtes de Mgr Cousin et d'autres missionnaires, on accorda des bourses d'étude pour les séminaristes et on confectionna des ornements sacrés pour les missions. Jeanne comprenait que son Œuvre devait se tourner vers les missions de l'univers⁷, car l'ensemble du monde missionnaire avait besoin de prêtres.

Dans cette perspective, l'œuvre voulait s'ouvrir aux personnes qui, dans le monde entier, contribuaient ou auraient contribué, selon leurs possibilités et leur disponibilité, à soutenir :

1. la création de bourses perpétuelles,
2. l'adoption d'un séminariste,
3. la prière, les offrandes, le travail.

Mais, pour garantir un bon départ, deux conditions étaient indispensables : la grâce de Dieu et la bénédiction du Pape. C'est Léon XIII qui en fournira l'occasion par son Encyclique *Ad Extremas Orientis*⁸, dans laquelle il soutenait l'urgence de la formation des prêtres indigènes.

⁵ P. Lesourd - A. Olichon, *Jeanne Bigard. Fondatrice della Pontificia Opera di S. Pietro Apostolo per il Clero Indigeno* (trad. et réélaboration par P.F. Casadei), Ed. PPOO.MM., Rome 1979 (abr. JB) 32.

⁶ JB 32.

⁷ JB 38.

⁸ Léon XIII, Enc. *Ad Extremas Orientis* (24/6/1893), *Acta Leonis XIII*, 13 (1894), 190-197.

Les missionnaires qui ignoraient la langue et les coutumes du lieu étaient considérés comme des étrangers, tandis que les prêtres indigènes verraient leur ministère facilité. Il faut également tenir compte du fait que, bientôt, le nombre des missionnaires étrangers ne suffirait plus à répondre à l'augmentation des conversions.

L'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre comptait déjà mille associés à son actif et une longue liste de bourses d'étude, pour une valeur de cent mille francs, en faveur des séminaristes asiatiques et africains. On pouvait donc s'attendre à un signal d'approbation de Rome. La bénédiction du Pape arriva en 1895, quand l'épiscopat français accorda lui aussi le *nulla osta* à l'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre pour le Clergé indigène des Missions, qui entra ainsi à part entière dans l'Église universelle. La Propaganda Fide apporta tout son soutien à l'Œuvre par le biais de ses Préfets, les cardinaux Ledochowski et Jacobini. Dans une lettre, ce dernier anticipa même son insertion dans les Œuvres Pontificales Missionnaires, survenue le 3 mai 1922, selon la volonté de Pie XI.

La solitude et l'abandon dont de nombreux fondateurs et fondatrices font l'expérience frappèrent aussi Jeanne. Au chevet de sa mère Stéphanie, mourante (5 janvier 1903), il n'y avait qu'elle, Jeanne Bigard, qui offrit à Dieu sa souffrance et l'amour de ceux qui l'avaient aidée et suivie. Elle avait peur de l'obscurité spirituelle et priaît Jésus d'être son compagnon de voyage « jusqu'au jour où je me perdrai dans votre amour⁹ ». Elle se préoccupait pour la continuité de l'Œuvre qu'elle confia, à la fin, à la Congrégation religieuse des Franciscaines Missionnaires de Marie¹⁰.

La longue maladie qui la conduira à la mort, le 28 avril 1934, révèle la logique mystérieuse des œuvres de Dieu, qui souvent offre l'abondance de ses dons en réponse à des personnes qui savent donner entièrement leur vie jusqu'à la croix.

⁹ JB 88.

¹⁰ L'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie fut fondé par Hélène de Chappotin de Neuville (1839-1904) qui, comme religieuse, prit le nom de Marie de la Passion. Approuvé le 17 juillet 1890, cet Institut, en raison de son caractère essentiellement missionnaire, obtint l'approbation de ses *Constitutions* par la Congrégation de Propaganda Fide, le 8 juillet 1922.

L'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre faisait désormais pleinement partie de la vie de l'Église. Pour la première fois, elle apparut dans un document du Magistère solennel, la Lettre apostolique *Maximum Illud* du Pape Benoît XV, comme l'Œuvre compétente en matière de séminaires et de hiérarchie locale. Le 3 mai 1922, Pie XI la déclara « Œuvre Pontificale ». Ce même Pape consacra les premiers évêques de Chine, du Japon et du Vietnam, auxquels firent suite les premiers vicaires apostoliques d'Afrique, consacrés en 1939, par Pie XII.



Baptisés, et
envoyés

Octobre
2019

ANNA DENGEL (1892-1980)

Anna Dengel est née le 16 mars 1892, à Steeg, dans le Tyrol autrichien. À la suite de la mort prématurée de sa mère, alors qu'Anna n'avait que 9 ans, son frère et elle sont élevés par leur père qui, après son remariage, eut quatre autres enfants. Anna fut profondément frappée par la perte de sa mère, ce qui influença son travail et surtout son engagement pour prendre soin des femmes et des mères. Sa famille était aisée et son père accorda une grande attention à l'éducation de ses enfants.

Après avoir terminé ses études à Hall et Innsbruck, à seulement 17 ans, Anna commença à travailler comme professeur d'allemand à Lyon. C'est là qu'elle découvrit une école d'infirmières, où travaillait une des premières femmes médecins, Agnes McLaren. L'objectif de cette Doctoresse était de fournir les soins médicaux aux femmes indiennes et surtout musulmanes qui ne pouvaient pas recevoir d'assistance à cause des lois islamiques. À l'âge de 72 ans, et avec la bénédiction du Pape Pie X, la Doctoresse McLaren partit pour l'Inde où elle fonda, en 1910, l'hôpital Sainte-Catherine pour les femmes et les enfants.

En un premier temps, la Doctoresse chercha à persuader les ordres religieux de fournir une assistance médicale dans les territoires de mission, mais sa tentative échoua à cause d'un décret ecclésiastique datant du XII^{ème} siècle et qui interdisait aux religieuses d'étudier et de pratiquer la médecine. La Doctoresse McLaren se mit alors à la recherche de jeunes filles européennes et américaines désireuses de devenir infirmières ou médecins et disposées à aller en Inde pour mener à bien cette mission. Anna Dengel, alors âgée de 20 ans, l'apprit et pensa immédiatement que cela lui correspondait parfaitement. Aussi écrivit-elle dans une lettre : « C'est la réponse à mon

plus grand rêve et à mon ardent désir : être une missionnaire dans le but spécifique d'accomplir une tâche aussi urgente que seule une femme peut réaliser. C'est mon rêve depuis l'enfance. »

La correspondance entre Anna et Agnes McLaren s'avéra tout de suite compliquée car cette dernière ne parlait pas allemand et Anna ne connaissait pas l'anglais. Toutefois la Doctoresse encouragea la jeune Tyrolienne à étudier la médecine à Cork, en Irlande, car une qualification en anglais était nécessaire pour travailler dans cette colonie anglaise qu'était l'Inde. Malheureusement, les deux femmes ne se rencontrèrent jamais car la Doctoresse McLaren mourut en 1913.

Anna acheva ses études à Cork en 1919. En décembre de la même année, elle arriva à Rawalpindi (dans l'actuel Pakistan) et commença à travailler à l'hôpital Sainte-Catherine. La routine, entre le travail à l'hôpital, l'étude de la langue, les visites dans les maisons et les problèmes de la vie quotidienne, absorbait toute son énergie. Chaque jour, au moins 150 patients se rendaient à l'hôpital en quête de soins et d'assistance. Au bout de trois ans, Anna fut assaillie par une angoisse intérieure. Un prêtre comprit qu'elle avait reçu un appel et lui conseilla de rentrer dans un ordre missionnaire. Mais elle se heurta au problème qui avait tourmenté la Doctoresse McLaren : en devenant religieuse, elle devrait renoncer à sa carrière médicale.

En 1924, Anna confia la gestion de la clinique à un docteur indien et retourna à Innsbruck pour y faire une retraite. Le désir de fonder un ordre religieux de médecins ne cessait de grandir en elle et elle fut soutenue dans son projet par le prêtre qui dirigeait la retraite. Elle partit six mois aux États-Unis pour collecter des fonds et pour chercher des femmes qui partageaient son projet. Bientôt une doctoresse et une infirmière se joignirent à elle. Ainsi, le 30 septembre 1925, naquirent à Washington le Medical Mission Sisters. Étant donné que la médecine était encore interdite aux religieuses, la communauté fut fondée comme *pia societas* sans vœux.

Anna Dengel travailla pendant de nombreuses années pour aboutir à une modification de la loi canonique et supprimer l'interdiction pour les sœurs de pratiquer la médecine. En 1936, le Pape Pie XI publia le décret

Constans ac Sedula, qui révoqua cette interdiction et, dès 1941, les sœurs du Medical Mission Sisters devinrent finalement une congrégation religieuse prononçant des vœux. Puis, en 1959, elles reçurent le décret du Saint-Siège qui faisait d'elles une congrégation de droit pontifical.

De 4 sœurs, à l'origine, la congrégation compte aujourd'hui plus de 500 membres qui travaillent en Afrique, en Asie, en Europe et en Amérique. Parmi les premiers hôpitaux fondés, beaucoup sont désormais gérés par la population locale, comme l'auraient souhaité les sœurs fondatrices. Aujourd'hui, l'attention n'est plus centrée sur les seuls services médicaux ou chirurgicaux, mais sur le travail visant le bien-être intégral de la personne et le salut en Jésus-Christ.

L'élève la plus célèbre de la Doctoresse Anna Dengel parmi les sœurs de la Medical Mission Sisters est sans nul doute sainte Teresa de Calcutta. Bien que ne partageant pas toujours les mêmes idées, les deux femmes nourrissaient le même engagement et le même amour de la charité pour les pauvres. Toutes deux fondèrent des congrégations et leur zèle parvint à changer pour toujours l'Église et le monde.

En 1973, la Doctoresse Anna Dengel transmit la direction de la Medical Mission Sisters à la génération suivante en disant : « Le futur vous appartient. Ayez soin de comprendre les difficultés de votre temps comme j'ai compris les difficultés du mien. » Au printemps 1976, elle fut frappée par un ictus et demeura en partie paralysée. Elle se trouvait encore à l'hôpital, à Rome, quand Mère Teresa vint lui rendre visite. Anna Dengel reconnut sa vieille connaissance et lui demanda de lui imposer les mains, comme c'est la coutume en Inde, comme symbole d'héritage et de bénédiction spirituelle. Elle mourut à Rome, le 17 avril 1980, et fut enterrée au cimetière teutonique.

BIENHEUREUX BENOÎT DASWA (1946-1990)

Dans son décret de béatification, le Pape François l'a décrit comme un « catéchiste diligent, un enseignant attentionné, un témoin de l'Évangile jusqu'à l'effusion du sang ». Tshimangadzo Samuel Daswa est né le 16 juin 1946 dans le village de Mbahe, dans la province de Limpopo, en Afrique du Sud, dans le diocèse de Tzaneen. Il mourut martyr pour la foi le 2 février 1990 et fut béatifié le 13 septembre 2015.

Quand Benoît devint catholique, il comprit qu'il ne pourrait pas accepter certains aspects de la culture africaine, comme la pratique répandue de la sorcellerie, de la magie ou de l'homicide rituel. Sa position, opposée à ces problèmes profonds et obscurs de sa culture, le conduisit à payer le prix ultime du martyr. Sa mort brutale par coups et lapidation a fait de lui un héros pour tous les chrétiens en Afrique et dans d'autres lieux désireux de se libérer de l'esclavage de la sorcellerie. Benoît Daswa vécut sa vocation chrétienne avec joie et enthousiasme, mais aussi avec modestie et humilité, comme le prouve son témoignage chrétien dans les différents domaines de sa vie. Après son baptême, et en particulier après son mariage à l'église avec Shadi Eveline Monyai, en 1974, Benoît devint un guide pour les jeunes et passa avec eux de nombreuses heures et ses week-ends pour les catéchiser et les instruire.

Au moment de la formation du premier Conseil pastoral paroissial, il en fut élu président. Il participait à l'enseignement du catéchisme aux enfants et aux adultes, en animant la célébration dominicale sans prêtre ; il rendait visite aux malades et aux non-pratiquants et aidait les pauvres et les indigents. Au sein de l'église, il contribua à l'ouverture d'une crèche. De temps en temps, la petite communauté chrétienne se réunissait chez

lui et, au cours de ces rencontres, on récitait le chapelet et on partageait la Parole de Dieu.

En famille, Benoît était un vrai modèle de mari et de père, entièrement dévoué à l'idéal de la famille comme « Église domestique ». En classe, non seulement il se souciait d'apporter à ses élèves un bon niveau d'instruction, mais surtout il leur transmettait les valeurs morales fondamentales pour la formation de leur personnalité. Étant très sportif, il instillait chez les jeunes les valeurs du travail, de la discipline, du respect et de l'esprit d'équipe. Comme directeur d'école, très respecté et scrupuleux, il motiva et forma son personnel pour qu'il dispense la meilleure instruction possible aux élèves, en impliquant aussi les parents comme collaborateurs de l'ensemble du processus éducatif.

Dans la sphère publique, Benoît ne fit pas mystère de son opposition à la sorcellerie, à la magie et à l'homicide rituel, qui conservent le pouvoir d'empêcher le développement et le progrès de la société. Les accusations de sorcellerie sont souvent guidées par la jalousie, la peur et la suspicion à l'égard de ceux qui sont le plus impliqués et qui semblent le mieux réussir dans ce qu'ils entreprennent. Benoît se rendit compte du besoin de libérer les individus de ces effets paralysants, pour leur permettre de devenir des adultes mûrs et responsables.

En raison de son rôle pour aider les gens à atteindre la vraie liberté intérieure, ce fut quelqu'un d'important non seulement pour l'Église, mais pour la société tout entière. Aussi bien au sein de la communauté locale comme conseiller du chef du village que dans la communauté ecclésiale, comme catéchiste et guide à la prière, Benoît fit preuve d'un esprit d'amour chrétien authentique, de respect, de générosité, d'honnêteté et de liberté. Mais surtout, dans toute situation, Benoît était un homme de prière dont la vie spirituelle était constamment nourrie par les sacrements, en particulier l'Eucharistie, et par la Parole de Dieu. Ce grand mystère de foi et d'amour signifiait tout pour lui : il était au centre de sa vie.

Benoît n'eut jamais honte de sa foi en Dieu : c'est Lui qui lui donnait sa force. Les personnes qui le connaissaient bien ont témoigné qu'elles

pouvaient se rendre compte de la croissance de sa relation avec Dieu, tout comme de la fidélité avec laquelle il vivait les valeurs de son baptême. Il voulait que tous soient fiers de leur foi catholique et qu'ils assument pleinement leur responsabilité à l'égard de l'Église qu'il aimait tant. Cela signifiait travailler au niveau local pour les vocations sacerdotales et à la vie religieuse, être des membres actifs dans l'Église et la soutenir financièrement.

Sa position contre la sorcellerie n'était pas très populaire, car elle s'opposait à quelque chose de profondément enraciné dans la culture locale. Comme Benoît, d'autres personnes considéraient le monde de la sorcellerie comme le fruit du mal, de la peur, de la méfiance, de l'inimitié, de l'injustice et de la violence ; elles pensaient que les gens devaient s'en libérer. Mais tous, même les ministres religieux, se taisaient par crainte de représailles. Benoît était différent. Lui, il parlait ouvertement et avec force, s'opposant à ceux qui recouraient à la sorcellerie. Benoît Daswa ne fit aucun compromis et fut toujours cohérent avec sa foi chrétienne.

Il a défendu les personnes qui refusaient de payer pour consulter un *sangoma* (le chaman) ; il ne voulait pas que les gens dépensent leur argent pour quelque chose qui n'existait pas. Surtout, il ne pouvait pas accepter qu'un innocent soit tué ou chassé du village parce qu'il était soupçonné d'être un sorcier. Il arrivait pourtant, à cause des commérages, des racontars et des rumeurs, que quelqu'un soit montré du doigt, souvent une femme âgée ou une personne vulnérable. Les personnes ne cherchaient aucune preuve de sa faute, mais s'adressaient à un *sangoma* qui, d'ordinaire, confirmait leurs soupçons. L'imputé n'avait aucune possibilité de se défendre.

Entre novembre 1989 et janvier 1990, des pluies torrentielles s'abattirent sur le village où Benoît habitait avec sa famille. Le 25 janvier 1990, au cours d'un orage, la foudre tomba sur les toits de plusieurs cabanes et les incendia. La croyance voulait que, quand la foudre frappait une maison, la faute en incombait à quelqu'un qui était considéré comme un sorcier. Selon la culture traditionnelle, les sorciers devaient être capturés et tués, de même que ceux qui les avaient protégés, car ils constituaient une menace pour la société. Benoît était conscient de la pression croissante exercée contre lui.

Aussi, le dimanche suivant, le chef du village réunit-il le Conseil pour régler la question. Benoît n'était pas encore arrivé quand il fut décidé que certains membres de la communauté iraient s'adresser à un *sangoma* dans l'intention de démasquer le sorcier qui avait envoyé les éclairs. Toutefois, ils devaient d'abord rassembler l'argent nécessaire pour le payer. Quand Benoît arriva, il chercha immédiatement à les faire changer d'avis, soulignant que leur décision aurait conduit à la mort de plusieurs innocents. La rencontre se conclut par la ferme décision et le refus de Benoît de collaborer. Ses ennemis réunirent donc un groupe de jeunes et d'adultes pour le tuer. Le vendredi 2 février 1990, Fête de la Présentation du Seigneur au Temple, devint le jour de la fête de l'entrée de Benoît Daswa au Paradis.

L'aspect le plus significatif du témoignage de Benoît, c'est sa capacité à adhérer à ce qu'il y avait de bon dans sa culture, tout en rejetant courageusement les éléments culturels qui entravaient la réalisation de la vie en plénitude. Benoît croyait fermement que le mariage était une relation de parité entre deux personnes, pour toute la vie, une fidèle collaboration de vie et d'amour. Dans une communauté rurale, patriarcale et traditionnelle, dans l'Afrique du Sud de l'apartheid, Benoît rendit un témoignage prophétique d'une attitude respectueuse de l'égalité des femmes. Il croyait au mariage, à la fidélité et à la monogamie, qui trouvent leur sens plénier dans le sacrement chrétien. Comme en ont témoigné ses enfants, Benoît n'eut jamais honte d'aider sa femme Eveline à accomplir les tâches ménagères, généralement réservées aux femmes. Il priait tous les jours avec sa famille et encourageait les parents à prier avec leurs enfants. Il organisait régulièrement des rencontres de familles et faisait office de médiateur et de conseiller pour les couples en difficulté. Enfin, Benoît a été un fervent enseignant et éducateur. Il fut directeur de l'école primaire de Nweli, où il enseigna pendant de nombreuses années. Et peut-être plus que tout, aux dires des personnes qui l'ont bien connu, c'était un homme profondément humble, qui recourait toujours à la force de la confrontation et du dialogue qui lui venait de sa foi et de son amitié avec Jésus.

Il ne renia jamais sa culture africaine dont il embrassa les meilleurs aspects, purifiés et mûris dans la foi. Son histoire reflète son engagement sincère dans les valeurs de l'éthique Ubuntu, un engagement pour le bien commun et le service de la vie. L'exemple qu'il offre, par son comportement quotidien – comme laïc, père de famille, catéchiste et enseignant attentionné – est ce que beaucoup de Sud-Africains considèrent comme l'héritage le plus significatif de sa vie : non pas contre leur culture, mais pour leur bien et pour celui de leur culture et de leur nation.



*Baptisés, et
envoyés*

Octobre
2019

CATERINA ZECCHINI (1877-1948)

Mère Caterina Zecchini est née à Venise le 24 mai 1877, ville où elle mourut le 17 octobre 1948. Non ne savons pas grand-chose de sa jeunesse : Baptisée le 3 juin 1877 dans l'église de San Giacomo dall'Orto, confirmée dans l'église des Saints-Jérémie-et-Lucie, le 25 mai 1885, elle était dotée d'un caractère exubérant, vif et enjoué, mais très sensible. À l'âge de 10 ans, une fois l'école élémentaire terminée, Caterina commença à travailler à la maison, pour tenir la comptabilité de son père, marchand de vin. Mais elle sentit naître en elle une attention toujours plus forte envers les pauvres, spécialement envers les enfants qu'elle rencontrait dans les rues de sa paroisse et qu'elle amenait souvent chez elle pour leur donner à manger et les vêtir.

Cette charité qui germait en son cœur allait être destinée, par la grâce de Dieu, à grandir dans le temps au point de ne plus pouvoir se limiter aux pauvres occasionnels et de manifester par l'exigence de travailler de toutes ses forces pour la diffusion du Royaume de Dieu sur la terre, au service de ceux que Caterina appellera les vrais pauvres : ceux qui ne connaissent pas encore Dieu. En 1905, Caterina fit une rencontre fondamentale pour sa vie spirituelle : celle du père dominicain Giocondo Pio Lorgna. Pendant plus de 25 ans (c'est-à-dire jusqu'à la mort du prêtre), il fut son directeur spirituel et la fit grandir dans l'amour de la Croix et de l'Eucharistie.

La rencontre eucharistique était pour elle la rencontre avec une personne réelle, avec le Dieu dont elle disait qu'il était « effacé, caché », tout en sachant qu'il était le seul puissant et capable de transformer la vie de l'homme. Après avoir reçu l'Eucharistie, elle ressentait toujours davantage le désir de perfection et d'union à Dieu : si la contemplation eucharistique

la conduisit à une connaissance authentique d'elle-même et de son néant, il lui donna aussi la force de déployer ses ailes et de tourner son regard plus loin, où tant de frères attendaient son aide.

La communion avec le Christ engendra la mission, qui se manifesta par des sentiments d'émotion, d'amour et de ce qu'elle assimilait à la soif d'âmes du Christ : « J'ai ressenti une grande soif d'âmes [...] donne-m'en beaucoup, Jésus, de ces âmes, je veux les ramener à tes pieds, belles et purifiées » (16 septembre 1912). Contemplant le Christ dans sa passion, sous les traits du Crucifié et dans la présence eucharistique, en partageant son désir d'amour, Caterina ne pouvait pas ne pas désirer, comme moyen principal pour apaiser cette soif, ce choix du Christ lui-même : la souffrance. C'est ainsi que naquit en elle le désir de s'offrir avec le Christ et dans le Christ comme victime pour ses frères. L'acte d'Offrande à l'Amour Miséricordieux du 8 décembre 1920 fut une synthèse de ce cheminement, de ces intuitions qui se fondent en un unique et grand idéal : « Je sens en moi des désirs immenses. Je voudrais être l'apôtre de ton amour, ô grand Dieu ! Mourir martyr de la charité, dépenser chaque instant de ma vie pour que l'Amour soit connu, pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. »

C'est dans la lumière eucharistique que l'on comprend les diverses activités missionnaires entreprises par Caterina. La diffusion de la « Petite Page Apostolique » qu'elle composa en 1915 et qui consistait en une journée mensuelle de prière et d'offrande du travail en faveur des missions, pour obtenir des vocations missionnaires, des aides spirituelles et matérielles qui leur étaient nécessaires, ainsi que la conversion de ceux qui ne connaissent pas encore Jésus. Durant l'heure d'Adoration, devant Jésus Hostie, elle invitait à prier pour les missions du monde entier. L'Union Missionnaire « Sainte Catherine de Sienne » était un groupe de femmes, liées par des vœux privés, qui se réunissaient tous les mois pour offrir quelques heures de travail pour les missions et pour l'adoration dans le même but, accompagnées par un prêtre en un chemin de formation missionnaire.

Le double mouvement de travail et d'adoration caractérisa aussi une autre initiative de Caterina, l'Atelier missionnaire qui, en un second temps, donnera naissance à l'Atelier missionnaire diocésain : « Seuls la prière et le travail pouvaient avoir l'efficacité de réaliser l'objectif que Caterina Zecchini s'était proposé parmi les fidèles pour les infidèles. » Enfin, elle institua des Petits Apôtres de la Sainte-Enfance et une Compagnie philodramatique, dont les revenus étaient destinés aux missions.

L'appel particulier de Caterina à être « victime », sa soif toujours plus grande de prière, son abnégation progressive face à Dieu ne sont rien d'autre que le signe d'une vocation non plus limitée à la personne, mais étendue à la communauté : la fondation d'un Institut religieux. L'intuition de cette œuvre lui vint, une fois encore, devant Jésus Eucharistie. Nous sommes en 1912, à Castel di Godego, quand lui vint l'idée d'une communauté religieuse, entièrement dévouée à la mission universelle de l'Église. Mais il allait falloir dix ans d'intériorisation, de cheminement de foi, de recherche attentive de la volonté de Dieu et de discernement, avec l'aide de plusieurs prêtres, pour que cette idée devienne réalité.

Contrainte de se réfugier à Novare à cause de la guerre, Caterina rencontra, au début du mois d'octobre 1918, dans l'église Sainte-Marie-des-Grâces, le père Luigi Fizzotti, passionniste. Durant la confession qui s'ensuivit, sans rien avoir manifesté de ses intentions, il l'incita à commencer son Œuvre sans attendre, car telle était la volonté du Seigneur. Le père Luigi demeura toujours aux côtés de Caterina, en la soutenant dans son rôle de fondatrice et en cherchant à lui aplanir la route, grâce à ses lettres et recommandations. Et, quand il fut question de lui donner un visage institutionnel, il s'en fit le principal garant.

Ainsi Caterina, à laquelle s'étaient jointes quelques compagnes, demanda au Cardinal Patriarche de Venise, Pietro La Fontaine, de bénir son Œuvre. Le 10 novembre 1922, le Cardinal signa le décret d'érection de la Pieuse Union, mais il fallut attendre le 30 mai 1923 pour que Caterina, avec ses deux premières compagnes, forment le premier cénacle de vie communautaire en prononçant ce jour-là, fête du Corpus Domini, l'acte de

consécration, par le biais du père Lorgna. La première étape dura de 1923 à 1933 : dix années d'un travail long et intense, de prière et de sacrifice, avant que la communauté soit érigée en Institut diocésain.

Après diverses difficultés, oppositions et obstacles en tout genre, on parvint, le 10 avril 1933, à la constitution des Servantes Missionnaires du Saint-Sacrement. « On décida que oui », lit-on dans le Journal du Patriarche, qui voulut dater le décret le vendredi saint. Une date tout à fait appropriée car – lit-on dans le décret – « nous fêtons le dix-neuvième centenaire de la Rédemption ; c'est le jour où le Seigneur versa son sang pour les hommes. Et la nouvelle congrégation, en plus de la fin commune à tous les Instituts religieux, impose cela à ses filles : travailler parmi les fidèles pour les infidèles, en aidant les Missions catholiques par des œuvres spirituelles et matérielles, ce qui conjugue très bien les objectifs de la Rédemption ». Pour Caterina et ses compagnes, ce fut une Pâque anticipée.

Elle l'avait elle-même exprimé ainsi dans le premier Règlement de 1923 : « Une Œuvre tout imprégnée de l'esprit apostolique et de l'esprit eucharistique, qui ait pour mission de gagner au cœur du Christ les âmes des pauvres infidèles et accroître le nombre de ses adorateurs. » Comme pierre milliaire pour son Institut, Caterina place l'amour de l'Église, découverte dans sa nature maternelle et missionnaire. Cette Œuvre doit donc avoir comme première qualité un caractère apostolique général (Règlement 1923) : « Toutes les missions, sans exception, auront le suffrage de nos prières, sacrifices et offrandes. »

La contemplation missionnaire universelle eut pour conséquence chez Caterina un choix bien déterminé. « Nous voulons exercer notre mission ici au milieu des fidèles, au profit des infidèles. Nous chercherons donc, avec l'aide du Seigneur, d'encourager le plus possible le bien spirituel et matériel des missions catholiques et de propager l'idée missionnaire dans toutes les catégories de personnes » (au Patriarche Pietro La Fontaine, 25 juillet 1922). La vie et la spiritualité de Caterina ont puisé leur force et leur signification à la source de la vie de toute l'Église : l'Eucharistie, source de la mission.

Caterina savait que l'idéal qui l'animait ne pouvait que se réaliser à travers la souffrance : elle ne refusa jamais la Croix, même quand, dans les dernières années de sa vie, elle vint lui rendre visite sous la forme d'une douloureuse maladie et d'une série d'incompréhensions. Elle trouvait encore la force et le courage devant le Tabernacle, en priant longuement, même de nuit, pour demander des grâces pour l'Institut et pour l'extension du Royaume de Dieu sur toute la terre. Après une vie entièrement dédiée à l'idéal eucharistique et missionnaire, sa mort, survenue le 17 octobre 1948, fut l'accomplissement de ce qu'elle avait écrit bien des années auparavant dans le Règlement de l'Institut : « Au terme de notre vie mortelle, la dernière note d'amour qui se dégagera de notre pauvre cœur sera celle du Christ mourant "*Consummatum est*" : Tout est consommé. »

Baptisés, et
envoyés

Octobre
2019

BIENHEUREUX CYPRIAN MICHAEL IWENE TANSI (1903-1964)

Le bienheureux Cyprian Michael Iwene Tansi, premier béatifié du Nigeria, est né en 1903, à Igboezunu, en bordure de la forêt, près de l'antique ville d'Aguleri, au sud du pays, dans le diocèse d'Onitsha. Quelques années auparavant, en 1890, les missionnaires catholiques alsaciens y avaient apporté la première annonce de la foi, bientôt suivis par les missionnaires irlandais de la Congrégation du Saint-Esprit.

Ses parents, paysans, étaient païens et pratiquaient la « religion traditionnelle » des Igbos. En 1909, à l'âge de 6 ans, le petit garçon fut envoyé par ses parents dans le chef-lieu d'Aguleri : là, dans le village chrétien de Nduka, il vécut chez sa tante maternelle dont le fils, Robert Orekie, chrétien, était professeur à l'école de la mission. Iwene reçut le baptême à l'âge de 9 ans et prit le nom de Michael. Ses contemporains se souviennent de lui comme d'un garçon studieux et très exigeant avec lui-même, avec un fort ascendant sur ses camarades, qui étaient fascinés par sa personnalité affirmée et précoce, tant du point de vue humain que religieux, et par sa piété profonde.

En 1913, il alla vivre à Onitsha et s'inscrit à l'école de la Sainte-Trinité et, en 1919, il obtint le diplôme qui lui ouvrait la voie de l'enseignement. En 1924, il devint directeur de l'école Saint-Joseph. À cette époque, il entendit l'appel de Dieu à la vie sacerdotale et, en 1925, âgé de 22 ans, malgré l'opposition de sa famille, il entra au séminaire Saint-Paul, nouvellement fondé, à Igbariam. Sa vocation était la première vocation indigène de la région. En 1932, ses supérieurs avaient tellement confiance en lui qu'ils lui confièrent la charge d'économiste du Training College. Le 19 décembre 1937, il fut ordonné prêtre dans la cathédrale d'Onitsha par Mgr Charles Heerey, un évêque missionnaire spiritain.

Ses douze années de sacerdoce qui suivirent révélèrent ses dons exceptionnels, confirmés par les nombreuses personnes interrogées qui ont témoigné de son zèle et de son abandon complet en Dieu. Sa première charge fut la paroisse de Nnewi. Elizabeth Isichei, dans son magnifique livre intitulé *Totalmente per Dio. La vita di Michael Iwene Tansi*, résume les principales lignes de son travail pastoral : « Ascétisme personnel, grande capacité de travail et résistance physique, bonté envers les malades et les pauvres, souci pour la sainteté du mariage et pour la formation spirituelle des femmes, et enfin charisme personnel. »

En 1940, le père Michael parvint courageusement à démythifier une superstition concernant la terre donnée aux missionnaires, réputée « forêt maudite ». Les gens pensaient que quiconque y entrerait mourrait ou attraperait une terrible maladie. La première chose qu'il fit fut de parcourir la forêt en l'aspergeant d'eau bénite. Quand ils le virent ressortir indemne, les gens prirent leur courage à deux mains et abattirent la forêt. L'étape suivante fut d'y construire une église et une école, un presbytère et des maisons d'accueil ; c'étaient des bâtiments très pauvres, mais il y travailla lui-même, démontrant concrètement qu'il était un travailleur infatigable. En voyant un prêtre travailler autant, beaucoup l'aidèrent et son exemple encouragea à entreprendre d'autres initiatives similaires de construction dans toute la région.

Pour ce qui est des femmes, il avait à cœur leur dignité et la défense de la virginité. À cette fin, il avait organisé dans ses paroisses des maisons pour accueillir les jeunes filles et les préparer au mariage et pour éviter qu'elles n'aillent vivre avec leur futur mari, avant les noces. La « Légion de Marie », qu'il avait instituée, l'aidait dans chaque village de la paroisse, l'informant quand des personnes malades voulaient être baptisées, œuvrant pour la moralité des habitants et pour la préparation des catéchumènes. Le père Tansi fit construire plusieurs écoles, en s'assurant qu'elles disposent d'enseignants qualifiés ; il fit aussi bâtir des maisons pour accueillir les élèves des grandes classes, une pour les garçons et une pour les filles. Il s'occupait de nombreux orphelins et veillait à ce que tous reçoivent une éducation scolaire.

En ce qui concerne les vocations sacerdotales, il semblait avoir un don particulier pour les encourager, si bien qu'on évalue à plus de 70 les prêtres provenant des paroisses où travailla le père Michael. C'était également un bon prédicateur. Les personnes étaient touchées par ce qu'il disait et se rappelaient son enseignement. Par contre, il était très dur à l'égard de certains usages et de certaines superstitions païennes et, quand il ne parvenait pas à les éradiquer complètement, il réussissait tout de même à en affaiblir les effets sur ses paroissiens.

Dans le tourbillon de ses activités pastorales, il avait perçu la beauté de la vie contemplative. À l'occasion d'une journée de retraite avec le clergé, l'archevêque, Mgr Heerey, exprima le souhait que quelques prêtres s'engagent dans la vie monastique, pour pouvoir, par la suite, apporter au diocèse la semence de la vie contemplative. Sans attendre, le père Tansi se déclara prêt à traduire en acte la proposition de l'évêque, accompagné en cela par son vicaire, le père Clément Ulogu. C'est ainsi qu'en juillet 1949, les deux prêtres prirent contact avec l'abbaye cistercienne de Mount Saint Bernard, à Leicester, en Angleterre, qui accepta de les accueillir. Le père Michael arriva à Mount Saint Bernard le 3 juillet 1950, accompagné par son archevêque, Mgr Charles Heerey.

Sous l'action de l'Esprit, celui qui avait été un authentique pionnier et un « manager » de la toute jeune église missionnaire du diocèse d'Onitsha, s'adapta comme moine humble et docile à ce nouveau style de vie. Il adopta la vie quotidienne trappiste, austère et silencieuse, où personne, excepté le maître des novices, le père Gregory Wareing, n'avait idée du remarquable travail qu'il avait réalisé comme prêtre. Un des souvenirs évoqués par ceux qui l'ont connu au monastère, c'est l'image de lui en prière, dans la chapelle de la Vierge, la tête légèrement penchée d'un côté, comme en train d'écouter le Seigneur qui lui parlait.

L'idée originale, pour laquelle les deux Nigériens étaient entrés dans une communauté, était de recevoir une formation monastique afin de la transplanter au Nigeria, mais il devint vite évident qu'il était très difficile de créer une fondation avec seulement deux personnes. À la fin, ils deman-

dèrent librement d'être admis à la profession à Mount Saint Bernard et d'attendre jusqu'au moment où la communauté serait capable de former un groupe. En 1963, il fut décidé de constituer une fondation en Afrique, mais au Cameroun et non pas au Nigeria : le père Michael en fut déçu, mais il l'accepta comme étant la volonté de Dieu.

Quand le groupe fut formé en vue de la fondation au Cameroun, le père Michael fut choisi comme maître des novices : il semblait être la personne la plus juste pour former les vocations africaines qui arriveraient. Les supérieurs avaient remarqué en lui les capacités nécessaires pour former les nouveaux arrivants au monastère. Les quatre pères fondateurs quittèrent Mount Saint Bernard le 28 octobre 1963 pour préparer les édifices qui accueilleraient le groupe de moines, prévu pour le printemps de l'année suivante. Mais le projet de Dieu sur le père Michael était autre et allait très vite se manifester.

En effet, en janvier 1964, il fut pris d'intenses douleurs à une jambe qui enfla énormément. Le médecin diagnostiqua une thrombose et le fit hospitaliser d'urgence à la Royal Infirmary de Leicester. Là, on lui trouva un anévrisme de l'aorte. Durant la nuit, la situation empira et, au matin du 20 janvier 1964, dans la pauvreté et l'abandon le plus total, le père Cyprian Michael Iwene Tansi franchit l'ultime étape de son long chemin de foi et d'amour.

Quand, le 22 janvier 1986, vingt-deux ans après sa mort, avec grande solennité et l'afflux massif de fidèles venant de tout le Nigeria, le procès de canonisation du père Cyprian Michael Iwene Tansi s'ouvrit en la cathédrale d'Onitsha, l'Église nigérienne avait déjà vu fleurir plusieurs communautés monastiques de vie contemplative. La dépouille du père Michael fut exhumée en 1988 et rapatriée à Onitsha. Pendant ses obsèques, une jeune fille de 17 ans, Philomina Emeka, fut miraculeusement guérie d'une tumeur inopérable lorsque, avec l'accord de l'évêque, elle s'approcha pour toucher le cercueil du père Michael Tansi. Ce miracle conduisit à sa béatification célébrée par le saint Pape Jean-Paul II, le 22 mars 1998.

VÉNÉRABLE DÉLIA TÉTREULT (1865-1941)

« **D**ieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique » (Jn 3, 16). Au siècle dernier, ces paroles pénétrèrent dans le cœur de Délia Tétreault. En 1916, elle écrit : « Dieu nous a tout donné, même son Fils ; quel est le meilleur moyen de le remercier – si tant est qu'une aussi faible créature puisse le faire en ce monde – sinon en lui donnant des fils, des élus qui, eux aussi, chanteront sa compassion dans les siècles des siècles ? »

Émerveillée par la gratuité de l'amour de Dieu pour nous, Délia Tétreault répondit avec reconnaissance à cet amour. Femme au cœur universel, Mère Marie du Saint-Esprit (son nom de religieuse) fut la fondatrice du premier institut missionnaire féminin au Canada et joua un rôle déterminant et inégalable pour l'Église missionnaire. Au début du XX^{ème} siècle, au Canada et, en particulier, au Québec, l'Église occupait une place importante au sein d'une société marquée par le jansénisme, où la femme était peu reconnue. Les moyens de communication étaient élémentaires et les écrits jouaient un rôle essentiel dans la transmission des nouvelles. Dans ce contexte socio-ecclésial, Délia Tétreault, inspirée par l'Esprit Saint, apportera un vent de fraîcheur. Grâce à sa vision audacieuse et à son action créatrice, elle contribuera à l'ouverture au monde de son pays et de son Église.

Délia naquit le 4 février 1865, à Sainte-Marie-de-Monnoir, aujourd'hui Marieville, au Québec. De santé chétive et orpheline de mère, elle fut adoptée à l'âge de 2 ans par sa tante Julie et par son parrain Jean Alix, avec qui elle vécut une enfance heureuse. Dès son jeune âge, Délia aimait se réfugier au grenier pour lire les *Annales* de la Sainte-Enfance et de la Propagation de la Foi qu'elle avait trouvées dans une vieille caisse. Les récits

missionnaires la fascinaient et commencèrent à faire naître en elle les premiers fruits de sa vocation. En cette période, elle fit un rêve révélateur : « J'étais à côté du lit et, d'un coup, j'entrevis un champ de blé mûr qui s'étendait à perte de vue. À un moment donné, tous les épis se changèrent en têtes d'enfants et je compris tout de suite qu'elles représentaient les âmes d'enfants "païens". »

Sa visite chez plusieurs missionnaires du Nord-Ouest du Canada la frappa beaucoup : « bien qu'éprouvant une inexprimable admiration pour la vie apostolique, je n'aurais jamais osé l'entreprendre. D'autre part, la vie apostolique ne me semblait pas possible, étant donné qu'il n'existait pas au Canada de communautés religieuses missionnaires ». À 18 ans, après avoir été refusée au Carmel de Montréal, elle entra chez les Sœurs de la Charité de Saint-Jacinte, mais une épidémie la renvoya chez elle. Un événement déterminant marqua son bref passage dans cette communauté : « Un soir – raconte-t-elle – tandis que j'étais avec des postulantes dans une petite pièce, il m'a semblé que Notre Seigneur me disait que j'aurais dû, plus tard, fonder une congrégation de femmes pour les missions étrangères, et travailler à la fondation d'une Société similaire d'hommes, un séminaire des Missions Étrangère sur le modèle de celui de Paris. »

Au cours des ans, elle rencontra le père John Forbes, missionnaire d'Afrique. Délia projeta de partir pour l'Afrique avec lui, mais elle tomba malade juste la nuit du départ. Le père Almire Pichon, jésuite, l'aida à fonder « Béthanie », projet consacré aux œuvres sociales, à Montréal. Assaillie de doutes, elle y travailla pendant dix ans, mais elle sentait que le Seigneur l'appelait à bien autre chose. Dans les dernières années de Béthanie, Délia rencontra le père Gustave Bourassa et le père A. M. Daigneault, jésuite, prêtre en Afrique, qui soutinrent son désir missionnaire. D'autres hommes et femmes de Dieu jouèrent un rôle fondamental dans sa vocation, en particulier Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal.

Un fort esprit missionnaire traversait l'Église au début du XX^{ème} siècle. Toutefois, le Canada n'était pas considéré comme un grand pays donateur au niveau universel, aussi bien pour les Œuvres Pontificales Missionnaires

que pour les vocations missionnaires. Les dons et les ressources transitaient par des communautés religieuses étrangères opérant au Canada. Les jeunes qui aspiraient à la vie missionnaire devaient se former à l'étranger. En 1902, après de nombreuses épreuves, Délia fonda à Montréal, avec deux de ses compagnes, une école apostolique en vue de la formation des jeunes filles pour les communautés missionnaires.

En novembre 1904, alors que Mgr Bruchési était en visite à Rome, le père Gustave Bourassa, un des soutiens de la jeune communauté, mourut accidentellement. Il avait demandé à Mgr Bruchési de parler au Pape de cette communauté naissante. Malgré ses hésitations, l'archevêque se décida à l'évoquer avec le Pape Pie X. Or, le Pape s'exclama : « Fondez, fondez... et toutes les bénédictions du ciel descendront sur cette fondation. » Le 7 décembre, le Pape lui conféra le nom de Société des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, lui désignant le monde entier comme domaine d'apostolat. Le 8 août 1905, Délia fit sa profession perpétuelle. « Tous les pays de mission vous sont ouverts. » Elle ne put que rendre grâce. Son rêve missionnaire était devenu réalité.

La fondatrice eut alors l'intuition que le moment était venu, pour l'Église du Canada, d'offrir sa contribution au service de la mission universelle de l'Église. Elle s'efforça de réveiller et de former la conscience missionnaire dans son pays, en créant un terrain fertile où jailliraient les vocations missionnaires et où l'on trouverait les ressources nécessaires pour soutenir les missions dans d'autres pays. La première requête lui vint de l'évêque de Canton, en Chine ; en 1909, Délia lui envoya six jeunes sœurs. Elle ouvrit au total 19 missions en Orient. En fonction des demandes des évêques, Délia Tétreault encouragea toutes les œuvres de miséricorde : crèches et orphelinats pour les enfants abandonnés, léproseries pour les femmes, maisons pour personnes âgées ou handicapées, la première école pour les fillettes à Canton, un hôpital pour malades mentaux, des activités de formation pour les vierges catéchistes et les religieuses du lieu. Les obstacles étaient nombreux. Comme le prouve sa correspondance volumineuse, elle encouragea ses filles à distance, en insistant sur les valeurs chrétiennes.

Si sa santé fragile ne permit jamais à Délia de quitter son pays, le Canada bénéficia de son zèle apostolique pour la mission. Parmi ses œuvres missionnaires préférées, celles de la Sainte-Enfance et de la Propagation de la Foi attirèrent immédiatement les efforts de Délia et de sa communauté. Déjà présentes au Canada, ces deux œuvres languissaient. En 1908, Délia et ses filles firent connaître la Sainte-Enfance à Outremont et à Montréal. En 1917, Mgr Paul Bruchési leur confia officiellement la relance de l'œuvre de la Sainte-Enfance dans son diocèse de Montréal. Elles firent tout ce qui était en leur pouvoir pour l'animation des enfants et ouvrir leurs cœurs aux besoins des autres enfants du monde qui ne connaissaient pas Jésus, en visitant toutes les paroisses et les écoles du Québec, et ailleurs au Canada, avec un zèle sans limites. En 1917, face au déclin de la Propagation de la Foi, Délia s'engagea à s'en occuper. Au cours de ces années, les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception collaborèrent activement avec les OPM à tous les niveaux, au Canada, en Amérique du Sud, à Haïti et à Madagascar. Pour favoriser l'animation missionnaire dans le pays et soutenir les missions à l'étranger, Délia Tétreault exploita le pouvoir des moyens de communication. En 1920, elle lança la revue missionnaire *Le Précurseur*, dont naquit une version anglaise en 1923. De nombreuses vocations missionnaires sont nées grâce à la sensibilisation de ces œuvres.

En cherchant à accomplir la volonté de Dieu, Délia persévéra dans sa tentative de réaliser la seconde partie de son rêve : collaborer à la fondation d'un séminaire de prêtres missionnaires. Elle avait même un plan pour y parvenir. Discrètement, mais avec audace, elle rendit visite aux évêques des différents diocèses. Elle insista pour que ce ne soit pas seulement une branche canadienne du séminaire des Missions Étrangères de Paris. Le 2 février 1921, les évêques du Québec fondèrent la Société des Missions Étrangères du Québec.

Dès le début, Délia sollicita la collaboration des laïcs pour soutenir les missions. Elle fit d'eux des missionnaires dans leurs milieux de vie quotidienne. Elle inaugura les retraites spirituelles féminines et les écoles apostoliques. Elle répondit, une fois encore, à un besoin évident : apporter

de l'aide aux immigrants chinois dans le pays. Elle ouvrit des hôpitaux, des écoles et des centres, et elle lança des catéchèses en chinois : sa compassion évangélisait.

En 1933, Délia Tétreault fut victime d'un ictus qui la paralysa, mais elle demeura lucide. Elle mourut le 11 octobre 1941. Le saint Pape Jean-Paul II la déclara Vénérable, le 18 décembre 1997. Sa cause de béatification est toujours en cours.



Octobre
2019

SERVITEUR DE DIEU ÉZÉCHIEL RAMIN (1953-1985)

La vie missionnaire et le martyre du Serviteur de Dieu Ézéchiél Ramin peuvent être résumés en une phrase qu'il prononça lui-même durant l'homélie de la messe dominicale du 17 février 1985, à Cacoal, un an à peine après son arrivée au Brésil : « Le père qui vous parle a reçu des menaces de mort. Cher frère, si ma vie t'appartient, ma mort t'appartiendra aussi. »

Ézéchiél est né à Padoue, le 9 février 1953, fils de Mario Ramin et Amira-bile Rubin. C'était le quatrième de leurs six enfants. Ses parents, de culture modeste, parvinrent grâce à de grands sacrifices à offrir des études à tous leurs enfants. Mais leur première pensée était de leur donner une solide éducation humaine et chrétienne, pour les préparer à affronter les épreuves de la vie. Ézéchiél connut une enfance et une adolescence sereines, bien ancrées dans les valeurs de la foi, de la pratique religieuse, des études et du travail, du sacrifice et de la sobriété, de l'amour et de l'aide réciproque, de la simplicité et de l'honnêteté. Sa famille était modelée par le dévouement total de la maman, dont la journée était illuminée par la messe quotidienne et par la prière qui accompagnait ses travaux domestiques.

Ézéchiél acheva son parcours scolaire, convaincu de l'importance des études pour la vie, en plus de son « travail » de ces années-là. La conscience de la pauvreté dans laquelle vivait une grande partie de l'humanité – alors appelée Tiers-Monde – le conduisit à chercher des formes pratiques de solidarité avec les opprimés. C'est ainsi qu'il adhéra, à Padoue, à l'Association *Mani Tese* (Mains Tendues) et s'engagea dans l'animation d'ateliers de travail d'été, destinés à financer des microprojets dans les pays du Tiers-Monde, en organisant un ramassage d'objets usagés, de papier, de verre, de

fer et de vieux tissus. Ézéchiél avait toujours à l'esprit la nécessité d'ouvrir les yeux sur l'exclusion dans notre société et sur les pauvres.

Lors d'une intervention à l'occasion de la Journée Mondiale des Missions, en octobre 1971, alors qu'il avait 18 ans, il déclara : « Le Christ est aujourd'hui sur le chemin d'Emmaüs, sur les routes. Il est le visage du frère pauvre, il est le vieillard dévoré par la lèpre. Il y a des millions d'affamés, six cent mille enfants qui souffrent de malnutrition. Notre christianisme est un engagement fort qui peut, si nous le voulons, devenir un discours de vie pour ceux qui sont à nos côtés, car on n'arrive jamais seul à Dieu ». L'expérience de *Mani Tese* fut, pour lui, tellement significative et intense qu'il allait la poursuivre aussi à Florence, en 1973-1974, durant une période d'essai chez les missionnaires comboniens.

Vers la fin de l'été 1971, quand ses parents lui demandèrent dans quelle université il voulait s'inscrire, il les invita à monter en voiture et les emmena devant l'Institut des Missionnaires Comboniens, à Verdara : « Voilà ma faculté ! », leur dit-il en provoquant leur stupeur. Ils demeurèrent perplexes, comme tous ceux à qui il en fit part. En effet, il ne leur avait jamais parlé auparavant de ce choix médité dans le silence, mûri dans le secret de sa conscience, en marchant sur les parcours qui menait de chez lui à l'école ou sur les sentiers de haute montagne ou en pédalant au milieu des monts euganéens qu'il aimait tant. Cela n'avait pas été simple, comme le révèle un épisode de sa rencontre avec un père combonien, qui était venu dans la classe d'Ézéchiél pour parler de la vocation de toute personne. Au terme de cette rencontre, le jeune Ramin lui avait avoué : « Vous avez parlé de Jonas qui avait peur d'aller à Ninive. Ce Jonas qui a peur, je crois bien que c'est moi. » La peur de présumer d'une vocation aussi ardue que la vocation missionnaire ? La peur de ne pas être à la hauteur ou de ne pas être fidèle jusqu'au bout ? Nous ne connaissons pas les peurs qui l'habitaient avant son choix, car les lettres que nous possédons sont datées d'après 1972, alors qu'il avait pris la décision qu'il ne remettra jamais en question. De fait, les tourments du choix avaient fait place à la sérénité de la certitude d'avoir répondu à un appel insistant : « Apporter le Christ, c'est apporter sa joie.

Je suis la route du missionnaire – écrivait-il – non pas à mon initiative, mais parce que Dieu me cherche et me demande continuellement si je veux le suivre. »

En septembre 1972, Ézéchiël quitta Padoue, sa famille et ses amis, pour entreprendre l'itinéraire qui allait le conduire au sacerdoce. Le 26 mai 1976, il demanda à se consacrer à Dieu en prononçant les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance et à entrer dans la Congrégation missionnaire des Comboniens. Après ses vœux, il fut envoyé en Angleterre pour bien apprendre l'anglais avant d'aller achever ses études de théologie en Ouganda. Toutefois, il ne se rendit jamais dans ce pays, à cause de la situation politique précaire et des difficultés pour obtenir un permis de séjour. Il fut donc dirigé vers le scolasticat théologique de Chicago, où il séjourna jusqu'en juin 1979. Pendant les vacances d'été, il fut envoyé dans une paroisse noire de Richmond (Virginie), dans le Sud des États-Unis : c'était l'Amérique des exclus, des perdants, de ceux qui ne participent pas à la course de la compétition, qui ont besoin d'aide et, parfois, qui demandent simplement qu'on les écoute. Il en parla à un de ses frères : « La pauvreté était dans chaque maison [...] J'ai rencontré des gens de 40 ans qui venaient me demander quoi faire. J'ai été avec les alcooliques, les clochards, les jeunes filles enceintes à 13 ans. Tous ne demandaient qu'à être écoutés et compris. » Bref, Ézéchiël possédait une prédisposition et une sensibilité particulières pour capter les exigences des plus pauvres et être à leur côté.

Le 20 janvier 1984, le père Ézéchiël arriva au Brésil, après un séjour de quelques mois à Lisbonne, pour apprendre la langue. Il passa quelques semaines à Sao Paulo et à Rio de Janeiro puis, en mars, il partit pour Brasilia dans le but d'y suivre une formation sur la culture et la pastorale brésiliennes. En plus de la situation de l'Église, ses déplacements lui permettaient de se rendre compte des conditions dramatiques de la population pauvre, surtout des paysans chassés de leurs terres par la toute-puissance d'entreprises multinationales qui transformaient leurs terres en grandes exploitations agricoles destinées à l'élevage et à l'exportation de viande dans les pays riches. À la fin du mois de juin, sa période de préparation se

termina et il partit pour la mission de Cacoal, dans l'État de Rondônia, en Amazonie légale.

Dans ce contexte général difficile, l'État de Rondônia connaissait deux phénomènes majeurs : d'une part, un flux migratoire ininterrompu, en particulier en provenance du Nord-Est, et d'autre part, une invasion des terres habitées par les Indiens (*Indios*). En effet, c'est en Rondônia que vivaient plus de la moitié des Indiens du pays. Un foyer de tensions agissait alors l'extrême limite de la paroisse de Cacoal, juste à la frontière entre le Rondônia et l'État du Mato Grosso : un groupe de famille de paysans occupait des terres incultes. Le père Ézéchiél, qui connaissait depuis longtemps cette zone de conflit, qui relevait de sa compétence pastorale, s'y rendit les 22 et 23 juillet pour y accomplir son ministère, avec le président du syndical rural de Cacoal. Dans une des communautés, les femmes des colons avaient supplié le père de se rendre auprès de leurs maris qui occupaient les terres en question pour les dissuader de continuer. Leur action ne pouvait en effet que provoquer des affrontements armés et faire de nombreux morts, d'autant qu'ils avaient déjà reçu des menaces et des intimidations de la part des gardes armés. Lui seul, disaient ces femmes, par son autorité et la crédibilité qu'il avait acquises par son travail pastoral, pouvait les convaincre de se retirer en attendant des jours meilleurs. Avant le dîner, le père Ézéchiél exposa la situation aux confrères qui vivaient avec lui. Certains s'accordèrent pour se rendre sur place le lendemain matin. Ce furent des moments cruciaux, certains s'opposaient au plan établi, bien qu'Ézéchiél leur eût rappelé l'immense danger que couraient les paysans et l'appel pressant de leurs femmes.

Une nuée de pensées et de préoccupations dut l'assaillir toute la nuit, mais à l'aube du 24 juillet, tandis que ses confrères dormaient encore, il décida de partir avec la Jeep de la communauté, emmenant avec lui un ami syndicaliste. À 11 heures, ils arrivèrent à Aripuanã (Mato Grosso), située à une centaine de kilomètres de Cacoal ; à l'endroit où s'étaient rassemblés les travailleurs, ils en trouvèrent une dizaine. Non loin se trouvaient aussi les hommes, à la solde des grands propriétaires, qui montaient la garde.

Le père Ézéchiél et le syndicaliste parlèrent aux paysans en les invitant à éviter toute violence et provocation qui pouvaient rendre la situation incontrôlable avec les gardes armés. La rencontre fut brève et Ézéchiél estima les avoir convaincu de rester calmes et non violents. Mais alors qu'ils s'appêtaient à repartir, les gardes armés les précédèrent et, quelques kilomètres plus loin, leur barrèrent la route. Le temps de comprendre ce qui leur arrivait, des coups de feu retentirent. Les deux hommes sortirent de la voiture pour s'enfuir, mais les tirs des mercenaires se concentrèrent sur Ézéchiél, qui leur cria : « Je suis prêtre ! Venez et parlons ! » Mais ils n'eurent aucune pitié : il tomba, le corps criblé de 75 projectiles, avant même d'avoir pu atteindre le cœur de la forêt. Il était environ midi, le 24 juillet 1985. Son compagnon, légèrement blessé par les éclats de verre des vitres du véhicule, marcha pendant plusieurs heures dans la forêt avant de rejoindre les paysans qui s'étaient éloignés du lieu de la réunion. Ils montèrent à bord d'un camion en direction de Cacoal et, vers une heure du matin, ils avertirent les confrères d'Ézéchiél de ce qui s'était passé. Ceux-ci partirent immédiatement prévenir la police et l'évêque, mais il fallut attendre le lendemain matin pour que la police accepte de les escorter jusqu'au lieu de la fusillade. Ézéchiél gisait à cinquante mètres de la Jeep, le corps criblé de balles et de plombs de fusil. Aucun doute sur le fait qu'ils avaient voulu tuer un prêtre qui incarnait le choix de l'Église diocésaine à laquelle il appartenait et qui s'était rangée au côté des pauvres et des victimes de l'injustice : les paysans sans terre et les indigènes. Du reste, la croix dont Ézéchiél ne se séparait jamais et qu'il portait au cou lui avait été arrachée au moment de l'exécution et la grande croix érigée à l'emplacement de son martyre fut détruite à trois reprises par les hommes de main de l'exploitation Catuva. Depuis, la communauté qui porte son nom l'a remplacée par une croix en ciment.

SERVITEUR DE DIEU FELICE TANTARDINI (1898-1991)

Le Serviteur de Dieu Felice Tantardini, un missionnaire laïc de l'Institut Pontifical pour les Missions Étrangères (PIME) en Birmanie (Myanmar), est né le 28 juin 1898 à Introbio (dans la Province de Lecco, en Italie). Il est le sixième d'une famille de huit enfants. Il participa à la Première Guerre mondiale et fut fait prisonnier par les Austro-Hongrois, mais s'échappa du camp de concentration. Felice entra dans le PIME en 1921 et partit l'année suivante pour la Birmanie où il resta jusqu'à sa mort (le 23 mars 1991), avec un seul retour en Italie d'avril 1956 à janvier 1957. Sa vie sur terre ne fut marquée par aucun fait particulièrement éclatant. Ce qui frappe, en revanche, et qui suscite l'admiration, c'est « l'extraordinaire dans l'ordinaire » chez cet homme plein d'humanité, débordant de foi, qui a fait de sa vie entière une offrande totale de soi au service de l'Évangile et des frères.

La première vertu qui ressort du cadre global de sa vie, c'est la foi. Les critères qui inspiraient ses paroles, ses écrits, son action, ses rapports avec les gens, découlaient non pas de calculs ou d'une logique humaine, mais de l'Évangile. Son regard était un regard de foi. Nous pouvons dire qu'il voyait et jugeait les choses, les événements, les personnes, avec les yeux et avec le cœur de Jésus, qu'il aimait profondément. Dans son parcours de foi, il s'est laissé « modeler » docilement par une Éducatrice d'exception : sa « chère Sainte Vierge », qu'il invoquait assidument avec une affection et tendresse filiales. Sa foi était constamment alimentée par la Parole de Dieu, par la prière et par les sacrements. C'est là qu'il puisait la lumière et la force pour affronter toute sorte de difficultés et d'épreuves sans se plaindre, le sourire aux lèvres et la paix dans le cœur. À cet égard, voici quelques témoignages extraits des dépositions processuelles :

« Il avait une foi pure et simple. Dieu et la Vierge étaient son tout. »
 « Chaque matin, il faisait au moins une heure de méditation, puis il allait faire sonner la cloche. Et cela tous les matins, sans jamais se lasser... Il était fidèle aussi à l'adoration eucharistique, qu'il faisait surtout le soir, après le travail. » « Quand il priait, il était vraiment recueilli... Il semblait parler à Dieu comme s'il le voyait. » « Sa dévotion à la Vierge était proverbiale : il avait toujours son chapelet à la main. »

Pour comprendre comment il travaillait et dans quel esprit, deux témoignages nous viennent en aide. Une sœur birmane déclare : « C'était un homme plein de vertu, tout entier dévoué à son travail... Il ne perdait jamais de temps. C'était un homme de prière et de travail, et son travail était tout entier pour Dieu... Il préférait travailler en silence et discrètement... C'était une façon de rester recueilli et totalement consacré à Dieu et à son service. »

Un prêtre birman atteste : « Je me souviens de lui comme d'un homme qui travaillait beaucoup, enthousiaste de son travail et qui parvenait à enthousiasmer ceux qui travaillaient avec lui. Je me rappelle qu'il était très attentif à ne pas prétendre à un travail plus difficile ou pénible que ce qu'il pouvait faire... Il était très serein et aimait plaisanter, ainsi il nous rendait tous sereins et contents de notre travail. » Pour résumer, nous pouvons dire que frère Felice aimait bien travailler, avec joie, pour le Seigneur, et il savait éduquer les autres au travail et, donc, à la vie. Car il n'y a pas de vie sans travail !

« C'est la foi qui agit par la charité », affirme saint Paul (Ga 5, 6). De l'amour pour le « bon Dieu » jaillissait la charité du frère Felice envers tous, une charité qui se traduisait concrètement dans le service attentionné qu'il prêtait en particulier aux plus nécessiteux : les lépreux, les handicapés, les malades, sans distinction de religion.

Son don de soi s'exprimait aussi à travers l'obéissance pratiquée d'une manière exemplaire. Il allait partout où l'évêque ou ses supérieurs l'envoyaient, surtout quand il s'agissait d'aider les gens de la forêt. Il disait que les gens en ville jouissaient d'un certain bien-être et avaient des ouvriers

à leur disposition, tandis que ceux de la forêt étaient souvent abandonnés et avaient besoin de tout. Il se dépouillait de tous ses biens en faveur des pauvres, de façon naturelle, sans le faire voir, en ne gardant pour lui que le strict nécessaire. Il était aimé de tous, mais il restait humble et réservé. On peut dire que l'humilité faisait partie de son être.

Son esprit de sacrifice et sa capacité à affronter les difficultés, les épreuves et les adversités de la vie avec patience et courage font partie du riche bagage humain et chrétien du missionnaire Tantardini. Nous savons qu'en famille il n'avait pas grandi dans l'aisance ; étaient ensuite venues les années de service militaire et la prison durant la Grande Guerre, qui avaient forgé le caractère du jeune Felice. Puis la vie missionnaire, sur une terre et à une époque traversées par la misère, la faim, les conflits, la famine et, en plus, flagellée durant la Seconde Guerre Mondiale par les bombardements et par l'invasion chinoise et japonaise, avec leur fardeau de deuils et de souffrances inénarrables. Nous savons aussi qu'il risqua sa vie sous les bombes, au cours des déplacements provoqués par l'invasion japonaise, qui dura deux ans. Mais il réussit toujours à s'en sortir, grâce à la protection spéciale du « bon Dieu » et de sa « chère Sainte Vierge », comme il le disait, mais aussi grâce à son ingéniosité.

Mais le temps passe pour tout le monde. Les peines, les voyages exténuants, plusieurs interventions chirurgicales avec des complications post opératoires minaient peu à peu son organisme. Malgré cela, il se plaignait rarement, toujours soucieux de ne pas être un poids pour les autres. Il était soutenu dans toutes ses tribulations par sa foi solide et sa fidélité à la prière. Il n'aurait pas pu supporter toutes ces difficultés sans de fortes motivations intérieures et une aide spéciale du Très-Haut, assidûment implorée avec humilité et confiance.

Il mourut en mission, à presque 93 ans, le 23 mars 1991, un samedi, jour marial, comme il l'avait désiré. Il respecte certainement du paradis sa promesse de continuer à être missionnaire « non plus en frappant l'enclume, mais en martelant sans trêve le cœur du bon Dieu » pour le salut des gens pauvres et humbles qu'il avait tant aimés.

JEAN CASSAIGNE (1895-1973)

Monsieur Jean Cassaigne est né à Grenade-sur-Adour, dans le département des Landes, en France, le 30 janvier 1895. Il perdit prématurément sa mère et fut envoyé par son père en Espagne, pour suivre ses études dans un collège des Frères des Écoles Chrétiennes, exilés à Lez, près de Saint-Sébastien. Revenu en France vers l'âge de 17 ans, il travailla avec son père, mais il se sentait attiré par les missions et fit part de son désir de devenir missionnaire. C'est précisément au moment où il se préparait à entrer au séminaire de la Rue du Bac qu'il apprit la nouvelle de la déclaration de guerre entre la France et l'Allemagne. Il s'enrôla alors à l'âge de 19 ans. Il passa cinq ans comme agent de transmission, participa à la bataille de Verdun et fut décoré de la Croix de Guerre. Une fois démobilisé, il entra en 1920, au séminaire des Missions Étrangères de Paris, fut ordonné prêtre le 19 décembre 1925, et partit en Indochine, le 6 avril 1926. Il fut d'abord envoyé à Cai Mon (Vietnam), importante communauté chrétienne de la province de Ben Tre, pour apprendre le vietnamien.

Arrivé à la mission, Jean Cassaigne, comme les autres, consacra les premiers mois de sa vie missionnaire à l'étude de la langue et des coutumes locales et fut introduit à la pastorale en milieu vietnamien dans la grande paroisse de Cai Mon. L'année suivante, il fut envoyé par son évêque, Mgr Dumortier, à Djiring (Di linh) dans les hauts-plateaux du haut Dong Nai, pour y fonder une nouvelle communauté chrétienne parmi les populations des montagnes de cette région, habitée par les Srés, appelés aussi Kohos. À l'époque, la région de Djiring était presque exclusivement habitée par des minorités ethniques, car les Vietnamiens ne s'étaient pas encore établis dans les hauts-plateaux.

Dès son arrivée, Jean Cassaigne fit beaucoup d'efforts pour apprendre la langue locale, très différente du vietnamien, et arriva assez rapidement à rédiger un lexique et un manuel de conversation. Le jeune missionnaire commença à prendre contact avec les populations animistes qui, cependant, se montraient méfiantes vis-à-vis de cet étranger barbu qui, probablement, les effrayait. Il était bien possible que les hommes de la forêt (appelés Moïs, c'est-à-dire « sauvages ») n'aient jamais vu un Européen à la peau blanche. Peu à peu, avec son sourire et son amabilité, Jean Cassaigne réussit à les approcher.

Il découvrit alors la misère de ces hommes, contraints par divers événements à s'éloigner de leur milieu naturel. Obligés de quitter la forêt où ils trouvaient habituellement de quoi se nourrir, sous-alimentés, sans vêtements, ils devenaient des proies faciles pour toutes sortes de maladies. Et, parmi eux, Jean Cassaigne découvrit les plus malades et les plus malheureux de tous : les lépreux, chassés de leurs familles, abandonnés dans la forêt, sans abri ni soins, en n'attendant plus que la mort mette fin à leurs souffrances. Ces pauvres gens, exclus de la société, provoquèrent une profonde émotion dans son cœur de missionnaire. C'est alors qu'il prit l'engagement de consacrer toutes ses forces à leur service. Peu à peu, les Moïs acceptèrent sa présence et commencèrent à venir le trouver.

À cette époque, de nombreux patrons de plantations français, qui avaient obtenu du gouvernement colonial des concessions de terrain à défricher sur le haut-plateau de Djiring, demandèrent à la mission la création d'une communauté chrétienne. Les Missions Étrangères de Paris trouvèrent la proposition intéressante et digne d'être accueillie favorablement. Mgr Dumortier, de son côté, y vit une occasion providentielle d'entreprendre l'évangélisation dans cette région. Dès lors, la Mission acquit une maison, qui faisait aussi office de résidence pour le missionnaire et d'école pour les enfants des populations des montagnes. Avec l'aide de quelques hommes, Jean Cassaigne construisit pour eux la petite localité de Kala, non loin du village de Djiring. Formée de cabanes sur pilotis, comme en construisaient les habitants du pays, il l'appela « Cité de la Joie ». Puis, peu à peu, il réunit les lépreux autour de lui. Il les considérait comme ses

enfants, les nourrissait et les soignait chaque jour. En 1929, le village des lépreux s'était agrandi et comptait déjà cent malades.

En 1930, le père Cassaigne avait baptisé ses premiers catéchumènes et plusieurs familles demandaient à devenir chrétiennes. Au centre du village se trouvait une infirmerie où, trois fois par semaine, le missionnaire allait prodiguer des soins et distribuer des médicaments. Il soignait lui-même les lépreux et, grâce à une instruction religieuse à leur portée, il les préparait à mourir en chrétiens. Il y avait une chapelle des lépreux dans un coin du village où, le dimanche, les prières étaient récitées en langue koho et où se déroulaient les leçons de catéchisme.

En 1935, avec l'aide de son fidèle catéchiste Joseph Braï et la collaboration de cent lépreux, Jean fonda à Kala, près de Djiring, un village autonome pour rassembler et soigner les Moïs lépreux de la région. Quelques mois plus tard, il eut la joie de baptiser vingt-six catéchumènes dans une chapelle entièrement neuve. Ce fut le début de la première communauté chrétienne des populations des montagnes, qui allait continuer à se développer à l'avenir. En 1936, ils étaient deux cents.

En 1937, la Visitatrice des Filles de la Charité, sœur Clotilde Durand, touchée par le dévouement du missionnaire qui soignait personnellement les lépreux, lui promit l'aide des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Quatre Filles de la Charité arrivèrent au village au mois de février 1938 et commencèrent à soigner les lépreux.

En 1941, un télégramme de Rome arracha Jean Cassaigne à ses lépreux. Le Pape le nommait évêque et responsable du vicariat apostolique de Saïgon. Malgré son mépris des honneurs, il dut accepter de « descendre » à Saïgon. Il reçut l'ordination épiscopale durant la fête de la Saint-Jean, le 24 juin. Une foule de 3 000 personnes se pressa dans la cathédrale de Saïgon pour la cérémonie et, parmi elles, une importante délégation des populations des montagnes en costume traditionnel, venue représenter la communauté chrétienne de Djiring.

À Saïgon, Mgr Cassaigne imposa son style personnel. Il ne manqua certes pas à ses responsabilités et respecta les usages de son ministère, mais, dans

la vie quotidienne, il resta le père Cassaigne, homme simple et accueillant. Il laissait toujours sa porte ouverte : tous pouvaient être reçus sans être annoncés, pauvres et riches, sans distinction de race ni d'extraction sociale. Il conserva cette lourde charge pendant quinze ans et dut affronter de nombreuses difficultés, aussi bien pendant l'occupation japonaise que pendant la guerre franco-vietnamienne. Durant cette période agitée, il mit ses énergies au service de tous, en organisant aides et secours pour les plus nécessiteux, sans faire de préférences ni d'exceptions. Les Japonais eux-mêmes rendirent hommage à l'amour du prochain et au dévouement dont fit preuve Mgr Cassaigne.

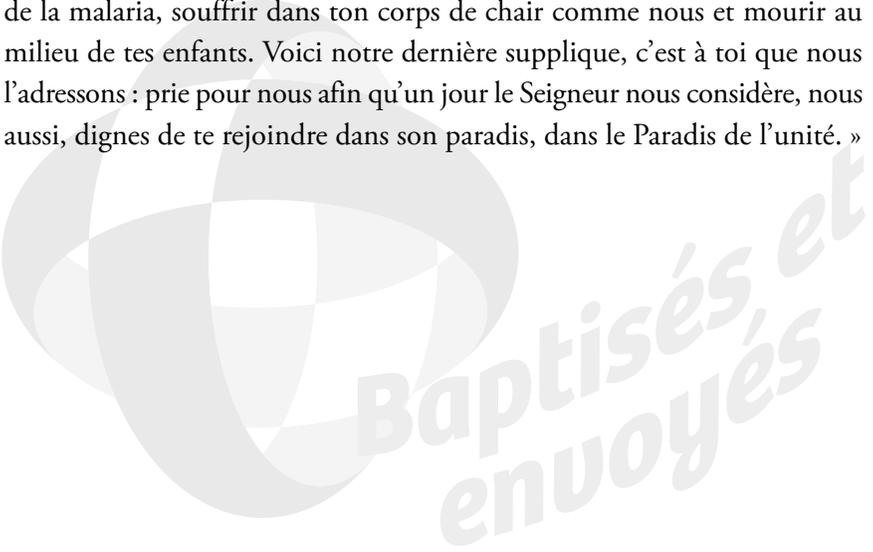
Cependant, il n'avait en son cœur qu'un unique désir : celui de retourner vivre parmi ses gens des montagnes. Quand il apprit qu'il avait contracté la lèpre, il présenta sa démission de vicaire apostolique de Saigon au Saint-Siège. Le Pape l'accepta et il eut ainsi la joie de pouvoir retourner parmi ses lépreux, en décembre 1995. À partir de ce moment-là, il ne les quitta plus.

Revenu à Djiring, son unique préoccupation fut d'assurer une assistance matérielle à ses gens et surtout de leur offrir une grande aide spirituelle pour les rendre heureux. Il les aima à tel point, il fut si proche d'eux, il se mêla si intimement à eux que, frappé lui-même de la lèpre, il accepta de vivre avec eux les mêmes souffrances. Et, à la fin de sa vie, malgré les douleurs et contraint à garder le lit, il conserva sa joie, une joie radieuse et communicative qui lui fit dire, un jour, à ses amis : « Le bon Dieu m'aime, parce qu'il a choisi la meilleure prière, qui est la souffrance et qu'il réserve à ses amis. »

Mgr Cassaigne mourut le 31 octobre 1973 et, selon son désir, fut enterré dans le petit cimetière de la léproserie, là où il avait lui-même creusé la tombe de son premier converti. La gratitude des lépreux vis-à-vis de Mgr Cassaigne fut exprimée de façon émouvante le jour de son enterrement par un des lépreux, qui prit la parole au nom de ses frères malades et lui adressa ce message :

« Ô Père, tu nous as montré le véritable chemin du ciel et cette léproserie est ton œuvre. Grâce à toi, nous n'avons manqué de rien : nourriture,

vêtements, médicaments, tu allais les chercher pour nous... Très cher Père, privés de tout comme nous le sommes, nous ne pouvons que te remercier et prier le Seigneur pour toi. Aujourd'hui, nous voulons vivre ton enseignement, conserver vivant parmi nous le lien de la charité et la façon dont tu nous as aimés, souffrir dans notre chair de douleur, comme tu nous as appris à souffrir durant ta vie parmi nous. Père, quand tu étais vivant, tu as voulu t'identifier à nous, tu as désiré contracté la lèpre comme nous, souffrir de la malaria, souffrir dans ton corps de chair comme nous et mourir au milieu de tes enfants. Voici notre dernière supplique, c'est à toi que nous l'adressons : prie pour nous afin qu'un jour le Seigneur nous considère, nous aussi, dignes de te rejoindre dans son paradis, dans le Paradis de l'unité. »



Baptisés, et
envoyés

Octobre
2019

BIENHEUREUX JUSTUS TAKAYAMA UKON (1552-1615)

Parmi les nombreux saints de l'Église au pays du Soleil Levant (42 saints et 393 bienheureux, y compris des missionnaires européens), tous martyrs, tués *in odium fidei* au cours de différentes vagues de persécutions, l'histoire de Takayama est particulière. Il s'agit, en effet, d'un laïc, homme politique et militaire (feudataire et samouraï), élevé à la gloire des autels sans avoir été tué, mais parce qu'il choisit la voie de la *sequela Christi* en suivant le Christ, pauvre, obéissant et crucifié. Takayama Ukon renonça à sa position sociale de haut rang, à la noblesse et aux richesses, pour demeurer fidèle au Christ et à l'Évangile.

Il naquit sous le nom de Hikogoro Shigetomo entre 1552 et 1553, au château de Takayama, près de Nara, fils de Takayama Zucho, devenu par la suite seigneur du château de Sawa. Takayama est le nom de famille dérivant de ses terres féodales. Sa Maison faisait partie de la noblesse, celle des daimyō, seigneurs d'un château possédant des terres. Les daimyō venaient tout de suite après les shoguns (seigneurs de plusieurs territoires dont les divers daimyō étaient les fidèles alliés, mettant à leur disposition une armée et des combattants professionnels : les samouraïs) qui étaient souvent en guerre entre eux pour élargir leurs zones d'influence.

En 1563, son père avait été chargé par son shogun de juger un missionnaire jésuite, le père Gaspar Videla, qui annonçait l'Évangile à Kyoto, la future cité impériale. L'Évangile avait été introduit au Japon par le jésuite François-Xavier, en 1549, et s'était rapidement diffusé. En l'écoutant, le père de Justus en fut si impressionné qu'il voulut devenir chrétien : il se fit baptiser et prit le nom de Dario. Une fois rentré au château, accompagné d'un catéchiste, il fit instruire et baptiser bon nombre de ses soldats,

sa femme et ses enfants, notamment son aîné, Justus, qui avait alors 12 ans. À partir de ce moment-là, son père devint un protecteur des chrétiens. Pour lui, qui était son fils et l'héritier d'un important daimyō, sa vocation naturelle était de devenir samouraï, un guerrier toujours prêt à défendre la famille, la légalité et son seigneur, le shogun. Étant donné les fréquents conflits entre les daimyō, il participa à des guerres et des combats, en se distinguant par sa valeur. Une convalescence forcée, due à une blessure suite à un duel, fut pour lui une période providentielle et il acquit la conviction, en 1571, à vingt ans, que tout en restant samouraï, il devrait mettre son habileté à manier les armes au service des plus faibles, des veuves et des orphelins. En 1573, sa famille reçut un nouveau fief et Justus en devint le daimyō, car son père était désormais trop vieux. Deux ans plus tard, il se maria avec une chrétienne nommée Juste, et en eut trois fils (dont deux morts en bas âge) et une fille. Il fit construire une église dans la ville impériale de Kyoto et un séminaire à Azuchi, sur les rives du lac Biwa, pour la formation de missionnaires et de catéchistes japonais. La majeure partie des séminaristes provenait des familles de son fief.

Justus utilisa la cérémonie japonaise du thé, très typique, où se renforcent les liens entre les participants et où s'approfondissent les liens d'amitié, pour évangéliser en en faisant une occasion d'annonce de l'Évangile et de dialogue avec les autres nobles sur la foi chrétienne. Durant la première période du shogun Toyotomi Hideyoshi, arrivé au pouvoir en 1583, son influence parmi les nobles s'accrut et certains acceptèrent de devenir chrétiens. Mais, lorsque Toyotomi acquit tant de puissance qu'il parvint à réunifier tout le Japon sous son autorité, il commença à craindre les chrétiens et, en 1587, il publia un édit qui interdisait leur religion dans le pays et comportait l'ordre d'expulsion des missionnaires étrangers et d'exil pour les catéchistes japonais.

Tous les grands feudataires acceptèrent cette disposition, sauf Justus, qui préféra renoncer à son fief et partir en exil plutôt que d'abjurer sa foi. Toyotomi mourut de façon inattendue, mais son successeur se montra encore plus impitoyable que lui. La persécution des chrétiens fut générale et

intense, dans le but d'éradiquer ce qu'il qualifiait de « mauvaise herbe » ou de « religion perverse ». Le 14 février 1614, Justus Takayama et sa famille furent capturés et transférés à Nagasaki en attendant d'être exécutés avec les missionnaires qui avaient été rassemblés là. Après des mois de prison, le 8 novembre 1614, Justus et 300 de ses compagnons furent condamnés à l'exil et embarqués sur une jonque à destination de Manille, aux Philippines. Durant son incarcération, Justus avait nourri l'espérance de partager le sort des martyrs de Nagasaki. Il était certain qu'il serait tué et avait attendu la fin avec beaucoup de sérénité. L'expulsion et le lent voyage sur un bateau surchargé le firent encore progresser dans la foi. Bien qu'accueilli avec tous les honneurs par les Espagnols, la prison et le long voyage l'avaient tellement épuisé qu'il mourut à Manille, le 3 février 1615, quarante jours après son arrivée aux Philippines.

L'exemple de Justus est très important et précieux. Il vécut une vie chrétienne authentique, honnête, sincère et profonde. Il a été reconnu martyr, même sans avoir été tué, mais parce qu'il fut persécuté et qu'il dut abandonner toute sa richesse et son statut social pour le Christ. Il était très heureux d'avoir reçu de Dieu le don de la foi chrétienne et fut un témoin convaincant pour tous ceux qu'il rencontrait : nobles de son rang, supérieurs, sujets et amis.

Il fut béatifié à Osaka, le 7 février 2017, sous le pontificat du Pape François.

Octobre
2019

BIENHEUREUX LUCIEN BOTOVASOA (1908-1947)

Lucien Botovasoa est né 1908, à Vohipeno, un petit village de la côte sud-est de Madagascar, dans le diocèse de Farafangana, à plus de 1 000 km d'Antananarivo, la capitale. Ses parents étaient des paysans pauvres, comme beaucoup d'autres dans cette région, toujours aux prises avec les risques liés au climat. Ils pratiquaient la religion traditionnelle, mais avaient une mentalité ouverte. Quand les habitants du village découvrirent la foi chrétienne, beaucoup se convertirent et demandèrent le baptême. Parmi eux se trouvait également Lucien Botovasoa, baptisé le 15 avril 1922, jour du Samedi Saint, à l'âge de 13 ans, avant ses parents qui se convertirent bien plus tard. Lucien reçut la confirmation l'année suivante, le 2 avril 1923. Depuis son enfance, il désirait vivre intensément et sérieusement sa foi.

L'idéal de vie de Lucien fut d'être un bon chrétien, un apôtre de Jésus au cœur du monde. Ce qui, plus que tout, caractérisa son martyre, fut son amour pour ses compatriotes et pour ses persécuteurs. Ce n'est pas un hasard s'il fut appelé Rabefihavanana, le Réconciliateur.

Suivant la devise jésuite, *Ad majorem Dei gloriam*, Lucien Botovasoa étudia pendant quatre ans, au Collège Saint-Joseph d'Ambzontany Fianarantsoa. Après avoir obtenu le diplôme qui allait lui permettre d'enseigner, il retourna à Vohipeno comme vice-directeur et instituteur de l'école paroissiale. Sur le terrain, il continuait à vouloir lire et apprendre. C'était un excellent pédagogue et instituteur d'exception, compétent, consciencieux et rempli de zèle pour expliquer aux élèves, avec clarté et douceur, les différentes disciplines scolaires. Mais c'était aussi un instituteur chrétien et il se souciait toujours de l'éducation religieuse des enfants, auxquels il enseignait le catéchisme, aussi bien pendant les heures de classe qu'après

les leçons. Chaque soir, après les cours, il lisait les histoires des saints à ceux qui le souhaitent. Mais ce qui l'aimait plus que tout, c'étaient les vies de martyrs : il savait les raconter à ceux qui l'écoutaient avec une ferveur toute particulière qui enflammait les cœurs.

Le 10 octobre 1930, Lucien se maria à l'église avec Suzanne Soazana. Ils eurent huit enfants, dont seulement cinq survécurent. Lucien aimait ses enfants, les éduquait et leur enseignait à prier. Mais il passait aussi beaucoup de temps à s'occuper des enfants des autres, visitant les malades, organisant des cours du soir et animant différents groupes – celui des Croisés du Cœur de Jésus, dont il faisait partie, la Garde d'Honneur du Sacré-Cœur de Jésus et les Jeunes Catholiques Malgaches – grâce au catéchisme. À la maison, Suzanne avait beaucoup de travail : elle aurait voulu que son mari quitte son métier d'instituteur pour devenir comptable, mais Lucien poursuit, avec joie et générosité, son service de formation chrétienne. C'est à l'église qu'on le voyait le plus souvent : Lucien jouait de l'harmonium et dirigeait la chorale, non seulement à la messe du dimanche, mais aussi tous les matins à la messe de six heures.

Vers 1940, en cherchant un livre sur la vie d'un saint marié, pour en prendre modèle, Lucien Botovasoa découvrit le Tiers-Ordre Franciscain (devenu, à partir de 1978, l'Ordre Franciscain Séculier) et commença à étudier sa Règle. Avec Marguerite Kembarakala, qu'il avait formée à la foi, il constitua une première communauté de frères à Vohipeno. La Règle était très exigeante et Lucien l'appliquait à la lettre. Il commença à exceller dans la piété et la pauvreté. Chaque nuit, il se levait plusieurs fois pour prier à genoux au pied de son lit, puis il allait à l'église à six heures pour faire une heure de méditation devant le Tabernacle. Le mercredi et le vendredi, il participait au repas familial mais, selon la Règle, il jeûnait, au grand désarroi de Suzanne.

En octobre 1945, puis en juin 1946, des élections politiques se déroulèrent sur l'île. Les deux partis politiques qui s'affrontaient voulaient que Lucien Botovasoa soit leur candidat. Mais il refusa catégoriquement : « Votre politique se nourrit de mensonges et ne pourra que finir dans le sang. »

Le dimanche 30 mars 1947, Dimanche des Rameaux, Lucien participait à la messe quand son père lui demanda de partir avec son frère dans la forêt. Ils s'y réfugièrent alors que des insurgés attaquaient la ville. Les combats durèrent jusqu'au mercredi. Les massacres perpétrés par le Parti des Dëshérités de Madagascar ensanglantèrent la Semaine Sainte. Ce fut un massacre global, 18 églises et 5 écoles furent brûlées. Le jour de Pâques, il ne fut naturellement pas possible de célébrer l'Eucharistie dans l'église paroissiale. Le deuxième dimanche de Pâques, Lucien retourna en ville, non sans avoir mis en sécurité sa famille dans la forêt. Il réussit à réunir tous les réfugiés dans une prière commune, à laquelle participèrent les catholiques, les protestants et les musulmans. Lucien commenta l'Évangile, exhortant tous les participants à ranimer leur foi et à avoir le courage d'affronter le martyre si c'était nécessaire. Il parlait et conduisait les chants avec une joie intense et une grande allégresse.

Le 16 avril 1947, le roi Tsimihono, responsable local du Mouvement Démocratique du Renouveau Malgache (MDRM) convoqua tout le monde pour chasser de la ville les ennemis du parti, et Lucien était considéré comme tel. Le jeudi 17 avril, le roi proposa une charge importante à Lucien Botovasoa : il lui demanda de devenir le secrétaire du MDRM. Entre-temps, Lucien avait avisé sa femme qu'il allait être condamné. Suzanne aurait voulu qu'il se cache, mais Lucien refusa et, détachant du mur une image de saint François, il s'écria : « C'est lui qui me guidera. »

Après un déjeuner tranquille en famille et après la prière, il répondit sans hésiter à ceux qui étaient venus l'arrêter : « Je suis prêt. » Il se livra à eux sans opposer la moindre résistance. Il savait qu'il mourrait et quand on l'appela, il s'avança. Assis aux côtés du roi, à la place d'honneur, Lucien déclara d'une voix forte : « Je sais que vous allez me mettre à mort et je ne peux m'y opposer. Si ma vie peut en sauver d'autres, n'hésitez pas à me tuer. La seule chose que je vous demande, c'est de ne pas toucher mes frères. »

Si Lucien avait accepté le poste de secrétaire du MDRM, il aurait eu la vie sauve. Mais il répondait : « Vous tuez, vous brûlez les églises, vous interdisez la prière, vous bafouez les crucifix et vous détruisez les images

sacrées, les chapelets et les scapulaires, vous voulez profaner notre église et la transformer en salle de bal, vous faites un sale travail. Vous savez combien la religion est importante pour moi : je ne peux pas travailler avec vous. » Une trentaine de jeunes d'Ambohimanarivo, pour la plupart, d'anciens élèves à lui, l'accompagnèrent aux Abattoirs, là où se déroulaient les exécutions, à la sortie Sud de la ville, en un lieu appelé Ambalafary. Lucien disait : « Dites à ma famille de ne pas pleurer car je suis heureux. C'est Dieu qui me prend à lui. Que vos cœurs n'abandonnent jamais Dieu ! » Il marchait comme un homme libre, un vainqueur.

Le groupe arriva près du lieu de l'exécution. Trois hommes désignés par le roi l'attendaient. Pour les rejoindre, le groupe devait traverser un canal. Avant cela, Lucien demanda qu'on le laisse prier, ce qu'on lui concéda. « Ô mon Dieu, pardonne à mes frères, qui doivent maintenant accomplir une tâche difficile. Que mon sang puisse être versé pour le salut de ma patrie ! » Lucien répéta plusieurs fois ces paroles. Il pria aussi en latin et entonna sans doute le chant de Carême qu'il aimait tant : « Pardonne, Seigneur, et épargne ton peuple, fais que ta colère ne reste pas sur nous ! »

Puis ils voulurent lui lier les mains, mais il refusa : « Ne m'attachez pas pour me tuer. Je m'attache tout seul. » Il croisa alors ses poignets l'un sur l'autre, en y passant le chapelet qu'il portait à son cou. Une fois à genoux, il pria encore, répétant les mots qu'il avait dit avant. « Ô mon Dieu, pardonne à mes frères... » Lui, le premier, il pardonnait à ses bourreaux et intercédait pour eux, alors que ceux-ci se moquaient de lui : « Ta prière est trop longue ! Tu crois qu'elle te sauvera ? », et d'autres qui étaient restés sur l'autre rive lui hurlaient des insultes. Mais Lucien répondait : « Attendez, je n'ai pas fini ! Laissez-moi encore un instant. » Il leva ensuite les mains au ciel et se prosterna trois fois à terre, comme Jésus durant sa Passion, puis il se tourna vers eux et leur dit : « Faites vite maintenant, car l'esprit est prêt, mais la chair est faible. » Et tandis qu'ils le tuaient, les bourreaux se moquaient de lui : « Maintenant va jouer de l'harmonium. » Après qu'il eut expiré, son corps fut jeté dans le fleuve Matitanana. Reconnaisant son martyr et le témoignage de sa foi, l'Église catholique l'a béatifié le 15 avril 2018 à Vohipeno, à Madagascar.

MON FILOMENA YAMAMOTO (1930-2014)

Mon Filomena Yamamoto, Missionnaire de Marie, xavérienne japonaise, a quitté cette terre le 28 avril 2014, à Miyazaki. Elle avait 83 ans.

Une dizaine d'années auparavant, elle avait raconté sa rencontre avec le Christ dans une petite publication des xavériennes : « En pensant au milieu dans lequel j'ai grandi et aux événements qui ont précédé la grâce de mon baptême, je vois clairement la main aimante de Dieu qui m'a guidée, de façon silencieuse et cachée. Je suis née dans une famille bouddhiste du courant Zen. Chez nous, il y avait un petit autel où l'on vénérât les petites tablettes mortuaires de nos ancêtres. Tous les matins, nous offrions une petite tasse de thé et une petite coupe de riz et nous nous arrêtions un moment en priant, les mains jointes. Quand des pèlerins passaient pour se rendre au temple ou que des pauvres venaient, nous leur offrions du riz à manger.

Nous entretenions un lien profond avec le temple. Enfant, j'y allais souvent, j'écoutais les sermons du bonze et je me demandais pourquoi l'homme naît et meurt, pourquoi la souffrance existe et pourquoi il arrive dans le monde que celui qui fait du bien souffre, tandis que celui qui fait le mal connaît le succès et vit dans l'aisance. Je réfléchissais souvent à cela, mais je n'osais pas interroger les adultes, car j'avais l'impression qu'ils ne sauraient pas me répondre.

À travers la nature, avec le spectacle merveilleux du changement des saisons, je crois que le Seigneur me parlait. Je sentais qu'au-dessus des divinités des antiques religions du Japon, il devait y avoir un Dieu créateur du ciel et de la terre et que je devais chercher la vraie religion. Je priais pour la découvrir, mais je ne savais pas où la trouver.

À 23 ans, j'ai quitté ma ville pour aller à Miyazaki. Invitée par une amie, j'ai commencé à fréquenter l'Église catholique et j'ai suivi des cours de catéchèse. Au début, j'ai éprouvé une certaine résistance à l'égard de la foi en un Dieu unique, car la culture japonaise est imprégnée de la présence de nombreuses divinités qui ne s'excluent pas. Toutefois, en allant de l'avant dans l'étude du christianisme, quand j'ai entendu le passage de la Passion et de la Résurrection du Seigneur et pu comprendre l'œuvre de la Rédemption, j'ai acquis en moi la ferme conviction qui j'avais enfin trouvé ce que je cherchais depuis des années. »

Dès ma première jeunesse, Mon désirait une vie entièrement dédiée aux autres, mais c'est lorsqu'elle rencontra le Christ qu'elle trouva la réponse. Déjà, lorsqu'elle était encore catéchumène, elle était fascinée par l'idée de remettre toute sa vie à la Miséricorde de Dieu : « Quand j'étais encore catéchumène, le père Sandro Danieli, missionnaire xavérien, me prêta l'autobiographie de sainte Thérèse de Lisieux. C'est ainsi que j'ai su qu'elle s'était offerte à l'Amour miséricordieux. C'est la première fois que je venais à connaissance de cette idée. Par la suite, en entrant chez les missionnaires xavériennes, je fus surprise de découvrir que le fondateur, le père Giacomo Spagnolo, avait une profonde dévotion envers la Toute-Puissance et la Miséricorde de Dieu et que nous toutes, lors de notre profession perpétuelle, nous confions notre vie à la Toute-Puissance miséricordieuse du Seigneur. »

L'amour envers Marie contribua à orienter son choix. Quand Mon entra dans la Congrégation des Missionnaires de Marie, en 1961, les xavériennes n'étaient au Japon que depuis deux ans. Maddalena, l'une d'entre elles, se souvient : « Mon a été une sœur fidèle à son choix de vie. Elle créait l'harmonie dans toute communauté où l'obéissance la destinait. Sa sérénité, son humour, sa simplicité donnaient à chacun la possibilité d'être écouté. C'était une personne "vraie", évangélique, une de ces personnes auxquelles le Royaume des Cieux appartient. Elle acceptait tout et vivait le moment présent en offrant tout avec Jésus et dans la prière. Elle était en paix et répandait la paix. »

« De mentalité ouverte, elle savait magnifiquement affronter les situations nouvelles et imprévues, avec un brin d'humour – ajoute une autre xavérienne au Japon. Elle se tenait informée des problèmes mondiaux et nationaux pour les porter dans sa prière et pour en parler avec nous et avec les personnes qu'elle rencontrait. Elle aimait rendre visite aux malades, aux personnes âgées, aux personnes seules. »

« Dans la paroisse, il y avait beaucoup de personnes malades – raconte un père xavérien qui la rencontra au début de son service missionnaire – et Mon m'a proposé d'aller avec elle leur rendre visite et leur porter la communion. C'était la première fois que je faisais ce ministère et Mon m'a aidé sans mesure. Avec elle j'ai appris comment m'approcher des malades, comment prier avec eux, comment les réconforter et comment apporter Jésus dans leur vie. Elle manifestait une sensibilité aiguë pour les souffrances physiques des autres, mais son regard pénétrait jusqu'aux plus profonds recoins de leur cœur et elle désirait les préparer à accueillir l'œuvre salvifique du Médecin divin. »

Le Directeur du Centre de Dialogue interreligieux Shinmeizan a laissé ce témoignage : « Je suis très reconnaissant à sœur Yamamoto Mon, non seulement parce qu'elle contribua généreusement à la vie et aux activités de Shinmeizan pendant trois ans, mais aussi et surtout en raison de la qualité de sa présence et de son exemple de vie religieuse. Toujours sereine et joviale, elle était toutefois sérieuse et précise dans l'observance de la vie communautaire et pour les autres aspects de la vie religieuse. La prière était très importante dans sa vie. Elle était sobre et simple et se tenait à l'écart de tout bavardage inutile ; elle était travailleuse et très diligente pour accomplir le travail qui lui était confié. »

En 2011, on lui diagnostiqua un cancer. « Je suis allé la voir à l'hôpital – écrit un ami missionnaire xavérien. Je me rappelle là encore de sa préoccupation pour les autres. Elle avait fait de sa chambre une "petite église" où elle était en compagnie de Jésus. Au long de sa chimiothérapie, elle a eu l'occasion de se préparer à la mort et elle en parlait avec ceux qui venaient la trouver, laissant derrière elle un témoignage de foi et de sérénité qui lui venait de sa confiance inconditionnelle en Jésus. »

À la voir souriante, on se demandait si elle était vraiment malade. Elle avait pour tous des mots de remerciement : « C'est grâce à vos prières... », disait-elle toujours. Durant ses diverses hospitalisations, sa sérénité a frappé beaucoup de gens : « Les personnes qui ont la foi sont différentes », disaient-ils. Les derniers jours, elle priait continuellement : « Seigneur, viens vite me prendre. »

« Chaque saint – a écrit le Pape François dans l'Exhortation apostolique *Gaudete et Exsultate* – est une mission ; il est un projet du Père pour refléter et incarner, à un moment déterminé de l'Histoire, un aspect de l'Évangile. Cette mission trouve son sens plénier dans le Christ et ne se comprend qu'à partir de lui. Au fond, la sainteté, c'est vivre les mystères de sa vie en union avec lui. Elle consiste à s'associer à la mort et à la résurrection du Seigneur d'une manière unique et personnelle, à mourir et à ressusciter constamment avec lui » (19-20).

Baptisés, et
envoyés

Octobre
2019

BIENHEUREUX PETER TO ROT (1912-1945)

Peter To Rot, premier béatifié de Papouasie-Nouvelle-Guinée, fut un mari et un père exemplaire, ainsi qu'un catéchiste exceptionnel. En 1945, il fut tué par des soldats japonais à cause de sa défense courageuse du mariage chrétien.

La Nouvelle-Guinée est entourée de nombreux archipels habités par des milliers d'ethnies qui parlent environ huit cents dialectes. Les missionnaires apportèrent l'Évangile dans cette région en 1870 et, en 1882, le premier groupe de Missionnaires du Sacré-Cœur de Jésus arriva à Matupit (aujourd'hui Nouvelle-Bretagne). À la surprise générale, le chef du village de Rakunai, Ange To Puia, annonça qu'il voulait devenir catholique et, avec lui, la plupart des habitants du village. Maria Ia Tumul, sa femme, donna naissance à leur fils Peter en 1912, le troisième de leurs six enfants. Ange To Puia veilla à ce que tous soient baptisés et il leur enseigna lui-même les vérités fondamentales du catéchisme, tandis que Maria leur apprit à prier.

Enfant, durant l'école missionnaire, Peter se révéla un élève exceptionnel et travailleur, particulièrement intéressé par la religion. Le garçon avait un caractère particulièrement vif, mais il était attentionné et disponible : il avait coutume de grimper aux palmiers pour aller chercher des noix de coco qu'il offrait ensuite aux habitants les plus âgés du village, alors qu'étant le fils d'un grand chef, il aurait pu laisser les autres le servir.

En 1930, le curé dit au père de Peter que ses jeunes enfants avaient peut-être une vocation au sacerdoce. To Puia répondit sagement : « Je pense que le temps n'est pas mûr pour que l'un de mes fils ou un autre homme de ce village devienne prêtre. Mais si tu veux l'envoyer à l'école pour catéchistes, à Taliligap, je suis d'accord. »

Le travail missionnaire à accomplir en Océanie était immense, mais les missionnaires peu nombreux. C'est pour cela que les jeunes étaient formés pour devenir catéchistes et travailler avec eux. Peter se dédia avec joie à sa nouvelle vie au St. Paul's College : exercices spirituels, leçons et travail manuel. L'école possédait une ferme qui lui permettait de se suffire à elle-même. Peter donnait l'exemple, encourageant les élèves au travail agricole. C'était un « compagnon joyeux » qui mettait souvent fin aux disputes par des mots de réconfort. Grâce aux confessions fréquentes, à la communion quotidienne et au chapelet, ses compagnons et lui réussirent à combattre les tentations et à grandir dans la foi, devenant ainsi des chrétiens et des « apôtres » mûrs.

En 1934, Peter To Rot reçut de l'évêque sa croix de catéchiste et fut renvoyé dans son village natal pour aider le curé, le père Laufer. Il enseigna le catéchisme aux enfants de Rakunai, instruisit les adultes dans la foi et anima des rencontres de prière. Il encouragea la population à participer à la messe dominicale et fut un conseiller fiable pour les pécheurs qu'il aidait à se préparer à la confession. En outre, il s'engagea à combattre avec zèle la sorcellerie, que beaucoup pratiquaient, même certains chrétiens.

En 1936, Peter épousa Paule Ia Varpit, une jeune fille du village voisin. Leur mariage chrétien était exemplaire. Il montra un grand respect pour sa femme et pria avec elle tous les matins et soirs. Il aimait ses enfants et passait beaucoup de temps avec eux.

En 1942, pendant la Seconde Guerre Mondiale, les Japonais envahirent la Nouvelle-Guinée et envoyèrent tous les prêtres et les religieux dans des camps de concentration. Étant laïc, Peter put rester à Rakunai. Suite à ces événements, il dut assumer de nouvelles responsabilités : conduire la prière dominicale, exhorter les fidèles à persévérer, témoigner lors des mariages, baptiser les nouveau-nés, présider les funérailles. Il parvint à conduire les habitants du village dans la forêt, où un missionnaire s'était réfugié après avoir réussi à échapper aux Japonais, afin que tous puissent recevoir les sacrements en secret.

Même si, au début, les Japonais n'interdirent pas totalement le culte catholique, bien vite ils commencèrent à saccager et à détruire les églises.

To Rot dut construire une chapelle en bois dans la brousse et creusa des cachettes souterraines pour les objets sacrés ; il continua son travail apostolique avec prudence, rendant visite aux chrétiens la nuit à cause des nombreux espions dans la région. Il allait souvent à Vunapopé, un village éloigné, où un prêtre lui donnait le Saint Sacrement. Avec la permission spéciale de l'évêque, To Rot portait la communion aux malades et aux mourants.

Exploitant les divisions internes de la population de Nouvelle-Guinée, les Japonais réintroduisirent la polygamie pour s'acquérir le soutien de plusieurs chefs locaux. Ils mirent en œuvre un plan pour contrecarrer l'influence « occidentale » sur la population indigène. Par luxure ou par peur de représailles, beaucoup d'hommes prirent donc une seconde femme.

Le catéchiste Peter To Rot fut contraint de s'exprimer : « Je ne parlerai jamais assez aux chrétiens de la dignité et de la grande importance du sacrement du mariage. » Il prit position contre son frère Joseph qui soutenait publiquement un retour à la pratique de la polygamie. Son deuxième frère, Tatamai, se remaria aussi et dénonça Peter aux autorités japonaises. Sa femme Paula craignait que sa détermination mette en danger leur famille, mais Peter répondit à ses supplications : « Si je dois mourir c'est très bien, je mourrai pour le Royaume de Dieu parmi notre peuple. »

« La première communion est celle qui s'établit et se développe entre les époux : en raison du pacte d'amour conjugal, l'homme et la femme "ne sont plus deux mais une seule chair" (Mt 19, 6 ; cf. Gn 2, 24) et sont appelés à grandir sans cesse dans leur communion à travers la fidélité quotidienne à la promesse du don mutuel total que comporte le mariage [...] La polygamie s'oppose radicalement à une telle communion : elle nie en effet de façon directe le dessein de Dieu tel qu'il nous a été révélé au commencement, elle est contraire à l'égalité personnelle de la femme et de l'homme, lesquels dans le mariage se donnent dans un amour total qui, de ce fait même, est unique et exclusif » (*Familiaris Consortio*, 19).

Un jour de 1945, alors que Peter To Rot plantait des haricots dans un champ réquisitionné par les Japonais, il fut arrêté par les policiers qui venaient de saccager sa maison, y trouvant plusieurs articles religieux. Durant

l'interrogatoire qui s'ensuivit, Peter reconnut avoir animé une rencontre de prière la veille et le chef de la police, Meshida, le frappa. Quand il professa qu'il était contraire à la bigamie, il fut arrêté. Comme il le dit plus tard à sa famille, « pour Meshida, c'était mon principal crime ».

Peter fut enfermé dans une petite cellule sans fenêtres et ne fut relâché de temps en temps que pour s'occuper des cochons. Sa mère et sa femme lui apportaient à manger. Une fois, Paula apporta avec elle ses deux enfants (elle était enceinte du troisième) et implora son mari de dire aux Japonais qu'il arrêterait de travailler comme catéchiste s'ils le libéraient. « Ce ne sont pas tes affaires », lui dit Peter. Faisant alors le signe de la croix, il ajouta : « Je dois glorifier le Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et donc aider mon peuple. » Il demanda ainsi à sa femme de lui apporter sa croix de catéchiste, qu'il conserva avec lui jusqu'à la fin. Ce jour-là, il confia à sa mère que la police avait appelé un médecin japonais qui allait lui donner des médicaments : « Je ne suis pas malade ! Retourne à la maison et prie pour moi. » Le lendemain, un policier arriva à Rakunai et annonça : « Votre catéchiste est mort. »

L'oncle de Rot, Tarua, se rendit sur place avec Meshida pour identifier le corps. Une écharpe rouge entourait le cou du martyr, enflé et blessé. Le signe d'une piqûre était clairement visible sur son bras droit. À en juger par l'odeur, le « docteur » lui avait injecté un composé de cyanure. Le poison avait lentement fait son œuvre et les soldats avaient étranglé et frappé la victime sur le dos avec une lame. Peter To Rot fut enterré au cimetière de Rakunai. Sa tombe est devenue un lieu de pèlerinage. Son frère, Tatamai, se repentit et, après la guerre, reconstruisit l'église de Rakunai avec son argent personnel, en signe de contrition. Durant les cinquante ans qui ont suivi la mort de To Rot, le village a donné au moins une douzaine de prêtres et de religieux à l'Église catholique.

Au cours de sa visite pastorale en Océanie, en 1995, le Pape Jean-Paul II béatifia Peter To Rot à Port Moresby. Le Pape décrivit ainsi sa mort : « Condamné sans jugement, Peter a subi son martyre dans la paix. Suivant les traces de son Maître, "l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du

monde”, il a lui aussi été “conduit comme un agneau à l’abattoir”. Pourtant, ce “grain de blé” tombé silencieusement en terre a été à l’origine d’une abondante moisson de bénédictions pour l’Église en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Grâce à l’Esprit de Dieu qui habitait en lui, il a hardiment proclamé la vérité sur la sainteté du mariage. »



*Baptisés, et
envoyés*

Octobre
2019

BIENHEUREUX PIERRE CLAVERIE (1938-1996)

En janvier 2018, le Pape François a approuvé la béatification de « Monseigneur Pierre Claverie et ses dix-huit compagnons martyrs ». L'assassinat de Pierre Claverie, dominicain, évêque d'Oran (Algérie), a été le dernier d'une série de meurtres tragiques qui endeuillèrent l'Église d'Algérie de 1994 à 1996. Les autres victimes furent sept moines trappistes, quatre missionnaires d'Afrique, un frère mariste et plusieurs religieuses appartenant à différentes congrégations. Leur mort s'inscrit dans une décennie noire au cours de laquelle entre cent-cinquante et deux cent mille personnes ont été tuées à cause de la violence religieuse et de la répression. C'est précisément leur libre choix de rester dans le pays par amour du Christ et de l'Église, malgré la violence, qui nous permet de qualifier de « martyrs » ces chrétiens assassinés.

Pierre Claverie est né à Alger en 1938 : c'était un fils de l'Algérie coloniale. À l'âge adulte, il confessa avoir vécu toute sa jeunesse parmi les Arabes sans jamais les rencontrer : « J'ai vécu mon enfance à Alger dans un quartier populaire de cette ville méditerranéenne cosmopolite. À la différence d'autres Européens, nés dans les campagnes ou dans les petites villes, je n'ai jamais eu d'amis arabes. Nous n'étions pas racistes, mais seulement indifférents, nous ignorions la majorité de la population de ce pays. Les Arabes faisaient partie du paysage de nos sorties, de la toile de fond de nos rencontres et de nos vies. Ils n'ont jamais été des compagnons... Comme chrétien pratiquant et comme scout, j'ai dû écouter de nombreux sermons sur l'amour du prochain, mais je n'avais jamais réalisé que les Arabes aussi étaient mon prochain. Il a fallu une guerre pour que ma bulle éclate », dira-t-il beaucoup plus tard, en reconnaissant avoir vécu toute sa jeunesse

dans une « bulle coloniale ». Cette prise de conscience, au moment où éclata la guerre d'Algérie, suivie de la proclamation de son indépendance, constitua pour lui une véritable rupture, qui le conduisit, en 1958, à la vie religieuse dans l'ordre dominicain.

Il fit ses études au Saulchoir, avec les meilleurs maîtres, ces théologiens dominicains qui préparèrent l'ecclésiologie du Concile Vatican II : Yves Congar, Marie-Dominique Chenu et André Liégé. Il en sortit en 1967 avec une solide formation intellectuelle et spirituelle qui, plus tard, allait lui être précieuse. Les lettres qu'il écrivit à sa famille font ressortir sa maturité intellectuelle précoce : « Ce matin, durant l'oraison, j'ai enfin découvert le Dieu Trinité, qui m'était surtout apparu jusque-là comme une subtilité de théologien. Je crois que c'est l'essentiel du christianisme : au-delà de la vie de Jésus, de son enseignement, de son Église, Il nous révèle Dieu, non seulement comme un Dieu Père, mais en nous donnant l'image de ce que nous sommes appelés à être : ceux qui participent à un courant d'amour qui unit le Père au Fils par l'Esprit Saint » (mai 1959).

Ordonné prêtre, il accepta avec joie de rejoindre la petite communauté dominicaine d'Alger qui, sous la conduite du cardinal Duval, contribuait à l'existence d'un nouveau type d'Église, une Église pour un pays en majorité musulman. Pour cette raison, il apprit l'arabe, si bien qu'il put l'enseigner à son tour. Mais surtout, « il apprit l'Algérie », se tissant ainsi un important réseau d'amis algériens qui allait beaucoup compter pour lui. Après une guerre sanglante (1954-1962), le pays entamait un processus de reconstruction : il y avait beaucoup à faire en matière d'éducation et de formation des dirigeants. Pierre Claverie y contribua avec les prêtres et les religieux d'Algérie qui s'étaient mis entièrement au service de la formation de coopérants engagés dans le développement du pays. Ce fut une période très heureuse de sa vie. Le père Claverie rendit un bel hommage à ses amis, présents dans la cathédrale d'Alger le jour de son ordination épiscopale : « Frères et amis algériens, c'est à vous aussi que je dois d'être ce que je suis aujourd'hui. Vous aussi vous m'avez accueilli et soutenu par votre amitié. Je vous dois ma découverte de l'Algérie : bien que ce soit mon pays, j'y

ai vécu comme un étranger pendant toute ma jeunesse. Avec vous, en apprenant l'arabe, j'ai surtout appris à parler et à comprendre le langage du cœur, celui de l'amitié fraternelle à travers laquelle les peuples et les religions communiquent. À cet égard, j'ai la faiblesse de croire que cette amitié résiste au temps, à la distance et à la séparation. Parce que je crois que cette amitié vient de Dieu et qu'elle conduit à Dieu. »

Sa solide formation l'amena à participer de manière décisive à la réflexion théologique d'une Église qui devait repenser le sens de sa présence. Elle n'était pas là pour faire du prosélytisme parmi les musulmans. Au contraire, à travers le témoignage de la foi et son action gratuite au service du pays et des plus humbles, l'Église pourrait offrir une présence active de l'amour évangélique et contribuer à guérir les blessures héritées du passé colonial et de la guerre de libération. Seule la fécondité du témoignage et le travail de l'Esprit Saint peuvent convertir les cœurs et faire progresser la liberté vers le Christ et son Église. À ce titre, Pierre Claverie prit la direction du centre d'études diocésain d'Alger et collabora avec les évêques à la rédaction de documents théologiques qui tentaient de formuler le sens d'une présence chrétienne dans un monde musulman.

En 1981, sa forte personnalité et son charisme personnel lui valurent d'être nommé évêque d'Oran, dans l'Ouest du pays. Son diocèse comptait peu de fidèles, mais était international : Pierre Claverie allait beaucoup aimer ce rôle d'artisan de communion, non seulement parmi les chrétiens de divers horizons, mais aussi avec les amis musulmans de l'Église. Il fit le choix de mettre les édifices et les structures de son diocèse à la disposition des besoins du pays : bibliothèques pour les élèves et les étudiants, un centre d'accueil pour personnes handicapées et un centre de formation pour les femmes. Avec ses amis musulmans, il établit des relations de confiance et d'amitié qui se révélèrent précieuses au cours de la décennie tragique des années 1990. Dieu seul peut convertir. Les fidèles chrétiens sont peu nombreux, mais ils peuvent apporter un véritable témoignage chrétien à tous les musulmans avec lesquels ils vivent et travaillent quotidiennement.

À l'occasion d'une conférence à la mosquée de Paris, en juin 1988, il choisit de rejeter toute hypocrisie politique et souligna sans hésiter que « dans l'ensemble des relations qui ont caractérisé la rencontre entre chrétiens et musulmans, le dialogue n'a pas toujours été la règle », au contraire, c'est plutôt l'inverse qui s'est produit : « la polémique et le conflit ont dominé ». Fidèle à son franc-parler, il entreprit donc de reconnaître les obstacles. Au-delà des vicissitudes de l'Histoire, affirma-t-il, le problème de fond est la difficulté d'« admettre et accepter l'altérité ».

Quand le dialogue se limitait aux paroles, souvent ambiguës, parfois trompeuses, Pierre Claverie préférait la rencontre car celle-ci impliquait les personnes. Il soutint que rien ne pouvait être fait si l'on ne commençait pas par créer des liens de confiance et d'amitié. Ce sont eux qui, par la suite, permettent de faire des choses ensemble, de faire face aux défis communs et même à des questions plus complexes : le chrétien doit pouvoir expliquer que pour lui la Trinité n'est pas un polythéisme ; le musulman, à son tour, pourra souligner jusqu'à quel point il est ému par le texte du Coran ou par la personnalité de Mahomet, si déroutants pour un chrétien. Un des miracles que ces rencontres peuvent accomplir, c'est de contribuer à guérir les blessures du passé, celles qui entravent souvent les relations entre chrétiens et musulmans à cause de peurs et de préjugés tenaces. La connaissance réciproque et honnête d'un dialogue sain entre les religions aide à promouvoir la liberté de religion, le droit à l'annonce et au témoignage, le droit de se convertir librement et d'adhérer à une religion.

À partir de 1990, l'Algérie s'enfonça dans une décennie de violence. L'ouverture politique tardive au multipartisme, après 25 ans de régime de parti unique, favorisa l'émergence de partis religieux radicaux. Lors des élections législatives locales, ces derniers recueillirent la majorité des suffrages et étaient quasiment aux portes du pouvoir quand le régime militaire décida, en 1992, d'interrompre le processus électoral pour éviter l'instauration d'une dictature religieuse. Frustrés de ne pouvoir obtenir le pouvoir par les urnes, les fanatiques fondamentalistes tentèrent de le prendre par les armes. Ils commencèrent par assassiner des centaines de représentants

de l'État (juges, policiers), avant de passer aux figures symboliques d'une société civile ouverte (journalistes, écrivains) et, à la fin, ils s'en prirent aux étrangers. La mort des deux premiers religieux chrétiens, en mai 1994, fut un traumatisme pour tous. Celle des sept moines trappistes, en 1996, scandalisa même la grande majorité des musulmans.

Pierre Claverie fut le dernier chrétien assassiné. Il faut ajouter qu'il n'avait pas seulement choisi de rester dans le pays, mais aussi et surtout de parler courageusement, en s'exprimant publiquement en faveur d'une « humanité plurielle, non exclusive ». « Nous sommes exactement à notre place, car ce n'est qu'ici que l'on peut entrevoir la lumière de la Résurrection et, avec elle, l'espérance d'un renouveau dans notre monde. » Mgr Pierre Claverie fut assassiné le 1^{er} août 1996, avec un de ses amis musulmans, Mohamed Bouchikhi, qui avait fait le choix de rester avec lui malgré les risques. Sa mort bouleversa les chrétiens, mais aussi beaucoup d'Algériens musulmans qui, à ses funérailles, affirmèrent qu'ils étaient venus pleurer celui qui était aussi « leur » évêque.

Baptisés
envoyés

Octobre
2019

SIMON MPECKE (1906-1975)

Simon Mpecke est né en 1906 à Log Batombé, au Cameroun. En 1914, à l'âge de huit ans, il fréquenta l'école primaire de la mission catholique d'Édéa. Cette mission avait été ouverte par la Congrégation des Pallottins à l'époque de la colonisation allemande. À 11 ans, Simon Mpecke obtint son diplôme d'études élémentaires. Le 14 août 1918, à 12 ans, il fut baptisé à Édéa par le père Louis Chevrat. Le lendemain, il fit sa première communion. Plus tard, Simon devint enseignant dans les écoles de la savane, puis dans la mission centrale d'Édéa. En 1920, il obtint son diplôme d'enseignant auprès de la mission catholique d'Édéa et, en 1923, il devint le premier enseignant de la mission.

Le 8 août 1924, Simon Mpecke entra au petit séminaire de Yaoundé. D'octobre 1927 à décembre 1935, après l'ouverture du grand séminaire de Mvolyé, il fit deux ans d'études de philosophie, puis quatre ans de théologie. Le 8 décembre 1935, Simon fut l'un des premiers Camerounais à être ordonné prêtre. Son ordination sacerdotale constitua une étape importante de l'histoire de l'Église au Cameroun et elle inaugura une nouvelle ère pour le pays.

Pour son premier ministère, le père Mpecke fut nommé vicaire dans la mission de Ngovayang, où il prit fermement position contre les pratiques des religions traditionnelles de la région. En 1947, il fut nommé dans la paroisse du quartier de New-Bell à Douala et, l'année suivante, il en devint le curé. Il donna un nouvel élan à la paroisse et développa diverses congrégations laïques et des confréries. Il soutint les mouvements de l'Action catholique et l'école, faisant preuve d'une grande disponibilité et générosité. Toujours en 1947, le père Simon Mpecke, apprit par un

article de journal l'existence de populations païennes dans le Nord du Cameroun. À partir de ce moment-là, il sentit naître en lui une grande attirance pour ces populations. L'établissement des fraternités des Petits Frères et des Petites Sœurs de Jésus dans sa paroisse le rendit proche de la spiritualité de Charles de Foucauld. En 1953, il rejoignit l'Institut séculier des Frères de Jésus et partit pendant un an pour faire son noviciat en Algérie. Il fut l'un des fondateurs au niveau international de l'Union Sacerdotale Iesus Caritas dont il devint le premier responsable au Cameroun. Pendant un certain temps, il pensa même aller vivre dans leur fraternité.

Le 21 avril 1957, le pape Pie XII publia l'encyclique *Fidei Donum* ; c'est dans cet esprit que le père Simon Mpecke partit pour le Cameroun du Nord comme missionnaire et prêtre Fidei Donum. En février 1959, à la demande de Monseigneur Plumey, le Père Simon se rendit à Tokombéré pour y fonder une mission et entrer en contact avec les Kirdis, nom qui signifie « les païens ». Si le Sud du Cameroun, majoritairement bantou, était en grande partie passé au christianisme, le Nord, habité par des peuples d'origine soudanaise, était un fief de l'islam.

Le docteur Joseph Maggi (médecin suisse) s'était installé dans le village pour fonder un hôpital dans un endroit où il n'y avait que quelques dirigeants de l'administration coloniale française et des techniciens qui y introduisaient la culture du coton. Les débuts de la Mission catholique de Tokombéré furent pour Simon l'occasion d'une expérience missionnaire exceptionnelle. La tâche n'était pas aisée : le père Mpecke était, en effet, perçu comme un danger, car il n'appartenait pas à la tribu locale ; le fait qu'il était africain facilitait tout de même les choses. Dès le début, la scolarisation des Kirdis devint sa préoccupation quotidienne. Sa bonté légendaire lui valut bien vite le surnom de « Baba », qui signifie tout à la fois papa, patriarche, sage et guide. Tous – hommes et femmes, adultes et enfants, Kirdis et Musulmans – commencèrent à l'appeler spontanément Baba. À Tokombéré, Baba Simon accomplit ce que Dieu avait promis à Abraham : son exode et sa mission permirent la naissance d'un peuple.

Sa foi et son amitié avec Jésus accroissaient sa conviction que seul l'amour pour tout l'homme pourrait le sauver du péché et de l'ignorance, du mal matériel de la misère, de la discrimination ethnique et religieuse. Pour Baba Simon, l'école était sa vie : son école apporta l'espérance de la pleine réalisation de l'homme, dans sa lutte contre l'ignorance, contre la tyrannie et la peur ; ce fut sa façon de combattre pour la dignité humaine. Il décida d'apporter l'éducation « à domicile », donnant ainsi à tous la possibilité d'assister à « l'école sous l'arbre » : une école sous les yeux de tous, au cœur même de la vie des Kirdis.

Plus tard, il construisit l'école Saint-Joseph de Tokombéré et obtint l'autorisation d'ouvrir d'autres écoles à Bzeskawé, à Rindrimé et à Baka. Il créa un internat pour les garçons et un autre pour les filles, dirigé par les Servantes de Marie. Baba Simon apprit aux Kirdis à aimer les musulmans comme leurs frères de sang et fit de même avec les musulmans à l'égard des Kirdis. Grâce à l'école, aux dispensaires, à l'engagement contre l'injustice et à l'appel à la fraternité universelle, il permit une réelle amélioration des conditions de vie des populations Kirdies, trop longtemps négligées par le reste du pays. Son souci d'un dialogue constant avec les responsables des religions traditionnelles fait de lui un précurseur prophétique du dialogue interreligieux encouragé par le Concile Vatican II. Il aimait voyager, et la première raison qui le poussait à le faire était de trouver l'aide nécessaire pour ses œuvres en faveur des Kirdis, en particulier pour les étudiants, externes et internes à la communauté. C'est pourquoi, il se rendit en France, en Suisse, en Italie, en Espagne et en Israël. Il partagea la vie des Kirdis, leur pauvreté et leur lutte contre la misère. Son évangélisation fut imprégnée de prière, d'amour pour l'Église et de charité dans le respect de leurs traditions.

Le 13 août 1975, épuisé par la maladie, Baba Simon mourut à Édéa – après un séjour en France pour être soigné – loin de Tokombéré, sans pouvoir revoir ses Kirdis. Il fut enterré à Tokombéré.

BIENHEUREUX TITUS BRANDSMA (1881-1942)

Anno Sjoerd Brandsma est né le 23 février 1881, à Oegeklooster (Frise orientale, Pays-Bas). C'est au collège des Franciscains de Megen qu'il commença à comprendre sa vocation. Il entra au couvent des carmes de Boxmeer le 22 septembre 1898 et prit le nom de Titus. En 1901, il publia son premier livre, une anthologie des écrits de sainte Thérèse d'Avila, traduite de l'espagnol. Après avoir été ordonné prêtre en 1905, il fut envoyé à Rome pour faire ses études à l'Université Pontificale Grégorienne. De retour dans son pays, il fit quelques expériences d'enseignement, tout en poursuivant ses activités journalistiques ; il publia les œuvres de sainte Thérèse en néerlandais.

Peu de temps avant que le Parti National-Socialiste ne s'affirme en Allemagne, il fut nommé Recteur de l'Université de Nimègue. Quelques années plus tard, il fut nommé assistant ecclésiastique de l'Association des Journalistes Catholiques. Dans ses cours à l'université sur l'idéologie nationale-socialiste, il n'épargna pas ses critiques et dénonça ouvertement ce système ; comme carme, enseignant, journaliste et, enfin, comme président de l'Association des Écoles Catholiques, il s'opposa fermement à la pression nazie.

Arrêté dans son couvent, il fut emmené à la prison de Scheveningen où il subit à un lourd interrogatoire au cours duquel il réaffirma fermement sa position. En prison, il traduisit la vie de sainte Thérèse de Jésus en néerlandais. Transféré au camp de concentration d'Amersfoort, il fut contraint de travailler et de vivre dans des conditions très dures. Reconduit à Scheveningen, pour poursuivre son interrogatoire, il fut ensuite conduit au camp de triage de Kleve où il trouva davantage de dignité et de réconfort humain et spirituel.

Au mois de juin 1942, il fut transporté dans un wagon à bestiaux, avec d'autres prisonniers, au camp de Dachau, où les conditions de vie étaient extrêmes, tant pour les travaux forcés et le manque de nourriture qu'à cause des expériences scientifiques menées sur certains prisonniers, dont Titus. Interné à l'hôpital du camp, malade et consumé, il mourut le 26 juillet 1942 d'une dose d'acide phénique que lui injecta une infirmière à laquelle il offrit un chapelet et qui, une fois convertie, témoigna à son procès de béatification. Sa mémoire liturgique est célébrée le 27 juillet.

« La prière n'est pas une oasis dans le désert de la vie, mais elle est toute la vie » : cette belle expression du père carme, journaliste et professeur d'université, contient le témoignage de son intense vie de prière, qui le prédisposait à une activité apostolique particulière vécue avec grand équilibre et qui alimentait son courage – au temps des brutalités nazies – d'annoncer la vérité, de défendre la liberté religieuse, d'accueillir tout type de pauvreté et de vivre pleinement le commandement de l'amour. Citant les paroles de Jésus, « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix » (Jn 14, 27), il exprimait ainsi son ardent désir : « Je voudrais répéter cette parole, la faire résonner dans le monde entier, sans me soucier de qui l'écouterait. Je voudrais la répéter si souvent que ceux qui, la première fois, tourneront la tête, puissent l'écouter, jusqu'à ce que tout le monde l'ait entendu et comprise [...] Notre vocation et notre bonheur consistent à rendre les autres heureux » (Conférence *Paix et amour pour la paix*, Bergkerk de Deventer, 11 novembre 1931). Titus avait un caractère généreux et missionnaire ; les expériences internationales qu'il vécut au sein de sa Famille religieuse, en particulier durant sa période d'études à Rome, nourrirent son rêve de pouvoir être envoyé comme carme missionnaire pour annoncer l'Évangile. Il ne put réaliser ce désir, soumis à l'obéissance des supérieurs qui étaient préoccupés par sa santé chancelante.

Bien que ne pouvant se rendre en terres de mission pour ces raisons de santé, il conserva toujours une attitude d'universalité, de disponibilité, de dialogue et d'ouverture, pour créer des liens de fraternité dans le Christ. La vie le conduisit réellement à vivre une mission spéciale : son inclination

naturelle à consoler les affligés trouva dans les camps d'extermination son expression héroïque la plus élevée. Il mourut dans le camp de concentration de Dachau comme « missionnaire » en un lieu « impossible », où il fut capable d'apporter du bonheur et d'instiller du courage. Saint Jean XXIII l'a qualifié de « victime de sa charité et de la défense constante de la vérité », en vertu de nombreux témoignages. Alors qu'il subissait des outrages et des coups, il supportait ses persécuteurs avec patience et avec une compassion sincère, exhortant aussi ses compagnons à tenir bon et à prier pour ceux qui faisaient preuve de tant de cruauté envers leurs prochains. Il était animé par la conviction que la lumière éternelle pouvait briller grâce et à travers les prêtres du camp, par leur fraternité, par l'espérance et la confiance en Dieu, en qui il se sentait en sécurité. Intimement uni à Dieu, il devint un vase débordant d'espérance dans les lieux apparemment les plus éloignés du regard divin.

Les domaines de sa mission furent donc le couvent, comme lieu de prière et d'accueil des plus défavorisés ; l'université où il faisait résonner, surtout en l'incarnant, le message évangélique ; la presse et le camp de concentration où, puisant sa force dans la foi, il encourageait la rencontre profonde entre les hommes sous le regard de Dieu, au-delà de toute distinction sociale. Cela lui permit de survivre et de faire survivre dans des situations inhumaines. Dans les camps, il apportait des paroles de consolation qui exprimaient une certitude enracinée en lui : « Confie tout au Seigneur, fais de ton mieux et Dieu fera le reste ! » Son unique perspective, c'était Dieu. C'est pour cela qu'il réussissait assez bien à s'adapter à des personnes très différentes et à des situations difficiles. Sa sollicitude pour apporter un secours spirituel à tous lui permit d'accomplir un service précieux en administrant le sacrement de la confession et en se rendant disponible pour la direction spirituelle.

À l'infirmière qui lui administra le poison mortel, il déclara : « Les bons prêtres ne sont pas ceux qui, du haut de leur chaire, disent de belles paroles, mais ceux qui sont capables d'offrir leur douleur pour les hommes, et c'est pourquoi je suis content de pouvoir souffrir. »

BIENHEUREUSE VICTOIRE RASOAMANARIVO (1848-1894)

La reine Ranavalona régna sur Madagascar de 1828 à 1861, année de sa mort. Ennemie implacable de la religion chrétienne, elle vénérât les *sampy* (sorte d'idoles) et s'adonnait, pour protéger sa personne et son royaume, à des milliers de pratiques de superstition. La famille la plus puissante et proche de la reine était celle de Victoire Rasoamanarivo. Son grand-père, Rainiharo, fut Premier Ministre de la souveraine pendant plus de vingt ans. Deux de ses fils, Raharo et Rainilaiarivony, lui succédèrent dans ses fonctions.

Rainiharo eut une fille nommée Rambahinoro. Du mariage de cette fille avec un de ses cousins naquit Victoire Rasoamanarivo, troisième de sept ou huit enfants. Née en 1848, année qui semble avoir été « un rendez-vous de longue date comme celui du coq avec le soleil » (pour reprendre un proverbe malgache) avec la révolution industrielle et prolétaire et le réveil des nationalités, Victoire adoptera elle aussi un comportement qui aura un fort impact sur son milieu, allant jusqu'à déterminer son destin et l'admiration qu'elle suscitera.

Victoire avait 13 ans lorsque les premiers missionnaires catholiques arrivèrent à Tananarive (aujourd'hui Antananarivo) en novembre 1861, après la mort de la reine Ranavalona. Elle fut l'une des premières élèves des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny et se distingua par sa modestie et sa dévotion, surtout en raison de son assiduité à la messe tous les matins.

Elle fut baptisée le 1^{er} novembre 1863, à 15 ans, fit sa première communion, le 17 janvier de l'année suivante et, quelques mois plus tard, le 13 mai, fut donnée en mariage, à l'âge de 16 ans, à Radriaka, son cousin, fils aîné de Rainilaiarivony. À cet âge-là, affirma-t-elle plus tard –, elle

aurait voulu devenir religieuse, ajoutant toutefois que la Providence en avait décidé autrement. Sa nouvelle condition ne la sépara cependant pas des Sœurs. Elle continua à aller à l'école, étant donné que, chez elle, les tâches ménagères étaient effectuées par les domestiques.

Les problèmes commencèrent lorsque les parents et les familles cherchèrent à la convertir au protestantisme, religion d'État et de la haute société. Le calvaire de Victoire commença alors. Elle fut irréfutable et patiente. Elle ne se plaignait pas, mais elle faisait remarquer à son mari le tort que sa famille portait à sa dignité de femme. Son mari, conscient qu'elle avait raison, s'agenouillait parfois à ses côtés pour prier. Le destin prit la forme paradoxale de la stérilité conjugale : Victoire fit l'expérience de toute l'amertume de la stigmatisation sociale associée à cette condition et se demandait si tel n'était pas le résultat d'une mauvaise conduite conjugale.

Repoussée par les siens, Victoire commença dès lors à faire de l'Église sa seconde demeure. Elle y passait sept ou huit heures par jour, s'y rendant à quatre heures du matin, à toutes les époques de l'année et malgré toutes sortes de menaces. Elle aménagea chez elle un oratoire où elle passait beaucoup de temps à genoux, prolongeant ses prières jusque tard dans la soirée. Elle avait une dévotion spéciale pour la Sainte Vierge et tenait toujours un chapelet dans ses mains. Cette vie de prière, loin de l'absorber au détriment de ses autres devoirs, l'aida à les remplir avec un dévouement total. Elle surveillait sa maison, qui comprenait une trentaine de domestiques, rendait souvent visite aux malades sans aucune distinction de classe, faisait fréquemment l'aumône et recevait les pauvres et les malades chez elle.

Quand la Congrégation laïque de la Sainte Vierge fut fondée en 1876, Victoire en fut la présidente, s'efforçant d'inculquer chez ses compagnes le zèle de la charité. Elle créa un atelier de confection de vêtements pour les pauvres et les lépreux. En outre, elle aida les églises pauvres et fit construire la chapelle de la ville sacrée d'Ambohimanga. En qualité de membre de la famille du Premier Ministre, Victoire était Dame de la Cour. Forcée de se présenter au palais, elle s'y rendait en chrétienne, son chapelet bien visible à la main, et priait avant et après le repas. Au son de la cloche, elle s'excusait

et prenait congé pour réciter l'Angélus. Et quand on l'interrogeait sur les raisons de sa conduite, elle répondait simplement : « C'est l'usage pour nous, les catholiques ! » Il n'y avait ni rigidité, ni raideur, ni ostentation ou bigoterie chez elle, mais simplement la foi et la fidélité à Dieu et un respect absolu pour les autres.

Ce qui, plus que tout, remplit la Cour d'admiration, ce fut la patience héroïque dont elle fit preuve, pendant près de trois ans, avec son mari indigne. Jamais on ne l'entendit proférer la moindre plainte contre lui. Cependant, comme il allait trop loin, le Premier ministre, en accord avec la reine, tenta de la séparer de lui par un divorce. Lorsque Victoire eut vent de ce projet, elle alla se jeter aux pieds de son beau-père pour le supplier de renoncer à son dessein car, disait-elle, le mariage catholique est indissoluble.

Le 25 mai 1883, une persécution éclata contre la mission catholique et, après l'expulsion de tous les missionnaires français, les fidèles catholiques furent accusés de trahir les coutumes de l'île et donc de leur patrie. Le jour même de l'expulsion des missionnaires de Tananarive, une ordonnance venue d'une autorité inconnue, mais divulguée par tous les fonctionnaires civils et religieux, proclamait que le catholicisme étant la religion des ennemis de la patrie, ses adeptes seraient considérés comme des traîtres.

Le dimanche qui suivit l'exil des missionnaires, les catholiques regardaient avec tristesse leurs églises fermées, mais ils n'osaient pas s'en approcher. À neuf heures du matin, Victoire arriva devant la cathédrale. La voyant fermée, elle envoya un message au Premier Ministre lui demandant si un ordre de la Reine interdisait aux catholiques d'entrer dans l'église. Comme il n'y avait pas d'ordre royal explicite à ce sujet, Victoire s'approcha de l'officier qui commandait la garde et lui ordonna d'ouvrir les portes. « Si vous vous y opposez de force, mon sang sera le premier que vous verserez. Vous n'avez aucun droit de nous empêcher d'entrer dans nos églises pour prier. » Les portes furent ouvertes. Victoire entra la première et un grand nombre de chrétiens la suivirent. C'était une première victoire, la plus importante, car elle établissait le principe de la liberté de la prière.

Pendant la guerre franco-malgache, la nationalité française des missionnaires mettait en péril l'avenir du catholicisme, considérée comme la religion de l'agresseur. Victoire n'avait aucun préjugé à l'égard des missionnaires français, avec lesquels elle entretenait d'excellentes relations, vu la situation locale, elle avait écrit à l'étranger pour demander que l'on envoie des missionnaires catholiques mais anglais. Toutefois, l'expulsion frappa tout autant les missionnaires français que le seul Anglais du groupe, ce qui mis en évidence que tout cela était contraire au catholicisme en tant que tel, indépendamment de la nationalité des missionnaires.

Le père Caussègue, curé de la cathédrale, avait fondé une association d'hommes sous le nom d'Union Catholique. Cette association allait être l'instrument dont Victoire se servirait pour maintenir la foi et l'exercice du culte dans la mission. Les membres de l'Union Catholique rouvraient les chapelles, réunissaient les chrétiens et remettaient en marche les écoles. Mais tout ne fut pas aussi simple. Victoire se vit contrainte de se rendre dans les principaux endroits pour donner du courage aux faibles par sa présence. Certains rapports de l'époque décrivent les manifestations d'enthousiasme que suscitaient ses visites. « Ayez confiance – disait Victoire – la religion catholique n'est pas interdite. Les Français sont partis, mais la religion reste. »

Lorsque les missionnaires revinrent en poste, Victoire reprit sa vie simple, modeste et humble. La seule chose qui la préoccupait était la conversion de son mari. Elle priait et faisait prier à cette intention. Sa dernière œuvre de « maternité spirituelle » se porta précisément sur son mari. Un soir, on le ramena ivre à la maison, après une chute qui allait s'avérer fatale. Victoire le convainquit de recevoir le baptême, qui lui fut administré sur son lit de mort, en 1887. Veuve, elle porta le deuil jusqu'à sa mort, six ans plus tard. Elle fit dire de nombreuses messes pour le repos de l'âme de son mari et profita de ce deuil pour porter des vêtements encore plus simples et pour se retirer presque complètement de la Cour. Ses enfants les plus chers étaient les humbles : les malades, les pauvres, les détenus cruellement enchaînés, les lépreux continuellement tourmentés par leur mal et mis au ban de la société.

Victoire mourut le 21 août 1894, après une brève maladie. Deux mois plus tard, les missionnaires durent reprendre le chemin de l'exil qui dura jusqu'à la fin de l'année 1895. Sur son lit de mort, Victoire leva les mains au ciel, en tenant son chapelet, et prononça trois fois « Mère, mère, mère », avant d'expirer. Elle fut béatifiée par le Pape Jean-Paul II le 30 avril 1989 à Antananarivo. L'Église catholique la célèbre le 21 août.



Octobre
2019

VIVIAN UCHECHI OGU (1995-2009)

L'héroïsme surprenant qui caractérise l'histoire de Vivian réside dans la façon extraordinaire avec laquelle elle exprima sa foi chrétienne, en exerçant une grande influence sur la vie des autres dès l'âge de 9 ans, en ayant le courage de mettre en pratique ce à quoi elle croyait. Elle en eut l'occasion à 14 ans et choisit d'être tuée plutôt que violée.

Vivian Uchechi Ogu est née à Benin City, dans l'État d'Edo, au Nigeria, le 1^{er} avril 1995, dans la famille de Peter Ogu, d'Enyiogugu. Deuxième de quatre enfants, sa famille était l'une des plus engagées dans la communauté paroissiale de Saint-Paul. Son père se vit confier l'organisation des laïcs de l'Église catholique de l'Ascension, près de la caserne de l'armée de l'air nigériane. Vivian fut baptisée à l'église catholique Saint-Paul, le 1^{er} juillet 1995, et fit sa première communion dans cette même paroisse, le 26 mars 2005. Elle suivit ensuite une catéchèse pour se préparer au sacrement de la Confirmation, qu'elle aurait dû recevoir en 2010.

Dans ses études, Vivian se distingua comme l'une des meilleures élèves de l'école élémentaire. Elle conjugua cela avec son objectif, fortement ressenti, de mener une vie chrétienne exemplaire, inspirée d'une grande spiritualité et d'un grand amour pour ses frères et pour la gloire de Dieu. Après avoir suivi les cours de la Société des Femmes de l'armée de l'air nigériane, elle poursuivit ses études à l'école secondaire Greater Tomorrow, toujours à Benin City. Quand elle mourut, elle était à l'école secondaire supérieure. Elle rêvait de devenir avocate pour défendre les pauvres et les opprimés, lors des procès, en particulier les veuves et les orphelins. Devenir ingénieur aéronautique était un autre de ses rêves pour prouver au monde que cette profession n'était pas faite seulement pour les hommes. Vivian représenta

l'école dans de nombreuses activités, notamment au Cowbell Mathematics Competition, car les mathématiques étaient sa matière préférée. Comme activité en dehors de l'école, Vivian rejoignit un groupe interconfessionnel, où elle remplit la fonction d'assistante du guide de la prière communautaire, rôle qu'elle occupa jusqu'à sa mort. Ses hobbies étaient la lecture, le chant et la danse.

Après son baptême, l'itinéraire spirituel de Vivian connut un nouvel élan à travers le Renouveau Charismatique Catholique auquel elle commença à participer grâce à ses parents qui en étaient membres. Devenue plus grande, elle assistait à leurs cours de formation biblique dans le Groupe de la Joie. Son activité chrétienne fut intense au profit de ses compagnons, grâce à ses expériences et aux conseils qu'elle prodiguait. Elle fut déléguée de sa classe et joua un rôle important dans les rencontres des Camps de Jeunes, réunions annuelles auxquelles elle commença à participer à partir de 2007.

L'Église catholique Saint-Paul proposait aux enfants et aux jeunes de participer à l'Eucharistie dominicale dans un endroit qui leur était réservé afin d'y recevoir une instruction biblique adéquate, avant de rejoindre leurs parents pour la liturgie eucharistique proprement dite. Après la messe, les enfants restaient pour recevoir une catéchèse dispensée par les animateurs paroissiaux. C'est là que Vivian, à l'âge de 9 ans, commença à manifester publiquement son zèle et son courage pour parler aux autres enfants de l'amitié avec Jésus, de la foi, de la dignité de la pureté et de la virginité. Vivian se joignit à la Communauté de l'École dominicale, comme on l'appelait alors, et à la chorale paroissiale. Elle s'impliquait beaucoup malgré son jeune âge. Elle participait à tous les événements spéciaux à l'église, comme la célébration annuelle de la Journée des Enfants, la Journée de l'Enfance et la messe chantée de Noël, de même qu'à l'action de grâce en fin d'année, quand on demandait aux enfants d'aider à servir les célébrations liturgiques.

Après son entrée officielle dans la chorale de la communauté chrétienne qu'elle fréquentait, en 2005, et ayant remarqué que le maestro choisi pour remplacer la directrice de la chorale des enfants n'était pas très constant dans son travail, elle remplit le rôle de maîtresse *pro tempore*, sans y avoir

été invitée ni élue. Elle désirait tellement organiser une chorale compétente et disciplinée qu'elle en rédigea même les statuts avec l'aide de son père. Sa proposition fut approuvée par le responsable des animateurs paroissiaux et c'est ainsi que naquit le premier règlement de la chorale des enfants de la paroisse. Les quatre années suivantes, sous la direction de Vivian, le chœur passa d'un petit groupe d'environ 20 enfants à près de 60 au moment de sa mort. Il obtenait souvent le premier prix lors de concours musicaux organisés par la Société de la Sainte-Enfance, de 2007 jusqu'au plus récent en 2017. Forte de sa profonde conviction, de l'amour envers Dieu et ses camarades, Vivian proposa l'idée du sacrifice périodique. L'idée était d'encourager les enfants à faire de petits sacrifices pour leur salut, leur conversion personnelle et pour les besoins matériels et spirituels des enfants les plus démunis de la paroisse et du monde.

Il n'est donc pas surprenant que, quand l'Œuvre Pontificale de la Sainte-Enfance ou de l'Enfance Missionnaire (OPEM) fut inaugurée dans la paroisse Saint-Paul, Vivian fut élue à l'unanimité comme première Présidente. Durant son mandat, elle travailla inlassablement pour que l'OPEM de sa paroisse soit toujours la première dans l'archidiocèse, en termes d'accomplissement d'œuvres diverses et de prière. Parmi les projets qu'elle coordonna, grâce à son esprit d'entreprise, on relèvera, à l'occasion de la Journée des Enfants, en 2008, une grande collecte de fonds pour couvrir les frais médicaux d'enfants handicapés à l'Hôpital Central de Benin City, et pour subvenir aux besoins de plusieurs enfants des orphelinats d'Edo et d'Oronsaye. En 2009, en vue de la Journée des Enfants, Vivian mobilisa la paroisse tout entière pour instituer un fonds de solidarité en faveur des paroissiens les moins riches. Vivian fut la représentante officielle de la paroisse à l'occasion des réunions et des activités de l'OPEM dans l'archidiocèse. Elle fut également le premier membre de Société de la Sainte-Enfance à contribuer à la création et à la diffusion du bulletin de l'OPEM de l'archidiocèse, intitulé *Les Amis de Jésus*. Vivian aimait lire les Saintes Écritures et elle demandait des explications aux prêtres et aux animateurs sur les enseignements de l'Église. Mue par son amour de la Parole de Dieu,

elle avait décidé d'écrire sa compréhension des Évangiles. Elle était arrivée au chapitre 16 de l'Évangile de saint Matthieu quand elle fut tuée.

Par les cours de formation que l'archidiocèse organisait pour les enfants de l'OPEM, Vivian découvrit le témoignage de sainte Maria Goretti. Elle prenait toujours l'exemple de cette sainte, qui devint sa préférée, quand elle invitait ses compagnons à une vie de foi, comme amitié pure avec Jésus, et elle leur parlait de la beauté de la virginité. Par sa mort héroïque, Vivian offrit un exemple concret de cet enseignement, qu'elle continua à dispenser jusqu'au matin même du jour où elle mourut.

Le dimanche 15 novembre 2009, un soir, alors qu'elle était chez elle, des voleurs armés cambriolèrent sa maison et emmenèrent Vivian et sa sœur hors de la ville, en pleine campagne, près de la zone industrielle gouvernementale de la communauté Evboriaria. Les voleurs tentèrent de la violer mais elle résista énergiquement ; ils tirèrent sur elles et la tuèrent. Après la messe de ses funérailles dans l'église catholique de Saint-Paul, son corps fut transporté dans sa ville natale, Aboh Mbaïse, pour y être inhumé, le 27 novembre 2009. Quand il apprit la nouvelle de la mort héroïque de la jeune fille, le gouvernement de l'État d'Edo concéda à l'archidiocèse catholique de Benin City le terrain où Vivian fut assassinée. Deux ans plus tard, le Conseil du Gouvernement local d'Ikpoba Okha donna le nom de « Vivian Ogu » à la rue où elle fut tuée.

Depuis 2010, tous les fidèles de l'archidiocèse de Benin City se rassemblent sur le lieu de sa mort, le 15 novembre, à l'occasion du jour de la Mémoire de Vivian Ogu. Le 29 mars 2014, l'archevêque de Benin City, Mgr Augustine Obiora Akubeze, a inauguré le Mouvement Vivian Ogu, chargé de faire connaître l'histoire de sa vie exemplaire, de préserver la terre où elle fut tuée et de recueillir des témoignages sur ses vertus et sur d'éventuels miracles liés à son intercession, en vue de promouvoir sa cause de béatification.

WANDA BŁEŃSKA (1911-2014)

Wanda Maria Błęńska est née le 30 octobre 1911 à Poznań (Pologne), du mariage de Teofil Błęński et Helena Brunsz. Le 9 décembre de la même année, elle fut baptisée dans la paroisse Saint-Martin de Poznań. À cause de la maladie qui frappa sa mère, la famille déménagea à Puszczykowo, mais les conditions d'Helena ne s'améliorèrent pas. À seulement quinze mois, la petite Wanda devint orpheline de mère. En 1920, son père alla s'installer à Toruń avec ses deux enfants, son frère Roman et elle. C'est là qu'elle fit sa première communion et qu'elle alla à l'école des filles. En 1928, elle passa son baccalauréat et obtint son diplôme d'études supérieures. Elle fit alors le premier pas vers la réalisation de son rêve, en retournant à Poznań, pour s'inscrire à la faculté de médecine.

Bien que devant attendre encore de nombreuses années avant de partir en mission, Wanda s'engagea beaucoup dans le milieu missionnaire à Poznań et au niveau national. D'abord, elle fit partie de la Section missionnaire du Mouvement Sodalicia Marianska ; puis l'idée lui vint de fonder un Cercle académique missionnaire. Le 20 janvier 1927, dans la salle principale de l'Université de Poznań, en présence du cardinal August Hlond (Primat de Pologne), le premier Cercle académique missionnaire fut inauguré. À cette époque, il comptait environ 150 personnes. Bientôt, d'autres groupes de ce type furent institués dans les universités de Cracovie, Lviv, Lublin, Varsovie et Vilnius. Aujourd'hui, le Cercle de Poznań (Cercle académique missionnaire, relancé en 2002) porte le nom de Wanda Błęńska et envoie chaque année des jeunes vivre des expériences missionnaires. Wanda participa activement à l'organisation et à l'animation du Congrès international des Cercles académiques missionnaires à Poznań (28 septembre-2 octobre

1927), qui réunit plus de 2 000 personnes. C'est à cette époque que fut fondée l'Association des Sociétés de Mission en Pologne, dont Wanda fut nommée membre du Conseil central. Pendant des années, elle participa à des congrès missionnaires nationaux et internationaux. En 1931, elle devint membre du conseil d'administration du groupe missionnaire de Poznań. Elle participait aussi à la rédaction des *Annales Missiologicae*, la première revue missionnaire en Pologne qui, après la guerre, reprit son activité sous le titre d'*Annales Missiologicae Posnanienses*. En 1932, Wanda reçut du Pape Pie XI le mandat de répandre l'Œuvre Pontificale pour la Propagation de la Foi.

Wanda devint docteur en médecine le 20 juin 1934. Après avoir achevé ses études, elle retourna à Toruń, où elle travailla d'abord à l'hôpital municipal puis, jusqu'à la fin de la guerre, à l'Institut National d'Hygiène. En 1942, elle s'enrôla dans l'organisation militaire secrète Gryf Pomorski, qui fut incorporée dans l'Armia Krajowa (Armée Nationale, le principal mouvement de résistance dans une Pologne occupée ; en 1978, Wanda serait alors décorée de la Croix d'Armia Krajowa). Le 23 juin 1944, jour de sa fête, Wanda fut arrêtée pour conspiration. En prison, elle fut condamnée à mort, mais elle fut libérée au bout de deux mois d'incarcération.

Après la guerre, Błęńska prit la direction de l'un des hôpitaux de Toruń tout en travaillant au Département d'Hygiène à Gdańsk. En 1946, elle décida de se rendre au chevet de son frère mourant, Roman, qui séjournait en Allemagne. N'ayant pas reçu son passeport, elle monta à bord d'un bateau à destination de Lubeck où, après s'être cachée dans la soute à charbon, elle parvint à rejoindre son frère. Après la mort de Roman, elle ne parvint plus à rentrer en Pologne. Elle resta en Allemagne et travailla dans des hôpitaux militaires polonais. En 1947, elle suivit un cours de médecine tropicale à Hambourg. Elle partit ensuite pour l'Angleterre, où elle poursuivit ses études en médecine tropicale et fut admise à la Royal Association of Tropical Medicine and Hygiene de Londres. C'est là qu'elle rencontra un missionnaire de la Congrégation des Pères Blancs, qui lui parla du projet de construire une léproserie à Fort Portal, en Ouganda.

En 1950, la Doctoresse Błęńska reçut une invitation de l'évêque du lieu à venir travailler en Ouganda et, en mars de la même année, elle prit son service à l'hôpital de Fort Portal. Mais, malheureusement, la léproserie ne fut jamais construite.

Les hôpitaux de Nyenga et Buluba, construits dans les années 1930 par Mère Kevin, fondatrice de la Congrégation des sœurs franciscaines pour la mission en Afrique, constituaient les premiers centres de traitement de la lèpre en Ouganda. Pendant des années, seuls des infirmiers et des techniciens de laboratoire y travaillèrent, mais ils manquaient de médecins. Le 24 avril 1951, Wanda Błęńska arriva à Buluba, sur les bords du lac Victoria, et commença à travailler à l'hôpital Saint-François, où elle resta quarante ans comme médecin et comme laïque missionnaire. Au début, les conditions de travail étaient déplorables, mais Wanda modernisa ces deux instituts en leur conférant un niveau élevé de traitements et de soins des patients. En 1956, elle fonda un centre de formation pour assistants médicaux chargés du diagnostic et du traitement de la lèpre ; ce centre porte aujourd'hui son nom. Elle enseigna à de nombreux étudiants dans plusieurs pays africains, participa au Congrès internationaux de Médecine sur la lèpre et devint l'une des spécialistes les plus qualifiées au monde pour le traitement de cette maladie. Au début des années 1980, la Doctoresse Błęńska confia la gestion du centre de Buluba à l'un de ses élèves, le Dr Joseph Kawumie. Elle continua cependant à exercer comme médecin consultant, jusqu'en 1992. En 1986, elle se rendit en Inde, auprès du père Marian Żelazek, où elle travailla neuf mois dans le centre pour lépreux de Puri. Les deux missionnaires polonais demeurèrent unis par une amitié sincère pendant de nombreuses années.

Wanda Błęńska conquiert le cœur des Ougandais, non seulement par ses compétences professionnelles, mais aussi grâce à son approche envers les malades. On la surnommait la Mère des lépreux. Grâce à son travail, elle a aidé à surmonter la stigmatisation sociale à l'égard des lépreux et a entrepris de nombreuses actions pour restaurer leur dignité. Elle les examinait sans gants, car elle ne voulait pas qu'ils se sentent rejetés ; elle ne les enfilait que

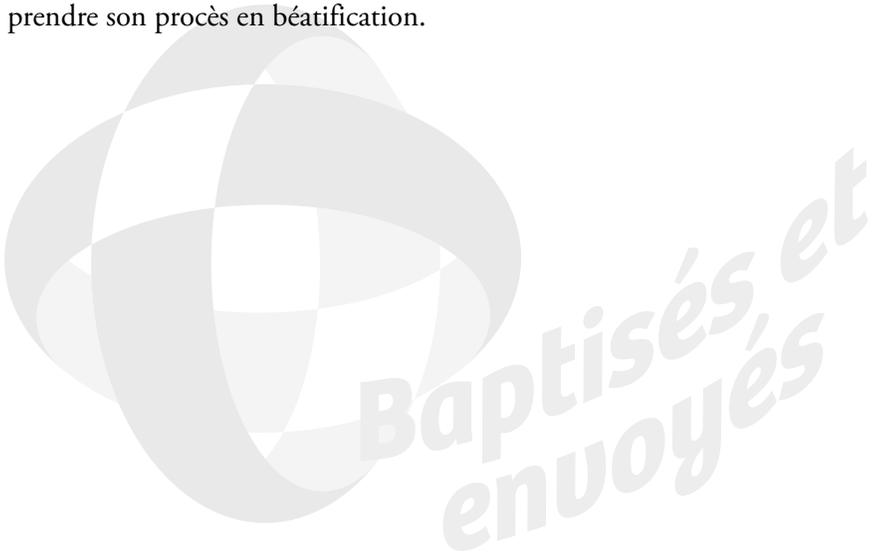
quand la plaie était ouverte ou quand elle opérait. Des années plus tard, elle raconta ceci : « Avant tout, je voulais que mes patients s'habituent et se familiarisent avec leur maladie pour diminuer la peur. Comme pour toute autre maladie, il faut aussi se familiariser à la lèpre. Ces patients sont pauvres. Il y a toujours beaucoup de gens qui leur font sentir leur peur. Parfois se crée une atmosphère de peur, car la peur se répand et est contagieuse. Je disais toujours à tous : "Regardez-moi, mes doigts portent-ils des plaies, oui ou non ?" J'ai appliqué les principes d'hygiène habituels : après avoir examiné un patient, je me lavais les mains. Je ne les lavais pas seulement après l'examen d'une personne atteinte de la lèpre, mais après chaque patient, de sorte que tout le monde puisse voir que ce geste fait partie des habitudes de chaque médecin. »

Wanda Błęńska retourna en Pologne en 1992 mais continua pendant deux ans à faire des allers-retours entre ses deux patries (la Pologne et l'Ouganda). Elle s'installa définitivement à Poznań en 1994 et se rendit pour la dernière fois en Ouganda en 2006. Malgré son grand âge, elle participa à la vie missionnaire de l'Église jusqu'à la fin de sa vie. Jusqu'à 93 ans, elle enseigna au Centre de formation missionnaire de Varsovie. Le 7 juin 2003, l'Institut des Laïcs Missionnaires de la Conférence épiscopale polonaise prit son nom. Pendant des années, elle visita écoles, paroisses, centres pastoraux et groupes missionnaires, s'adressant principalement aux enfants et aux adolescents. « Quand je parle aux jeunes, je dis toujours : si tu as une bonne idée, lumineuse, cultive-la ! Ne la laisse pas s'endormir, ne la refoule pas ! Même si elle te semble impossible ou trop difficile à atteindre, ne te décourage pas ! Tu dois cultiver tes rêves ! »

En plus des conférences et des congrès auxquels elle participait, Wanda organisait l'assistance médicale et financière pour les missionnaires et les missions, parfois même avec ses propres fonds. Elle fit partie du groupe de personnes qui lança la fondation humanitaire Redemptoris Missio et était membre honoraire du Conseil de cette Fondation. L'école privée de Poznań et le complexe scolaire de Niepruszew portent son nom. Elle reçut de nombreux prix et distinctions, notamment la *Croce pro Ecclesia*

et Pontifice, la Médaille de Saint-Silvestre, l'Ordre de la Pologne (qu'elle décida de restituer par la suite), la citoyenneté d'honneur de l'Ouganda, le titre de Docteur Honoris Causa de l'Académie des Sciences Médicales de Poznań et, de la part des enfants, l'Ordre du Sourire.

Wanda Błęńska est morte à Poznań, le 27 novembre 2014, à l'âge de 103 ans. Actuellement, l'archidiocèse de Poznań réunit tous les documents relatifs à la vie et à la sainteté de la Doctoresse Wanda Błęńska, pour entreprendre son procès en béatification.



Octobre
2019

TROISIÈME PARTIE

CONSIDÉRATIONS SUR LA MISSION

« L'action missionnaire est le paradigme
de toute tâche de l'Église »

(*Evangelii Gaudium*, 15)

Baptisés, et
envoyés

Octobre
2019



MOIS MISSIONNAIRE EXTRAORDINAIRE OCTOBRE 2019

Baptisés et envoyés : l'Église du Christ en mission dans le monde

**ASPECTS SAILLANTS
DE LA LETTRE APOSTOLIQUE
MAXIMUM ILLUD
(30 novembre 1919)¹**

Le XX^{ème} siècle a été qualifié à juste titre de « siècle des missions ». Durant ces cent années, dans la vie de l'Église, qui naît à la Pentecôte et se poursuit dans le temps, de grands événements se sont produits et ont renforcé son dynamisme et son engagement missionnaires. Cette affirmation n'exclut pas les nombreuses initiatives missionnaires qui ont eu lieu avant : bien plus, sans cette floraison de la mission, ce qui est venu après n'aurait pas été possible². Pour la même raison, sans le dynamisme du XX^{ème} siècle, il serait difficile de découvrir la « passion pour la mission » et la « passion pour le peuple » qui caractérisent actuellement l'Église catholique.

À l'origine de ce « siècle des missions », nous trouvons le document missionnaire pontifical *Maximum Illud* (MI) du Souverain Pontife Benoît XV (30 novembre 1919). Sa compréhension constitue la référence nécessaire pour saisir les circonstances sociale et ecclésiales qui justifient sa publication. Bien que ce soit un des documents les plus cités de la littérature missionnaire, *Maximum Illud* peut être considérée comme « la grande inconnue ». En proclamant un Mois Missionnaire Extraordinaire pour octobre 2019, à l'occasion du centenaire de cette Lettre apostolique de Benoît XV, le Pape François souligne qu'il s'agit d'une occasion providentielle pour rendre justice à un texte missionnaire fondamental et prophétique.

Il faut bien avoir présent à l'esprit que la célébration de ce centenaire ne peut pas être simplement considérée comme un anniversaire de plus dans

¹ La numérotation fait référence à la traduction espagnole officielle du texte de *Maximum Illud* sur le site www.vatican.va. La traduction française de ce document magistériel étant inédite, les citations apportées dans ce Guide ne pourront être utilisées que dans le contexte des présentes réflexions.

² « L'Église de Dieu, consciente du mandat divin, n'a jamais cessé, au cours des siècles, d'envoyer des messagers et des ministres de la Parole divine qui proclament le salut éternel que le Christ a apporté à la race humaine » (MI 2).

le calendrier de l'Église. C'est pourquoi la volonté du Saint-Père est de voir toutes les Églises, dans toutes les régions de la terre, se mettre en état permanent de mission. Les paroles de François sont explicites : la célébration du Mois Missionnaire Extraordinaire est une magnifique occasion de « susciter une plus grande prise de conscience de la *missio ad gentes* et de reprendre avec un nouvel élan la transformation missionnaire de la vie et de la pastorale. On veillera à bien s'y préparer, également à travers le mois missionnaire d'octobre de l'année prochaine, afin que les fidèles aient vraiment à cœur l'annonce de l'Évangile et la conversion de leur communauté en une réalité missionnaire et évangélisatrice » (Lettre au Cardinal Filoni, 22 octobre 2017).

1. Contexte historique de la Lettre apostolique *Maximum Illud*

La Lettre apostolique *Maximum Illud* naît à un moment peu propice pour renforcer la responsabilité missionnaire de l'Église ou peut-être est-ce précisément cette situation qui justifie sa publication. La Première Guerre mondiale est terminée depuis peu et, au sein de l'Église, on perçoit la perte de la « ferveur » missionnaire, notamment comme conséquence des grands échecs de ce conflit et des facteurs qui allaient conduire à la Seconde Guerre mondiale. Il n'est pas exagéré d'affirmer que l'origine de cette crise postmoderne se situe en Occident. Toutefois, Benoît XV ne cache pas sa satisfaction et sa joie de voir l'expansion des missions étrangères et de plusieurs vicariats apostoliques, qui n'ont jamais cessé de préparer une nouvelle croissance pour le Royaume de Dieu (cf. MI 11, 23). Les pays évangélisés sont conscients d'être des colonies occidentales et, par conséquent, le colonialisme l'emporte sur tout autre objectif évangélique ; en particulier si ceux qui annoncent la Bonne Nouvelle proviennent des pays colonisateurs. Les exigences du progrès, de l'industrie et du développement, afin de chercher de nouvelles terres pour vendre ses produits et de nouveaux lieux pour s'approvisionner en matières premières, provoquent des

conflits entre les nations européennes. Les motivations économiques sont à l'origine des guerres et s'étendent à toutes les colonies, spécialement en Afrique, où travaillent les missionnaires européens. Bref, et sans entrer dans les détails, les peuples à évangéliser sont aussi victimes des conséquences des guerres mondiales.

Voilà pourquoi le Pape François insiste sur la nécessité de purifier l'exercice de l'activité missionnaire afin qu'elle ne soit pas détournée, comme ce fut le cas avec les adhésions colonisatrices de l'époque, pour éviter ainsi le danger des tendances nationalistes et des ethnocentrismes³. Aujourd'hui encore, cette même pureté évangélique peut être déformée par d'autres intérêts, sociaux ou partisans, qui offusquent la dimension universelle et catholique qui se trouve au cœur de la mission.

2. La question des vocations missionnaires

Benoît XV publie *Maximum Illud*, document papal prophétique et missionnaire, au point d'être considéré comme le commencement de ce qu'on appelle « le siècle des missions ». Pendant tout le XIX^{ème} siècle, de nombreux documents missionnaires pontificaux ont été publiés : *Probe Nostis* (Grégoire XVI, 1840), *Quanto Conficiamur* (Pie IX, 1863), *Sancta Dei Civitas* (Léon XIII, 1880) et *Catholicae Ecclesiae* (Léon XIII, 1890), dans le but de renforcer la mission de coopération de l'Église, à travers les nombreuses institutions missionnaires que l'Esprit Saint était en train de faire naître dans le monde, surtout en Afrique.

À ces circonstances s'ajoutent plusieurs difficultés provenant du sein même de l'Église, dont la plus grave était la crise des vocations mission-

³ Benoît XV donne un exemple pour préciser le danger de ces tendances nationalistes : « Supposons qu'il [le missionnaire] n'a pas complètement abandonné ces intentions humaines et ne se comporte pas pleinement comme un véritable homme apostolique, mais donne des raisons de supposer qu'il protège les intérêts de son pays ; certainement que son travail sera vu avec méfiance par la population dans laquelle il se trouve ; ce qui laissera facilement croire que la religion chrétienne n'est rien de plus que la religion d'une nation donnée, obligeant à une forme de dépendance d'un État étranger, et renonçant ainsi à sa propre nationalité » (MI 46).

naires dans les pays d'envoi. De nombreux missionnaires avaient été recrutés pour rejoindre les armées belligérantes. La guerre mondiale provoqua une crise qui eut de vastes répercussions sur le processus missionnaire : les zones géographiques et culturelles où naissaient et se formaient les vocations furent détruites, les jeunes étaient enrôlés et les vocations diminuèrent, par manque de ressources économiques, institutionnelles ou personnelles. La situation était également préoccupante sous d'autres points de vue, comme dans le cas des missionnaires provenant des pays vaincus, comme l'Allemagne, ou de ceux qui étaient plutôt considérés comme des défenseurs des intérêts de leur pays (cf. MI 46).

S'ajoute à cela une question importante, que Benoît XV aborde dans sa Lettre apostolique et qui jusqu'alors avait été négligée dans l'activité missionnaire de l'Église : le manque d'attention accordée aux vocations indigènes. On leur avait toujours assigné un caractère subsidiaire, entraînant une désaffection de leur formation doctrinale, missionnaire et spirituelle. « En fait, s'il est vrai que pour convertir et sauver des âmes il est infiniment plus efficace de compter sur la vertu que sur le savoir, il faut cependant reconnaître que sans une compréhension doctrinale de base préalable, il est très difficile d'aller bien loin dans l'exercice du saint ministère » (MI 54).

3. Un document prophétique et audacieux

Maximum Illud ouvre les portes à une réflexion sur la mission *ad gentes* qui reste d'une grande actualité cent ans après sa promulgation, car elle peut vraiment être considérée comme la ligne directrice de la missionologie, au point de nous aider à reconnaître que « la mission est capable de renouveler l'Église », même sans le dire explicitement. Il suffit de considérer l'activité missionnaire des années 1960, avec l'émancipation politique des anciennes colonies, pour découvrir que Benoît XV avait, en quelque sorte, anticipé la situation actuelle. La lecture de sa Lettre apostolique ne peut donc faire abstraction de ces analyses et de ces considérations historiques.

Il s'agit non seulement du document missionnaire pontifical le plus cité durant ce siècle, mais les Papes qui se sont succédé sur la chaire de Pierre n'ont pas laissé échapper l'occasion de rappeler ou d'approfondir son contenu. C'est le cas de Pie XI, avec *Rerum Ecclesiae* (28 février 1926), où se concrétisent bon nombre des indications de Benoît XV. De son côté, Pie XII, à l'occasion du 25^{ème} anniversaire de l'encyclique de son prédécesseur Pie XI, publie *Evangelii Praecones* (2 juin 1951). Pie XII invite à l'action de grâce pour l'œuvre évangélisatrice de l'Église, mais un de ses grands succès est l'ouverture à l'universalité, esquissée par Benoît XV et largement développée en encourageant le ministère épiscopal dans le clergé indigène. À cela viennent s'ajouter la célèbre Encyclique *Fidei Donum* (21 avril 1957) de Pie XII et celle qui se réfère sans doute le plus explicitement à *Maximum Illud*, l'Encyclique *Princeps Pastorum* (28 novembre 1959) de Jean XXIII, pour son 40^{ème} anniversaire. Si la lecture de ces documents aide à comprendre la pensée de Benoît XV, le texte de Jean XXIII est contraignant. C'est pourquoi le pape François, dans sa lettre au Cardinal Filoni du 22 octobre 2017, affirme que « Benoît XV a voulu donner un nouvel élan à la responsabilité missionnaire d'annoncer l'Évangile ».

4. Universalité de l'activité missionnaire de l'Église

Dès ses premiers mots, *Maximum Illud* explique qu'annoncer l'Évangile ne signifie pas seulement le proclamer pour accroître le nombre des baptisés, mais le considérer comme le fruit d'une rencontre avec le Christ, née la foi, au-delà des races, des cultures et des peuples⁴. Le Pape François apprécie le document de Benoît XV, entre autres raisons parce qu'il montre que l'Église est catholique, missionnaire, universelle et qu'en tant que telle l'action missionnaire apparaît comme le paradigme

⁴ Benoît XV se plaint de l'existence de « missionnaires qui, oubliant leur dignité, pensent plus à leur patrie terrestre qu'à la patrie céleste ; et ils ne souhaitent que distiller leur pouvoir et leur gloire avant toutes choses » (MI 44).

de toute l'œuvre de l'Église. Par conséquent, le devoir missionnaire n'est pas facultatif, mais indispensable et prioritaire.

À l'époque, la proclamation de l'Évangile semblait impliquer la révision ou la substitution de la culture du peuple évangélisé : c'est pourquoi la connotation colonialiste n'est pas seulement de nature politique et sociale, mais aussi culturelle, et nuit gravement à l'évangélisation. *Maximum Illud* dresse, au contraire, un bilan très positif de ce qu'est et signifie l'inculturation de la foi, en mettant l'Église en un état permanent de mission. Le Pape Benoît XV s'engagea pour affirmer que la mission est définie par l'universalité du salut et de la catholicité de l'Église destinée à tous les peuples. Pour la première fois, la mission devient de façon évidente une partie intégrante des préoccupations de l'Église, qui fait porter son attention sur la nécessité de prendre soin des Églises autochtones, de leur développement organique et inculturé.

C'est la raison pour laquelle un des principaux défis auxquels doit répondre Benoît XV consiste à vaincre la tentation des adhésions colonisatrices fondées sur des concepts nationalistes et ethnocentriques, qui concerne directement non seulement les pays, mais également certaines institutions missionnaires, persuadées que le Saint-Siège leur avait accordé la propriété d'un territoire de mission⁵. Le moment était venu de clarifier, à partir du Siècle Apostolique, la séparation entre les frontières géographiques et politiques et les circonscriptions ecclésiastiques de l'Église. Benoît XV affronta d'abord le problème de la restitution à l'Église locale des territoires qui avaient été précédemment confiés à une institution missionnaire. Ces situations font apparaître d'autres problèmes non négligeables, comme le droit de commission, ou le fait de confier des territoires de mission à des congrégations religieuses. Car chacune des institutions missionnaires auxquelles la Congrégation de Propagande Fide (aujourd'hui « Congrégation

⁵ De plus, *Maximum Illud* met en garde contre les dommages pouvant conduire l'évangélisation à fermer ses frontières à d'autres réalités culturelles ou sociales : « Et quelle énorme responsabilité il [le serviteur de la vigne] n'aurait pas à assumer devant le Juge éternel, surtout si Celui-ci devait trouver son petit christianisme – comme cela arrive souvent – comme perdu au milieu d'une multitude d'infidèles et ne se dédiant pas assez pour catéchiser par son travail et n'insistant guère, pour l'aider dans cette tâche à demander l'aide d'autres coopérateurs ! » (MI 25).

pour l'Évangélisation des Peuples ») avait confié un territoire de mission s'occupait de cette circonscription et cherchait des vocations ou des moyens pour ses propres missions.

5. La mission *ad gentes*, origine des Églises locales

Cette distinction n'est pas simplement théorique ou stratégique, mais elle est fondamentale pour promouvoir la mission *ad gentes* dans les Églises particulières. C'est un pas en avant décisif vers la constitution des Églises locales, qui entraînera un changement de la perspective missionnaire dans la vie de l'Église du XX^{ème} siècle. À partir de Benoît XV, les missions deviennent des Églises locales. D'où la réflexion sur la situation des évêques dans ces Églises, jusqu'alors essentiellement d'origine occidentale : « Ils [les évêques] doivent être l'âme de leur mission. Par conséquent, qu'ils soient particulièrement zélés pour édifier par leur exemple leurs prêtres et leurs coopérateurs ; qu'ils les exhortent et les encouragent toujours à agir pour le bien de tous » (MI 15). Une des grandes contributions de ce document, signe que l'Évangile annoncé s'est enraciné, est la constitution de l'Église locale présidée par un évêque et ayant un clergé indigène, avec la nécessité de créer de nouveaux centres d'impulsion pour donner vie à des communautés locales disposant de coopérateurs bien formés (cf. MI 22, 33).

Benoît XV confie aux missions de veiller sur ces prêtres autochtones, car ce sont eux qui pourront avoir la meilleure approche avec les gens du lieu ; ils seront le fruit de communautés mûres et adultes. Surtout, en cas de conflits armés, ils ne seront pas expulsés, comme cela arriva dans les premières décennies du XX^{ème} siècle. Grâce à ces nouvelles directives adressées aux vicaires apostoliques et aux évêques des différents territoires, un long et laborieux processus de création des Églises commença (*plantatio Ecclesiae*). Les effets de ces recommandations ne tardèrent pas, avec, quelques années plus tard, les premières ordinations d'évêques autochtones.

6. Vocations autochtones

Maximum Illud soutient la nécessité de promouvoir les vocations autochtones. Le document pontifical avertit que les meilleurs évangélistes sont ceux qui connaissent la langue et la culture locales et sont membres de la communauté à laquelle l'Évangile est annoncé. Et ceci, non pas en vertu d'une planification purement efficace, mais parce que personne ne devrait être privé du don de la vocation missionnaire. Les missionnaires étrangers qui refusent de s'adapter aux circonstances et ne parlent pas la langue des natifs du lieu, mais qui s'adressent à eux par le biais d'intermédiaires, sont associés aux puissances coloniales européennes. Les membres du clergé autochtone sont considérés, de fait, comme des auxiliaires. Ils apparaissent comme étrangers dans leur propre pays, avec le risque immédiat d'engendrer des groupes isolés et indépendants.

Bien que les femmes n'aient jamais cessé d'être présentes dans l'évangélisation, le document fait un pari décisif et surprenant en faveur de la vocation missionnaire féminine : non seulement afin de leur assigner les tâches sociales les plus proches à la femme, mais aussi pour les choisir tout simplement comme envoyées de l'Église. Cela entraînera d'ailleurs la naissance de nombreuses institutions missionnaires féminines (cf. MI 76).

7. Théologie de la Mission

La Lettre apostolique indique certaines orientations qui seront ensuite développées par d'autres documents pontificaux et par la Théologie de la Mission elle-même. Parmi les raisons qui conduisent à l'étude de cette théologie se trouve la nécessité de préparer et de former les missionnaires. Benoît XV prévient que leur envoi doit être précédé par une préparation et une formation constituant la base de tout le travail missionnaire. De nombreuses défections de ceux qui quittent leur charge sont liées à l'absence de cette formation. Il est vrai que la théologie de l'époque ne permettait

pas encore à Benoît XV de parler d'une fondation missiologique organique et systématique, mais la question apparaît dans la conclusion du document, car les vocations au sacerdoce et à la vie consacrée dans les Églises émergentes sont le meilleur indicateur de la maturité de ces communautés chrétiennes⁶. Dans ce but, le Souverain Pontife encourage la collaboration entre les institutions missionnaires, au-delà des limites territoriales assignées à chacune d'elles. La pratique consistant à attribuer des territoires de mission à des congrégations et instituts missionnaires avait été une réponse adéquate pour l'évangélisation, mais ces institutions couraient le risque de se replier sur elles-mêmes, sans accepter, sinon comme solution secondaire, la collaboration avec d'autres institutions missionnaires. *Maximum Illud* dépassa ces limites et ouvrit l'horizon à la coopération.

8. Actualité de *Maximum Illud*

Il n'est pas exagéré de souligner, une fois encore, que les idées contenues dans la Lettre Apostolique demeurent importantes cent ans après sa publication. Nous relevons ici quelques aspects plus actuels.

a) *Vitalité de la mission*

Aujourd'hui comme alors, la mission *ad gentes* a besoin d'être repensée. Il est particulièrement intéressant de reprendre le contenu d'*Evangelii Gaudium* 14-15, car il nous aide à aller au-delà des « séparations et oppositions entre pastorale ordinaire et mission » (Lettre du Cardinal Filoni aux évêques, 3 décembre 2017). Comment affronter ce problème aujourd'hui, compte-tenu des circonstances nouvelles ? La réponse suggérée

⁶ « Par conséquent, alors que les séminaristes appelés par Dieu seront convenablement préparés pour les Missions étrangères, ils devront être éduqués dans toutes les disciplines nécessaires au missionnaire, sur le plan sacré et profane » (MI 57).

est de dépasser le déséquilibre « entre défis relatifs à l'évangélisation dans des contextes d'antique chrétienté aujourd'hui indifférents et sécularisés et *missio ad gentes* » (*ibid.*). Il est intéressant de découvrir que cette particularité est présente aussi bien dans les pays de longue tradition chrétienne que dans les Églises qui sont nées dans les pays de mission et que, en tenant compte de leurs différences, la première annonce de l'Évangile est centrale dans les deux cas. C'est la dimension spirituelle : si l'on ne part pas de là, de la pureté évangélique et de la passion pour évangéliser, l'évangélisation ne sera pas possible. Il est donc urgent, comme l'indiquait Benoît XV dans *Maximum Illud*, et comme le souligne le pape François, de repenser évangéliquement la mission.

b) *Coopération multidirectionnelle*

La coopération missionnaire revêtait jusqu'à présent une connotation unidirectionnelle : l'Évangile arrivait de l'extérieur, l'aide provenant de très loin. Par conséquent, les Églises locales avaient l'impression de n'être que les destinataires de la mission. En tout cas, quand une personne était envoyée une personne e d'une Église locale à une autre, elle s'y rendait et était accueillie comme un auxiliaire, comme une aide secondaire, avec pour tâche de servir sur cette terre de l'Église. Or, pour la première fois, la mission est placée au centre des préoccupations de l'Église. Malheureusement, malgré ce document, pendant encore longtemps on continuera à percevoir la mission, ou les missions, comme un ajout, quelque chose de secondaire. Benoît XV insiste sur l'une des problématiques les plus urgentes : la promotion des vocations autochtones. La naissance et l'accompagnement de ces vocations sont les meilleurs signes de croissance d'une communauté chrétienne : « Là où il existera un nombre suffisant de membres du clergé indigène bien formés et dignes de recevoir la vocation sacrée, alors on pourra dire que l'Église aura été fondée et que l'œuvre missionnaire aura porté ses fruits » (MI 36 ; cf. 39, 89).

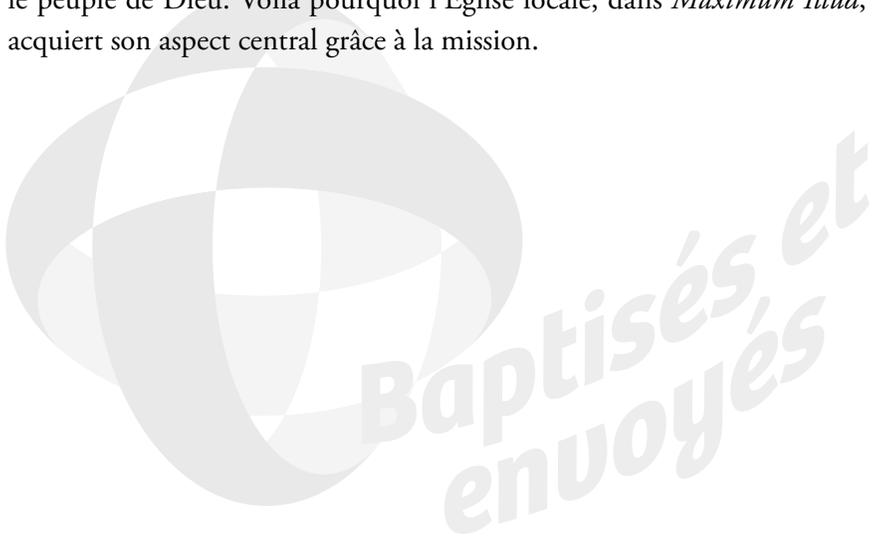
c) *L' universalité*

De façon surprenante, *Maximum Illud* possède une forte connotation de catholicité et d'universalité culturelle et géographique. Sa lecture, aujourd'hui, révèle que l'expression « disciples missionnaires », fréquemment utilisée par le Saint-Père, aurait pu être paraphrasée par Benoît XV. Cette expression n'est autre, dans le langage du Pape François, que l'union de la « passion pour Jésus » (disciples) et de la « passion pour le peuple » (missionnaires). On peut comprendre l'actualité de *Maximum Illud* en relisant des affirmations comme celles-ci : « Si tous, Nous en sommes certain, assument leur devoir, les missionnaires à l'étranger et les fidèles dans leur patrie, Nous pouvons fonder l'espoir que les Missions sacrées, après s'être rétablies des ravages de la guerre, recommenceront à prospérer » (MI 109).

d) *Maximum Illud et les Œuvres Pontificales Missionnaires (OPM)*

À l'occasion du centenaire de *Maximum Illud*, il convient de repenser, de promouvoir et de revaloriser la signification actuelle des OPM. Le Siège Apostolique, à travers la Congrégation pour l'évangélisation des Peuples, assume la responsabilité missionnaire qui lui incombe. C'est un des moments où l'on voit l'importance de la primauté du Successeur de Pierre au service de l'universalité de l'Église et de la nature missionnaire des Églises locales : au-dessus des particularismes des communautés, des nations, de l'idéologie, de la politique, de l'économie, etc., quelle institution ecclésiale devrait assumer la responsabilité de l'évangélisation ? Le Pape, comme successeur de Pierre, est véritablement engagé dans son service de communion, en indiquant une perspective globale, catholique, d'universalité et d'unité. C'est alors que les diverses Œuvres de soutien missionnaire – dont beaucoup sont nées en France (XIX^{ème} siècle) – se transfèrent à Rome (1922), manifestant ainsi d'une manière plus explicite leur catholicité charismatique. À savoir que le centre du service universel de la mission ne se trouve plus à Lyon ou

en France, mais en se transférant à Rome, devient universel, en stimulant la collaboration entre Église universelle et Églises particulières. En même temps, l'intérêt missionnaire devrait se transposer au centre des préoccupations de l'Église. Ceci n'indique pas encore la reprise d'un dynamisme missionnaire vigoureux, mais aussi une invitation adressée aux Secrétariats Généraux des OPM à soutenir la responsabilité missionnaire des communautés chrétiennes répandues dans les Églises particulières et animées par le peuple de Dieu. Voilà pourquoi l'Église locale, dans *Maximum Illud*, acquiert son aspect central grâce à la mission.



Octobre
2019

TRINITÉ, MISSION ET ÉGLISE

On peut parler du trinôme Trinité, Mission et Église en termes de corrélation, ou mieux encore de co-extensivité, en ce sens que ces trois réalités ne sont pas intelligibles séparément ; au contraire, elles s'incluent et se complètent réciproquement, si l'on relit attentivement le parallèle entre *Lumen Gentium* 2-5 et *Ad Gentes* 2-5. L'Église est l'image de la Sainte Trinité et la *missio Dei* est à l'origine de la mission de l'Église.

« Par nature l'Église, durant son pèlerinage terrestre, est missionnaire, puisqu'elle-même tire son origine de la mission du Fils et de la mission du Saint-Esprit, selon le dessein de Dieu le Père » (*Ad Gentes*, 2). Cette affirmation des Pères conciliaires place comme épigraphe la corrélation nodale et vitale entre l'Église, la Trinité et la Mission. Dans son Exhortation apostolique *Evangelii Nuntiandi*, Paul VI réalise une remarquable synthèse des liens réciproques et indissolubles entre l'Église et l'évangélisation quand il affirme que l'Église est née de l'action évangélisatrice de Jésus et des douze Apôtres (cf. *Evangelii Nuntiandi*, 15). Par la suite, elle fut envoyée par le Christ et, en tant que dépositaire de la Bonne Nouvelle, elle est appelée en premier lieu à s'auto-évangéliser. Cette interdépendance ontologique entre la mission et la communauté ecclésiale reflète même la nature du Dieu un et trine, qui est à la fois communion et mission. Le caractère sacramentel de l'Église n'est possible que dans la mesure où celle-ci est « l'image de la Trinité ». Et si l'Église est prophétiquement un signe de la famille trinitaire et un instrument du don de la mission, c'est en vertu de son engendrement dans l'*agape* de la communion trinitaire du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Le mystère du Dieu un et trine est donc le fondement, le principe et le paradigme de l'Église, le terme et l'accomplissement de

son pèlerinage terrestre. L'Église participe « de l'amour » et est destinée « à l'amour » divin, raison pour laquelle elle est sacrement et participation de la Trinité, étant *Ecclesia de Trinitate* ; elle vit d'elle, en tant qu'*Ecclesia in Trinitate* et tend vers elle comme *Ecclesia ad Trinitatem*. Le mot « sacrement » employé dans *Lumen Gentium* 1 en référence à l'Église, signifie signe et instrument de l'union intime verticale avec Dieu et de la communion horizontale de tout le genre humain. Pour le Concile Vatican II, le terme sacrement, dont la connotation est dynamique, définit l'Église en même temps comme don et mission. Chacun de ses membres n'a pas seulement des dons et une mission, mais constitue intrinsèquement un don et une mission (cf. *Evangelii Gaudium*, 273). Pour cette raison, l'Église et ses fils et filles, en tant que signes et instruments, rendent visibles la mission du Dieu invisible et reflètent de manière tangible la communion trinitaire qui, dans la dynamique de l'*exitus* de Dieu, se déverse au profit de l'humanité.

La « ré-unification », qu'évoque la lettre aux Éphésiens (cf. Ep 2, 13-22), est la « destruction » accomplie par Dieu, de la forte haine de séparation enracinée dans l'homme. Dans sa relation à l'homme pécheur, en particulier, et au peuple esclave du péché, en général, c'est Dieu qui fait le premier pas. C'est Lui, le Saint des Saints, qui se dirige vers et qui chemine en communion avec ceux qui sont éloignés de lui. Dieu éradique la haine enfouie au plus intime des hommes. Il fait des frères et des sœurs de ceux qui étaient jadis séparés et les réunit autour de lui : il en fait une communauté, l'Église. La Croix est la source du sacrement de l'amour inébranlable et de la communion de Dieu avec l'homme. L'Église, communauté de fidèles réunis par Dieu grâce au sacrifice de son Fils, est la communauté de Dieu. L'Église de Dieu est donc la communauté des hommes et des femmes animés d'une force nouvelle, la grâce de Dieu qui pardonne, réconcilie et façonne l'unité. L'Église est une communauté transformée dans l'intimité de ses fibres humaines par l'Esprit Saint. L'Église naît de la communion divine et reçoit de son Seigneur le don et l'exercice de la communion.

L'Église de Dieu, mystère de communion, tend en soi à la vocation de l'universel pour ce qui est du salut. Certes, elle s'exprime de mille façons différentes en chacun de ses membres, mais elle ne s'enferme pas dans leur individualité. L'horizon de l'Église est l'horizon de Dieu, Seigneur de la communion en son Fils Jésus-Christ par l'Esprit. L'Église, peuple de Dieu en communion, est née de la destruction de toute haine et toute barrière, sources de division. Elle est ancrée dans le *déjà et pas encore* de « l'accomplissement » et de la perfection de la communion de l'humanité en Dieu. L'Église *union*, ou mieux encore, l'Église *communion* s'enracine historiquement dans l'histoire d'Israël. L'Église trouve ses origines en Dieu « avant la création du monde » (Ep 1, 4). Elle ne peut ni ne doit se séparer de sa source. Tout ce qui ne contribue pas à la communion ecclésiale serait contraire à la nature de l'Église. C'est ce que nous lisons dans la Constitution Dogmatique sur l'Église : « Tous les hommes sont appelés à faire partie du Peuple de Dieu. C'est pourquoi ce peuple, demeurant uni et unique, est destiné à se dilater aux dimensions de l'univers entier et à toute la suite des siècles pour que s'accomplisse ce que s'est proposé la volonté de Dieu créant à l'origine la nature humaine dans l'unité, et décidant de rassembler enfin dans l'unité ses fils dispersés (cf. Jn 11, 52) » (*Lumen Gentium*, 13). Le Christ est l'Artisan de la « récapitulation » dans laquelle et par laquelle advient la « réconciliation » par celui qui est l'unique Médiateur entre Dieu et les hommes, dans la création et dans la Rédemption.

Avant d'être une activité de l'Église, la mission est une *actio Dei*, une activité divine, car Dieu, en Jésus-Christ et dans l'Esprit Saint, est le premier missionnaire qui « sort de lui-même » en envoyant et en étant envoyé. Par conséquent, entre la *missio Dei* et les *missiones Ecclesiae*, il existe un lien de postériorité, de subordination et de participation des ces dernières à la première. L'activité missionnaire de l'Église n'est authentique et significative que dans la mesure où elle agit et participe à la continuation et au renouveau des processions intra-divines dans l'histoire ; au prolongement et au développement de l'auto-communication *ad intra* et *ad extra* du Dieu un et trine dans l'espace et le temps. Épiphanie du Royaume de Dieu,

l'Église exerce avant tout un rôle prophétique et sacramental, mais n'est jamais identique et ne remplace pas la *missio Dei* : son œuvre missionnaire et les missions divines sont différentes, tant dans leur *modus operandi* que dans les personnes qui les accomplissent. Alors que Jésus est à la fois, par essence, l'envoyé et celui qui envoie, le héraut et l'autorévélation du Royaume en sa personne, l'Église et le disciple missionnaire agissent par participation et par témoignage, chargés de rendre tangible le don de l'amour de Dieu. L'Église, dans sa mission, ne remplace jamais Dieu ni son œuvre. Elle participe efficacement, fait de nous, par les sacrements, des contemporains du salut et se manifeste comme Royaume de Dieu au début de son pèlerinage terrestre. Cette dynamique ne se met à l'œuvre que si l'Église accepte d'être le signe obéissant et l'instrument du don de la grâce et si sa mission s'insère dans le processus de la « sortie de Dieu trinitaire », qui se communique personnellement à travers l'Incarnation de son Verbe et l'effusion de l'Esprit de Pâques-Pentecôte. Donc, cette Église d'inspiration et d'origine trinitaires devient, à l'image du Père, du Fils et du Saint-Esprit, une « communion en mission ». En vertu de cela, elle doit rendre le don du salut accessible à toute l'humanité, puisqu'elle n'est pas un peuple appelé et choisi par lui-même et pour lui-même, mais envoyé et engagé pour répandre la grâce de l'Alliance avec Dieu, au-delà de ses frontières structurelles et de ses frontières visibles (cf. *Lumen Gentium* 13-17).

La coexistence réciproque du Père, du Fils et du Saint-Esprit dans l'Église est donc une vocation, un appel à rendre permanente cette communion active et passive, réceptrice et donatrice, dynamique et progressive de la Trinité (périchorèse) qui, à travers la médiation sacramentelle de son image ecclésiale, veut continuer à se donner au monde pour le sauver. Dans l'Église, le don n'est jamais reçu pour être conservé et caché, mais pour être communiqué et partagé : l'Esprit aux sept dons ne permet pas au chrétien de se replier sur lui-même ; il l'encourage, le pousse plutôt à s'ouvrir à Dieu et au prochain, dans un élan de générosité qui fasse fructifier le don. En termes de communion missionnaire, on peut dire que le don devient

une mission et que la mission devient un don enraciné dans l'incessante donation et révélation divines selon les mouvements trinitaires. La foi se renforce quand on la donne.

Une première déduction missionologique relative à ce que nous avons exposé jusqu'ici impliquerait que, pour l'Église, fruit des missions divines, l'évangélisation devienne une grâce qui lui est concédée par le Christ, un pur don d'élection à participer à l'œuvre missionnaire de Dieu. L'apostolicité fait de l'Église une famille, une communion en mission et une mission dans la communion, dans la succession apostolique ininterrompue des générations de croyants. La catholicité, d'autre part, l'engage à devenir toujours davantage, pour tous, le symbole de l'unité dans la diversité et de la diversité dans l'unité.

Une seconde implication possible sur la consubstantialité entre l'Église et la mission à partir de la Trinité consiste dans l'intersubjectivité ecclésiale comme analogie du Dieu un et trine. On entend par là que l'Église universelle, image des processions et des missions du Verbe et de l'Esprit, est le lieu où l'immanence, la complémentarité mutuelle des chrétiens et l'égalité entre eux dans la différence, sont promues et vécues par analogie avec l'inhabitation des personnes divines (périchorèse intra-trinitaire). En bref, les membres d'une même communauté ecclésiale ne coexistent pas simplement l'un à côté de l'autre ; ils pro-existent, l'un « avec, dans et pour » l'autre, dans un état permanent de donation et de vocation (le Baptême, l'Eucharistie et le Mariage).

Le Dieu créateur s'offre lui-même en engendrant le Fils dans l'Esprit et en instituant à travers lui une Église-famille, image de la « famille » trinitaire. La mission de l'Église a pour seul objectif de communiquer et de transmettre cette vie divine qui fait de nous des fils et des filles de Dieu, frères et sœurs dans le Christ. Notre participation à la communion du Père, du Fils et de l'Esprit Saint est le but ultime de l'activité missionnaire de l'Église. Quand l'Église agit pour le renforcement et le rétablissement des liens de communion, de réconciliation, de convivialité, de charité, de paix et de justice entre les hommes, elle accomplit la volonté de Dieu qui

veut que tous les hommes soient sauvés et elle rend actuel le Royaume de Dieu, qui existe déjà et qui est imminent parmi nous.

Pour parvenir à réaliser cette unité familiale et cette communion fraternelle entre les hommes, l'Église, en communiquant et en témoignant la foi apostolique qu'elle a reçue, doit courir le risque de sortir d'elle-même pour s'aventurer hors de ses frontières visibles et culturelles. Sortir ne signifie pas détruire la maison et le temple, mais implique d'élargir les espaces et les temps de la mission, pour que l'Église corresponde de plus en plus à l'amour salvifique de Dieu, son fondateur. Être en constant *exitus* vers les périphéries géographiques, et surtout existentielles, consiste à adopter des comportements prophétiques dans les initiatives de dialogue œcuménique, interculturel et interreligieux, pour ouvrir les vastes perspectives d'une fraternité universelle dans laquelle tous ceux qui reconnaissent Dieu comme Père et Jésus-Christ comme Sauveur puissent vivre harmonieusement comme frères et sœurs.

Pour conclure, suivre les traces du Dieu trinitaire qui s'auto-communique pousse les communautés ecclésiales à prendre des distances avec la tentation de se replier sur elles-mêmes de façon égoïste et ethnocentrique. En réalité, dans le don de soi créateur du Père, de même que dans l'œuvre rédemptrice du Fils et dans l'œuvre de sanctification de l'Esprit, c'est toute la famille trinitaire qui interagit, étant donné qu'aucune Personne de la Trinité n'agit indépendamment des autres, mais avec, dans et pour les autres Personnes Divines. L'Église devrait tendre à cette communion contemplative et interactive, en harmonisant en son sein l'exercice des charismes, le service des institutions et la répartition des ministères, de sorte que tous les fidèles – laïcs, évêques, prêtres, diacres, personnes consacrées – coopèrent à la mission, à l'unique mission de Dieu qui fait l'Église elle-même.

LA PÂQUE DE JÉSUS-CHRIST FONDEMENT DE LA MISSION

Dans son Exhortation apostolique post-synodale *Evangelii Nuntiandi*, Paul VI déclare que « Jésus lui-même, Évangile de Dieu, a été le tout premier et le plus grand évangéliste. Il l'a été jusqu'au bout : jusqu'à la perfection, jusqu'au sacrifice de sa vie terrestre » (7). Jean-Paul II reprendra cette même idée dans *Redemptoris Missio* quand il affirmera que : « Le Christ étant la Bonne Nouvelle, il y a en lui identité entre le message et le messager, entre le dire, l'agir et l'être » (13). Non seulement le Christ annonce le Royaume, mais il est, aussi et surtout, *l'auto-basileia*, à tel point que l'on peut affirmer que l'efficacité et l'efficience de sa mission résident dans l'identification totale de sa personne à la Bonne Nouvelle qu'il annonce. Plus précisément, la mission du Fils n'est autre qu'une communication de la vie divine à l'humanité en un don de soi permanent, depuis son Incarnation jusqu'à sa Résurrection d'entre les morts, en passant par ses miracles, ses actions et ses enseignements. Le Mystère du Christ et son ministère terrestre se sont développés en une double oblation : le don de sa vie au Père, de qui il a reçu sa mission, et le don de sa vie à ses frères et sœurs, fils et filles de Dieu, qu'il a voulu réunir en une seule famille. Dans la réalisation de cette mission, le *modus operandi* de Jésus, avant ou après la Pâque, se différencie et se complète : dans la période pré-pascale, la mission que Jésus confiait à ses disciples semblait limitée dans le temps et dans l'espace (cf. Mt 10, 1-16) ; dans la phase post-pascale, au contraire, on assiste à une universalisation et à une mondialisation de la mission (cf. Mt 28, 16-20). Cela met en valeur le caractère central et originel du Mystère Pascal dans la mission comme action de Dieu et comme don-responsabilité de l'Église.

Dans sa passion-mort-résurrection, Jésus-Christ poursuit et accomplit de manière plus déterminée, décisive et définitive sa mission du don de soi, qui consiste à communiquer la vie divine pour le salut de la multitude (cf. Mc 10, 45). Dans la mission post-pascale confiée à ses apôtres, le don de la vie nouvelle s'universalise et s'étend jusqu'aux extrémités de la terre. Dans *Redemptoris Missio* 22, Jean-Paul II observe que « tous les évangélistes, quand ils font le récit de la rencontre du Ressuscité avec les Apôtres, concluent par l'envoi en mission » (cf. Mt 28, 18-20 ; Mc 16, 15-18 ; Lc 24, 46-49 ; Jn 20, 21-23). Cette concomitance ou lien entre mission et résurrection est si forte que l'on peut affirmer que résurrection signifie mission, puisque la glorification du Ressuscité est l'acte fondateur de la mission universelle (cf. Mt 28, 18). La mission, et donc la résurrection du Christ, ne sont autre que la transmission d'une vie nouvelle dans l'Esprit, vie divine à laquelle toute l'humanité est appelée à prendre part grâce au mouvement centrifuge de la mission universelle que le Ressuscité inaugure en envoyant ses disciples dans le monde entier. Cette mission de communication de la vie de Dieu par l'effusion de l'Esprit du Père et du Fils s'universalise dans de l'avènement pascal de la Pentecôte. L'annonce, le baptême et le discipolat structurent, à partir de Jésus, l'envoi en mission des douze Apôtres et des disciples.

Avant la Pâque, l'Esprit demeure en la personne du Christ et agit à travers Lui. Après la résurrection, le Paraclet est transmis aux Apôtres et agit à travers eux et avec eux pour rendre efficacement présent le Christ ressuscité. Partant de l'effusion de l'Esprit à Pâques, Jean-Paul II, dans *Redemptoris Missio* 23, affirme que toute mission a deux dénominateurs communs : une dimension universelle, c'est-à-dire catholique, qui se retrouve dans les expressions « toutes les nations » (Mt 28, 19) ; « tous les peuples » (Lc 24, 47) ; « dans le monde entier [...] à toute créature » (Mc 16, 15) ; « jusqu'aux extrémités de la terre » (Ac 1, 8) ; et encore, l'évangélisation possède un fondement pneumatologique qui s'exprime par l'omniprésence et la toute-puissance agissante de l'Esprit. Le don des langues signifie fondamentalement qu'il est l'artisan de l'unité dans la diversité et le protagoniste

de la diversité dans l'unité, dans l'Église et dans le monde. Le dessein divin de réunification de l'humanité en un seul troupeau s'accomplit avec l'Église. Par la Mort et la Résurrection du Seigneur Jésus-Christ, l'humanité est non seulement réconciliée avec Dieu mais, dans l'Église et grâce au don de l'Esprit Saint, elle jouit d'une véritable communion avec Dieu.

L'édification, le « renouveau » permanent et, en général, la mission de l'Église se réalisent grâce aux « deux mains de Dieu », selon la belle formule de saint Irénée de Lyon, à savoir Jésus-Christ et le Saint-Esprit. L'Église de Dieu est radicalement marquée par « l'Événement » de la Croix. À partir de la Mort-Résurrection, l'humanité est réconciliée avec Dieu, elle est introduite dans le « temps de Dieu » et l'Église est constituée comme lieu privilégié de la communion avec Dieu. Le « temps de Dieu » est, pour l'Église, le temps de la grâce. Par sa Croix, le Christ abat le mur qui séparait l'humanité pécheresse de Dieu. En Jésus-Christ, le « temps de Dieu » devient, « temps de l'Église ». Par sa résurrection, le Christ, premier-né d'entre les morts, introduit le corps ecclésial dans la communion de la Sainte Trinité. L'Église est ainsi en communion avec la sainteté de Dieu. Communauté sanctifiée par le sacrifice de la Croix, l'Église est le corps du Christ qui est, à son tour, la Tête de l'Église. Ce n'est pas une communauté statique mais en devenir dans le temps et dans l'espace, une communauté enrichie et assistée en permanence par l'Esprit Saint.

Dans ce monde, l'Église est « la portion concrète d'humanité » qui existe pour que la gloire de Dieu soit manifestée de manière efficace et visible. Cette gloire passe par « l'espace du salut » ouvert par la Croix, par laquelle le Christ s'unit à son Église, c'est-à-dire à l'humanité tout entière, et la sauve. L'Église n'existe pas pour elle-même mais pour la rédemption de l'humanité, la manifestation de la gloire de Dieu. La mission de l'Église naît de la Pâque. L'annonce du Christ Ressuscité est en même temps le fondement, la source et la mission de l'Église (cf. Actes des Apôtres). La raison d'être de l'Église consiste à poursuivre l'œuvre de réconciliation de Jésus-Christ à travers sa Sainte Croix dans l'Esprit Saint. La mission de l'Église est appelée à être, dans son ensemble, le sacrement de la réconciliation de l'humanité avec

Dieu. Selon l'affirmation d'Irénée : « Car la gloire de Dieu, c'est l'homme vivant, et la vie de l'homme, c'est la vision de Dieu : si déjà la révélation de Dieu par la création procure la vie à tous les êtres qui vivent sur la terre, combien plus la manifestation du Père par le Verbe procure-t-elle la vie à ceux qui voient Dieu ! » (*Adversus Haereses* IV, 20, 7).

L'Église, Corps du Christ, participe dans le Seigneur Jésus à l'édification et à la croissance du Royaume de Dieu. L'élargissement du Royaume de Dieu est l'élargissement de l'Église elle-même. En Jésus-Christ, la sanctification de l'humanité se réalise et accroît l'Église, son Corps : « Le Fils de Dieu, dans la nature humaine qu'il s'est unie, a racheté l'homme en triomphant de la mort par sa mort et sa résurrection, et il l'a transformé en une créature nouvelle (cf. Ga 6, 15 ; 2 Co 5, 17). En effet, en communiquant son Esprit à ses frères, qu'il rassemblait de toutes les nations, il les a constitués, mystiquement, comme son corps » (LG 7).

L'Église est sainte parce qu'en Jésus-Christ, son époux, elle participe de la sainteté de Dieu. L'Église trouve en Jésus-Christ, sa Tête, la perfection vers laquelle elle avance et vers laquelle elle est attirée (cf. Ep 4, 13). L'Église est intimement liée au Christ. Elle n'existe réellement que dans le Christ : « Le Christ, unique médiateur, crée et continuellement soutient sur la terre, comme un tout visible, son Église sainte, communauté de foi, d'espérance et de charité, par laquelle il répand, à l'intention de tous, la vérité et la grâce. Cette société organisée hiérarchiquement d'une part et le corps mystique d'autre part, l'ensemble discernable aux yeux et la communauté spirituelle, l'Église terrestre et l'Église enrichie des biens célestes ne doivent pas être considérées comme deux choses, elles constituent au contraire une seule réalité complexe, faite d'un double élément humain et divin » (LG 8).

Saint Augustin employait l'expression sublime de « Christ Total » pour indiquer la relation intime qui existe entre le Christ et l'Église et pour exprimer la splendeur et la plénitude vers lesquelles tend chaque Église en chemin. Le « Christ total », c'est l'union intime entre le Christ-Tête et l'Église-Corps, en tout temps et en tout lieu. Il n'y a pas d'Église sans le Christ : « En effet, le chef et le corps ne forment ici qu'un seul Christ ;

ce n'est pas que sans le corps le Christ ne soit pas entier ; c'est qu'il a daigné faire un tout avec nous, lui qui sans nous est toujours entier, non seulement comme étant le Verbe, le Fils unique et égal du Père, mais encore comme s'étant fait homme, comme étant Dieu et homme tout ensemble. [...] Ainsi nous sommes tous les membres et le corps du Christ ; tous, non seulement nous qui sommes ici, mais encore tous les fidèles répandus sur toute la terre ; non seulement nous qui existons aujourd'hui, mais qui encore ? Depuis le juste Abel jusqu'à la fin du monde et tant qu'il y aura des hommes pour engendrer et pour être engendrés, tous les justes qui traversent cette vie, tous ceux qui paraissent maintenant, non pas en ce lieu, mais en cette vie et tous ceux qui doivent y paraître encore, tous forment le corps unique du Christ et chacun d'eux est un de ses membres. [...] Et comme il dit encore de lui qu'il *est le chef de toute principauté et de toute puissance* (Col 2, 10), il est clair que notre Église, celle qui est aujourd'hui pèlerine, s'unit à l'Église céleste, où nous les anges sont nos concitoyens [...]. Et quand [Paul] ce prédicateur du Christ dut subir de la part d'autrui les persécutions qu'il avait infligées à d'autres : "Pour accomplir dans ma chair les afflictions qui manquent au Christ" (Col 1, 24), c'était afin de montrer que ses douleurs étaient encore les douleurs du Christ. Or, le Christ ne pouvait alors souffrir dans son chef, inaccessible au ciel à ces sortes de tourments ; il souffrait donc dans son corps ou dans son Église, puisqu'uni à son chef, ce corps ne forme qu'un seul Christ » (Saint Augustin, *Discours* 341, 11-12 : PL 39, 1499-1500).

À partir de la Pentecôte, le Seigneur Jésus-Christ devient indissociable de son Église, même s'il la transcende et qu'elle lui doit tout ce qu'elle est. Il n'y a pas d'Église sans Christ Ressuscité. La notion de « Christ Total » d'Augustin illumine de manière admirable la communion entre le Christ et l'Église, et entre les membres de l'Église et le Christ, aussi bien personnellement que communautairement. L'Église ne fait qu'un avec Jésus-Christ. Le « Christ total » est la Tête, le Christ, et le Corps est l'Église.

La Croix, la Résurrection et la Pentecôte sont des moments décisifs de la communion ecclésiale avec la Sainte Trinité. Ces moments sont distincts

mais ne sont pas séparés. À la Pentecôte, l'unité linguistique autrefois brisée à Babel est reconstituée par le don du Saint-Esprit. À la confusion des langues et à la séparation du genre humain, symbolisée par Babel au chapitre 11 de la Genèse (cf. Gn 11, 1-9), répond la réunification de l'humanité dans l'intelligence du témoignage apostolique par l'efficacité réconciliatrice de l'Esprit. À Babel, une seule langue, symbole de l'unité vécue et brisée par l'orgueilleuse prétention humaine ; à la Pentecôte, la multitude des langues, symbole de la barrière dressée entre les peuples, est unifiée dans la compréhension commune de la Parole apostolique. Tel est l'œuvre de l'Esprit des « derniers jours ». Le feu de cet unique Esprit, qui s'empare de chacun pris dans sa singularité, étreint la multitude pour la ressouder en une seule unité. La communauté qui naît de la Pentecôte se réunit à Dieu par la force de l'Esprit Saint. À la Pentecôte, « l'orgueilleuse prétention humaine » cède la place à la communion ; la diversité humaine est rassemblée dans l'unité de la multitude. Grâce à la présence active du Saint-Esprit, l'Église actualise et annonce l'Évangile. L'Église n'exerce pas ce ministère de communion pour acquérir des mérites qui lui seraient propres, elle le fait avec l'engagement de la qualité de son attachement au Christ. L'Église réconciliée évangélise et participe, dans le temps et dans l'espace, à l'édification du Royaume de Dieu, dont elle fait elle-même pleinement partie *hic et nunc*.

Octobre
2019

MARIE ET L'ÉGLISE

Dans son vingt-cinquième Sermon, saint Augustin affirme que la grandeur de Marie ne réside pas dans le privilège d'avoir engendré le Fils de Dieu dans la chair. Elle est grande grâce à la foi par laquelle elle a accueilli, conçu, mis au monde et nourri le Fils de Dieu. C'est sa foi (l'obéissance exprimée par son oui, son *fiat*) qui engendre, uniquement en elle, le corps du Fils de Dieu, Jésus-Christ. Marie engendre la chair de Jésus, dans son intellect, dans sa volonté et dans son cœur, comme acte de foi, fruit du Saint-Esprit. Cette foi féconde est désignée, chez saint Augustin, comme le motif de son honneur. Dans l'Église, Marie est grande, bien plus pour sa foi que pour son privilège unique d'avoir donné un corps humain au Fils de Dieu.

Les Évangiles témoignent du cheminement, de la mission et du pèlerinage de foi que Marie est appelée à vivre. Dans son Encyclique *Redemptoris Mater*, au n° 2, Jean-Paul II, citant *Lumen Gentium* 58, nous dit que Marie a dû grandir dans la foi pour donner pleinement naissance à Jésus-Christ. Marie est disciple et pèlerine dans la foi. Il est demandé au chrétien, disciple missionnaire, d'avoir connaissance, de suivre le cheminement de foi de Marie et d'y participer. Ce n'est qu'ainsi, grâce à la foi, que l'Esprit Saint peut aussi donner naissance à Jésus en chacun de nous. Parcourons avec Marie les étapes de son pèlerinage dans la foi, qui la font grandir dans sa mission de fille, de disciple et de mère.

Luc 1, 26-38

L'Annonciation, la conception virginale de Jésus-Christ en Mt 1, 18-25, est le premier moment de la foi de Marie. Le « oui » de l'Annonciation ne semble pas encore pleinement réalisé, bien qu'il soit, de la part de Marie, un « oui » total. C'est le commencement de l'obéissance maternelle et, par conséquent, un « oui » qui, humainement, est un élan de disponibilité absolue, mais pas encore complet, car non encore pleinement consommé. À l'Annonciation, lorsqu'elle interroge l'ange, Marie est encore protagoniste. Elle ne dit « oui » qu'après ce dialogue avec l'ange. Bien que destiné à être le salut de toute l'humanité, le Fils de Dieu apparaît, lors de l'Annonciation, comme le fruit exclusif du sein virginal de Marie et de la fécondité de l'Esprit Saint.

Luc 1, 39-45

Lorsque Marie rend visite à Élisabeth, celle-ci reconnaît sa maternité divine. C'est la rencontre entre l'Ancienne et la Nouvelle Alliance. La maternité divine de Marie s'affirme comme le fruit de sa foi : « Heureuse celle qui a cru à l'accomplissement des paroles qui lui furent dites de la part du Seigneur. »

Luc 1, 46-56

Le *Magnificat* apporte la réponse de Marie à la profession de foi d'Élisabeth. C'est un chant d'exultation qui révèle que Marie a conscience que le fruit de ses entrailles vient de Dieu par sa libre adhésion de foi.

Cependant, ce que le Saint-Esprit accomplit et réalise à travers l'obéissante médiation de Marie ne concernera pas seulement Marie, mais tous les hommes. De génération en génération, toute l'humanité et la création

Octobre
2019

tout entière recevront les bienfaits obtenus de sa foi virginale. En Marie se réalise, pour toute l'humanité, la médiation historique de l'accomplissement des anciennes promesses faites à Israël, le commencement du monde réconcilié. À travers la médiation d'Israël en Marie, le monde commence son cheminement de salut et de réconciliation. Nous sommes le nouvel Israël : en Marie, par la foi, advient le commencement de l'Église.

Luc 2, 1-20

La naissance de Jésus (cf. Mt 2, 1-12) montre déjà, à travers les bergers, les premiers signes de la réconciliation du peuple. Luc décrit le début de la transfiguration du monde, dans les bergers, tandis que Matthieu nous présente, dans les mages, la portée universelle et la grandeur du fruit des entrailles de la Vierge Marie. Ici, la mère de Jésus ne parle pas, mais elle garde tout dans le secret de son cœur. Elle médite et contemple l'unité du Mystère, le sens des choses qui lui arrivent et qu'elle est appelée à vivre dans la foi.

Matthieu 2, 13-19

Le récit de la fuite en Égypte et du massacre des saints innocents met en évidence le fait que, dès sa plus tendre enfance, la relation de Jésus-Christ avec Marie est marquée par l'effusion de sang, signe évident de la séparation sanglante qui conduit à la maturité de la foi. Luc nous présente aussi cette vérité dans l'épisode de la circoncision (cf. Lc 2, 21) : le fils premier-né n'appartient pas à Marie et sa relation maternelle semble déjà revêtir une forme sacrificielle (le couteau, le sang et le nom donné à Jésus par le sang : Jésus signifie « Yahvé sauve »). Jésus appartient à Dieu et la séparation d'avec sa mère sera violente. Dans la séparation de la croix, grâce à la foi, le Fils de Marie est donné à tous, pour le salut de tous.

Il devient alors le Seigneur de tous, la tête de son corps qu'est l'Église (cf. Jn 12, 32).

Luc 2, 22-38

La prophétie de Siméon parle de l'épée qui transpercera le cœur de Marie comme une conséquence maternelle spécifique du Mystère pascal de Jésus-Christ. L'enfant est un « signe de contradiction » : il révélera la foi dans le secret du cœur des hommes, dans les profondeurs de notre esprit, quand, élevé sur la croix, il attirera tout à lui.

Luc 2, 41-51

À Jérusalem, Jésus adolescent abandonne ses parents et reste au Temple, prenant possession de ce qui lui appartient (cf. Jn 2, 13-22 ; Lc 4, 16-30). Jésus dit à ses parents : « Ne saviez-vous pas que je dois m'occuper des affaires de mon Père ? » La séparation est claire pour Joseph – il n'est pas son père – mais cela s'adresse aussi à Marie.

Les passages évangéliques qui suivent permettent de déduire ce que le Christ dit au sujet de la relation adulte entre la Mère et le Fils. Dans un cheminement où il lui enseigne à devenir disciple, Jésus éduque la maternité de Marie et l'ouvre à la mission de la maternité de l'Église, grâce à la foi obéissante dans l'écoute et dans la vie de sa Parole.

Jean 2, 1-12

Dans l'épisode des noces de Cana, nous trouvons le vin et le mariage, signes eschatologiques de la Jérusalem céleste, où nous tous, jugés par

la vérité de la Parole de Dieu et de son Amour, nous formerons un tout avec Dieu : « Je vis la cité sainte, la Jérusalem nouvelle, qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu, prête comme une épouse parée pour son époux » (Ap 21, 2). Parler de « paradis », c'est parler de l'union sponsale entre Dieu et l'humanité. Le monde sera jugé pour être réconcilié.

À Cana, Marie cherche à « profiter » de son privilège maternel comme mère dans la chair, mais elle reçoit de son Fils une leçon, afin qu'elle puisse remplir son véritable rôle. À Cana, Marie est mère, mais elle n'est pas encore pleinement fille. Jésus-Christ prend ses distances avec elle : il veut transfigurer son privilège de maternité charnelle. D'abord, il lui adresse la parole, non pas en l'appelant « mère » mais en l'assimilant au reste de l'humanité en utilisant le mot « femme ». Le Christ répond à sa mère comme Seigneur de l'humanité, en soulignant la distance qui la sépare de Marie par des mots durs (« Femme, que me veux-tu ? Mon heure n'est pas encore venue » (Jn 2, 4). Jésus indique aussi à Marie le temps de la plénitude de sa passion : si tu grandis dans la foi – semble-t-il lui dire –, je ferai de toi la mère de toute l'humanité par ta participation au sacrifice de ma croix. Marie accepte le défi de son Fils et nous montre, à nous les hommes, que le chemin de la foi passe par l'obéissance à tout ce que dit le Fils : « Sa mère dit à ceux qui servaient : “Tout ce qu'il vous dira, faites-le” » (Jn 2, 5). Novice dans son cheminement de disciple, Marie est éduquée dans la foi par son Fils, à travers la séparation d'avec lui, à travers sa mort sur la croix. Sa foi ne parvient à son aboutissement que dans la Pâque qui révélera sa mission maternelle universelle.

Marc 3, 31-35 (Mt 12, 46-50 ; Lc 8, 19-21)

Encore animée par son privilège de la chair vis-à-vis du Fils, Marie cherche Jésus comme son propre Fils. Mais il n'accueille pas sa mère et ne lui permet pas d'entrer. Il regarde les disciples et demande : « Qui est ma mère ? Qui sont mes frères ? », pour répondre : « Celui qui fait la volonté de

Dieu, celui-là est pour moi un frère, une sœur, une mère. » Jésus décrit ainsi ce qui s'est produit lors de l'Annonciation, en affirmant que la foi vécue par Marie transforme ceux qui croient en une mère : la foi engendre des fils et des filles de Dieu. Jésus éduque Marie en lui révélant le sens véritable et la portée universelle de sa maternité charnelle, pour élargir sa maternité et faire d'elle la Mère de l'Église et de l'humanité sauvée.

Luc 11, 27sq.

« Heureuse la mère qui t'a porté en elle, et dont les seins t'ont nourri ! » À ces mots, Jésus répond : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la gardent ! » La maternité qui engendre (les entrailles) et nourrit (le sein) est engendrement dans la Parole qui, écoutée et obéie, se fait chair (c'est-à-dire est mise en pratique) et se sacrifie (à travers l'offrande eucharistique sur la croix) pour pouvoir nourrir et soutenir la foi en édifiant l'Église, communauté de croyants.

Jean 19, 25-37

L'heure est venue. Jésus est suspendu à la croix, exposé au regard de tous, entièrement livré au Père. En cela, Jésus non seulement se rend complètement disponible à la volonté du Père, mais il accepte d'être livré par le Père pour le salut de l'homme. En se livrant lui-même, Jésus permet au Père de le livrer pour notre salut. Nous trouvons ici la raison pour laquelle Jésus a annoncé que, lorsqu'il serait élevé-ressuscité de terre, il attirerait tous les hommes à lui (cf. Jn 12, 32). Et tous « lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé » (Jn 19, 37 ; cf. Za 12, 10). L'heure est venue ! C'est à cette « heure », dans ce contexte, que Jésus nous donne sa Mère.

Jésus s'adresse à sa mère et l'appelle « femme » (humanité féminine) en l'offrant, comme mère, à Jean. Jean reçoit Marie comme « femme ». C'est

l'accomplissement de ce que Jésus avait dit en Jn 2, 4 : Marie devient la Mère de tous les vivants, invertissant et convertissant ainsi la désobéissance d'Ève (cf. Gn 3, 20). La maternité de Marie au pied de la croix reconnaît que Jésus est le fruit de ses entrailles et qu'il la donne pour qu'elle devienne la mère de tous les vivants, la Mère de l'Église, de l'humanité et du monde réconciliés.

Au pied de la croix, un vrai et nouvel Adam engendre la vraie et nouvelle Ève. Au pied du nouvel arbre, la désobéissance des origines est vaincue et rachetée (cf. Gn 3,9-15). Par la médiation de Jean, Marie devient la Mère de toute l'humanité. L'Église, humanité réconciliée, trouve son origine dans le Mystère pascal.

Jésus forme Marie pour qu'elle puisse passer du « oui » de l'Annonciation au « oui » de la Croix. Là, au pied de la croix, en silence, en se laissant donner, Marie apporte la fidélité suprême à son « oui » : elle se laisse façonner, créer et « utiliser » par Dieu. Si, dans l'Annonciation, elle se donne à travers la parole humaine de sa foi, au pied de la croix, elle se laisse donner à travers le silence de la contemplation aimante et féconde de l'abandon de son Fils qui est livré.

Après la croix, Marie ne parlera plus. Tout ce qu'elle dit sera toujours d'obéir à son Fils, pour notre salut. Même lors de ses apparitions, elle nous adressera toujours les paroles de Jésus, son Fils, en nous invitant à faire ce qu'il dit dans son Église.

Octobre
2019

Actes 1, 14

L'Église attend l'Esprit pour qu'il la confirme, l'introduise dans la plénitude de la Vérité, la console et la défende. À la Pentecôte, Marie est là, en silence, au milieu des Apôtres, au centre de la confirmation de la fondation apostolique, pétrinienne et mariale de l'Église : Marie est placée au cœur de la mission universelle de l'Église naissante. Désormais le Christ est complet : Lui, la Tête, et nous, en Marie, son Corps, unis à lui dans l'Esprit. Marie,

mère de tous les rachetés, n'a jamais perdu son rôle unique et exclusif d'être la mère de Jésus : sur la Croix, Jésus étend sa maternité à toute l'Église et, à la Pentecôte, il la confirme. Dans l'Église, sa maternité devient universelle. La foi de l'Église peut engendrer Jésus dans le cœur des croyants grâce à la foi de et dans la maternité de la Vierge Marie, fruit et œuvre de l'Esprit Saint (cf. LG 53, 63-65). C'est dans cette logique de génération filiale dans l'Esprit de Dieu, où liberté et foi se rencontrent dans la Pâque de Jésus, que le sacrement du baptême trouve son origine et prend forme.

La foi mariale, fruit de la collaboration maternelle de Marie, est subordonnée à, relative à et découle de la médiation salvifique de Jésus-Christ (cf. LG 60-62). Tout en Marie arrive à correspondre à ce que Jésus avait dit à ses disciples : « Celui qui veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix chaque jour et qu'il me suive. Car celui qui veut sauver sa vie la perdra ; mais celui qui perdra sa vie à cause de moi la sauvera » (cf. Lc 9, 23 ; Mt 16, 24-27 ; Mc 8, 34-38 ; Jn 12, 25).

Marie renonce à elle-même, prend sa croix et suit le Fils dans la gloire de la croix et de la résurrection (Assomption de son âme et de son corps au ciel). Mourant à elle-même, elle participe, comme mère, à la croix de son Fils et le suit, se laissant transporter jusqu'au point où, par l'Esprit, sa maternité terrestre de Jésus devienne la maternité universelle dans l'Église.

1 Corinthiens 15, 20-28

Octobre
2019

Le Christ, nouvel Adam, est le premier de ceux qui ressuscitent d'entre les morts : il est le premier-né de toute la création (cf. Col 1,15) et le premier-né d'entre les morts (cf. Col 1, 18). De même qu'Il est le nouvel Adam, sa mère est la nouvelle Ève (cf. Irénée de Lyon, *Adversus Haereses*, III, 22, 3-4. Irénée se réfère à Justin dans ce parallélisme Marie-Ève, fondé sur le parallélisme Christ-Adam de saint Paul). Elle sera la première à participer à sa glorieuse résurrection : « En effet, de même que tous les hommes meurent en Adam, de même c'est dans le Christ que tous recevront la vie,

mais chacun à son rang : en premier, le Christ, et ensuite, lors du retour du Christ, ceux qui lui appartiennent » (1 Co 15, 22-23). Selon cet ordre, Marie, en tant que mère de Jésus né dans sa chair immaculée, est la première des créatures à faire ressusciter ; en tant que mère de l'Église, elle est la première œuvre de la création à être parfaitement accomplie et glorifiée. Elle est ainsi dans son âme et dans son corps, dans sa totalité : son âme a été obéissante dans la foi, son corps a été façonné par son obéissance virgine.

Comme mère, Marie nous attire vers la gloire du Fils, en intercédant pour nous au Ciel. Élevée au ciel corps et âme, elle demeure Mère du Fils et notre Mère, garantie que ce qui lui est arrivé se produira aussi pour nous : au jour de notre résurrection, nous serons glorifiés dans notre âme et notre corps si nous sommes fidèles comme elle l'a été, si nous croyons avec la foi mariale, avec sa foi. Dans sa maternité, Marie constitue le point de référence et l'espérance certaine que la résurrection de Jésus-Christ sera efficace, qu'elle nous ouvrira la vie éternelle et que la nouvelle vie de sa résurrection sera à l'œuvre dans les créatures que nous sommes. C'est pour cette raison que, dans la Prière Eucharistique, quand nous rappelons notre communion vivante avec l'Église céleste, la première créature glorifiée, dans l'ordre de la résurrection des morts (cf. 1 Co 15, 23), est la Vierge Marie : dans sa maternité divine se trouve déjà le germe fécond de sa maternité ecclésiale.

Apocalypse 12, 1-17 ; 21, 1-14

Octobre
2019

La relation entre la femme vêtue de soleil, la lune sous ses pieds, et la communauté chrétienne persécutée pour le témoignage de sa foi, nous conduit à une meilleure compréhension du principe marial dans l'Église. Dans ce récit, les persécutions subies par les chrétiens sont décrites en termes de batailles apocalyptiques, dans l'atmosphère de la victoire eschatologique de la femme en vertu de la naissance et de la mission du Fils. La femme, couronnée de douze étoiles, qui accouche dans le cadre de la bataille qu'elle mène avec son Fils contre le dragon, nous parle du lien entre

la femme et la communauté de l'Église. Elle nous montre que ce lien est beaucoup plus que symbolique, nominaliste et arbitraire. Ce lien émerge plus loin, si nous considérons que la demeure de Dieu parmi nous, dans la gloire céleste, est présentée comme une ville descendant du Ciel, comme l'Épouse de l'Agneau, Épouse du Seigneur Ressuscité et victorieux.

Il est possible de comprendre la femme qui accouche comme Vierge Marie, dans l'Incarnation-Naissance de Jésus-Christ, à la fois comme mère de son Fils et, comme Église, mère des enfants engendrés à travers et dans son Fils, toujours dans le cadre historique de sa passion et de sa mort sur la croix (cf. Ap 12, 10-12). Il est possible que Jean, au chapitre 12 du livre de l'Apocalypse, ait à l'esprit Marie, la nouvelle Ève, fille de Sion, qui a mis au monde le Messie. On peut entrevoir la relation entre l'engendrement de la foi des chrétiens dans la persécution et l'engendrement du Fils de Dieu en Marie et en eux.

Au-delà de ça, nous avons vu que la capacité de la Vierge de signifier, représenter et être humanité comme Vierge-Église-Épouse – comme le commencement déjà racheté du salut et coopératrice de ce salut – est enracinée dans le fait que son Fils l'identifie clairement comme « femme » dans toute sa prédication sur le Royaume de Dieu, dans ses œuvres qui réalisèrent le Royaume de Dieu, jusqu'à la croix. Connue pour être la Mère de Jésus, Marie est appelée par lui « femme », aussi bien aux noces de Cana (cf. Jn 2, 4) qu'au pied de la croix (cf. Jn 19, 26). Jésus explique ainsi que la maternité de sa mère, Marie, s'étend à la maternité ecclésiale : ce qu'elle a fait (en écoutant à la Parole de Dieu et en lui obéissant) la rend mère, selon la chair, du Fils de Dieu, précisément comme nous, en écoutant et en obéissant à la Parole de Dieu, nous serons engendrés comme disciples (« mes frères, mes sœurs », cf. Mc 3, 33-35 ; Mt 12, 48-50 ; Lc 8,21) capables d'engendrer (« ma mère », cf. Mc 3, 33-35 ; Mt 12, 48-50 ; Lc 8, 21). En donnant le nom de « femme » à sa mère selon la chair, Jésus souligne la nécessité, pour Marie, de grandir comme disciple pour être, dans le mystère de la croix, la première glorifiée de toutes les créatures. Pour nous, cela revêt la signification théologique que nous nous trouvons devant elle, la nouvelle

Ève, mère des vivants, comme principe-commencement, préfiguration et comme garantie que notre salut, comme humanité, est réalisable et efficace.

Déjà glorifiée par son élévation au ciel, corps et âme, Marie, première créature à participer à l'efficacité rédemptrice du Mystère pascal de son propre Fils, demeure présente, comme l'humanité déjà rendue définitivement victorieuse, dans la communauté de l'Église qui engendre le Christ chez les fidèles pendant leur pèlerinage terrestre et au milieu des luttes et des persécutions. Appartenant déjà totalement à Dieu, Marie préfigure ce qui nous arrivera à tous, dans la gloire du Fils. Elle le garantit, autant que possible, à tous les hommes et à toutes les femmes, comme créature glorifiée qui intercède maternellement pour eux avec son Fils. Dans sa maternité déjà rachetée et glorifiée, Marie coopère en tant que mère à l'engendrement de fils dans son Fils ; elle coopère à l'engendrement de l'Église. Comme principe créaturel de l'Église et du monde déjà et définitivement réconcilié avec Dieu le Père, par le Christ, dans l'Esprit, Marie nous indique que l'humanité et toute la création (soleil, lune, étoiles, ciel et terre, villes), quand elles seront sauvées, le seront comme Église et Épouse (cf. Ap 21, 1-7).

Octobre
2019

PAROLE DE DIEU, BAPTÊME, EUCHARISTIE DANS LA MISSION DE L'ÉGLISE

« En exhortant tous les fidèles à l'annonce de la Parole divine, les Pères synodaux ont réaffirmé la nécessité pour notre temps d'un engagement décidé dans la mission *ad gentes*. En aucune façon, l'Église ne peut se limiter à une pastorale de l'«entretien» en faveur de ceux qui connaissent déjà l'Évangile du Christ. L'élan missionnaire est un signe clair de la maturité d'une communauté ecclésiale. Les Pères ont, en outre, exprimé avec force la conscience que la Parole de Dieu est la vérité salvatrice dont chaque homme a besoin en tout temps. À cette fin, l'annonce doit être explicite. L'Église doit aller vers tous avec la force de l'Esprit (cf. 1 Co 2, 5), et continuer de manière prophétique à défendre le droit à la liberté des personnes d'entendre la Parole de Dieu, en cherchant les moyens les plus efficaces pour la proclamer, même au risque de la persécution. L'Église se sent débitrice envers tous de l'annonce de la Parole qui sauve (cf. Rm 1, 14) » (*Verbum Domini*, 95).

Dans l'Ancien Testament, la Parole prépare l'événement de la Parole qui devient chair. La Lettre aux Hébreux commence précisément en soulignant cette dynamité suprême de la Parole : « À bien des reprises et de bien des manières, Dieu, dans le passé, a parlé à nos pères par les prophètes ; mais à la fin, en ces jours où nous sommes, il nous a parlé par son Fils qu'il a établi héritier de toutes choses et par qui il a créé les mondes » (He 1, 1-2). La Parole nous convoque et nous rassemble comme peuple sacerdotal de Dieu, elle nous unifie intérieurement, libérant notre identité et nous restitue la conscience de la fraternité universelle sous le regard d'un seul Père. C'est la Parole qui est à l'origine de toute relation : « Le Dieu invisible s'adresse aux hommes [...] comme à des amis (cf. Ex 33, 11 ; Jn 15, 14-15), il s'entretient

avec eux (Bar 3, 38) pour les inviter et les admettre à (la communion avec lui) » (*Dei Verbum*, 2).

Proclamer l'Évangile en toutes circonstances ne signifie pas avoir du courage, mais avoir la foi ; cela signifie croire que la proclamation franche et constante de la Parole qui sauve, sans reculer devant les difficultés et les échecs, correspond aux besoins les plus profonds et aux tourments les plus universels du cœur humain. À plusieurs reprises l'Église, dans sa Liturgie, répète de ne pas se lasser au long de cet itinéraire de foi. La Parole de Dieu grandit et se propage à travers les persécutions, les diasporas, les refus ou l'accueil inattendu (cf. Is 55, 10-11). La foi est la certitude et la conviction que l'Évangile de Jésus est, pour l'homme de toujours, la Vérité qui donne la Vie et indique le Chemin pour sa vie de communion éternelle avec Dieu (cf. Jn 14, 6).

« Les premiers chrétiens ont considéré l'annonce missionnaire comme une nécessité dérivant de la nature même de la foi : ils croyaient en un Dieu qui était le Dieu de tous, l'unique et vrai Dieu qui s'était révélé dans l'histoire d'Israël et, ultimement, en son Fils, donnant ainsi la réponse qu'au fond d'eux-mêmes tous les hommes attendent. Les premières communautés chrétiennes ont compris que leur foi n'appartenait pas à une tradition culturelle particulière – distincte suivant les peuples –, mais au domaine de la vérité, qui est destinée également à tous les hommes [...] En effet, la nouveauté de l'annonce chrétienne est la possibilité de dire à tous les peuples : "Il s'est montré, lui personnellement. Et à présent, le chemin qui mène à Lui est ouvert. La nouveauté de l'annonce chrétienne ne réside pas dans une pensée, mais dans un fait : Dieu s'est révélé" » (*Verbum Domini*, 92).

Croire en Jésus-Christ n'est pas une opinion religieuse ou un choix idéologique : c'est une option de vie face à la révélation de la Vérité. Le paradoxe chrétien de la Croix de Jésus révèle le sens de la souffrance, inévitable, de la condition humaine, en l'ouvrant à sa dimension la plus profonde et à la possibilité du don total de soi pour la vie. La foi transmise (Parole de Dieu et Baptême) est toujours une foi de l'Église et dans l'Église, qui communique la vie de Dieu à travers le Christ et l'Esprit (Verbe Incarné

et Eucharistie). La foi est la substance de l'espérance dans la vie éternelle (cf. *Spe Salvi*, 2-9).

« La foi de l'Église est essentiellement une foi eucharistique et elle se nourrit de manière particulière à la table de l'Eucharistie. La foi et les sacrements sont deux aspects complémentaires de la vie ecclésiale. Suscitée par l'annonce de la Parole de Dieu, la foi est nourrie et elle grandit par la rencontre de grâce avec le Seigneur ressuscité qui se réalise dans les sacrements [...] C'est pourquoi le Sacrement de l'autel est toujours au centre de la vie ecclésiale : "Grâce à l'Eucharistie, l'Église naît sans cesse de nouveau !" Plus vive est la foi eucharistique dans le peuple de Dieu, plus profonde est sa participation à la vie ecclésiale par l'adhésion convaincue à la mission que le Christ a confiée à ses disciples. L'histoire de l'Église elle-même en est témoin. Toute grande réforme est liée, d'une certaine manière, à la redécouverte de la foi en la présence eucharistique du Seigneur au milieu de son peuple » (*Sacramentum Caritatis*, 6).

La dynamique de la foi est fascinante : de la rencontre avec le Christ à la mission d'annoncer le Christ. C'est la joie de faire connaître et aimer le Christ. La mission consiste à partager avec le Christ son œuvre d'évangélisation : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie » (Jn 20, 21). Les sacrements, en particulier le Baptême et l'Eucharistie, sont des signes efficaces et visibles qui communiquent réellement la vie de Dieu dans le Christ et nous entraînent dans le tourbillon de sa mission, de sa passion pour la vie et du salut de chaque homme. Prier la Parole de Dieu révèle la rencontre avec cet amour et constitue une expérience de la présence du Seigneur Jésus qui demeure en nous avec le Père, dans l'Esprit. Ainsi, la *Lectio Divina* se présente comme un parcours progressif de connaissance et d'intériorisation qui conduit à la transformation et à la plénitude de la mission. La lecture orante de l'Écriture, qui est Parole vivante de Dieu, introduit à la conscience d'une Présence, qui absorbe le temps humain pour le greffer sur le temps divin. L'étude attentive est suivie de la méditation : ainsi la Parole entre dans le vécu et l'étape suivante devient spontanée, celle de l'oraison comme dialogue personnel avec Dieu, comme voie expé-

rientielle de connaissance et d'amour, jusqu'à la contemplation qui dilate le cœur dans la charité. La lecture orante de la Parole est imprégnée de la dimension sacramentelle de l'événement chrétien, car celui qui parle se communique dans la chair et dans le sang et communique la grâce divine et la vie nouvelle dans l'eau et dans l'Esprit. La Parole de Dieu rencontre, dans l'aujourd'hui de l'histoire, la chair ressuscitée du Seigneur Jésus dans les sacrements de l'Église et dans le témoignage de la foi, de l'espérance et de la charité des fidèles baptisés.

« Le Verbe de Dieu nous a communiqué la vie divine qui transfigure la face de la terre, en faisant toutes choses nouvelles (cf. Ap 21, 5). Sa Parole fait de nous non seulement les destinataires de la Révélation divine, mais aussi ses messagers. Lui, l'envoyé du Père pour faire sa volonté (cf. Jn 5, 36-38 ; 6, 38-40 ; 7, 16-18), nous attire à lui par sa vie et par sa mission. L'Esprit du Ressuscité habilite ainsi notre vie à l'annonce efficace de la Parole dans le monde entier. [...] Pour cette raison, l'Église est missionnaire dans son essence. Nous ne pouvons pas garder pour nous-mêmes les paroles de la vie éternelle, qui nous ont été données dans la rencontre avec Jésus-Christ : elles sont destinées à tous, à tout homme. Toute personne de notre temps, qu'elle le sache ou non, a besoin de cette annonce. [...] La responsabilité nous incombe de transmettre à notre tour ce que nous avons reçu par grâce » (*Verbum Domini*, 91).

La mission du Christ ne connaît pas de limites : elle embrasse le monde (cf. Mt 28, 19). En vue de la rencontre avec le Christ par le baptême, le chrétien sait que Jésus est entré dans sa vie, qu'il le transforme réellement (conversion) en l'envoyant. Grâce au baptême, la Parole annoncée et accueillie par la foi nous entraîne dans le flux de la Révélation de Dieu. La vie chrétienne est un processus en devenir, sous l'action de l'Esprit Saint ; c'est un reflet du Christ, devant le Père et devant les frères. C'est une « vie nouvelle », une implication baptismale dans la Pâque du Seigneur (cf. Rm 6), car nous vivons « selon l'Esprit » (Ga 5, 25). C'est une véritable victoire sur le péché, un processus constant de conversion dans le dur combat contre le péché.

Grâce au baptême, la foi de l'Église, librement accueillie, engendre de nouveaux fils de Dieu, de nouveaux frères et sœurs dans la famille de Dieu. Les fonts baptismaux engendrent parce que l'Église est une mère féconde de la Parole qui sauve et de l'Esprit qui la fait vivre. L'Eucharistie rend la chair et le sang des baptisés capables d'engendrer grâce à leur participation à la Pâque de Jésus. La communion au corps et au sang du Christ les fait participer à la force génératrice de l'Amour du Père (l'Esprit Saint) qui unit le Christ à son Église. Cette unité sacramentelle fait de l'Église-Épouse la véritable mère d'une multitude de croyants. Dès les premiers temps, les chrétiens se sont sentis impliqués dans cette réalité missionnaire de la maternité de l'Église : Jésus osa même comparer ses Apôtres à une mère qui souffre des douleurs de l'enfantement, mais est pleine de joie parce qu'elle a transmis la vie (cf. Jn 16, 21-22). Aussi, saint Paul, rappelant que Jésus lui-même « est né d'une femme », déclare-t-il : « je (vous) enfante à nouveau dans la douleur jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous » (Ga 4, 19).

« Le Baptême est le sacrement sur lequel se fonde notre foi elle-même et qui nous greffe comme des membres vivants sur le Christ et sur son Église. Avec l'Eucharistie et la Confirmation, il forme ce qu'on appelle l'« initiation chrétienne », qui constitue un unique grand événement sacramentel qui nous configure au Seigneur et fait de nous un signe vivant de sa présence et de son amour.

Mais une question peut naître en nous : le baptême est-il vraiment nécessaire pour vivre en chrétien et suivre Jésus ? N'est-ce pas au fond un simple rite, un acte formel de l'Église pour donner un nom au petit garçon ou à la petite fille ? C'est une question qui peut apparaître. Et à ce propos, ce qu'écrivit l'apôtre Paul nous éclaire : « Ne le savez-vous donc pas : nous tous, qui avons été baptisés en Jésus-Christ, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés ? Si, par le baptême dans sa mort, nous avons été mis au tombeau avec lui, c'est pour que nous menions une vie nouvelle, nous aussi, de même que le Christ, par la toute-puissance du Père, est ressuscité d'entre les morts » (Rm 6, 3-4). Ce n'est donc pas une formalité ! C'est un

acte qui touche notre existence en profondeur. Un enfant baptisé ou un enfant non baptisé, ce n'est pas la même chose. Une personne baptisée ou une personne non baptisée, ce n'est pas la même chose. Avec le baptême, nous sommes plongés dans cette source intarissable de vie qui est la mort de Jésus, le plus grand acte d'amour de toute l'histoire ; et grâce à cet amour, nous pouvons vivre une vie nouvelle, n'étant plus en proie au mal, au péché et à la mort, mais dans la communion avec Dieu et avec nos frères » (Pape François, Audience générale, 8 janvier 2014).

Celui qui est baptisé peut dire, avec le Christ et dans le Christ, « Notre Père », car chacun de nous fait désormais partie d'une unique famille humaine : l'Église. Le baptême fait de nous des fils, des membres du Peuple de Dieu, des disciples missionnaires (cf. *Evangelii Gaudium*, 120), nous révélant la paternité de Dieu. La mission est la forme de vie nouvelle dans le Christ, comme libre offrande de nous-mêmes à Dieu selon la vocation spécifique à chacun. Le baptême rend le chrétien capable du don total de soi en habilitant son cœur et sa chair au sacrifice eucharistique. Le don total de Dieu par le corps et le sang de Jésus nous introduit et nous intègre dans son éternel mouvement d'amour : c'est une vraie communication corporelle, une véritable participation selon les dynamiques de l'Esprit Saint. L'Eucharistie manifeste à toute la création, grâce à la liberté de l'homme, le vrai sens de la mission : le salut de tous en communiquant la Vie de Dieu pour que tous aient la vie (cf. Jn 6 et Jn 10).

« Dans l'Eucharistie se révèle le dessein d'amour qui guide toute l'histoire du salut (cf. Ep 1, 10 ; 3, 8-11). En elle, le *Deus Trinitas*, qui en lui-même est amour (1 Jn 4, 7-8), s'engage pleinement avec notre condition humaine. Dans le pain et le vin, sous les apparences desquelles le Christ se donne à nous à l'occasion du repas pascal (cf. Lc 22, 14-20 ; 1 Co 11, 23-26), c'est la vie divine tout entière qui nous rejoint et qui participe à nous sous la forme du Sacrement. Dieu est communion parfaite d'amour entre le Père, le Fils et l'Esprit Saint. Déjà dans la création, l'homme est appelé à partager d'une certaine manière le souffle vital de Dieu (cf. Gn 2, 7). Mais c'est dans le Christ mort et ressuscité et dans l'effusion

de l'Esprit Saint, donnée sans compter (cf. Jn 3, 34), que nous sommes rendus participants de l'intimité divine » (*Sacramentum Caritatis*, 8).

« La mission pour laquelle Jésus est venu parmi nous s'accomplit dans le Mystère pascal. Du haut de la croix, d'où il attire à lui tous les hommes (cf. Jn 12, 32), il dit, avant de "remettre son Esprit" : "Tout est accompli" (Jn 19, 30). Dans le mystère de son obéissance jusqu'à la mort, et à la mort de la croix (cf. Ph 2, 8), s'est accomplie la nouvelle et éternelle alliance. La liberté de Dieu et la liberté de l'homme se sont définitivement rencontrées dans sa chair crucifiée en un pacte indissoluble, valable pour toujours. Même le péché de l'homme a été expié une fois pour toutes par le Fils de Dieu (cf. He 7, 27 ; 1 Jn 2, 2 ; 4, 10). [...] "dans sa mort sur la croix s'accomplit le retournement de Dieu contre lui-même, dans lequel il se donne pour relever l'homme et le sauver – tel est l'amour dans sa forme la plus radicale" » (*Sacramentum Caritatis*, 9).

Comme pain de vie, l'Eucharistie établit l'offrande sacrificielle de soi (cf. Rm 12, 1-2) comme mesure de la vraie charité et du témoignage du disciple missionnaire. Le chrétien ne donne pas sa vie à côté de celle de son Maître mais, s'offrant lui-même dans le baptême, il se donne dans l'unique acte oblatif de Jésus. L'Eucharistie révèle le véritable sens de la chair et du sang de notre humanité. Nous avons reçu un corps de chair et de sang pour qu'en faisant la volonté de Celui qui nous a créés, nous puissions nous donner et porter du fruit (cf. He 10). Existentiellement, le don baptismal et eucharistique de nous-mêmes advient dans l'amour conjugal ou dans la vocation à la consécration virginale radicale. Que ce soit dans le mariage ou dans la virginité consacrée, le chrétien vit sa mission dans la libre offrande de lui-même grâce à l'offrande de son corps.

Par l'Eucharistie, Jésus nous intègre dans son offrande au Père, par amour pour nous, en nous montrant le lien de communion qu'il veut établir avec nous, avec son Église qu'il engendre, par le sacrifice de la croix, comme corps et comme épouse. La possibilité de célébrer l'Eucharistie est entièrement enracinée dans le don que le Christ fait de lui-même. De cette manière, nous expérimentons que vraiment Dieu « nous a aimés le premier » (1 Jn 4, 19).

Dans chaque célébration eucharistique, nous confessons la primauté du don du Christ qui fait de nous son Église. L'influence causale de l'Eucharistie à l'origine de l'Église révèle, en définitive, la présence, non seulement dans le temps mais aussi au plus profond de notre être chrétien, du fait qu'il nous a aimés « le premier ». Il est pour toute l'éternité celui qui nous aime le premier ; sa grâce nous précède dans le Baptême que nous avons reçu sans aucun mérite et par l'Eucharistie qui nous est gratuitement offerte.

« Dans le Sacrement de l'autel, le Seigneur vient à la rencontre de l'homme, créé à l'image et à la ressemblance de Dieu (cf. Gn 1, 27), se faisant son compagnon de route. En effet, dans ce Sacrement, le Seigneur se fait nourriture pour l'homme assoiffé de vérité et de liberté. Puisque seule la vérité peut nous rendre vraiment libres (cf. Jn 8, 36), le Christ se fait pour nous nourriture de Vérité. [...] Tout homme porte en effet en lui le désir inextinguible de la vérité, ultime et définitive. C'est pourquoi le Seigneur Jésus, "le Chemin, la Vérité et la Vie" (Jn 14, 6), s'adresse au cœur désirant de l'homme, qui se sent pèlerin et assoiffé, au cœur qui aspire ardemment à la source de la vie, au cœur quêteant la Vérité. En effet, Jésus-Christ est la Vérité faite Personne, qui attire le monde à soi. [...] Dans le Sacrement de l'Eucharistie, Jésus nous montre en particulier *la vérité de l'amour*, qui est l'essence même de Dieu. C'est cette vérité évangélique qui intéresse tout homme et tout l'homme. Par conséquent, l'Église, qui trouve dans l'Eucharistie son centre vital, s'engage sans cesse à annoncer à tous, à *temps et à contretemps* (cf. 2 Tm 4, 2), que Dieu est amour. C'est justement parce que le Christ s'est fait pour nous nourriture de la Vérité que l'Église s'adresse à l'homme, l'invitant à accueillir librement le don de Dieu » (*Sacramentum Caritatis*, 2).

BAPTISÉS ET PASTEURS DANS LA *MISSIO AD GENTES* : LES ŒUVRES PONTIFICALES MISSIONNAIRES

Les Œuvres Pontificales Missionnaires (OPM)

À l'occasion du centenaire de *Maximum Illud*, il est opportun de réaffirmer, de promouvoir et de revaloriser le sens qu'ont de nos jours les OPM, à l'aune de la quatrième Œuvre : l'Union Pontificale Missionnaire (UPM), considérée comme leur âme et leur cœur pensant. À l'époque de Benoît XV, le Saint-Siège, à travers ce que nous appelons aujourd'hui la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples, remplit le rôle qui lui revient dans la mission de l'Église, au-dessus de tous les particularismes des congrégations, des nations, des idéologies, de la politique et de l'économie. Rome s'engage fermement dans son service de communion et de pluralité, garantissant une vision globale d'universalité, une véritable identité catholique de la mission. Au moment où les diverses Œuvres de soutien missionnaire qui sont apparues – surtout en France – sont transférées à Rome, leur universalité devient plus explicite encore. Non seulement la sollicitude missionnaire passe désormais par Rome, mais elle est au cœur même des préoccupations de l'Église. Cela n'implique pas que l'activité aura un dynamisme missionnaire réduit ; cela signifie, en revanche, que grâce aux Secrétariats Internationaux des OPM, la responsabilisation missionnaire des diverses communautés chrétiennes dispersées dans les Églises locales occupe une position centrale dans *Maximum Illud*.

La décennie qui va de 1916 à 1926 a connu des années très significatives. Le 3 mai 1922, les trois Œuvres Missionnaires qui constitueront le principal instrument du développement et de la coopération missionnaires sont constituées en Œuvres Pontificales. L'Œuvre de la Propagation de la Foi

(née en 1822), l'Œuvre de la Sainte-Enfance (née en 1843) et l'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre (née en 1889) deviennent un instrument de la sollicitude que le Pape exerce à l'égard de toutes les Églises du monde en vertu de sa mission de Successeur de Pierre et de Pasteur Universel.

La formation à la mission des OPM et l'UPM

Benoît XV conclut la Lettre apostolique *Maximum Illud* par une exhortation adressée aux évêques afin qu'ils fassent tout leur possible pour instituer dans leurs diocèses respectifs l'Union Missionnaire du Clergé, qu'il approuva lui-même le 31 octobre 1916. Une réalité merveilleuse et féconde qui apporte un nouvel élan à l'engagement missionnaire du peuple de Dieu, « car, grâce à elle, l'action du clergé vient à être judicieusement ordonnée, à la fois pour intéresser les fidèles à la conversion de nombreux païens, et pour développer toutes les œuvres déjà approuvées par ce Siège Apostolique au profit des Missions » (*Maximum Illud*, 107). Une réalité pensée pour que, par l'intermédiaire des prêtres et des évêques, les fidèles baptisés soient toujours plus conscients de leur responsabilité missionnaire envers le monde, pour soutenir l'œuvre de ceux qui consacrent toute leur vie à la *missio ad gentes*.

C'est sans doute l'une des raisons pour laquelle le Préfet de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples, le Cardinal Fernando Filoni, interprétant les sentiments du Pape François, a informé tous les évêques du monde que « les Œuvres pontificales missionnaires (OPM) ainsi que cette Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples sont directement impliquées dans la préparation et la mise en œuvre du Mois missionnaire extraordinaire » (Lettre du Card. Filoni aux évêques, 3 décembre 2017). De plus, il ajoute que « les Directeurs nationaux et diocésains de ces mêmes Œuvres pontificales missionnaires, présents et actifs au sein de vos Églises particulières, sont appelés à collaborer avec vous afin que cette initiative proposée par le Saint-Père puisse servir à renouveler la passion pour l'Évan-

gile, le zèle et l'ardeur missionnaire de nos Églises ». Avec les trois Œuvres Missionnaires plus directement engagées dans la répartition des subsides et des aides économiques, le Secrétariat International de l'Union Pontificale Missionnaire s'emploie à coordonner la préparation, la formation et le développement du Mois Missionnaire Extraordinaire d'Octobre 2019.

L'esprit missionnaire que *Maximum Illud* désirait conserver et revigorer, sous l'impulsion de l'Union Missionnaire du Clergé, trouva un soutien auprès des trois autres Œuvres Pontificales Missionnaires, qui, à travers des parcours différents, cherchaient à promouvoir dans le peuple de Dieu son engagement dans la mission. Restituant la dimension baptismale missionnaire de l'ensemble du peuple de Dieu, l'Union Pontificale Missionnaire, prolongement de l'Union Missionnaire du Clergé, doit sa naissance au bienheureux Paolo Manna. Après avoir été missionnaire en Birmanie, celui-ci avait compris que la tâche de faire grandir la conscience de l'importance de la mission ne pouvait plus être laissée aux seuls missionnaires, hommes et femmes, qui se consacraient au travail d'évangélisation des peuples qui vivaient dans les territoires de mission.

Le but principal et la raison d'être de l'UPM est d'aider à la formation missionnaire des responsables des communautés chrétiennes et, en particulier, de ceux qui sont impliqués dans l'activité missionnaire ; en substance, de quiconque est appelé à participer activement comme missionnaire au sein du Peuple de Dieu. La formation missionnaire des évêques et des prêtres est essentielle, car l'engagement missionnaire de l'Église a besoin de leur engagement et de leur service comme principe d'unité vitale et évangélisatrice pour stimuler la dimension et la responsabilité missionnaires de chaque personne et de chaque institution qui leur est confiée. « Le soin d'annoncer l'Évangile sur toute la terre revient au corps des pasteurs : à eux tous, en commun, le Christ a donné mandat en leur imposant un devoir commun » (*Lumen Gentium*, 23). L'évêque est également invité à participer activement à la mission : « L'évêque [...] dirige l'œuvre missionnaire, rend présents et pour ainsi dire visibles l'esprit et l'ardeur missionnaires du Peuple de Dieu, en sorte que le diocèse tout entier devient missionnaire » (*Ad Gentes*, 38).

À la différence des autres Œuvres Pontificales Missionnaires, l'UPM n'a pas une feuille de route spécifique préétablie, mais agit en permanence à l'intérieur et avec les autres, en étant leur âme (cf. Paul VI, *Graves et Incrementes*, 5 septembre 1966). Si la conscience missionnaire est l'indicateur de la vitalité d'une communauté chrétienne, si la vie pastorale doit être empreinte d'un ardent désir missionnaire, si chaque fidèle doit tourner son regard vers les vastes horizons de l'évangélisation, les responsables de la pastorale ordinaire, quant à eux, doivent s'engager, par une information et une formation missionnaires constantes, pour que les projets pastoraux ne restent pas bloqués par l'immédiateté des urgences internes de la communauté. Tel est le grand défi de l'Union Pontificale Missionnaire au sein des OPM, avec pour objectif de contribuer, par son apport spécifique et ses caractéristiques particulières, à ce que les besoins locaux de formation permanente des Églises soient ouverts vers l'horizon universel de la foi catholique et de sa mission ecclésiale.

Contributions des OPM

L'engagement des OPM répond à un désir exprimé par Paul VI et par Jean-Paul II : « Il ne faut pas donner une image réductrice de l'activité missionnaire, comme si elle consistait principalement à aider les pauvres, à contribuer à la libération des opprimés, à promouvoir le développement, à défendre les droits de l'homme. L'Église missionnaire est également engagée sur ces fronts, mais sa tâche principale est autre : les pauvres ont faim de Dieu, et pas seulement de pain et de liberté, et l'activité missionnaire doit avant tout témoigner du salut en Jésus-Christ et annoncer ce salut, en fondant les Églises locales qui sont ensuite des instruments de libération, dans tous les sens du terme » (*Redemptoris Missio*, 83). En outre, « l'évangélisation contiendra aussi toujours – base, centre et sommet à la fois de son dynamisme – une claire proclamation qu'en Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, mort et ressuscité, le salut est offert à tout homme, comme

don de grâce et miséricorde de Dieu » (*Evangelii Nuntiandi*, 27). De cette manière, trois aspects fondamentaux pourront être garantis :

1) *Conscience ecclésiale*

Les OPM témoignent de l'universalité de l'Église en promouvant « les liens de communion intime quant aux richesses spirituelles, quant au partage des ouvriers apostoliques et des ressources matérielles » (*Lumen Gentium*, 13). Cela revient à dire que les OPM favorisent inlassablement l'échange mutuel des dons que le Seigneur, par son Esprit, a répandus dans les Églises particulières et dans l'Église universelle ; elles suscitent un esprit de fraternité parmi toutes les Églises dont le but est l'évangélisation mondiale ; et, en définitive, elles agissent, d'un côté, comme moyen privilégié d'union entre les Églises particulières, et, de l'autre, entre chacun d'elles et le Pape, qui, au nom du Christ, préside au partage universel de la charité.

2) *Mentalité catholique*

Au sein de l'Église, les OPM s'adressent à tous les baptisés, à toutes les communautés chrétiennes et se préoccupent des besoins de toutes les Églises missionnaires, principalement des plus pauvres ; elles sont une expression de la communion universelle, car à travers elles « chacune des Églises porte la sollicitude de toutes les autres ; les Églises se font connaître réciproquement leurs propres besoins ; elles se communiquent mutuellement leurs biens, puisque l'extension du Corps du Christ est la charge du collègue épiscopal tout entier » (*Ad Gentes*, 38). Pour cette raison, elles constituent également le canal privilégié en vue d'un partage fraternel et d'une répartition équitable des biens entre toutes les Églises, unies dans l'effort commun de soutenir l'évangélisation des peuples.

3) *Appel personnel : aider l'évangélisation globale*

Dans *Maximum Illud*, Benoît XV affirmait, au sujet de la formation que l'Église locale doit offrir à ceux qui manifestent leur intérêt pour le ministère sacerdotal ou la vie consacrée, qu'« une formation rudimentaire ou approximative n'est pas suffisante pour eux ; pour être admis au sacerdoce, elle doit être aussi complète et parfaite que possible » (32-33).

Les OPM n'excluent pas de collaborer pour les besoins des différentes Églises dans les domaines de l'éducation, de la santé, de la bienfaisance, etc. Néanmoins, leur engagement principal et prioritaire est de faire en sorte que la Bonne Nouvelle de Jésus – son mystère, sa personne, son message et sa Pâque – parvienne aux quatre coins de la Terre, et que de nouvelles Églises naissent et se développent pour témoigner des valeurs de l'Évangile dans le cœur de chaque peuple et de chaque race.

Caractéristiques des OPM

Pour connaître le caractère propre d'une institution et être fidèle au motif pour lequel elle a été créée, il est nécessaire de connaître son origine. Dans ce cas, les OPM sont :

1) *Nées à partir d'une initiative privée*

Le caractère laïc ou d'initiative privée est à l'origine de ce type de service. Les OPM ne naissent pas comme structure superposée aux ecclésiastiques, ni à la hiérarchie ecclésiastique. Tous les fondateurs ont déployé leur initiative personnelle pour répondre à l'appel de l'Esprit Saint, en harmonie avec l'autorité ecclésiastique. Cela met en évidence le caractère vocationnel de cette initiative. Leur insertion dans chaque communauté prend toujours en considération les besoins et les conditions spécifiques de cette même

communauté, de la paroisse, du diocèse et la formation de personnes auxquelles cette tâche est confiée, afin qu'elles servent la communauté tout entière. Il nous faut d'ailleurs ici exprimer notre reconnaissance pour les innombrables initiatives au service de la mission.

2) Assumées et reconnues par la hiérarchie ecclésiastique

La hiérarchie ecclésiastique ne peut pas se limiter, la plupart du temps, à garantir et à approuver ces services, mais elle doit en assumer la pleine responsabilité. C'est ce que confirme le décret *Ad Gentes* : « Car c'est à ces œuvres qu'à bon droit doit être attribuée la première place, puisqu'elles sont des moyens pour pénétrer les catholiques, dès leur enfance, d'un esprit vraiment universel et missionnaire, et pour provoquer une collecte efficace de fonds au profit de toutes les missions, selon les besoins de chacune » (*Ad Gentes*, 38).

3) Coordination nécessaire

De l'initiative privée à la responsabilité de la hiérarchie ecclésiastique, il existe une vaste gamme de possibilités réelles au service de la coopération missionnaire. Par conséquent, pour montrer l'union ecclésiale qui se situe à la base de ce grand travail, une coordination générale qui ne soit pas bloquée au niveau institutionnel, mais qui garantisse que ces initiatives s'insèrent harmonieusement dans un grand souffle missionnaire, est recommandée. « Les conférences épiscopales doivent traiter par des délibérations communes des questions plus graves et des problèmes plus urgents, sans négliger cependant les différences locales. Pour qu'on ne disperse pas les ressources insuffisantes en personnes et en ressources ; pour qu'on ne multiplie pas sans nécessité les initiatives, il est recommandé de fonder, en mettant en commun les forces, des œuvres qui serviront au bien

de tous, par exemple des séminaires, des écoles supérieures et techniques, des centres pastoraux, catéchétiques, liturgiques ainsi que des centres de moyens de communication sociale. Une coopération de ce genre doit être établie, selon l'opportunité, même entre diverses conférences épiscopales » (*Ad Gentes*, 31).



Octobre
2019

LAÏCS ET FAMILLES EN MISSION DANS LE MONDE

Le Concile Vatican II, décrivant de manière positive la vocation du laïc et sa mission, a sans aucun doute marqué un tournant. Les fidèles laïcs « étant incorporés au Christ par le baptême, intégrés au Peuple de Dieu, et participants à leur manière de la fonction sacerdotale, prophétique et royale du Christ, exercent pour leur part, dans l'Église et dans le monde, la mission qui est celle de tout le peuple chrétien » (*Lumen Gentium*, 31).

Le rôle vital et crucial des laïcs s'est progressivement clarifié au cours des décennies suivantes et a connu un nouveau tournant important avec le Synode de 1987 dédié aux laïcs : le titre de l'Assemblée synodale était, en effet : *La vocation et la mission des laïcs dans l'Église et dans le monde*. En 1988, comme fruit de la réflexion de ce synode, Jean-Paul II publiait l'Exhortation apostolique *Christifideles Laici*, où la vocation et la mission des laïcs sont décrites en ayant recours à l'image des ouvriers que le maître de maison, après s'être accordé sur leur salaire, envoie travailler dans sa vigne (cf. Mt 20, 1-2). « La vigne, c'est le monde entier (cf. Mt 13, 38), qui doit être transformé selon le dessein de Dieu, en vue de l'avènement définitif du Royaume de Dieu » (*Christifideles Laici*, 1). Le monde est donc le lieu où les laïcs vivent et témoignent de leur foi : « Il s'agit ici d'un "lieu" présenté en termes dynamiques : les fidèles laïcs "vivent au milieu du siècle, c'est-à-dire engagés dans tous les divers devoirs et travaux du monde, dans les conditions ordinaires de la vie familiale et sociale dont leur existence est comme tissée" » (*Christifideles Laici*, 15). De fait, les laïcs sont des gens ordinaires qui vivent leur vie dans le monde, étudient, travaillent, tissent des rapports amicaux, s'insèrent dans les relations sociales, professionnelles et culturelles. Et c'est précisément dans ces milieux,

dans le monde, qu'ils sont appelés à vivre leur foi et leur témoignage de chrétiens. C'est leur mission. « Ainsi, l'être et l'agir dans le monde sont pour les fidèles laïcs une réalité non seulement anthropologique et sociologique, mais encore et spécifiquement théologique et ecclésiale. Dans leur situation au milieu du monde en effet, Dieu manifeste son dessein et leur communique leur vocation particulière de “chercher le royaume de Dieu précisément à travers la gérance des choses temporelles qu'ils ordonnent selon Dieu” » (*Christifideles Laici*, 15).

Le laïc trouve son modèle en Jésus lui-même, qui a participé à la vie des hommes et en a sanctifié les relations, aussi bien familiales que sociales. Tout comme Jésus a vécu une profonde expérience humaine et divine dans le monde, de même les laïcs baptisés sont appelés à l'imiter. Être laïc ne constitue donc pas une condition inférieure ou de second degré. Son être et son sens s'enracinent dans le baptême, comme pour chaque chrétien. Le Pape François l'explique, avec son style efficace et réaliste : « Notre consécration première et fondamentale prend ses racines dans notre baptême. Personne n'a été baptisé prêtre ni évêque. Ils nous ont baptisés laïcs et c'est le signe indélébile que personne ne pourra jamais effacer. Cela nous fait du bien de nous rappeler que l'Église n'est pas une élite de prêtres, de personnes consacrées, d'évêques, mais que nous formons tous le saint peuple fidèle de Dieu » (Lettre au Card. Marc Ouellet, 19 mars 2016).

Le début de la vie chrétienne est, pour tous, le baptême, qui fait de nous des enfants de Dieu et nous place en chrétiens dans le monde. Nous entrons tous dans l'Église comme baptisés laïcs. Le rapport foi-monde est au cœur de l'identité chrétienne qui, sous sa forme authentique de disciple, est missionnaire car il porte le monde au-dedans de lui, avec lui et autour de lui, pour le transfigurer dans la Pâque de Jésus. Le baptême le plonge dans le Mystère pascal, en l'insérant toujours plus chrétiennement dans le monde, en le faisant mourir au monde et renaître en Dieu. La corporéité est la manière très humaine de porter le monde avec soi, sous sa forme pascale qu'est l'Église (cf. Ga 4, 20). La mission se présente comme le

rapport Dieu-monde, Église-monde, foi chrétienne-cultures et religions. Le baptisé laïc se trouve au cœur de ce rapport et, dans le mariage ou la virginité, décide de son rapport salvifique avec le monde, en lui et en dehors de lui, à travers et dans l'Église, Corps et Épouse du Christ, qui est toujours dans le monde, pour le salut du monde (peuple de Dieu).

L'identité baptismale du chrétien laïc devrait rétablir la centralité eucharistique du mariage et de la virginité consacrée. Dans l'Eucharistie se révèle le sens le plus profond de notre être dans le monde : le corps offert et le sang versé manifestent le don total et gratuit de soi comme unique signification de la vie, et de la vie en plénitude (cf. Jn 10, 10). Le mariage et la virginité sont des formes existentielles d'offrande de soi pour la sanctification à travers le corps (cf. Rm 12, 1-2), qui placent chaque disciple missionnaire dans un rapport spécifique et unique avec le monde. La liberté, la justice, la paix, le dialogue, la fraternité et l'unité du genre humain ne sont pas de simples valeurs du Royaume à promouvoir et à appliquer. Ce sont les dimensions d'une mission qui construit l'Église-Royaume comme véritable transfiguration du monde grâce à la Pâque de Jésus en chemin vers la Jérusalem céleste, accomplissement eschatologique du Royaume. L'union béatifique sera à caractère sponsal. Chacun vit, se sanctifie et transfigure soi-même et l'autre à l'intérieur de sa vocation comme mission. L'Église est le principe et le germe du Royaume. Par conséquent, le Royaume, une fois réalisé dans la Pâque eschatologique, est l'Église en plénitude, Épouse de l'Agneau (cf. Ap 19, 9 ; 21, 22, 17).

Le mariage et la famille, avec le travail, structurent la transfiguration du monde, c'est-à-dire la façon quotidienne pour les laïcs de faire la mission, en témoignant de leur foi dans la charité. Il existe une relation intime entre la mission et la famille chrétienne. Cette dernière est générée par la mission : pour devenir une famille chrétienne, elle a été un jour évangélisée, en recevant l'annonce du Christ. C'est par la mission que la famille s'affirme en tant que telle, surtout dans son devoir de bâtir une vraie communion d'amour entre les époux, d'engendrer et d'éduquer les enfants. L'Exhortation apostolique *Familiaris Consortio* affirme que « la

famille chrétienne est appelée à prendre une part active et responsable à la mission de l'Église d'une façon propre et originale, en se mettant elle-même au service de l'Église et de la société dans son être et dans son agir, en tant que communauté intime de vie et d'amour » (10). La famille chrétienne, fondée sur le sacrement du mariage, est missionnaire par définition en vertu de la vocation et du devoir de transmettre la foi et la vie. La mission d'éduquer les fils et les filles, en leur faisant découvrir le vrai sens de la réalité et des relations humaines et écologiques à la lumière de la vérité chrétienne de la foi, représente la spécificité missionnaire de la famille chrétienne. Éduquer dans la foi met en relief la responsabilité d'évangéliser les enfants et de faire d'eux des disciples et missionnaires du Christ dans un contexte socioculturel pas toujours favorable à la famille humaine fondée sur le mariage, réalité d'amour et unité de l'homme et de la femme.

La famille est une réalité universelle qui se présente comme la cellule de base de la société. Les nombreuses métamorphoses et mutations qui l'affligent dans l'espace et dans le temps (cf. *Amoris Laetitia*, 31-57) exigent de se souvenir que, quelles que soient les vagues de changements qui provoquent en elle une certaine érosion et qui la pervertissent, la famille n'est pas seulement une réalité socio-anthropologique, mais un lieu théologique qui s'inscrit dans le dessein salvifique du Dieu un et trine, qui est lui-même la communion d'amour originelle (cf. *Amoris Laetitia*, 10-11). En effet, par les concepts de couple et de famille, le Dieu d'amour se révèle à l'homme comme Époux (Cf. *Familiaris Consortio*, 13), comme pour signifier que la famille trinitaire est l'archétype de la famille humaine et que cette dernière est l'image de la communion divine composée du Père, du Fils et du Saint-Esprit. À ce titre, les familles humaines et chrétiennes, appelées à devenir des Églises domestiques, servent de base anthropologique à l'édification ecclésiale et sociale. Mieux encore, l'alliance nuptiale conclue à l'image de l'union sponsale du Christ avec l'humanité (l'Église) fait de la famille humaine un lieu de croissance spirituelle et un instrument pédagogique de la mission du Christ pour conduire les hommes à la

pleine communion avec Dieu Amour. La famille naturelle et la fraternité de sang, fécondées par cette communion trinitaire, se présentent comme une méthode progressive, un moyen d'apprentissage graduel de l'amour personnel et universel de tout être humain considéré comme fils et fille de Dieu, frère et sœur en Jésus-Christ. Ce lien sans équivoque de l'Église et de la famille signifie qu'en Jésus-Christ les liens familiaux et fraternels fondés sur la foi et fécondés par la foi de ceux qui écoutent la Parole de Dieu et la mettent en pratique prennent le pas sur les rapports familiaux du sang, sans pour autant les supprimer (cf. Lc 8, 21).

La compétence professionnelle, conçue comme capacité libre, intelligente et créative de se rapporter au monde en le transformant, est la manière ordinaire par laquelle le fidèle laïc accomplit sa mission baptismale. Par vocation et par profession laïque, on entend le dévouement compétent et exigeant de la personne dans la foi grâce au rapport sponsal conjugal et à la qualification professionnelle. Être un bon père et époux, une bonne mère et épouse, concerne non moins la compétence professionnelle qu'être un bon ouvrier, un médecin ou un professeur compétent, ou encore un agriculteur attentif et capable. Même celui qui est physiquement, moralement ou psychiquement empêché d'avoir cette compétence active et efficiente devient fécond dans la mission de l'Église grâce à l'offrande eucharistique de lui-même uni à la Pâque de Jésus, à laquelle il participe par sa situation de souffrance personnelle, de maladie et de douleur.

La mission, comme transformation pascale du monde, exige de redécouvrir l'identité sacramentelle spécifique du ministère de l'évêque et du prêtre dans le contexte baptismal laïc du peuple de Dieu. Il n'existe aucune discrimination de supériorité ou d'infériorité entre le clergé et les laïcs, mais il existe une différence ontologique, non seulement de degré, de sorte que l'Eucharistie et la Réconciliation sont une prérogative unique du sacerdoce ministériel (cf. *Lumen Gentium*, 10). Toutefois, cette différence est au service de l'unité apostolique ininterrompue de l'Église (Tradition) qui contribue à la transmission de la Vérité qui sauve. La seule vraie distinction baptismale par rapport au salut du chrétien est celle qui s'établit

entre mariage et virginité, c'est-à-dire entre les deux uniques modalités de faire du monde-corps le lieu de la révélation féconde de Dieu, de son salut pour nous et pour le monde, et de l'offrande de nous-mêmes à Dieu.

Aujourd'hui, le pape François pousse l'Église vers les périphéries, en direction d'un engagement constant à accueillir, protéger, promouvoir et intégrer, afin de créer une culture de la rencontre, de l'accueil et de la communion, qui sache être une réponse crédible à la culture du déchet, à la culture de la mort, des migrations exclues et rejetées, des trafics humains. Sa proposition est claire : « Église en sortie – laïcat en sortie ». Il s'agit d'élever le regard, de se soucier évangéliquement du monde, de sortir de soi pour prendre soin du monde et de ses pauvres, de regarder « les nombreuses personnes "éloignées" de notre monde, les nombreuses familles en difficulté qui ont besoin de miséricorde, les nombreux domaines d'apostolat encore inexploités » (Discours aux participants à l'Assemblée plénière du Conseil Pontifical pour les Laïcs, 17 juin 2016). Les laïcs sont donc appelés à être en première ligne précisément dans les milieux difficiles à atteindre et en faisant preuve d'un engagement empreint de dévouement qui ne doit en aucun cas être inférieur à celui des personnes consacrées. Non seulement l'Église, mais la famille humaine a aujourd'hui besoin de fidèles laïcs dotés d'une solide formation humaine et chrétienne, mais surtout de jeunes, hommes et femmes, qui aient vécu une rencontre personnelle et décisive avec le Christ. En effet, seul le signe transfigurant laissé par cette rencontre personnelle rend un homme ou une femme capable de « se salir les mains » et de « risquer », poursuit le Pape François, en trouvant le courage d'aller de l'avant dans sa mission : annoncer le Christ par sa vie et par sa parole.

Dans le monde d'aujourd'hui, les villes et, en particulier, les grandes métropoles, sont le théâtre privilégié de cette annonce et de ce témoignage. Dans ces immenses espaces urbains, à côté du désespoir et des contradictions, il existe une grande soif de Dieu. C'est là que les baptisés laïcs, par leur foi et leur compétence professionnelle, sont appelés à témoigner de leur rencontre avec le Christ et à annoncer sa Bonne Nouvelle.

Dans ces contextes complexes, où la vie est souvent vertigineuse, deux nécessités émergent de façon particulièrement évidente si l'on veut que la mission des chrétiens laïcs soit authentique et fructueuse. En premier lieu, la formation reste centrale, de sorte que la mission puisse être efficace et en harmonie avec l'Église. Une formation chrétienne qui permette aux fidèles laïcs, engagés dans différents secteurs, de pouvoir saisir les défis lancés par le monde actuel à la lumière de la foi de l'Église, est indispensable.

Le second aspect fondamental est la nécessité que la mission se déroule comme fruit et comme signe de communion. C'est ce qu'a mis en exergue Jean-Paul II dans *Novo Millennio Ineunte*, Lettre apostolique par laquelle il avait souhaité inaugurer le troisième millénaire. Il y définit la « communion » comme un « autre grand domaine pour lequel il faudra manifester et programmer un engagement résolu, au niveau de l'Église universelle et des Églises particulières, [...] qui incarne et manifeste l'essence même du mystère de l'Église » (*Novo Millennio Ineunte*, 42). C'est précisément en vivant dans l'esprit de communion et d'amour, poursuit Jean-Paul II, que « l'Église se manifeste comme "sacrement", c'est-à-dire comme "le signe et l'instrument de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain" ». Le saint Pape polonais avait compris le rôle crucial de la communion au sein de l'Église et, en particulier, son importance pour assurer la crédibilité et l'efficacité de l'annonce, qu'elle soit faite par des personnes consacrées ou par des laïcs ou, mieux encore, par une communauté où les deux vivent la Parole de Dieu en communion, selon leurs vocations respectives, autour de la même Eucharistie, source d'unité. Voilà pourquoi il est nécessaire de faire de toutes les communautés (paroisses, diocèses, associations, groupes spontanés, communautés de base, rassemblements et mouvements ecclésiaux) des « maisons et des écoles de communion ». C'est là que réside le grand défi du début du millénaire. Par conséquent, « avant de programmer des initiatives concrètes, il faut promouvoir une spiritualité de la communion, en la faisant ressortir comme principe éducatif partout où sont formés l'homme et le chrétien » (*Novo Millennio Ineunte*, 43).

En ce qui concerne précisément ces deux aspects – formation et communion – une contribution importante est apportée aujourd'hui par les mouvements ecclésiaux et les communautés nouvelles, qui sont nées dans l'Église au cours des années précédant le Concile, puis, au fur et à mesure, jusqu'à nos jours. Malgré leur grande diversité charismatique, ces mouvements ecclésiaux ont montré un fort engagement baptismal missionnaire envers le laïc, en offrant une formation chrétienne adéquate face aux défis de la société contemporaine et, dans certains cas plus que dans d'autres, une forte spiritualité de communion, comme élément d'inspiration et guide vital et ecclésial. Ces communautés sont apparues toujours plus comme des lieux de témoignage, au niveau personnel et communautaire, d'une vie chrétienne concrète et cohérente capable de répondre aux exigences de l'homme d'aujourd'hui.

Baptisés, et
envoyés

Octobre
2019

MISSION ET VIRGINITÉ CONSACRÉE

Jésus-Christ est le premier missionnaire, totalement consacré à la mission que lui a confiée son Père (cf. Lc 4, 16-22). Toute son existence est marquée par l'amour pour le Père et pour les frères : celui qui accepte de le suivre ne peut être qu'un disciple missionnaire, participer de sa vie même de Fils de Dieu, assumer ses comportements et témoigner de l'amour du Père pour la vie de l'humanité. La Pâque de mort et de résurrection de Jésus, à laquelle nous participons par le baptême et par l'Eucharistie, fait de l'annonce de sa Parole la source du salut et l'espérance pour tous. Mourir et ressusciter avec le Christ (cf. Rm 6 ; Jn 6) devient le cœur de l'expérience chrétienne, au point d'exiger de certains le don total de leur corps et de leur esprit dès à présent. Ceux qui sont appelés à une vie de consécration spéciale font l'expérience de la radicalité de cette appartenance baptismale, en faisant le don total d'eux-mêmes à Dieu pour la cause de sa mission dans le monde, qu'est l'Église (cf. 1 Co 7). Le charisme originel, don de l'Esprit, détermine dès sa fondation les diverses formes personnelles et communautaires de consécration virgine au service de la mission dans l'Église.

L'annonce de la Bonne Nouvelle doit être l'unique passion du missionnaire, afin que les personnes qui ne connaissent pas le Christ puissent le rencontrer. La mission qui lui est confiée consiste donc à rendre possible la rencontre avec le Christ pour le connaître et vivre un rapport personnel de communion avec lui. La primauté de l'évangélisation comme forme de la vocation missionnaire n'est pas quelque chose d'extrinsèque ni d'accessoire par rapport à la vie du disciple appelé à la consécration virgine. Il s'agit plutôt d'un choix intensément ressenti, qui touche le plus profond de l'âme. Nous devenons ainsi les sujets de ce choix, qui touche notre foi,

notre cœur, notre conscience, notre liberté, notre corps et nos relations. Prendre sa croix pour suivre et témoigner du Maître est un processus de conversion exigeant et, par certains côtés, un motif de consécration totale à sa personne et à son Royaume (cf. Mc 8, 34).

Un des aspects fondamentaux pour une personne vierge consacrée est la dimension missionnaire *ad vitam*, qui doit être comprise dans un sens quantitatif et qualitatif : quantitatif, car on y consacre toute sa vie ; qualitatif, parce que la mission constitue la raison profonde de sa vie. Pour la mission de Jésus dans son Église, certains sont appelés à tout quitter, à le suivre pour annoncer le Royaume de Dieu en contribuant à bâtir son Église. Dans un monde où les personnes ont peur de faire des choix définitifs, où tout change rapidement et où rien ne semble durer dans le temps, où l'on vit une culture de l'instant et du provisoire, un choix *ad vitam* n'est certes ni facile ni évident. Mais c'est précisément pour cela que les personnes vierges consacrées devraient être le paradigme de cette mission *ad vitam*, de cette radicalité baptismale d'appartenance au Christ dans son Église par amour des frères.

La consécration baptismale, dans sa radicalité virginale, nous fait pénétrer dans le Mystère du Christ en nous faisant « sortir de nous-mêmes et de nos choses » pour connaître profondément les cultures, les langues, les mœurs, les communautés, les peuples et les cœurs qui attendent le salut divin, pour une authenticité et une plénitude de vie, pour une existence humaine digne et heureuse. Afin de pouvoir pénétrer dans le cœur de l'homme, dans la profondeur d'une culture, il est demandé à ceux qui sont intimement pénétrés de l'Esprit du Seigneur Ressuscité de donner leur vie entière et de demeurer avec Jésus et avec les frères vers lesquels ils sont envoyés pour toute la vie.

Aujourd'hui, une nouvelle difficulté qui accompagne l'insertion des missionnaires dans des contextes éloignés de leur pays, de leur culture, de leur famille et de leurs amis est, paradoxalement, l'abondance et l'accessibilité des moyens de communication à notre disposition. S'ils représentent une modalité très précieuse de rencontre et même d'évangélisation, ils consti-

tuent en même temps un lien « dangereux » qui nous ancre davantage dans nos habitudes, nos intérêts et nos relations. Savoir se détacher correctement pour être vraiment libre d'évangéliser devient de plus en plus nécessaire pour acquérir une authenticité dans la mission. Dans un monde qui n'est plus habitué à la familiarité avec Dieu et avec l'Église, un monde structuré par la technologie avec des formes de connexion toujours plus rapides, laisser tout pour suivre Jésus requiert du courage, de la clairvoyance et de la détermination pour choisir le silence, la prière et la solitude, en vivant de nouvelles formes de vie communautaire et apostolique. Aucune personne consacrée ne quitte le monde pour fuir celui-ci ou s'y opposer. Être saisi et étreint par le Seigneur, rencontré comme amour débordant et sens du monde, pousse certains disciples choisis vers de nouvelles formes chrétiennes de vie et de consécration virginale courageuse pour la mission.

Un des aspects de l'annonce consiste à connaître et à aimer l'autre : l'Autre qui est Dieu, l'autre qui est le frère et la sœur dans le Christ. On n'annonce pas le Christ à des personnages abstraits, mais à des personnes réelles, imprégnées d'une culture et d'une vision du monde, des choses, des relations et du rapport avec le transcendant, qui détermine depuis toujours le cours de la vie au-delà de la mort. Voilà pourquoi il faut chercher dans chaque milieu de vie les termes les plus appropriés et les plus spécifiques à une rencontre : pas seulement des mots, mais aussi des gestes et des comportements capables de traduire, avec la plus grande fidélité possible, l'essentiel de la mission de Jésus et du Royaume de son Père. L'annonce doit comporter un enrichissement mutuel dans la logique de la communion chrétienne et de la fraternité humaine. C'est l'expérience des disciples d'Emmaüs (cf. Lc 24, 13-35). Jésus marche à leur côté, il écoute, il comprend, il apprécie ce qui est positif, il purifie l'ignorance et l'incrédulité. En rompant le pain de l'Eucharistie, il porte à sa plénitude la soif de vie et de salut qui, depuis la création du monde, habite dans le cœur de chaque homme, dans le désir de chaque femme.

Le langage est important pour communiquer avec l'humanité aujourd'hui ; c'est pourquoi, il doit être simple et concret, de manière à atteindre la

personne dans ce qui est essentiel, dans ce qui pourra toucher son cœur, provoquer son intelligence, défier sa conscience et orienter sa liberté vers le bien, vers la vérité, vers le Christ. Le langage est dynamique, car la vie, l'histoire et les relations sont toujours en mouvement. Pour communiquer l'Évangile, le missionnaire doit s'efforcer de trouver de nouveaux langages et de nouveaux moyens, toujours plus appropriés à l'annonce du Christ aujourd'hui. Il ne s'agit pas d'imposer des règles morales ou des pratiques religieuses à observer pour obtenir le salut, mais d'inviter à se donner au Christ, pour son propre salut et celui des autres. Ce ne sont pas des fardeaux moraux posés sur les épaules des gens qui font progresser l'Église et sa mission : les hommes et les femmes de notre temps peinent, justement, à accepter ce type d'expérience religieuse. C'est, en revanche, la joie de croire qui donne la vie et qui manifeste la rencontre personnelle avec le Sauveur de sa vie, le Dieu et Seigneur (cf. Jn 1, 35-51 ; 20, 11-29). C'est la raison pour laquelle le missionnaire est surtout appelé à proposer un chemin de vie et de foi possible, à partir de son expérience personnelle de Jésus qui l'a rencontré, que lui-même a rencontré et dont il fait l'expérience chaque jour dans son Église (cf. *Deus Caritas est*, 1). Pour être efficace, la mission exige l'authenticité du témoignage en faveur de la plénitude d'une vie où l'amour ouvre à l'éternité.

La mission *ad gentes* est donc l'ensemble des dynamismes propres au disciple missionnaire : quitter son pays, rencontrer l'autre, accueillir les semences de la foi des autres, communiquer et témoigner de la foi de l'Église en Jésus crucifié et ressuscité, en relever l'essence et en partager l'éternelle plénitude. Tout cela s'exprime en étant proche des pauvres, des derniers, des situations humaines marquées par la privation – matérielle ou spirituelle – qui, étant universelles, exigent de lutter contre le péché personnel et contre le mal des structures sociales injustes et oppressives. Pour que la rencontre avec Jésus soit efficace et féconde, il est demandé à quelques-uns, par libre choix divin et par libre réponse humaine, de se donner entièrement : une sortie missionnaire qui dure toute la vie, au-delà des frontières géographiques et visibles de leur culture, de leurs terres et de

leurs proches, en renonçant à l'exclusivité des liens et à l'amour conjugal dans le mariage.

Très souvent, les missionnaires sont envoyés au service d'Églises locales déjà existantes. Parfois, il s'agit de très jeunes Églises, qui ont besoin d'accompagnement, de missionnaires dotés d'une grande capacité d'écouter, d'apprendre et d'enseigner avec sagesse. Ces communautés ont des nécessités primordiales à satisfaire et ont besoin de notre aide concrète ; mais ce sont aussi des communautés qui désirent cheminer et grandir dans la foi et dans la mission. Les missionnaires, souvent étrangers, peuvent fournir une aide précieuse en les encourageant, en les aidant à découvrir leurs ressources et à regarder avec foi leurs limites et leurs faiblesses. En surmontant la tentation du repli sur elles-mêmes et de l'introversion pastorale au nom d'une compréhension erronée de l'inculturation, la mission *ad gentes* peut aider tous les chrétiens, locaux et étrangers, à fixer leur regard sur Jésus (cf. He 12, 2), à sortir d'eux-mêmes et du péché pour le rencontrer, là où il nous appelle et nous attend. Ce pourrait être la façon d'accompagner une communauté dans son cheminement vers la découverte et la construction de son caractère missionnaire. Il est parfois difficile pour les missionnaires de passer du rôle d'acteur à celui de collaborateur, de l'attitude de guide à celui d'accompagnateur ; de même qu'il n'est pas facile pour les chrétiens locaux de dépasser certaines formes d'introversion ethnique. Réduire l'Évangile de Jésus à sa culture ferme à l'universalité de la foi et à l'amour de Dieu.

La communauté « idéale » que l'on a toujours espéré rencontrer n'existe pas. Nous rencontrons des individus, nous vivons des relations interpersonnelles parfois difficiles à gérer, nous sommes confrontés à des caractères différents, à d'autres cultures, d'autres difficultés et d'autres joies qui nous interpellent et nous poussent à vivre aussi notre vocation de religieux de façon plus responsable, en apprenant à nous remettre en question, à réfléchir sur nous-mêmes, à discerner et même à changer pour grandir et mieux nous convertir au Christ. La prière est le milieu privilégié pour se donner, pour rencontrer le Christ et pour demander le don spirituel du discernement.

C'est dans le dialogue quotidien avec le Seigneur et avec sa Parole, et dans la grâce de ses sacrements, que nous trouvons la force et la lumière pour la mission. Formés à une vie de prière ordonnée et structurée, dans la vie de la mission nous sommes confrontés, par contre, à des temps, des besoins et des urgences qui entravent l'ordre, la régularité et la continuité. Nous devons alors apprendre à nouveau, et de différentes manières, à toujours mettre la prière à la première place, à lui donner la forme apostolique de la mission sans nous substituer au Christ par notre activisme et notre créativité centrée sur nous-mêmes.

La Parole divine annoncée par l'Église possède en soi son efficacité salvifique. N'ayant pas un produit à vendre, mais la vie de Dieu à témoigner et à communiquer, les missionnaires, hommes et femmes, sont appelés à engendrer leurs frères, dans le Christ et dans l'Esprit Saint, comme fils et filles de Dieu, membres actifs de son Église, sacrement universel du salut, commencement et germe du Royaume de Dieu sur cette terre.

Octobre
2019

MISSION : ÉGLISE ET MOUVEMENTS ECCLÉSIAUX

Les mouvements dans l'Église sont appelés à refléter le Mystère de l'amour dont est née l'Église et qui l'engendre continuellement, car, au sein de l'Église, Peuple de Dieu, ils expriment ce mouvement multiple qu'est la réponse de l'homme à la Révélation et à l'Évangile de Jésus. L'Église elle-même, en tant que mouvement né de l'amour éternel du Père, à travers la mission du Fils et de l'Esprit, s'inscrit dans l'histoire de l'homme et des communautés humaines. L'Église propose à nouveau aujourd'hui à la liberté de l'homme contemporain l'événement de Jésus : sa mission part de la conscience que : « à l'origine du fait d'être chrétien, il n'y a pas une décision éthique ou une grande idée, mais la rencontre avec un événement, avec une Personne, qui donne à la vie un nouvel horizon et par là son orientation décisive » (*Deus Caritas est*, 1). Le mouvement de l'amour du Dieu Trinité vers nous met en mouvement sa création en vue du salut. Tout et tous les mouvements de l'Église et dans l'Église reflètent et manifestent cette logique trinitaire à travers des dons spirituels charismatiques.

C'est dans le lien qui unit l'Église à la mission que saint Jean-Paul II découvre une première lumière significative sur la nature des mouvements. Ceux-ci ne sont compréhensibles qu'à l'intérieur de la mission de l'Église : bien plus, ils sont nés pour la mission de l'Église. Leur floraison peut d'ailleurs le plus souvent être reliée au Concile Vatican II, qui a énergiquement remis en relief la nature missionnaire de l'Église. Le dynamisme de croissance de l'Église, et par analogie des mouvements ecclésiaux, doit être porteur d'un message de salut et d'une rencontre jusqu'aux confins du monde, en évitant tout repli et tout exclusivisme.

Le charisme, don de l'Esprit Saint et origine de tout mouvement ecclésial, est reconnu et affirmé comme le chemin qui mène à Jésus, comme actualisation historique et concrète de la pédagogie par laquelle, continuellement et de multiples façons, il ravive et conduit le corps du Christ qu'est l'Église. L'Esprit, qui instruit et dirige l'Église, la rajeunit et la renouvelle par des dons hiérarchiques et charismatiques enracinés dans l'expérience de la Pâque de Jésus, en la conduisant vers l'union parfaite avec son Époux (cf. *Lumen Gentium*, 4). Ainsi, la fidélité au charisme de fondation, continuellement confirmée, augmentera la puissance missionnaire inhérente aux mouvements, les rendant plus aptes à servir l'Église pour le salut du monde.

Ces deux éléments, mission de l'Église et charisme de fondation, représentent une invitation constante à vivre de l'universalité de l'Église, au service de laquelle les mouvements ecclésiaux sont placés. Il s'agit du défi de la catholicité : c'est en elle, en effet, que les mouvements sont destinés à grandir ou à diminuer selon la mesure de la volonté de Dieu pour la mission dans le monde. Dans ce contexte, « catholicité » signifie capacité de vivre le charisme sans le partialiser, mais en l'insérant dans une relation avec tout ce qu'implique le Mystère du Christ qu'offre l'Église. Toutefois, « catholicité » indique également l'énergie avec laquelle il faut témoigner de la centralité du Christ pour tout homme, en changeant sa propre vie. De fait, comme l'a récemment souligné le Pape François, le monde « a essentiellement besoin de l'Évangile de Jésus-Christ. Au travers de l'Église, il continue sa mission de *Bon Samaritain*, en soignant les blessures sanglantes de l'humanité, et de *Bon Pasteur*, en cherchant sans relâche celui qui s'est égaré sur des chemins tortueux et sans but » (Message pour la Journée Mondiale des Missions 2017, 4 juin 2017). C'est pourquoi l'Église, peuple de Dieu en marche dans l'histoire et constamment confrontée à des réalités nouvelles et à diverses conditions humaines, désire leur annoncer la Bonne Nouvelle d'une façon concrète, compréhensible et convaincante. Évangéliser de façon missionnaire aujourd'hui ne signifie pas seulement partir pour des contrées lointaines, mais pénétrer dans les différents milieux de la vie quotidienne qui, avec les transformations

de la société, revêt des caractéristiques et proposent des défis toujours nouveaux. C'est en ces lieux que l'on veut montrer que la rencontre avec Jésus rend nouvelle la vie de l'homme et lui permet de cheminer vers son accomplissement. La grande nouveauté du Concile est d'avoir souligné que cette tâche incombe à tous les fidèles baptisés et qu'elle est rendue possible grâce à la variété charismatique des mouvements ecclésiaux. En ce sens, le seul artisan véritable de la mission est le Christ, qui veut rencontrer chaque personne dans son histoire et l'instruire dans la foi de la communauté chrétienne. Les mouvements ecclésiaux correspondent à la richesse surabondante et créatrice de Dieu, dans la rencontre de chacun, selon la variété des situations humaines, des cultures, des langages et des sensibilités.

La modalité selon laquelle les mouvements ecclésiaux ont été appelés à vivre cette mission prend au fil du temps la forme d'une invitation à bâtir la civilisation de la vérité et de l'amour. Cela exige une méthode d'éducation de personnalités mûres, de disciples missionnaires capables de pénétrer par la foi toute condition possible de l'homme. L'Écriture, la foi, les sacrements, la communion et l'obéissance (cf. *Lumen Gentium*, 14) représentent des éléments fondamentaux pour évaluer l'authenticité ecclésiale des mouvements et leur efficacité missionnaire. En particulier, une fois la phase de fondation achevée et la reconnaissance obtenue de la part de l'autorité ecclésiastique, les mouvements peuvent parvenir à une maturité où la mission de l'Église devient essentielle pour que leurs charismes demeurent vivants et féconds. L'engagement missionnaire, dans la rencontre avec l'autre, devient une possibilité de formation et de croissance pour les mouvements eux-mêmes, une opportunité d'approfondissement du don charismatique reçu.

Bien que ne détenant pas le monopole des charismes, la hiérarchie possède le charisme du discernement et celui d'ordonner tous les charismes au bien commun de l'Église. La référence filiale des mouvements au Pape et aux évêques ne doit pas diminuer leur service charismatique d'ouverture et d'élargissement des horizons ecclésiaux à toutes les expériences et conditions humaines qui, de diverses façons, interpellent la mission de l'Église.

En ce qui concerne le problème pastoral de l'intégration de l'action des mouvements dans l'activité ordinaire de l'Église, nous ne pouvons pas prétendre le résoudre à l'aide de stratégies ecclésiastiques ou par de simples planifications canoniques et pastorales. Il faut plutôt nous tourner vers l'Esprit, pour voir ce qu'il suscite dans la vie de l'Église, pour voir où se manifeste concrètement la juste relation missionnaire entre l'Église et le monde et où elle commence à porter du fruit. La réponse à cette tension n'est donc pas un projet humain, mais une initiative de l'Esprit dans le dynamisme de la mission de l'Église. La vocation personnelle, la famille fondée sur le mariage, la culture, le travail et l'économie, la protection intégrale de la vie humaine, la justice sociale, la paix et le respect de l'environnement sont autant de lieux de discernement pastoral où les tensions inutiles et les oppositions peuvent trouver une conversion missionnaire. C'est dans la mission et dans l'effort de la servir que toutes les structures ecclésiales, sacramentelles et charismatiques, les Églises locales, les paroisses et les mouvements ecclésiaux, sont invités à exprimer leur authentique disponibilité à répondre à l'appel universel à la sainteté, commun à tous les hommes et à toutes les femmes désireux du salut.

Au début, saint Jean-Paul II appela les mouvements, ces jeunes réalités, à inventer des formes plus authentiques de rapport avec la vie ordinaire de l'Église. Le rapport souvent problématique entre Églises diocésaines et paroisses d'un côté, et mouvements ecclésiaux et libres associations de laïcs de l'autre, s'insère dans le cadre plus large de la relation entre les Églises particulières et l'Église universelle. L'Église particulière se présente comme une modalité pour l'Église universelle de rencontrer des hommes situés historiquement et de les rejoindre dans leurs milieux de vie. De fait, la paroisse, proche des lieux de la vie quotidienne, apparaît à l'origine comme l'expression de cette Église locale. C'est comme cela que se manifeste historiquement Dieu qui s'approche de l'homme, dans le contexte social où il vit : l'Église unique et entière se particularise ainsi. Vues en ces termes, l'Église universelle et l'Église particulière ne sont pas deux entités différentes, mais deux dimensions de l'unique Église du Christ.

De la même manière, les mouvements ecclésiaux se réfèrent à l'Église en tant que telle, dans sa dimension à la fois universelle et particulière. Or, les situations de vie qui se sont modifiées et qui connaissent des mutations constantes imposent de repenser la présence et le témoignage chrétiens. En raison du lieu et du temps vécu chez eux, la paroisse conserve sa précieuse valeur de communauté dans laquelle la foi est transmise, vécue et soutenue grâce à la célébration eucharistique, qui en constitue le cœur. Mais, d'autre part, un plus grand dynamisme personnel et une plus grande créativité dans l'évangélisation s'avèrent nécessaires : c'est la personne qui vit dans des milieux très différents et fragmentés où la foi doit également être témoinnée. Pour la paroisse, la tâche de la transmission de la foi et de l'accompagnement de la personne requiert alors une ouverture croissante et une communion avec toutes les réalités ecclésiales qui la rendent possible sur les lieux d'études, de travail et d'engagement public et social. Les paroisses et les mouvements, dans la communion des Églises particulières dans l'Église universelle, sont appelés à collaborer, selon leurs tâches spécifiques, à l'unique mission de l'Église. D'un côté, les mouvements peuvent rejoindre les hommes et les femmes dans leurs milieux de vie selon les sensibilités spirituelles de chacun. D'un autre côté, la paroisse offre la présence de Dieu au milieu des maisons et sauvegarde l'universalité d'une annonce de salut adressée à tous, sans discrimination, du seul fait du territoire où l'on réside. L'agitation frénétique de la vie contemporaine, la vitesse numérique des connexions, avec les migrations massives et les déplacements de peuples, exigent que l'Église soit présente partout, qu'elle s'adapte et soit toujours en chemin.

Cette adaptabilité apostolique et les nouvelles formes de vie communautaire engendrées par les charismes des mouvements ecclésiaux semblent correspondre aux traits nouveaux des cultures postmodernes et numériques, au centre desquelles se concentre une forte préoccupation pour les émotions et les sentiments des sujets humains. La liberté de l'Esprit dans la créativité des mouvements ecclésiaux, des associations laïques et des communautés nouvelles de vie chrétienne répond aux nouveaux défis de l'annonce et du témoignage chrétien.

MISSION DE L'ÉGLISE, RELIGIONS ET CULTURES EN DIALOGUE

Dans sa Lettre encyclique *Redemptoris Missio*, saint Jean-Paul II a clairement affirmé que « le dialogue interreligieux fait partie de la mission évangélisatrice de l'Église. Entendu comme méthode et comme moyen en vue d'une connaissance et d'un enrichissement réciproques, il ne s'oppose pas à la mission *ad gentes*, au contraire il lui est spécialement lié et il en est une expression. Car cette mission a pour destinataires les hommes qui ne connaissent pas le Christ ni son Évangile et qui, en grande majorité, appartiennent à d'autres religions. Dieu appelle à lui toutes les nations dans le Christ, il veut leur communiquer la plénitude de sa révélation et de son amour, il ne manque pas non plus de manifester sa présence de beaucoup de manières, non seulement aux individus mais encore aux peuples, par leurs richesses spirituelles dont les religions sont une expression principale et essentielle, bien qu'elles comportent "des lacunes, des insuffisances et des erreurs". Le Concile et les enseignements ultérieurs du Magistère ont amplement souligné tout cela, maintenant toujours avec fermeté que le salut vient du Christ et que le dialogue ne dispense pas de l'évangélisation. À la lumière de l'économie du salut, l'Église estime qu'il n'y a pas contradiction entre l'annonce du Christ et le dialogue inter-religieux, mais elle sent la nécessité de les coordonner dans le cadre de sa mission *ad gentes*. En effet, il faut que ces deux éléments demeurent intimement liés et en même temps distincts, et c'est pourquoi on ne doit ni les confondre, ni les exploiter, ni les tenir pour équivalents comme s'ils étaient interchangeables » (*Redemptoris Missio*, 55).

La mission et le dialogue comportent le respect de l'autre, fondé sur la proclamation de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, en reconnaissant et en

encourageant la liberté religieuse et l'engagement en faveur de l'impératif missionnaire. Tous deux affirment la nécessité de ne jamais s'imposer l'une à l'autre, mais aussi de proposer le Christ, la foi au Christ et l'appartenance chrétienne à son Église. Il y a au moins deux entités distinctes dans le dialogue et dans la mission, ainsi qu'une série de tensions positives et fécondes. Il n'y a pas seulement une dualité ou des dialectiques, mais des dimensions qui agissent dans diverses directions et qui sont motivées par des éléments culturels et religieux différents. Pour des raisons de simplicité, de praticité et de clarté, il est souvent utile de considérer ces éléments par couple, mais ce sont bien plus que des forces dialectiques entre deux pôles : leurs diverses dimensions contribuent à définir le résultat global, chacun avec son poids et sa direction. L'existence de multiples dimensions confirme la complexité de l'unique réalité de la mission (cf. *Redemptoris Missio*, 41).

La mission et le dialogue adviennent au point de rencontre entre la communauté de la foi et tout ce qui constitue le contexte dans lequel la communauté chrétienne vit et travaille. Toute la mission chrétienne se réalise dans la relation entre l'Église, le monde et les personnes dans le monde. Cela touche aussi bien le dépôt de la foi reçu de l'Église (Écritures Saintes, sacrements et charité) que les cultures, les langues et les situations dans lesquelles et auxquelles cette tradition est communiquée. Toute la foi et la théologie sont contextuelles : l'horizon socioculturel est un facteur essentiel de la mission. Toute la mission se déroule à l'intérieur de milieux spécifiques et toutes les théologies missionnaires doivent se situer dans une relation ouverte et critique avec les cultures et les religions locales. Ce n'est que par le dialogue que les chrétiens peuvent comprendre le prochain et ses expressions culturelles et religieuses, que Dieu nous propose d'aimer et d'évangéliser. En nous engageant dans le dialogue avec ces réalités, nous pouvons comprendre, à notre époque et dans les différents scénarios de notre monde, les constantes de l'amour de Dieu pour le salut de tous.

Dans la vision occidentale du monde, la culture et la religion sont généralement considérées comme des entités distinctes : on peut se reconnaître

dans l'identité culturelle européenne sans ajouter aucune référence à une identification de type religieux, par exemple chrétienne ou musulmane. Cette division relativement claire entre religion et culture dans l'identification personnelle ou sociale ne se retrouve toutefois pas dans d'autres réalités socioculturelles du monde. Chez de nombreux peuples, l'appartenance religieuse est constitutive de l'identité ethnique. C'est précisément grâce à cette richesse dans les différentes visions du monde que le dialogue conduit par l'Église ne doit pas être entrepris uniquement au niveau interreligieux, mais également au niveau interculturel.

S'engager dans la mission de l'Église implique nécessairement s'engager dans des formes de dialogue. La mission comme proclamation de l'Évangile comporte la communication, le discernement spirituel et la conversion : cela signifie avoir la patience et la sagesse d'apprendre la langue, pour comprendre les symboles et les dynamiques culturelles qui donnent un sens et une identité à la personne avec laquelle nous souhaitons partager la foi en Jésus-Christ. L'action et l'engagement pour la justice et la paix, pour les pauvres et les exclus et pour l'intégrité de la création, exigent nécessairement de comprendre le contexte existentiel des personnes, les formes culturelles, sociales et religieuses dans lesquelles elles vivent, à partir desquelles elles sont modelées, limitées ou opprimées. L'annonce de l'Évangile dans le dialogue peut exiger des formes de témoignage et de libération communes aux chrétiens et à ceux qui adhèrent à d'autres religions.

Un texte très important et influent qui réunit ces thèmes porte le titre de *Dialogue et Annonce*. Il s'agit d'un document conjoint du Conseil Pontifical pour le Dialogue Interreligieux et de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples, datant de 1991. Ce document affirme aussi bien les éléments significatifs du dialogue, en particulier du dialogue interreligieux, que ceux de la mission évangélisatrice de l'Église ; en même temps, il étudie la relation réciproque qui les lie. Les quatre formes de dialogue (cf. *Dialogue et Annonce*, 42), qui peuvent être considérées comme des dimensions complémentaires et interagissant entre elles, y sont rappelées :

- a) Le dialogue de vie, dans lequel les personnes s'efforcent de vivre dans un esprit d'ouverture et de bon voisinage, en partageant les joies et les peines, les problèmes et les défis de la vie humaine pour une meilleure compréhension et un respect mutuels ;
- b) Le dialogue de l'action, dans lequel les chrétiens et les autres croyants collaborent au développement intégral, à la liberté de religion et à la libération du prochain ;
- c) Le dialogue de l'échange théologique, où les experts cherchent à approfondir la compréhension de leurs patrimoines religieux respectifs, de leurs Saintes Écritures et de leurs traditions pour apprécier les valeurs spirituelles les uns des autres ;
- d) Le dialogue de l'expérience religieuse et de la prière, dans lequel les personnes, enracinées dans leurs traditions religieuses, partagent leurs richesses spirituelles, en lien à la prière et à la contemplation, à la foi et aux voies mystiques de la recherche de Dieu ou de l'Absolu.

Le pape François souligne que la dimension première du dialogue, essentielle pour la mission chrétienne, est le dialogue avec Dieu (cf. *Gaudete et Exsultate*, 29 ; 169). Notre rencontre fondamentale et vivifiante avec l'Absolu nous transforme. Pour nous chrétiens, elle consiste dans la rencontre avec le Seigneur Jésus, mort et ressuscité, Dieu de l'amour et de la sainteté. C'est à travers cette rencontre que notre engagement intérieur avec Dieu dans le Christ, vécue comme spiritualité, se révèle être un véritable appel à la sainteté à travers la mission et le dialogue. « Nous n'imposons rien, nous n'utilisons aucune stratégie insidieuse pour attirer les fidèles, mais nous témoignons avec joie, avec simplicité, de ce en quoi nous croyons et ce que nous sommes » (Discours aux participants à l'Assemblée plénière du Conseil Pontifical pour le Dialogue Interreligieux, 28 novembre 2013).

Le dialogue interculturel et interreligieux n'est pas réservé aux spécialistes, mais il représente l'engagement de toute l'Église. « Toutes les Églises locales et tous leurs membres – dirigés par le pape et leurs évêques – sont appelés au dialogue » (*Dialogue et Annonce*, 43). Les membres de l'Église

exercer différentes formes de dialogue – de la vie, de l'action, de l'échange théologique et de l'expérience religieuse – selon leur expérience, leur responsabilité dans l'Église et leur état de vie. Le but du dialogue interculturel et interreligieux dans la mission de l'Église n'est pas nécessairement la conversion au christianisme, mais la conversion des personnes à une meilleure compréhension réciproque, à une connaissance honnête et au respect mutuel, au service de la paix, de l'harmonie, de la justice, de la réconciliation et de la promotion de la liberté religieuse. Néanmoins, les membres d'autres religions peuvent librement décider de se convertir et d'embrasser la foi chrétienne en entrant dans l'Église, s'ils sont mus par l'Esprit Saint et que leur conscience les y invite. La confiance et l'ouverture réciproques, fondées sur la liberté religieuse, constituent la base de l'engagement dans un dialogue authentique et fructueux.

« Bien que l'Église reconnaisse volontiers tout ce qui est vrai et saint dans les traditions religieuses du bouddhisme, de l'hindouisme et de l'islam, comme un reflet de la vérité qui éclaire tous les hommes, cela ne diminue pas son devoir et sa détermination de proclamer sans hésitation Jésus-Christ qui est le Chemin, la Vérité et la Vie... Le fait que les adeptes d'autres religions puissent recevoir la grâce de Dieu et être sauvés par le Christ en dehors des moyens ordinaires qu'il a institués n'annule donc pas l'appel à la foi et au baptême que Dieu veut pour tous les peuples. » En effet, le Christ lui-même, « en nous enseignant expressément la nécessité de la foi et du baptême, nous a confirmé en même temps la nécessité de l'Église elle-même, dans laquelle les hommes entrent par la porte du baptême. » Le dialogue doit être conduit et mis en œuvre dans la conviction que l'Église est la voie ordinaire du salut et qu'elle seule possède la plénitude des moyens du salut » (*Redemptoris Missio*, 55).

CHARITÉ MISSIONNAIRE ET COMMUNION ENTRE LES ÉGLISES

Un échange d'opinion sur les méthodes et sur les possibilités d'une collecte de fonds systématique pour l'activité des Œuvres Pontificales Missionnaires (OPM) fait porter notre attention sur l'un des principaux défis affrontés dans le travail quotidien de collecte de fonds pour la mission de l'Église. La question portant sur les fondements théologiques de cette dimension du travail de collecte ou *fundraising* nous place face à une sorte de dilemme : la mission et l'argent ne semblent pas s'accorder aisément.

D'un côté, nous sommes conscients des instructions données par Jésus à ses disciples au sujet de la proclamation de la Bonne Nouvelle dans les villes et les villages de Galilée : « Vous avez reçu gratuitement : donnez gratuitement. Ne vous procurez ni or ni argent, ni monnaie de cuivre à mettre dans vos ceintures, ni sac pour la route, ni tunique de rechange, ni sandales, ni bâton » (Mt 10, 8-10). Le service et la gratuité caractérisent la crédibilité de ceux qui répandent la Bonne Nouvelle du Royaume de Dieu dans un monde où, généralement, prévalent des comportements bien différents. En effet, l'accusation que les missionnaires ont accompli leur travail par intérêt personnel ou en ayant recours à des incitations matérielles a souvent nuit à leur réputation et, en conséquence, discrédité leur cause. Aussi le document œcuménique conjoint intitulé *Le témoignage chrétien dans un monde multi-religieux. Recommandations pour l'action* (2011) affirme sans équivoque que les situations de pauvreté et de besoin ne doivent pas être exploitées pour encourager les personnes à se convertir en offrant toute forme d'artifices, y compris des incitations et des récompenses financières (cf. Principes, n° 4).

D'autre part, le travail missionnaire, comme entreprise systématique conçue pour répandre la foi chrétienne, a eu besoin dès le début d'un

objectif et d'un plan pour être mis en œuvre avec succès : il a requis une planification, une organisation, des structures et des stratégies. Mais, surtout, il a eu besoin de ressources : des personnes formées et équipées pour effectuer le travail et, en définitive, les moyens financiers pour traduire les projets en réalité. Cette entreprise a débuté par la planification des voyages missionnaires entrepris par l'apôtre Paul et par ses compagnons. Le désir de fournir aux missionnaires un vaste soutien pour leurs efforts a été le principal stimulus pour la fondation des Œuvres Pontificales Missionnaires (1822/1922). Aujourd'hui encore, pour accomplir sa tâche d'évangélisation, l'Église a besoin de ressources matérielles et spirituelles adéquates, dont toutes les Églises locales ne disposent pas.

Il est clair que l'évangélisation est impossible sans ressources financières. Cela soulève la question de la collecte d'argent sans nuire à la crédibilité de l'Église, c'est-à-dire du fondement théologique et éthique des efforts de collecte de fonds au sein de l'Église, dans le contexte missionnaire.

Références bibliques

Ce qui frappe immédiatement, c'est le scepticisme prononcé de Jésus à l'égard des biens matériels et le pouvoir destructeur qu'ils peuvent avoir sur nous. Ses paroles résonnent à nos oreilles et dans nos cœurs. « Vous ne pouvez pas servir à la fois Dieu et l'argent » (Mt 6, 24). « Il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu » (Lc 18, 25). « Ne vous faites pas de trésors sur la terre [...] mais faites-vous des trésors dans le ciel » (Mt 6, 19-20).

Au contraire, une importance considérable est attribuée dans l'Ancien Testament au soutien matériel des pauvres et des défavorisés. C'est vrai, en particulier, pour l'interdiction générale de l'usure, pour la remise des dettes lors de l'année jubilaire et pour les aumônes. Les œuvres sociales de ce type n'étaient pas destinées à servir principalement les intérêts des donateurs de façon à accroître leur prestige social. Elles visaient surtout au

bien-être des nécessiteux et revêtaient aux yeux de Dieu une signification en elles-mêmes. Dans leur critique acerbe de la société, les prophètes soulignent la signification de ces œuvres en faveur des exclus et établissent un lien entre elles et l'histoire de la foi du peuple d'Israël. Jésus reprend donc ces réflexions et les amplifie. Ainsi, c'est Dieu lui-même qui récompense les bonnes actions et l'attitude qui les inspire (cf. Mt 6, 1-4). En effet, en dernier ressort, la bonne action s'adresse à Dieu car il s'identifie à tel point au destin des pauvres et des plus humbles que, dans une certaine mesure, ils le représentent (cf. Mt 25, 31-46).

La collecte que l'apôtre Paul sollicita auprès des communautés chrétiennes qu'il a fondées pour soutenir la première Église à Jérusalem revêt une importance particulière pour notre question. La raison pour laquelle il le fit s'explique par le fait que cette Église se trouvait dans le besoin : de toute évidence, elle faisait face à une pauvreté matérielle qui ne pouvait pas être résolue par les ressources disponibles au sein de l'Église de Jérusalem. La collecte visait donc à exprimer le lien de communion spirituelle et eucharistique entre les chrétiens d'origine juive et les chrétiens d'origine païenne, lien dont la valeur se manifestait dans le besoin sous forme de soutien concret. Cette aide n'était pas un acte de charité, mais plutôt un devoir spirituel envers ceux grâce auxquels le don de la foi avait été reçu : un véritable acte de communion spirituelle par amour du Christ et de l'évangélisation.

Le fondement théologique de la collecte ouvre ainsi l'accès à la compréhension de l'Église par l'Apôtre. Pour Paul, les Églises ne sont pas isolées les unes des autres, mais liées par une appartenance eucharistique spirituelle. Comme les parties d'un corps, les Églises sont interconnectées et interdépendantes et vivent en communion (cf. 1 Co 12, 12-31). Pour lui, l'expérience spirituelle qui sous-tend et soutient l'unité de ce corps ecclésial, c'est Jésus-Christ, dans sa Révélation, dans la prédication de l'Évangile et dans l'Eucharistie. Par son Esprit, chacune des parties sont intégrées au corps par le baptême. En un sens, toutes les différences discriminatoires entre les individus sont dissipées dans le Christ pour le bien d'une communion

véritable et féconde. Il n'y a plus ni Juifs ni Grecs, ni esclaves ni hommes libres, hommes et femmes, car tous sont « un » dans le Christ (cf. Ga 3, 18). La nouvelle façon qu'a Paul de voir les choses se réfléchit notamment sur la signification qu'il attribue aux membres les plus faibles et les plus humbles, car « si un seul membre souffre, tous les membres partagent sa souffrance » (1 Co 12, 26).

Les Œuvres Pontificales Missionnaires

Cette image d'un corps et de ses nombreuses parties explique non seulement l'interdépendance des membres forts et faibles d'une Église, mais constitue également le fondement des rapports de communion entre les Églises locales à l'intérieur de l'Église universelle. Ici encore, les forts sont tenus de soutenir les faibles. Cette forme de partage présente une différence fondamentale par rapport à l'offrande de simples contributions. Tandis que le flux des dons est le résultat d'un écart social prononcé entre le donateur et le receveur, cette distinction est abolie dans le Christ par l'appartenance commune de toutes les parties au corps spirituel de l'Église universelle. À l'intérieur de la communauté spirituelle de l'Église universelle, on ne peut pas parler de donateurs et de receveurs. Au contraire, chaque membre a quelque chose d'indispensable à offrir pour contribuer à la communauté des fidèles inspirée par l'Esprit. Cet échange de dons permet aux participants à l'unique corps de devenir des frères et des sœurs qui se rencontrent sur un terrain de parité.

Même si, de l'extérieur, cela peut sembler n'être qu'une simple aide matérielle, la communion pratique au sein de l'Église universelle revêt surtout une signification théologique spirituelle. La réalisation de ce lien est à la base de l'importance cruciale de la motivation inspiratrice de Pauline Jaricot : la connexion entre la prière quotidienne pour le travail de propagation de la foi et le soutien pratique apporté aux efforts missionnaires de l'Église par un don régulier (« chaque jour un *Notre Père* et une pièce de monnaie

pour la mission »). La mission devient ainsi un effort commun de la part de tous les croyants, auquel chacun peut apporter sa contribution. D'une manière très concrète, Pauline Jaricot a ouvert la voie à la déclaration du Concile Vatican II selon laquelle toute l'Église, par sa nature, est missionnaire et chaque baptisé participe donc à la tâche missionnaire de l'Église de prêcher l'Évangile, de témoigner du Seigneur ressuscité, de dispenser les sacrements et de vivre de l'amour divin.

La motivation spirituelle constitue la principale motivation des dons et est amplifiée par des efforts actifs. Ce lien dialectique est, selon toute probabilité, la raison du succès retentissant de Pauline Jaricot, qui a anticipé, par intuition, un des éléments essentiels d'une collecte de fonds réussie. Aujourd'hui, la collecte de fonds est conçue comme une activité systématique accomplie par une organisation caritative afin de se procurer toutes les ressources nécessaires lui permettant de réaliser son objectif statutaire au moindre coût possible. Cela se fait en assurant une attention constante aux exigences des fournisseurs de ressources. La collecte de fonds tend donc à motiver les donateurs. Ceux-ci doivent pouvoir s'identifier à l'objectif qu'ils soutiennent par leur don matériel. En même temps, l'acte d'union fraternelle exprimé par leur don devrait être en mesure d'ajouter une valeur spirituelle et motivante à leur expérience de vie ecclésiale et de foi. Le succès de la collecte de fonds dépend donc avant tout de la motivation et de l'animation missionnaires de la foi.

La proclamation de l'Évangile, la prière et l'invitation au partage matériel comportent, aussi bien pour ceux qui recueillent les fonds que pour ceux qui donnent, un appel exigeant à la conversion. La collecte de fonds est toujours une invitation à la conversion : tous sont appelés à une nouvelle relation, plus spirituelle, à leurs désirs, à leurs besoins, à leurs intentions et à leurs ressources. Dans cette vision particulière, ceux qui récoltent les fonds ne sont pas les seuls à en tirer profit, car les donateurs aussi participent à une nouvelle communion qui tisse, au nom de l'Évangile, un réseau de partage et de fraternité. La collecte de fonds comme ministère est un sujet que nous considérons rarement d'un point de vue spirituel.

Pour l'Évangile au contraire, la collecte de fonds n'est pas seulement une réponse à une crise, mais elle est surtout une forme de service pour promouvoir l'unité et la communion dans l'Église. En un sens, c'est une nouvelle occasion de proclamer notre foi et d'étendre à d'autres personnes l'invitation à partager la mission de répandre la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ et de son Église. Par conséquent, la collecte de fonds est certainement l'exact opposé de l'aumône. Nous savons qu'une tâche précise nous a été confiée : toute l'humanité est appelée à être sauvée et à devenir un seul corps en Jésus-Christ. Nous invitons les donateurs à investir librement les ressources que Dieu leur a données – énergie, prières et argent – pour cet objectif auquel notre foi commune nous a appelés.

Collecte de fonds pour les OPM

Les observations faites jusqu'ici ont des conséquences pratiques pour le travail de collecte de fonds des Œuvres Pontificales Missionnaires. Le point de départ crucial est la motivation du donateur, la façon de la stimuler et de la soutenir. Le succès de la collecte repose sur une activité d'animation missionnaire convaincante et stimulante, dont le but est de faire prendre conscience de l'opportunité pour chaque chrétien de jouer un rôle actif dans la mission d'évangélisation de l'Église.

Ce travail de motivation doit être accompagné d'opportunités pratiques de donner une expression tangible à cette orientation personnelle. C'est le plus grand défi pour le travail de collecte de fonds des Œuvres Pontificales Missionnaires. La communication, au début du XIX^{ème} siècle, se limitait en grande partie à des lettres et à des revues, alors qu'il existe aujourd'hui de nombreuses façons et de nombreux moyens de garder un contact avec la réalité du travail missionnaire sur le terrain. Les personnes doivent pouvoir toucher du doigt que leur don les fait participer à un réseau plus vaste de personnes et d'activités dont le sens dépasse l'engagement financier. Pour cette raison, la collecte de fonds pour la mission doit constamment sou-

ligner que l'argent obtenu n'est pas une fin en soi. C'est plutôt un outil de promotion des initiatives et des œuvres qu'aucune somme d'argent au monde ne pourrait acheter : la prédication de l'Évangile de Jésus, la construction de son Église autour de la propagation de la foi chrétienne, la célébration des sacrements et la réalisation de nombreuses œuvres de charité chrétienne.

Une importance croissante est attribuée à la présentation des objectifs clairs et concrets que les donateurs peuvent soutenir et suivre de près. Indépendamment de l'importance de satisfaire les attentes des donateurs, il ne faudrait jamais perdre de vue le véritable sens et le but réel de la collecte missionnaire de fonds. En définitive, il s'agit de participer à la vie de l'Église dans le monde entier. Les Œuvres, précisément parce qu'elles sont pontificales, garantissent la destinée universelle des fonds, en cherchant à offrir une répartition équitable afin qu'aucune Église locale ne manque du nécessaire pour évangéliser. Les OPM, au service direct du Pape, l'assistent dans sa sollicitude de Pasteur de l'Église universelle, y compris dans cette dimension matérielle et économique de la mission. Il s'agit de permettre à toutes les Églises de vivre leur responsabilité baptismale à l'égard de la mission.

Désireux de souligner que tous les fonds collectés au cours du mois d'octobre 2019 seront offerts au Pape au bénéfice de l'évangélisation, nous réaffirmons que la contribution de l'expérience de nos Directeurs nationaux et diocésains est extrêmement précieuse. Repenser la nature ecclésiologique et le rôle des OPM, en vue de leur relance durant le Mois Missionnaire Extraordinaire d'Octobre 2019, signifie reconsidérer aussi cet aspect. Le soutien matériel apporté à la mission d'annoncer l'Évangile a toujours représenté l'extension de la foi et des prières d'un grand nombre de chrétiens pour la *missio ad gentes*. La construction d'églises et de chapelles pour le culte et de lieux pour la catéchèse et la formation chrétienne, ainsi que d'autres activités comme la traduction en langue locale des Saintes Écritures, des textes liturgiques et des documents de l'enseignement magistériel, ont besoin de gestes concrets de charité chrétienne pour les missions. La formation de catéchistes, d'agents pastoraux et de laïcs catholiques engagés

dans des domaines séculiers, en plus de la formation de séminaristes et de novices, hommes et femmes, a toujours fait partie de l'animation missionnaire des OPM. Par conséquent, la tâche consistant à repenser la dimension économique et matérielle des OPM, en l'enracinant dans la mission d'annoncer l'Évangile et d'édifier l'Église, sera très bénéfique pour tous.

Même si l'aide offerte doit servir aux besoins spécifiques des diverses Églises locales et que ces dernières ont le droit d'évaluer leurs propres besoins, la communion et l'universalité de l'Église doit grandir grâce à cette œuvre de sensibilisation et de collecte de fonds. Par conséquent, des structures doivent être mises en place pour coordonner les activités des différents acteurs engagés dans ce travail missionnaire.

Une grande importance doit donc être attribuée à la comptabilité, pour un contrôle du bon usage des dons reçus, et au respect des normes pertinentes en vigueur dans les différents pays. Il ne devrait jamais y avoir le moindre doute sur le fait que les personnes qui recueillent des fonds font tout leur possible pour servir l'objectif commun et ne poursuivent aucun autre intérêt. Il faut toujours prêter attention à la mise en garde de Jésus : « Vous avez reçu gratuitement : donnez gratuitement » (Mt 10, 8b).

La collecte de fonds et la mission ne doivent être ni opposées ni inconciliables. Cependant, il est impératif de mener une réflexion éthique sur les opportunités des activités de collecte de fonds et sur leurs limites, dans le contexte des activités de l'Église, car tout ce qui est possible n'est pas nécessairement correct. Parmi la large gamme de possibilités offertes, un choix doit être fait en harmonie avec le caractère spécifique des Œuvres Pontificales Missionnaires. En fin de compte, cela signifie accorder la priorité aux activités qui contribuent à la réalisation de la tâche missionnaire de Jésus.

MISSION, PAUVRETÉ ET JUSTICE SOCIALE

La doctrine sociale fait partie de la mission évangélicatrice de l'Église universelle. « Par son enseignement social, l'Église entend annoncer et actualiser l'Évangile au cœur du réseau complexe des relations sociales. Il ne s'agit pas simplement d'atteindre l'homme dans la société, l'homme en tant que destinataire de l'annonce évangélique, mais de féconder et de fermenter la société même par l'Évangile. Prendre soin de l'homme signifie, par conséquent, pour l'Église, impliquer aussi la société dans sa sollicitude missionnaire et salvifique. [...] La société et, avec elle, la politique, l'économie, le travail, le droit et la culture ne constituent pas un milieu purement séculier et mondain, et donc marginal et étranger par rapport au message et à l'économie du salut. En effet, la société, avec tout ce qui s'y réalise, concerne l'homme. C'est la société des hommes qui sont "la première route et la route fondamentale de l'Église" » (*Compendium de la Doctrine Sociale de l'Église*, 62).

Les valeurs et la capacité d'orientation vers le bien commun, qui depuis toujours ont été l'expression et la force de la Doctrine Sociale, exigent aujourd'hui plus que jamais une application concrète et une adaptation aux thèmes les plus importants et les plus graves du temps présent. La crise profonde à laquelle est confrontée aujourd'hui une part considérable de la population mondiale exige de mettre en œuvre de toute urgence cette grande ressource, capable d'« éclairer [ces situations] à la lumière des paroles immuables de l'Évangile, et y puiser des principes de réflexion, des critères de jugement et des orientations pour l'action » (11).

« L'économie, comme le dit le mot lui-même, devrait être l'art d'atteindre une administration adéquate de la maison commune, qui est le monde

entier. Toute action économique d'une certaine portée, mise en œuvre sur une partie de la planète, se répercute sur la totalité ; par conséquent, aucun gouvernement ne peut agir en dehors d'une responsabilité commune. De fait, il devient toujours plus difficile de trouver des solutions au niveau local en raison des énormes contradictions globales, c'est pourquoi la politique locale a de nombreux problèmes à résoudre. Si nous voulons vraiment atteindre une saine économie mondiale, il y a besoin, en cette phase historique, d'une façon d'intervenir plus efficace qui, restant sauve la souveraineté des nations, assure le bien-être économique de tous les pays et non seulement de quelques-uns » (*Evangelii Gaudium*, 206).

Le pape François a plusieurs fois rappelé l'urgente nécessité d'« engendrer de nouveaux modèles de progrès économique plus directement orientés vers le bien commun, vers l'inclusion et le développement intégral, vers l'accroissement du travail et l'investissement dans les ressources humaines » (Discours aux participants à la Conférence Internationale de la Fondation Centesimus Annus Pro Pontefice, 13 mai 2016).

Les défis que doivent relever les laïcs catholiques engagés dans le monde de l'économie pour « engendrer de nouveaux modèles de progrès économique » sont multiples. Nous mentionnerons quelques-uns ici :

1. Promouvoir une conception de l'entreprise au service du bien commun en évitant la logique unilatérale de la maximisation du profit ;
2. Encourager les formes hybrides d'entreprises, c'est-à-dire les intermédiaires entre les entreprises *for profit* et *non profit*, souvent plus adaptées à la réalisation de certaines activités de production ;
3. Développer une nouvelle génération d'entrepreneurs sensibles aux questions de la durabilité et du bien commun, en réponse au grand défi planétaire qu'est l'emploi ;
4. Promouvoir des solutions de *welfare* au sein de l'entreprise et qui permettent de concilier famille et travail, ainsi que de soutenir la natalité dans les contextes caractérisés par la crise démographique ;
5. Favoriser la collaboration, jusqu'à la création de partenariats, entre entrepreneurs chrétiens du Nord et du Sud du monde, de sorte que la

solidarité assume le visage du partage des connaissances, du transfert de technologies, du soutien à l'accès aux marchés, et de la création de filières de production respectueuses de l'homme et de l'environnement.

Il est désormais évident qu'il faut repenser un paradigme de croissance qui, sans être le seul mis en application, a certainement été dominant au cours des dernières décennies. Un paradigme qui s'est basé sur l'idée que le marché sait toujours s'autoréguler, que l'individualisme exacerbé est une nécessité pour le progrès et que le développement des pays, émergents ou non, ne peut advenir qu'en adoptant ce paradigme. De ce point de vue, la Doctrine Sociale apporte de riches indications concrètes : il faut un modèle de développement basé sur la mise en valeur de la personne et des relations interpersonnelles solidaires. Il faut surtout accorder une plus grande attention aux pauvres et aux exclus : « Toute communauté de l'Église, dans la mesure où elle prétend rester tranquille sans se préoccuper de manière créative et sans coopérer avec efficacité pour que les pauvres vivent avec dignité et pour l'intégration de tous, court aussi le risque de la dissolution, même si elle parle de thèmes sociaux ou critique les gouvernements. Elle finira facilement par être dépassée par la mondanité spirituelle, dissimulée sous des pratiques religieuses, avec des réunions infécondes ou des discours vides » (*Evangelii Gaudium*, 207). Si l'on veut éviter à l'avenir de nouvelles crises, plus dramatiques, il sera nécessaire d'orienter les systèmes économiques nationaux et internationaux vers un développement réel, fort et durable dans le temps, qui abandonne la consommation sans limites des dernières décennies et de se concentrer sur les investissements et l'emploi.

La crise, qui découle du changement irréversible survenu au cours des dernières décennies dans les relations entre les pays riches et le reste du monde, impose aujourd'hui une révision en profondeur des rapports économiques internationaux et la redécouverte d'une solidarité dynamique qui, outre la répartition des ressources existantes, se préoccupe également de la production et touche les relations Nord-Sud et Est-Ouest. Cette forme de partage se manifeste surtout à travers les différentes composantes

du développement : le développement économique promu par les institutions, par la société et par les entreprises, constituées d'entrepreneurs et de travailleurs ; le développement intergénérationnel, qui se base sur des systèmes d'assurance sociale durables et qui conduit à la mise en valeur de la famille fondée sur le mariage entre un homme et une femme ; et le développement social, qui favorise la cohésion de la société et des territoires.

« Le bien-être économique d'un pays ne se mesure pas exclusivement à la quantité de biens produits, mais aussi en tenant compte de la façon dont ils sont produits et du degré d'équité dans la distribution du revenu, qui devrait permettre à tous d'avoir à disposition ce qui sert au développement et au perfectionnement de la personne. Une répartition équitable du revenu doit être poursuivie sur la base de critères non seulement de justice commutative, mais aussi de justice sociale, c'est-à-dire en considérant, au-delà de la valeur objective des prestations de travail, la dignité humaine des sujets qui l'accomplissent. Un bien-être économique authentique se poursuit également à travers des *politiques sociales de redistribution du revenu* qui, tenant compte des conditions générales, considèrent opportunément les mérites et les besoins de chaque citoyen » (*Compendium de la Doctrine Sociale de l'Église*, 303).

Il est urgent aujourd'hui d'encourager et d'adopter une vision à long terme, qui sache faire abstraction des égoïsmes et des particularismes et qui soit, en revanche, capable de construire une politique du bien commun. « Le principe de la destination universelle des biens invite à cultiver une vision de l'économie inspirée des valeurs morales qui permettent de ne jamais perdre de vue ni l'origine, ni la finalité de ces biens, de façon à réaliser un monde juste et solidaire, où la formation de la richesse puisse revêtir une fonction positive » (*Compendium de la Doctrine Sociale de l'Église*, 174). À cet égard, la subsidiarité, en tant que valorisation de la personne, de son autonomie et de sa responsabilité à poursuivre les objectifs du bien commun, demeure le principe fondamental d'une démocratie qui souhaite mettre en place une répartition équilibrée des fonctions entre sujets institutionnels, sociaux et économiques du marché.

Une définition extraordinairement efficace du développement orienté au bien commun et à la promotion de la personne peut être trouvée en conjuguant subsidiarité et solidarité, telle que l'a élaborée Benoît XVI dans *Caritas in Veritate* : « Le principe de subsidiarité doit être étroitement relié au principe de solidarité et viceversa, car si la subsidiarité sans la solidarité tombe dans le particularisme, il est également vrai que la solidarité sans la subsidiarité tombe dans l'assistanat qui humilie celui qui est dans le besoin » (58). Il s'ensuit que ce n'est qu'à travers l'interdépendance entre les institutions, la société et le marché, situés à l'intérieur du paradigme de subsidiarité et solidarité, que pourra émerger le développement au sens plénier du terme.

Telle est, dans ses grandes lignes, l'indication d'un itinéraire précis de développement, qui contient également des lignes directrices spécifiques pour les choix concrets dans les domaines économique, social et politique. C'est précisément cette contribution de confiance et d'espérance que la Doctrine Sociale apporte à une humanité qui s'essoufle, car « l'Église n'a pas de modèle à proposer. Les modèles véritables et réellement efficaces ne peuvent être conçus que dans le cadre des différentes situations historiques, par l'effort de tous les responsables qui font face aux problèmes concrets sous tous leurs aspects sociaux, économiques, politiques et culturels imbriqués les uns avec les autres » (*Centesimus Annus*, 43).

Octobre
2019

LOGO OCTOBRE 2019 SYMBOLES ET COULEURS⁷

BAPTISÉS ET ENVOYÉS : L'ÉGLISE DU CHRIST EN MISSION DANS LE MONDE

Le symbole est toujours un pont qui relie le visible à l'invisible et les transporte l'un dans l'autre (P. Evdokimov).

Le logo du Mois Missionnaire Extraordinaire Octobre 2019 représente une Croix missionnaire dont les couleurs traditionnelles évoquent les cinq continents. La Croix accueille le monde, relie les peuples et met en communication les personnes entre elles et avec l'Église universelle. Elle crée de vrais liens entre les peuples. La Croix est l'instrument et le signe efficace de la communion entre Dieu et les hommes pour l'universalité de notre mission. La Croix est lumineuse, haute en couleurs, signe de la victoire et de la résurrection.

Le monde est transparent, parce que notre action d'évangélisation ne connaît ni barrières ni frontières : elle est le fruit de l'Esprit Saint. La Croix étreint chaque homme et chaque femme de ce monde et, grâce à la Croix précisément, nous sommes unis, reliés et ouverts à la communion pour la mission.

La charité chrétienne et le monde transfiguré dans l'Esprit dépassent les distances et ouvrent le regard de notre esprit et de notre cœur. C'est l'amour de Jésus qui ne connaît ni limites ni frontières.

Les mots BAPTISÉS ET ENVOYÉS, qui accompagnent l'image, désignent les deux éléments caractéristiques et incournables de chaque chrétien : le baptême et l'annonce. C'est de la Croix que jaillit l'eau du baptême pour le salut du monde auquel nous sommes envoyés annoncer l'Évangile de Jésus.

⁷ Ce logo figure en couverture de ce Guide d'octobre 2019.

Les couleurs de la Croix sont celles qui sont traditionnellement attribuées aux cinq continents : le rouge pour l'Amérique, le vert pour l'Afrique, le blanc pour l'Europe, le jaune pour l'Asie et le bleu pour l'Océanie. Chaque couleur revêt une signification symbolique qui rend possible le lien entre les continents à travers les peuples, dans la communion de Dieu avec l'humanité.

Le rouge rappelle le sang des martyrs du continent américain, semences de vie nouvelle dans la foi chrétienne. C'est la couleur de la passion des missionnaires qui, arrivés dans un nouveau pays, s'intéressent au salut du peuple. Aujourd'hui encore, c'est le signe de la passion de ceux qui restent fidèles à l'Évangile sans accepter de compromis. Le rouge évoque la terre et tout ce qui est terrestre : c'est une couleur vive et communicative.

Le vert est la couleur de la vie, de la nature, de la végétation. Il symbolise la croissance, la fécondité, la jeunesse et la vitalité. Le vert est la couleur qui harmonise l'ensemble. Le continent africain est appelé à cette harmonie même au milieu du désert et de la souffrance. C'est aussi la couleur de l'espérance, une des trois vertus théologiques.

Le blanc est le symbole de la joie, le début d'une vie nouvelle dans le Christ. C'est le défi, pour la vieille Europe, d'être capable de se réapproprier la force évangélicatrice qui l'a engendrée grâce à tant d'Églises et de saints.

Le jaune est la couleur de la lumière, qui s'alimente de lumière en invoquant la Lumière véritable. L'Asie est le continent où est né Jésus, le Fils de Dieu, notre Soleil, qui surgit d'en haut.

Le bleu est la couleur de l'Océanie, formée d'innombrables îles dispersées au milieu de l'océan. C'est la couleur qui se rapproche le plus de l'invisible, qui rappelle la vie divine, qui rappelle le mystère et qui invite à la transcendance par rapport à tout ce qui est terrestre et sensible. C'est la couleur de l'eau de la vie qui nous désaltère et nous restaure au long du cheminement vers Dieu ; c'est la couleur de notre ciel, le signe de la demeure de Dieu parmi les hommes.

**PRIÈRE POUR LE MOIS
MISSIONNAIRE EXTRAORDINAIRE
OCTOBRE 2019**

Notre Père,
Ton Fils Unique Jésus-Christ
ressuscité d'entre les morts
a confié à Ses disciples le mandat
d'« *aller et de faire des disciples de tous les peuples* ».
Tu nous rappelles que par le baptême
nous participons tous à la mission de l'Église.

Par les dons de Ton Saint-Esprit, accorde-nous la grâce
d'être des témoins de l'Évangile,
courageux et ardents,
pour que la mission confiée à l'Église,
encore bien loin d'être réalisée,
puisse trouver des expressions nouvelles et efficaces
qui apportent au monde la vie et la lumière.

Aide-nous à faire en sorte que tous les peuples
puissent rencontrer l'amour salvifique
et la miséricorde de Jésus-Christ,
notre Seigneur et notre Dieu, qui vit et règne avec Toi,
dans l'unité du Saint-Esprit,
aujourd'hui et pour les siècles des siècles.

Amen.

OMNIS TERRA
PUBLICATIONS UPM CIAM

1. MERONI F. (ed.), *Mission makes the Church. 1916 - October 31 - 2016 Pontifical Missionary Union*, Aracne, Rome, 2017
2. MERONI F., GIL A. (dir.), *Laicado y Misión*, PPC OMP, Madrid, 2017
3. DIARRA P., *Évangéliser aujourd'hui. Le sens de la mission*, MAME, Paris, 2017
4. MERONI F. (ed.), *Youth, Catholic Church and Religions in Asia*, UUP, Rome, 2018
5. MERONI F., GIL A. (dir.), *La Misión, Futuro de la Iglesia. Missio ad-inter gentes*, PPC OMP, Madrid, 2018
6. TATAR M., ATŁAS T. (dir.), *Missio ad gentes and Laity*, Missio-Polonia, Varsavia 2018
7. STANISLAUS LAZAR T. (ed.), *Prospects and Pathways in India: Missio Ad-Inter Gentes*, St. Pauls, Mumbai, 2019.

Octobre
2019